This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LENOX LIBRARY

Astor Collection.
Presented in 1884.

NKV
Monseiet

MONSIEUR DE CUPIDON

NKV

ASTOIN NEW-YORK

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

CH.arles MONSELET

MONSIEUR

DE CUPIDON

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15.

La traduction et la reproduction sont réservées.

1858

LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVANT-PROPOS

L'ÉCHELLE DE VIE.

Il y a deux ans, je fus appelé sur les bords de la Moselle pour recueillir l'héritage de mon oncle, Brizard-C..., ancien professeur de théologie, trouvé mort dans son cabinet, un soir d'été.

Je n'avais jamais vu qu'à de rares intervalles mon oncle Brizard, qui passait dans la famille pour un songe-creux, s'occupant avec ardeur des sciences naturelles. C'était un vieillard dépourvu de toute apparence fantastique, très-poli, recherché dans sa mise comme Stendhal, d'une causerie spirituelle et affable, — mais un peu curieuse. Il hantait beaucoup le monde et avait des relations à tous les étages de la société.

Il avait voyagé et voyageait encore. Il avait vu Can-

ning, Gœthe, don Augustin Iturbide, Talleyrand et Botzaris. Il avait causé chevaux et natation avec l'auteur de *Lara*, dont il s'était sérieusement moqué ; il avait soumis son front plein de bosses inconnues à la main tâtonnante de Gall; il avait reconstruit avec Cuvier le monstre du récit de Théramène; chez Paul-Louis Courier, il était parvenu à dérober le vingt-septième brouillon d'une *Lettre de village*, et chez M. de Metternich il avait obtenu de tremper ses lèvres dans un verre de vin de Johannisberg. Il s'était assis une heure chez Beethoven et chez Rossini ; il était entré dans l'atelier de Canova; — il avait vu Léopold Robert se donner un grand coup d'épée dans le cœur; il avait entendu M. Ingres jouer du violon.

On le prenait partout pour un simple touriste ; et, à l'ombre de ce mot, il passait partout sans éveiller la méfiance.

La dernière fois que je vis mon oncle Brizard, j'étudiais la médecine. L'annonce d'une dissection célèbre, —celle de l'assassin Poulmann, —avait attiré un nombreux concours de savants à l'École pratique, vis-à-vis de la rue Hautefeuille. En traversant une salle basse, je m'entendis appeler par mon nom ; je me retournai et j'aperçus mon oncle, aussi droit, aussi coquet que de coutume. Pendant l'opération, qu'il parut suivre avec un vif intérêt, il ne cessa de prendre des notes ; et lorsque je pus le rejoindre, il me dit,

d'un ton satisfait, en me désignant le corps de Poulmann :

— Tu vois bien cet homme-là ? il a été autrefois Tamerlan, Scoronconcolo et Poltrot de Méré.

Ces paroles bizarres, les seules qu'il prononça, me donnèrent dès lors la mesure de mon oncle Brizard. C'était plus qu'un visionnaire, c'était un fou, — un fou mystérieux, profond, chercheur. Son élégance exquise ne m'apparut plus que comme un masque, et derrière son sourire je vis papillonner les démons bleus de l'hallucination.

Malgré moi, néanmoins, cet incident me revenait souvent à la mémoire. Les jeunes gens sont ainsi, s'inquiétant énormément des choses auxquelles ils ne veulent pas croire. J'aurais tout donné pour un second entretien avec mon oncle et pour pénétrer plus avant dans le secret de sa monomanie.

Ce fut sur ces entrefaites que j'appris par les journaux la fin de Brizard-C....

Quoiqu'il ne laissât guère après lui que la réputation d'un homme instruit et d'un original, — c'est-à-dire fort peu d'argent comptant, — je crus de mon devoir de partir aussitôt pour Nancy, afin de m'enquérir de ses dernières volontés.

La maisonnette qu'il habitait à trois lieues de là, à Liverdun, au bord de la rivière, était en bois et toute tapissée de pampre au dehors, une vraie demeure de

philosophe. La philosophie y arrivait du ciel, tout éclatante et tout odorante, et elle entrait par les volets restés grands ouverts depuis le défunt. On apercevait d'un seul coup d'œil l'héritage : quelques gros volumes sur des rayons, penchant de ci, de là, comme des hommes ivres ; des papiers épars et barbouillés d'encre sur lesquels les oiseaux avaient promené leurs pattes ; rien qui tentât la convoitise des gens de la campagne, comme on voit. La clef était sur la porte : on eût dit que le maître allait rentrer d'une minute à l'autre.

Je m'installai immédiatement dans cette maison, avec l'intention de mettre en ordre les papiers de mon oncle Brizard. Il y avait deux heures que je m'occupais de ce travail d'homme de loi, lorsqu'en fouillant au fond d'un placard, j'aperçus une liasse plus compacte que les autres et sur laquelle étaient écrits ces mots : — *Pour mon neveu.* Saisi d'une curiosité inquiète, je parcourus rapidement les premiers feuillets, et voici les choses singulières que je lus .

« CECI EST L'OEUVRE DE MA VIE ENTIÈRE.

» J'ai voulu lire dans le passé, comme les sibylles lisaient dans l'avenir; j'ai demandé à la science les secrets de l'antique trépidation et de l'arrière-vue.

» Mes yeux ont plongé sous la lettre fleurie et mys-

térieuse des traditions orientales, et voici ce que les esprits élémentaires m'ont révélé.

» Nous avons tous vécu dans le passé, sous un autre nom et avec un autre visage.

» Un homme est comme un livre ; Dieu le tire à plusieurs éditions.

» Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon, ne sont qu'un seul et même individu reproduit à des époques différentes.

» Un nombre limité d'âmes a été créé pour animer notre planète jusqu'à la fin des temps, en se perpétuant à travers des corps périssables.

» La mort est le lendemain et la veille de la vie.

» L'homme se retire dans la tombe, comme l'acteur dans sa loge, pour reparaître sous un nouveau costume.

» A peine débarrassées des liens terrestres, nos âmes sont condamnées à retourner dans de nouveaux corps, et nous n'avons, de cette façon, d'autres aïeux que nous-mêmes.

» Remontant à l'échelle de la vie, à travers les peuples et les événements, j'ai recherché, pendant cinquante années d'études et de voyages, les traces des principales incorporations des âmes illustres... »

Je n'essayerai pas de dire la confusion où ces lignes étranges jetèrent entièrement mon esprit. Un mo-

ment, je me crus revenu au temps des Hermès, des Zoroastre, des Orphée. Je revis mon oncle Brizard, non plus comme autrefois, musqué et cambré, la rose à la boutonnière, mais sous le bonnet fourré et la robe brune des alchimistes de Hollande. Le manuscrit que je tenais me brûlait les mains, et, cependant, j'avais hâte d'en poursuivre la lecture.

Chaque feuillet — il y en avait beaucoup — contenait l'histoire succincte de l'âme d'un homme ou d'une femme, quelquefois seulement l'indication des corps qu'elle avait animés. C'était comme le programme d'une grande pièce à tiroir, où chaque personnage jouait plusieurs rôles différents; — le Protée antique devenait le symbole de l'humanité. Ainsi distribuée, la pièce, comédie et tragédie à la fois, était quelque chose de somptueux, d'original, de magique; le lieu de la scène se déplaçait à chaque instant, maintenant palais à colonnades immenses, tout à l'heure rue tumultueuse ou rivage désert de l'Orénoque; l'intrigue se nouait, se brisait et se renouait sans cesse; mais les acteurs demeuraient toujours les mêmes. Sortis par une coulisse, — c'est-à-dire par un siècle, ils rentraient immédiatement par l'autre. On les avait vus satrape ou capitaine, on les revoyait, quelques actes après, bénédictin ou raffiné.

Plusieurs fois je fermai les yeux, ébloui.

Avec mon oncle Brizard, il n'y avait plus d'existence

vulgaire : le moindre notaire avait eu son heure de poésie et s'était attardé le long des lauriers-roses de l'Eurotas ; plus d'un avocat, aujourd'hui blême et guindé, avait lutté dans le cirque, les membres oints d'huile ; plus d'un grotesque mortel en paletot, aux longues jambes amenuisées, au chapeau noir, s'était vu, sous Louis XIII, empanaché de plumes et de rubans, inondé de velours, de dentelles ruisselant par cascades, brodé d'or, éperonné, à l'aise, les mains pâles ; plus d'un riche ennuyé, plus d'un millionnaire spleenatique avaient traîné des loques sans nom à la suite des bandes bohémiennes, et, l'escopette à la main, comme le pauvre de *Gil Blas*, ne s'étaient pas fait faute de demander l'aumône sur les grandes routes à l'heure sombre où on ne la refuse jamais. — Choses plus étonnantes ! Antithèses à amener le sourire sur les lèvres ! Maint procureur général, maint homme-verrou, aujourd'hui s'acharnant à construire des prisons, à improviser des citadelles et des forts d'État, s'était montré jadis un des plus fougueux démolisseurs de la Bastille ! Maint diplomate, renommé dans les cabinets européens, avait conquis au siècle précédent une légitime réputation dans l'art de danser sur les œufs et d'avaler de l'étoupe enflammée !

Il en était de même pour les femmes, guirlandes de roses éternellement fleurissantes, gracieuse théorie foulant depuis six mille ans les mêmes gazons semés

des mêmes piéges et des mêmes enchantements. Les bonnes renommées du lendemain n'étaient autres que les ceintures dorées de la veille; les hétaires s'étaient peu à peu métamorphosées en chanoinesses. C'était un poëme charmant à lire que le poëme de ces femmes renouvelées d'elles-mêmes, un collier enivrant à égrener, une gamme continue et sans dissonances, — car toutes les femmes sont belles à leur première saison, — et le diable a inventé pour quelques-unes une beauté *quand même*. D'abord, elles passaient, simples et imposantes comme des princesses Nausicaa, la jambe nue et le camée à l'épaule; on les apercevait plus tard au fond des forêts gauloises, chasseresses au front couronné de verveine, continuant la race des dryades; ensuite dans le cadre triomphal de la Renaissance, parées de satin et d'or, s'éblouissant elles-mêmes, elles descendaient l'escalier de marbre des palais, en s'appuyant sur le bras des cardinaux; quelques centaines d'ans après, le Régent les faisait sauter sur ses genoux, elles s'appelaient alors M^me^ de Phalaris et M^me^ de Parabère, et elles étaient belles à damner la France; hier enfin elles dansaient en rond autour de l'échafaud, coiffées de délicieux petits bonnets à la Charlotte Corday, et chantant de leur voix la plus argentine des refrains composés par des rapsodes d'abattoir!

Vue de haut et saisie dans son ensemble, l'œuvre de mon oncle Brizard donnait le vertige.

« Remontant l'échelle de vie, à travers les peuples » et les événements, j'ai recherché, pendant cin- » quante années d'études et de voyages, les traces des » principales incorporations des âmes illustres. »

Ainsi s'exprimait-il. En effet, les noms les plus connus de la politique, de la littérature, des arts et du monde étoilaient ce manuscrit, répertoire de gloire, partition expressément écrite pour les trompettes de la renommée. Dans la plupart des célébrités de ce temps, sous le frac noir, sous la cimarre, sous l'habit à palmes, je reconnus Beaumarchais, l'abbé Maury, Carra, le financier La Popelinière ; — ainsi que derrière ces mêmes noms je vis flamboyer ceux du siècle de Louis XIV et se dérouler ainsi toute généalogie à l'horizon des âges.

Les lacunes s'expliquaient par l'insignifiance des transformations.

D'après le système de mon oncle Brizard, les âmes sorties égales du foyer divin subissaient l'influence de la bonne ou mauvaise constitution de leurs étuis. Les unes se viciaient et les autres s'épuraient, selon les conditions d'organes, de circonstances et de civilisation auxquelles elles étaient soumises.

Seulement, après chaque vie corporelle, les âmes

qui s'étaient conservées droites avaient le privilége de choisir le sein de qui elles voulaient renaître ; tandis que les âmes des méchants étaient renvoyées au hasard dans de nouveaux corps.

Ce qui n'empêchait point souvent celles-là de faillir et celles-ci de se relever, suivant que le hasard ou leurs conjectures les avaient bien ou mal servies.

Il y avait quelquefois des hésitations nombreuses dans l'œuvre de Brizard, des suspensions, des points d'arrêt : « Ici M. de Chateaubriand m'échappe pendant trois siècles ; je l'entrevois, mais pas assez distinctement pour le peindre. »

Ou bien : « J'ai quatre incorporations de Mlle Rachel, et je suis sur la trace de M. Thiers. »

Du reste, chaque page respirait une telle force de bonne foi, une telle sérénité de conviction, que je me demandai à plusieurs reprises si ce travail merveilleux n'était pas réellement le fait d'une divination rétrospective, ainsi que mon oncle Brizard le laissait entendre dans son préambule...

Qui décidera ?

Dans tous les cas, il m'a semblé curieux d'initier à de telles révélations les lecteurs du dix-neuvième siècle, — c'est-à-dire des lecteurs fatigués de tout et revenus de tout, à qui Hoffmann ferait à peine aujourd'hui retourner la tête, blasés sur les inventions des romanciers et des philosophes, — des lecteurs

sans pitié en un mot. Qui sait si cela ne les fera pas songer une heure ou deux?

Que l'on pardonne à l'âme de Brizard si, par intervalles, son système a souvent l'air d'une satire. Pouvait-il en être autrement? C'est un voyageur qui passe à travers le monde, disant à chaque masque : *Je te connais!* C'est le comte de Saint-Germain retrouvant une à une ses anciennes connaissances, depuis Cléopâtre devenue lingère au Palais-Royal jusqu'au sybarite Des Yveteaux reproduit sous les traits de M. Guillaume. C'est un homme grave au fond, qui laisse au hasard le soin de faire des épigrammes, et qui ne s'inquiète pas si la vérité ressemble à un coup d'encensoir ou à une paire de soufflets. Est-ce sa faute, à lui, s'il rencontre Mandrin sur les marches du palais de la Bourse et le frère de Piron sur les marches du palais de l'Institut? si la comtesse Dubarry s'appelle aujourd'hui comtesse de Lansfeld, et si le folliculaire Morande est toujours à vendre? Je conçois que plus d'un banquier, coudoyé par mon oncle Brizard, se soit retourné de mauvaise humeur en s'entendant dire : « Pardon, Midas! » — Je conçois que plus d'une grande dame de la rue Saint-Dominique ou de la rue de Lille ait oublié de répondre à cette impertinente question : «Y a-t-il longtemps, Ninon, que vous n'avez désolé votre amant La Châtre? »

N'importe; le monde, tel qu'il l'a vu ou tel qu'il l'a rêvé, est encore plus amusant que le monde réel. C'est la grande famille entrevue par Platon dans le dixième livre de sa *République*. Consolons-nous des misères du temps présent avec les splendeurs du temps passé, et ne déplorons plus tant d'être hommes aujourd'hui, nous qui avons été les hommes d'hier et d'avant-hier. D'après le système de Brizard, ne recommençons-nous pas éternellement la jeunesse et l'amour? N'avons-nous pas plusieurs fois vingt ans et vingt-cinq ans? Que faisons-nous autre chose, depuis le commencement des âges, sinon de nous rouler aux genoux des mêmes femmes, qu'elles s'appellent Sara, Aspasie, Magdeleine, la Fornarine ou Rose Pompon? — Ne regrettons pas trop le manteau de soie que le dix-neuvième siècle nous a arraché brusquement des épaules: l'avenir nous le rendra n jour ou l'autre. Endormi sur une paillasse glacée, tel mendiant peut se réveiller demain, poupon royal, dans un berceau brodé de dentelles. Bienvenue soit donc la science de mon oncle Brizard! Grâce à cette science, qui est-ce qui n'a pas été un peu grand homme, plus ou moins, dans le cours de sa vie, ou qui est-ce qui n'espère pas le devenir? Il n'y a pas jusqu'aux sots qui n'aient un nombre infini de générations pour prendre leur revanche!

J'abrége cet avant-propos que j'ai essayé de faire

aussi clair et aussi concis que possible. Peut-être me saura-t-on gré de n'avoir point remué les poussières de Pythagore, et d'avoir laissé dans le dictionnaire les termes hérissés de la philosophie. D'ailleurs, en aurais-je convaincu plus de monde? Qu'il me soit seulement permis d'avancer hardiment qu'il n'y a pas une personne — pas une! — qui n'ait rêvé une fois de la vie antérieure, et qui ne se soit vue dans le passé sous les traits de tel ou tel individu sympathique.

Ces idées et une partie des notes contenues dans le manuscrit de Brizard-C... ont servi à composer le roman amoureux qu'on va lire. La vie réelle s'y trouve mêlée à la vie idéale, dans des proportions suffisantes pour ne point repousser les imaginations positives. J'ai utilisé les notes de mon oncle, et rapporté tout à son système. Plus le point de départ était sévère, plus j'ai tâché de faire l'œuvre coquette et avenante. Souvent même, j'ai été au-devant du pastiche; l'action est coupée par des récits, comme dans *Gil Blas* et *les Mille et une Nuits*. Est-ce à dire que je désire voir revenir cette mode littéraire? Non; j'ai voulu seulement utiliser un procédé tombé en oubli depuis quelque temps. C'est un ancien joli cadre, que j'ai redoré de mon mieux, et qui, par ses roses en groupe, par ses rubans sculptés, m'a semblé convenir particulièrement à l'œil distrait des lectrices; — car ai-je besoin de dire que cet ouvrage est pres-

que exclusivement destiné aux femmes? Il n'y est guère question que de galanteries; cela ne pouvait pas être autrement dans un roman intitulé : *Monsieur de Cupidon*. Mais je dois déclarer que je n'ai aucune prétention didactique; je fuis les traités et les physiologies; je ne veux être aujourd'hui qu'un conteur.

Encore un mot. Ce livre, malgré son préambule un peu ambitieux, est surtout un livre de bonne humeur. Il se ressent des époques jeunes et heureuses auxquelles il a été composé en partie. Je ne défends pas la *manière* et la légèreté de plusieurs chapitres; mais, pour peu que l'on veuille admettre un instant la métempsycose de mon oncle Brizard, j'ose espérer que l'on voudra bien m'excuser si quelquefois je me souviens trop d'avoir été Voiture et Louvet de Couvray.

MONSIEUR DE CUPIDON

CHAPITRE PREMIER.

Début sans fracas. — Pourquoi toutes les femmes levaient la tête en passant devant notre héros. — Ah! le fripon. — Une miniature. — On ne s'attend pas à ce qui va arriver. — Il jette son cigare. — Ce n'est qu'une fillette qui passe. — Voyez-la montrer son brodequin et la naissance de son bas. — Événement imprévu. — La première flèche de M. de Cupidon. — Comment cela finira-t-il?

Il faisait soleil. — A l'une des croisées du Café de Paris on voyait un jeune homme qui fumait en regardant sur le boulevard. — Sa mise et son air étaient ceux d'un petit-maître, comme on eût dit autrefois. Nul doute qu'il n'eût parfaitement sa place sur le sofa des marquises d'avant-hier, entre l'abbé et le Mondor, — côte à côte du petit chien Pompée.

Il n'était guère plus gros que le poing; — mais sa taille était divinement prise. On lui eût à peine donné dix-huit ans, à voir le feu de son regard et l'éclatante fraîcheur de son sourire. Il avait des cheveux blonds que lui eût enviés une femme, bouclés à profusion et jetant l'ambre à cent pas. — Mais où diantre avait-il été prendre le vermillon qui lui couvrait la joue ?...

Le tailleur qui l'avait habillé devait être un peu parent de celui de la reine Mab. — C'était la main des Elfes qui avait tissé au clair de lune les dentelles de son jabot. Il était mis à la dernière mode. Son habit venait du célèbre *chose*, ainsi que son gilet brodé. Un refrain d'opéra bruissait allégrement entre ses dents de perle.

Il regardait le boulevard, ai-je dit. Ajoutons que le boulevard, de son côté, le regardait quelque peu, — comme on regarde une jolie gravure aux vitres d'un magasin. Il n'y avait qu'une voix sur son compte. Cependant, les uns lui trouvaient l'air trop freluquet, les autres trop ingénu. — C'est qu'en effet il y avait sur son visage, — comme diraient les romanciers sérieux, — un *singulier mélange* de candeur et de rouerie, la timidité première du chevalier Desgrieux et la hardiesse finale du don Juan de tous les poëmes. Était-ce un homme ou un enfant ? — Je crois que c'était l'un et l'autre à la fois.

Après cela, il faut supposer que les femmes ne lui trouvaient, elles, ni trop d'effronterie ni trop d'inno-

cence, — car les œillades qu'il eur dispensait de droite et de gauche n'étaient pour la plupart que des prêtés-rendus. Bien des capotes roses se détournaient, incendiées, — bien des ombrelles oubliaient de s'incliner devant les traditions diplomatiques. Accoudé sur l'appui de la fenêtre, il regardait passer la blonde et la brune, avec la nonchalance moqueuse de Joconde, et l'on s'attendait d'un moment à l'autre à voir Astolfe venir lui frapper familièrement sur l'épaule.

Quand la cendre de son cigare fut tombée jusqu'à la dernière parcelle, — il se souleva; et soufflant sur ses manchettes, il se disposa à partir. Auparavant il jeta un dernier coup d'œil sur le trottoir.

Plus leste qu'une nymphe, — une fillette traversait le pavé, précisément en face du Café de Paris. Elle avait une robe d'indienne, et sur la tête un délicieux petit bonnet à barbes, qui paraissait à chaque minute prêt à s'envoler, — semblable à un papillon qu'on aurait fixé par une épingle à une fleur.

Il s'arrêta, — et, comme la jeune fille sautait le ruisseau d'une jambe fine et chaussée d'un brodequin bleu tendre, — il tira de sa poche une sorte de portefeuille, qui n'était autre chose qu'un imperceptible carquois de voyage, où il choisit un petit dard de la longueur et de la grosseur d'une aiguille ordinaire. — Dès qu'il l'eut saisi entre les deux doigts, le dard, sans autre impulsion, — s'é-

lança — et alla piquer la jeune fille un peu au-dessous du sein gauche.

Celle-ci poussa un faible cri et leva les yeux sur la croisée du café.

M. de Cupidon, — après une pirouette, — s'était élancé à sa poursuite.

CHAPITRE II.

Quelques pas en arrière. — Les modes nouvelles. — M. de Cupidon en carrosse. — Il dîne au restaurant, et il prend quelques libertés avec la dame du comptoir. — Indignation générale. — Le chevalier Tape-Cul. — Nouvel incident.

Voici ce que c'est. Il s'était sauvé des bosquets de Cythère, — car il y a toujours une Cythère, — et il était arrivé depuis quelques heures seulement.

Ce n'était plus, comme on vient de le voir, cet ancien Amour qui se roule tout rose et tout nu sur les panneaux mythologiques de nos grand'mères ; c'était un dieu en gants glacés. Ce n'était plus Cupidon tout court, — c'était M. de Cupidon tout long.

Son précédent voyage avait eu lieu vers la fin du dix-huitième siècle, — alors qu'on portait encore la poudre et les mouches, et qu'il consentit à créer le rôle de Chérubin dans une certaine comédie, qui fit révolution. Il s'attendait donc à trouver passablement de

changement dans les choses et dans les mœurs, — et il ne se trompait pas.

Le jour de son arrivée, — comme les modes avaient subi quelques variations, — sa première affaire fut de brûler ses beaux habits de taffetas et ses rubans si fort en goût dans les ruelles. Les faiseurs les plus renommés furent appelés pour l'accommoder d'après les gravures les plus modernes. — Il loua un hôtel dans le quartier nouveau de la Boule-Rouge, et se remit sur un *faquin d'intendant* du soin de le monter sur un pied convenable.

M. de Cupidon n'avait que quelques jours à passer à Paris, et il résolut de les mettre à profit pour s'assurer si les femmes, qui lui semblaient toujours aussi jolies et aussi coquettes qu'autrefois, n'avaient pas entièrement rompu avec les souvenirs galants du siècle dernier. — A peine avait-il eu le temps d'emporter avec lui cinq ou six de ses flèches.

En conséquence, il repassa dans sa tête les leçons de Gnide et de Paphos, avec les façons de dire les plus étourdissantes et les plus précieuses, et, après s'être fait coiffer par le célèbre *machin*, il demanda son carrosse.

M. de Cupidon trouva fort extraordinaire que son cocher s'assît auprès de lui, en se renversant, les bras croisés. — Il comprit néanmoins que c'était l'usage, et, quoique sa vanité en fût légèrement choquée, il se décida à tenir lui-même les guides et à crier *gaaare* aux passants.

L'heure du dîner allait sonner. Les chevaux, qui avaient appartenu à un homme du meilleur monde, conduisirent tout naturellement M. de Cupidon au Café de Paris.

Le Café de Paris est un endroit qui n'a rien de bien absolument magnifique. Parce que les tables y sont moins boiteuses qu'ailleurs, parce que le plancher y est un peu moins gras, parce qu'on y mange du *bœuf aux choux à la Véron*, il n'y a pas là de quoi s'extasier. — Néanmoins, le Café de Paris, si piètre qu'il soit, est encore préférable aux ridicules boutiques des Frères Provençaux et de Véry, si horriblement dorées, sculptées, peinturlurées, et si bouffonnes le dimanche quand des familles de la province s'y entassent pour manger des mets pittoresques, ornés de petites carottes et de petits navets auxquels un moule industrieux a su donner la forme de losanges, de trèfles et de boules.

Au moins, M. de Cupidon espérait-il reposer ses yeux sur une de ces belles demoiselles de comptoir, habillées d'une façon éclatante, et qui rappellent les frégates. — Il était de ceux qui, sans aimer précisément à dîner avec des femmes, désirent cependant en avoir une à regarder, — à quelque distance, — en portant le verre aux lèvres ou en le remettant sur la nappe. Il estimait que de blanches et grasses épaules, des cheveux spirituellement ébouriffés, deux grands yeux pas trop mobiles, une bouche rose à l'excès et de temps en temps souriante, une toilette recher-

chée, tout cela surmontant un comptoir chargé de fleurs et de flacons, fait une perspective à souhait pour le regard réfléchi de l'homme qui dîne. — Mais la dame qui siégeait au comptoir du Café de Paris n'avait rien de récréatif.

Il trouva la cuisine au point où il l'avait laissée, — ni en progrès ni en décadence. Les vins seuls lui parurent avoir gagné, quoique l'antagonisme du bordeaux et du bourgogne subsistât toujours. M. de Cupidon, sans approfondir le différend, se contenta de vider une bouteille de l'un et une bouteille de l'autre ; car, de même que beaucoup de gens, il s'accommodait fort de l'antagonisme et il le trouvait excessivement précieux au point de vue des doubles résultats qu'il amène. — Pourquoi donc, en effet, le beaune orageux exclurait-il le brillant saint-estèphe ?

Quand il eut fini, on lui apporta la *carte à payer*, qui s'appelait alors l'*addition*, — et qui, au siècle suivant, s'appellera sans doute le *total*.

En se levant, M. de Cupidon crut qu'il était du ton le meilleur d'aller *prendre le menton* à la dame de comptoir, quelque insuffisante qu'elle fût. C'était un tic qu'il avait contracté jadis, et dont il s'était toujours bien trouvé. Cette action, qu'il accomplit avec la simplicité d'un homme qui éternue, occasionna un scandale effroyable.

La dame manqua de s'évanouir ; — et une famille,

qui se *régalait* dans un coin, murmura les mots de garde et de poste.

Le maître du restaurant accourut, avec ses garçons rangés en bataille. On eut égard, toutefois, à la consommation que M. de Cupidon venait de faire, et l'on attribua son acte d'inconséquence aux fumées combinées du bourgogne et du bordeaux.

Il fut bien étonné, M. de Cupidon.

— On s'effarouche donc maintenant de ces choses-là? demanda-t-il au maître du café, qui l'avait pris à part.

— Je vois que monsieur est étranger, dit celui-ci en souriant.

— Mais enfin, cette dame....

— Cette dame est ma nièce, fit le maître avec majesté.

— Ah! ah! et c'est la première fois que l'on prend le menton à votre nièce?

— Certes, monsieur!

— Alors, je commence à croire que, s'il revenait au monde, le pauvre chevalier Tape-Cul ne ferait plus ses affaires à Paris.

— Qu'est-ce que c'était que votre chevalier?

— C'était un fort galant homme, riche, d'une figure respectable, les cheveux blancs, et portant la croix de Saint-Louis. Il n'avait qu'une manie, mais une manie incurable....

— Laquelle?

— C'était de claquer légèrement sur la croupe

toutes les femmes qui passaient à côté de lui. De là, son surnom de chevalier Tape-Cul.

— Votre chevalier était un polisson !

— Je ne vous dis pas le contraire. Mais c'est de l'histoire.

— Et la police le laissait paisiblement exercer son indécent manége ?

— Elle avait fini par le tolérer, à la condition qu'il ne franchirait pas le Palais-Royal, et qu'il ne claquerait que les grisettes et les petites bourgeoises.

— Bien obligé ! Quoi qu'il en soit, monsieur, dans votre intérêt, je vous engage à ne point essayer de ressusciter la tradition du chevalier Tape-Cul, — pas plus que celle du chevalier *Prend-le-Menton*.

Et le maître du café s'éloigna, assez satisfait de cette dernière facétie.

Ce fut à ce moment que M. de Cupidon, s'étant placé à la fenêtre, aperçut la grisette dont il a été parlé au premier chapitre. Nous l'avons vu décocher sa première flèche au cœur de cette jolie fille, et nous avons vu cette jolie fille lever sur lui un regard agité.

Je passais précisément, à cette heure-là, sur le boulevard.

En s'élançant à la poursuite de la grisette, — M. de Cupidon me heurta avec tant de violence qu'il faillit me renverser.

CHAPITRE III.

Don Cleophas est amené sur la scène. — Effet du hachich. — Le pied de Cléopâtre. — M. de Cupidon suit toujours la grisette. — Renseignements sur les mœurs galantes de notre époque. — O ciel ! c'est Babet !

J'avais pris du hachich, ce jour-là ; je me trouvais par conséquent dans cette disposition d'esprit où les événements les plus extraordinaires sont facilement admissibles. Néanmoins, je ne pus empêcher mon visage de témoigner d'une certaine surprise, lorsque M. de Cupidon, après s'être confondu en excuses, me dit en m'examinant avec attention :

— Parbleu ! je ne me trompe point, vous êtes don Cleophas.

— Don Cleophas? répétai-je machinalement.

— Eh ! certainement, reprit-il ; don Cleophas Perez Leandro Zambulo, écolier d'Alcala ; je vous reconnais bien.

— Vous me reconnaissez ?

— Venez avec moi ! dit-il en me prenant le bras et m'entraînant à la suite de la grisette.

— Écolier d'Alcala... don Cleophas... murmurai-je en me laissant entraîner ; il me semble, en effet, avoir vu ce nom quelque part ; mais à coup sûr ce n'est pas le mien. Non, ce n'est pas le mien. Et puis, je ne suis pas Espagnol, je suis homme de lettres.

— Regardez donc sa jambe ! disait M. de Cupidon, sans m'écouter.

— La jambe de qui ?

— De cette petite *masque*, qui prend plaisir à nous faire allonger le pas.

Je me mis à rire à ce mot de *masque*, que je n'avais pas entendu depuis longtemps.

Le hachich m'avait fait l'humeur belle.

— Où me conduisez-vous? demandai-je à mon compagnon inopiné.

— Est-ce que je sais! s'écria-t-il ; voyez, voyez cette cheville adorable. Moi qui ai tenu le pied de Cléopâtre dans ma main, je déclare que le pied de cette enfant lui est supérieur.

— Vous avez tenu le pied de Cléopâtre !

— J'ai tenu Cléopâtre elle-même, nue et frémissante, au temps où je m'appelais Antoine.

— Oh ! les singuliers discours que voilà ! A vous entendre, vous avez donc existé plusieurs fois ?

— En doutez-vous?

— Ma foi... répondis-je d'un ton embarrassé.

— Oui, vous en doutez. Vous ne croyez qu'aux choses de la vie usuelle, aux lunettes, au papier-écolier; et vous n'êtes pas encore revenu de votre étonnement au sujet de la première montgoltière.

— Oh! oh! fis-je en souriant.

— Il y a beaucoup de gens comme vous; mais rassurez-vous : je n'ai ni le désir, ni le loisir de faire votre éducation. Seulement, marchez un peu plus vite, je vous prie.

Pendant que ce dialogue s'entamait par les deux bouts, la grisette, qui se devinait suivie, s'arrêtait sournoisement devant chaque vitre de magasin, autant pour se mirer que pour se laisser rejoindre.

Le hachich m'avait presque ôté la conscience de mes actions.

J'allais machinalement, me disant à moi-même :

— Serait-il possible, en effet, que j'eusse été ce don Cleophas, qui, je me le rappelle maintenant, figure dans le *Diable boiteux?* Au fait, j'ai toujours aimé les aventures de Madrid, et les portes sombres qui aboutissent à des périls. Qui nous assure que nos goûts ne sont pas des ressouvenirs? — Mais vous, jeune homme, qui étiez-vous lorsque j'étais écolier d'Alcala, et aujourd'hui qui êtes-vous lorsque je suis homme de lettres?

— Aujourd'hui, je suis M. de Cupidon, gentilhomme à pied et à cheval, bachelier ès-amour. Autrefois...

— Monsieur de Cupidon! exclamai-je, ce n'est pas

un nom, cela ; c'est comme si je m'intitulais le vidame Apollo ! Dans ce cas, autant dire que vous êtes l'Amour.

— L'Amour, soit.

A ces mots prononcés avec la meilleure simplicité, je partis d'un bruyant éclat de rire.

Mais M. de Cupidon ne s'en inquiéta point. Il continua sa chasse à la grisette.

Tout en marchant :

— Çà, me dit-il, renseignez-moi sur les mœurs galantes de votre époque. Vous êtes jeune, vous êtes auteur ; ce sont là deux motifs pour parler savamment. Comment vont les bonnes fortunes, s'il vous plaît ? Les maris sont-ils toujours aussi maris que par le passé, ou le sont-ils davantage ? Combien de fois vous a-t-on fourré dans une armoire ou poussé dans l'ombre d'un escalier dérobé ? Avez-vous souvent passé des nuits d'été dans l'herbe à regarder le jeu d'une lampe sur un rideau ? Entrez-vous dans les alcôves par la cheminée ou par la fenêtre ?

— Ma foi, non ; j'entre par la porte.

— Sous quel déguisement ? En ermite ou en jardinier, en militaire ou en nonnain ?

Je fus saisi d'un second accès d'hilarité dont, cette fois, s'effarèrent tous les passants.

— Ma parole d'honneur ! m'écriai-je ; il me prend pour un hussard de l'Empire, extrait du Vaudeville de la rue de Chartres, et répondant au nom de Valsain ou de Séricourt ! Des balcons, une barbe postiche,

des bottes jaunes à retroussis, et le clair de la lune sous un tilleul! Par votre bandeau, monsieur de Cupidon, est-il possible que vous soyez aussi ignorant des coutumes amoureuses de ce temps? Sachez donc qu'une bonne fortune est la chose la plus simple du monde, un rien, un coup de vent qui vous enlève votre chapeau et qui vous force à revenir sur vos pas en courant pour le rattraper. Seulement, le coup de vent, c'est un coup d'œil; le chapeau, c'est votre cœur. Tous les jours, cela se passe ainsi. Quant aux échelles de soie, la dernière s'est rompue sous une grappe de don Juans bafoués, qui ne sont plus possibles que dans les romans grenadins commençant de la sorte : *Par une belle soirée d'automne...*

M. de Cupidon posa tout à coup sa main sur mon bras.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce? demandai-je.

Pour toute réponse, il me montra du doigt la grisette, qui s'était arrêtée au tournant du boulevard des Capucines, et dont le joli minois s'offrait à nous de trois quarts.

— Je ne me trompe pas... dit-il.

— Quoi donc?

— Cette *jeune beauté...*

— Eh bien? interrogeai-je.

— C'est Babet!

— Babet? un nom aussi vulgaire appliqué à cette

charmante personne ! Allons ! je gage qu'elle s'appelle au moins Amanda ou Eustoquie.

— A présent... cela se peut. Mais c'est ma Babet d'autrefois, vous dis-je, j'en suis bien sûr.

— Une Babet... d'il y a cent ans? répliquai-je avec quelque raillerie.

— A peu près, répondit M. de Cupidon, candidement.

— Vous voulez rire? fis-je à mon tour, sérieux.

— Mais non, du tout. J'ai le privilége, en ma qualité de dieu, de reconnaître toutes les personnes qui ont joué un rôle dans mes existences antérieures.

— Parbleu ! cela est fort divertissant.

— Et fort mélancolique aussi quelquefois. Pauvre Babet !

— J'ai bien envie de vous prendre au mot, lui dis-je, en vous priant de me raconter l'histoire de cette Babet.

— Volontiers.

Nous marchions toujours.

CHAPITRE IV.

Histoire de Babet.

I

Babet, — ce fut mon premier amour, alors que je n'avais que dix-huit ans et que je n'étais pas encore sorti de mes terres de Bourgogne.

Je courais tout le jour par les vignes et par les prairies; j'avais un habit vert, une culotte verte et des rubans verts sur mes souliers.

Madame la marquise, ma mère, s'ennuyait royalement dans ses terres de Nolibois et dans son château de Nogent-sur-Yonne. — Elle allait à la messe et recevait deux fois par semaine. Sa démarche était haute et guindée : elle tenait à la fois de la grande dame et du lieutenant criminel. Tous les ans, elle dotait une jeune fille choisie parmi les plus vertueuses

du village. Par compensation, chaque braconnier pris sur ses domaines était pendu sans miséricorde.

La marquise ne s'inquiétait que fort médiocrement de moi, — à la garde de qui elle avait commis un gouverneur en soutane, qui ne s'en souciait guère non plus. Elle rédigeait alors un code à l'usage de la noblesse campagnarde. — Mon gouverneur rimait des épîtres à Zerbinette et dialoguait des paroles pour la Comédie-Italienne. — Moi, je courais après les papillons.

Un jour, je rencontrai Babet.

C'était une assez jolie fille, au nez retroussé, aux grands yeux bleus, aux coins de lèvres moqueurs. Elle était jardinière, comme toutes les jolies filles de château, et elle portait un panier de fraises au bras, comme toutes les jardinières. Sa beauté était celle des Bourbonnaises, agreste et forte en couleur. Ce qu'elle avait de plus coquet, ce jour-là, c'était son jupon court de laine rouge et une croix d'or qui s'étalait sur son gorgerin.

Lorsque je passai devant elle, Babet tira sa plus belle révérence, — et continua sa route. C'était la première fois qu'elle me voyait; c'était aussi la première fois que je voyais Babet. Ce qui fait qu'après avoir marché une dizaine de pas, tous les deux nous nous retournâmes en même temps.

Mais, à ce moment-là, le pied de Babet heurta contre une pierre, et ses fraises se dispersèrent sur le sol. Elle ne put retenir un cri de frayeur. — A ce

cri, je m'empressai d'accourir auprès de Babet, qui s'excusa de son mieux et se baissa, autant pour cacher son trouble que pour ramasser les fraises. J'en fis autant, et, posant un genou à terre, je me mis en posture de l'aider dans son travail...

On était au mois de mai; — une chaleur abondante tombait du ciel. — Le sentier où nous nous trouvions était tout parfumé d'aubépine ; — il y avait un oiseau dans chaque buisson; — tout chantait, tout verdoyait, tout vivait, en un mot.

Il y avait beaucoup de fraises, — mais nous étions si innocents !

II

Le lendemain matin, à la même heure, je retrouvai Babet près de la margelle du puits, où elle était occupée à tirer de l'eau.

— Bonjour, Babet, lui dis-je.

— Votre servante, monsieur le marquis, répondit-elle.

Nous n'en dîmes pas davantage. Je m'assis sur la pierre du puits, et, étendant le bras au-dessus de sa tête, je m'amusai à incliner vers moi les branches d'un superbe noyer.

Pendant ce temps, je regardai Babet, qui avait déjà puisé trois fois plus d'eau qu'il ne lui en fallait, et qui cependant ne paraissait pas près de s'arrêter.

Sa taille, souple et bien prise, montait et descendait avec la corde qu'elle attirait. Son petit jupon montait aussi, découvrant par intervalles un bas de laine blanc qui enveloppait une jambe gracieusement tournée, au bout de laquelle on voyait quelquefois apparaître, comme un éclair, deux travers de doigt d'un genou de neige. Après avoir rempli chaque arrosoir, elle laissait retomber le seau de toute sa hauteur et se penchait ensuite sur la pointe du pied pour regarder les éclaboussures que faisait sa chute au fond du puits. Ses brunes épaules se détachaient alors du mouchoir qui les recouvrait, et suivaient la ligne nerveuse d'un cou sur lequel s'en venaient mourir les dernières touffes follettes d'une chevelure relevée avec négligence.

Je suivais tous ces mouvements d'un œil avide : mes dix-huit ans ne pouvaient se défendre d'une certaine émotion à la vue de ces épaules rondelettes si mal défendues, — et, une fois qu'elle s'inclinait plus que jamais sur le bord de la pierre, je saisis malignement une poignée de feuilles et les jetai toutes ensemble dans le cou de Babet.

— Oh! monsieur le marquis! s'écria-t-elle, moitié confuse et moitié riante, en secouant vivement sa tête.

— Qu'as-tu donc, Babet? dis-je hypocritement en sautant à bas de la margelle.

— Tenez, répliqua Babet, je ne peux plus les retirer maintenant ; que c'est méchant à vous!

— Voyons

Et par un mouvement irréfléchi, elle me tendit son cou comme pour me faire apprécier l'énormité de mon crime. Je m'approchai avec une sournoise sollicitude, et, quand je fus bien proche, j'y appliquai un baiser bruyant, qui retentit jusqu'au cœur de la petite jardinière.

En ce moment, une voix appela Babet du fond du parc. C'était sa grand'mère, une vieille, cassée, ridée, au chef branlant, à l'œil gris et vif, aussi vieille que le château, dont elle semblait être la fée. A sa voix, Babet tressaillit et saisit précipitamment un arrosoir de chaque main.

— A ce soir, sous la charmille! eus-je le temps de lui dire.

Babet ne répondit pas. Elle s'était élancée avec légèreté, et elle disparut dans les détours ombragés du parc.

III

Babet m'aimait. Pourquoi m'aimait-elle, et comment cela était-il venu? Elle n'en savait rien. — Notez qu'elle-même était très-fâchée de m'aimer, et qu'elle eût donné tout au monde pour bannir de son cœur un sentiment qu'elle savait ne devoir faire que son malheur. Babet sentait sa faiblesse, et en même

temps son impuissance pour la vaincre. — Enfin, elle m'aimait; que voulez-vous que je vous dise de plus ?

Il n'en était pas de même de mon côté, j'étais épris de Babet, par une raison toute simple à mes yeux, — parce qu'elle était jolie. Le sang de la cour de Louis XV courait déjà dans mes veines. Il y a des gens qui deviennent ce que l'amour les fait : chez moi, c'était le contraire. J'avais fait de l'amour une manière de marquis à mon image, avec des manchettes de point de Venise et un carquois blasonné.

Babet m'aimait, et moi, j'aimais la beauté de Babet. C'était la distance qu'il y avait entre nous deux.

La campagne a toujours joué un grand rôle dans les aventures d'amour, et les charmilles ont toujours joué un grand rôle dans la campagne. — Celle sous laquelle j'avais donné rendez-vous à Babet, était vaste et sombre. La lune n'y pénétrait que par surprise. On entendait de longs murmures de vent dans les arbres, et mille petits bruits d'insectes dans le gazon. L'heure et le lieu étaient admirablement favorables à la rêverie amoureuse. L'air avait, ce soir-là, des langueurs à enivrer.

Tenez, passons sur cet épisode de la charmille. Nous ferons bien.

Pendant qu'il faisait si beau temps sous les arbres du parc, — Mme la marquise de Nolibois, après avoir congédié ses femmes, s'endormait en rêvant aux splendeurs des époques féodales, — tandis que, dans

sa mansarde, à la lueur d'une petite lampe, monsieur le gouverneur mettait la dernière main à une farce en vaudeville, qu'il venait d'intituler : *Arlequin Trismégiste.*

IV

Le lendemain, le soleil se leva comme à son ordinaire.

Loin de Tithon déjà courait Aurore, lorsque Babet, pensive, vint s'asseoir sur un banc du jardin, en regardant aux fenêtres de ma chambre. Autour d'elle la campagne se réveillait joyeusement : les arbres secouaient des nuages de rosée ; un air vif bruissait dans les feuilles des hauts peupliers qui claquetaient comme des castagnettes ; les petits oiseaux passaient en lançant des cris aigus. — Mais Babet ne voyait ni n'entendait rien de tout cela. Elle soupirait en regardant le château.

— Devine ! lui cria tout à coup quelqu'un qui la saisit par derrière et lui ferma les yeux avec ses larges mains.

Babet poussa un cri d'effroi et se débattit comme une colombe. Elle parvint à échapper à la rude étreinte qui marbrait ses joues et s'écria avec une boudeuse expression :

— Tiens ! c'est Lucas !

— Hé! répondit Lucas en balançant sa grosse tête, qu'est-ce que nous disons, ce matin?

— Rien, répliqua Babet en se pinçant les lèvres; laisse-moi tranquille.

Lucas regarda autour de lui, et, s'assurant que ces paroles lui étaient adressées, resta la bouche ouverte.

— Oh! mais c'est-y Dieu ben possible, Babet, ce q'vous dites là? Sommes-nous pas votre amoureux? Ne m'avez-vous pas promis le mariage? Jarni! me v'là bien loti. Je vas ramasser vos salades, tout de même...

— Non, fit Babet d'un air dédaigneux; je les ramasserai toute seule.

Lucas ouvrit de grands yeux et tournant sur ses talons :

— Ohé! mère Jeanne, cria-t-il, Babet me renvoie, parlez-lui donc un brin.

Mais comme il achevait, je sortis de l'allée voisine, en regardant les rubans de mes pantoufles et faisant siffler une petite baguette de noisetier. L'abbé, mon gouverneur, me suivait à dix pas.

— Qu'est-ce que c'est? dis-je en fronçan le sourcil; que veut ce rustre?

— Monseigneur, balbutia Lucas en serrant son chapeau entre ses doigts, c'est Babet, sauf votre respect, que je devons épouser, et qui me renvoyons.

— Et Babet agit sagement en cela, déclama l'abbé en se rapprochant; car, ainsi que le dit fort bien Pier-

rot dans *Arlequin, roi de la lune* : « Une fille doit ressembler à un livre fermé, dont la lecture est interdite aux galants. »

— Assez! m'écriai-je en frappant du pied. Va-t'en! dis-je au paysan avec un geste impératif. Viens, Babet!

Babet se suspendit rayonnante à mon bras. Puis, comme Lucas, hébété de surprise, ne bougeait non plus qu'une souche :

— Allez, canaille! ajoutai-je noblement.

— Allez! répéta Babet.

— Allez! crut devoir articuler monsieur le gouverneur.

Et cet austère moraliste nous suivit en méditant une scène des plus piquantes entre un scaramouche et un mezzetin.

Or, pendant que ces choses s'accomplissaient, madame la marquise, de la croisée de son appartement, lorgnait son fils unique, et se demandait si ce qu'il avait au bras ne s'appelait pas une jardinière.

Tout à coup on entendit un grand bruit de roues et de coups de fouet. On annonça au salon M. le commandeur de Vouvant-les-Roses.

Un instant après, un laquais galonné venait me quérir de la part de ma mère et de mon oncle.

V

Le commandeur de Vouvant-les-Roses passait pour le phénix des parents. C'était un parfait gentilhomme, dont la réputation de galanterie était faite, et qui vivait sur ses souvenirs. Il avait, du côté de la Champagne, quelque deux cent mille livres de rente, qu'il se proposait de laisser à son espiègle neveu, qui devait entrer dans le monde sous ses auspices.

Dans ce moment, le commandeur de Vouvant-les-Roses revenait d'une de ses terres, et se rendait directement à Paris. Aussi, la marquise, après les civilités d'usage, lui dit-elle à brûle-pourpoint :

— Monsieur le commandeur, voulez-vous emmener Myrtil?

Myrtil, c'était moi.

— Volontiers, répondit le commandeur.

Sur ces entrefaites, j'arrivai, et courus me jeter dans les bras de mon oncle, — qui, m'examinant avec attention, me trouva du Riom dans le jarret et du Richelieu dans les paupières.

— Vous partez pour Paris avec monsieur le commandeur, me dit ma mère.

Mon cœur se serra. Malgré mes instincts, il y eut encore assez de place pour un regret. Je demandai

timidement l'époque du départ, et, lorsque mon oncle l'assigna au terme de vingt minutes, un petit nuage grisâtre passa sur le ciel de mon front. Néanmoins je saluai avec gravité et sortis, — en manquant de renverser monsieur l'abbé, qui rêvait à un dénoûment pathético-comique.

Babet m'attendait.

Dès que je parus, elle se leva et courut à ma rencontre. J'avais ralenti le pas. Elle me prit la main, et nous gardâmes le silence. Songeant soudain que je n'avais plus qu'un quart d'heure devant moi, je m'écriai :

— Sais-tu, Babet? je vais à Paris.

Babet demeura pétrifiée. Le sang qui colorait son gentil visage se retira subitement. Je n'eus point l'air de voir cette pâleur.

— Mais j'en mourrai, dit-elle.

— Sotte! fis-je en l'embrassant. Tu te consoleras.

— Jamais.

— Tu te marieras, alors?

— Laissez-moi, dit-elle en se dégageant. Ah! monseigneur, vous ne m'avez jamais aimée...

— Qu'ai-je donc fait? Crois-tu que mon départ dépende de moi? C'est ma mère et mon oncle qui le veulent. Et puis, dit-on, Paris est si beau! Il y a tant de fêtes, tant de richesses, tant de femmes! D'ailleurs, c'est là qu'est le roi; et un gentilhomme, vois-tu, ne peut pas rester dans sa province.

Babet ne remua pas. Ses regards dirigés sur l'herbe avaient une fixité désespérante. Moi, je commençai à m'impatienter.

— Là, Babet, dis-je, vous me faites de la peine. Allez-vous être méchante longtemps? Essuyez vos pleurs.

Et comme Babet ne bronchait pas, je me pris à fredonner un air de danse et je rentrai au château en labourant les plates-bandes.

Cependant j'avais une larme au coin de l'œil.

VI

Un roulement tira Babet de sa stupeur. Elle jeta un cri et se pencha vers l'avenue. De la portière d'un carrosse lancé à toute volée, sortait une main qui secouait un mouchoir de dentelle.

Babet tomba sur ses genoux en sanglotant.

Ce soir-là, la petite jardinière alla se promener le long de la rivière voisine. — C'était une belle eau courante, pure comme du cristal, et qui geignait éternellement sur une couche de blancs cailloux. De grands rameaux s'élevaient sur les deux rives et mariaient leurs têtes majestueuses.

Babet défit ses sabots et ses bas de laine. Elle s'assit sur le bord et écouta longtemps un oiseau perdu dans

les feuilles, qui chantait. Puis elle plongea ses pieds dans la rivière, et se sentit glisser insensiblement sur le revers du talus.

Alors, par un geste machinal, sa main voulut saisir une touffe d'herbes qui croissait près de là : elle ne retint qu'une marguerite.

Toutes deux, fille et fleur, s'enfoncèrent à la fois, en ne laissant qu'un rond sur l'eau.

CHAPITRE V.

On plaint Babet. — Pendant ce temps, la grisette a disparu. — Rue de Lille. — Une grande dame est à son balcon. — Elle nous lorgne. — La deuxième flèche de M. de Cupidon.

— C'est fini? demandai-je.

— Oui, répondit M. de Cupidon.

— Quoi! il ne se trouva là personne pour sauver Babet?

— Personne.

— Hum! c'est un peu triste, votre petite histoire.

— Que voulez-vous que j'y fasse! Êtes-vous donc de ceux qui n'aiment que les dénoûments arrangés et consolants?

— Non, oh! non; mais enfin, je ne peux m'empêcher de plaindre cette jardinière.

— Vous avez raison... Allons! tout en causant, voilà que nous avons perdu sa trace.

— La trace de qui ?

— La trace de Babet.

— Ah oui ! m'écriai-je, de Babet ressuscitée et devenue grisette. J'avais oublié votre système.

M. de Cupidon regardait de tous les côtés.

— Est-ce à droite ou à gauche qu'elle a tourné ? se demandait-il.

— Je crois que c'est à gauche, du côté de la place de la Concorde.

— Place Louis XV, voulez-vous dire, objecta M. de Cupidon.

— Pourquoi pas la foire Saint-Ovide ! répondis-je en riant ; vous savez bien que chaque gouvernement a à cœur de rebaptiser Paris tout entier. Je sais telle rue qui a plus de noms qu'un Castillan.

Nous arrivâmes à la hauteur de la rue de Lille.

Décidément, Babet nous avait échappé !

M. de Cupidon poussa un soupir, et, tirant sa montre :

— N'est-il pas l'heure de l'Opéra ? fit-il en m'interrogeant.

Mais en ce moment mes yeux étaient attachés sur le balcon d'un vaste hôtel, où se tenait, gracieusement incluse dans une robe de soie noire, une belle dame, armée d'un lorgnon d'or. Je la fis remarquer à M. de Cupidon, qui s'écria :

— Vraiment ! cette dame a fort bon air ; je veux inscrire son adresse sur mes tablettes.

De son côté, la dame du balcon avait abaissé son

regard dans la rue et elle examinait M. de Cupidon avec une attention toute particulière. Une flèche qu'elle reçut de lui au plus fort de son examen ne réussit qu'à lui arracher un faible soupir.

— A votre place, dis-je, je lui en décocherais une seconde; celle-là s'est peut-être perdue dans les plis du corsage.

— Venez donc, répondit M. de Cupidon en haussant les épaules, et conduisez-moi à l'Opéra.

CHAPITRE VI.

Visite au temple de Terpsichore et de Polymnie (l'Opéra). — L'entrée de M. de Cupidon est trop bruyante. — A la porte ! à la porte ! — Il n'est pas au bout de son étonnement. — La troisième flèche. — Ne voilà-t-il pas que nous apercevons M. de Lamartine ! — Divers portraits. — La Cymbeline.

Nous arrivâmes à l'Opéra comme la représentation était déjà commencée. On donnait un opéra nouveau, et la salle était remplie d'un grand nombre de personnes célèbres. Lorsque M. de Cupidon fut assis dans une loge, il se retourna de droite et de gauche, se pencha, secoua ses cheveux, toussa, se moucha bruyamment et afficha enfin tous les airs impertinents de son répertoire. Mais sa surprise ne fut pas médiocre quand il vit le parterre en masse se lever, pour lui imposer silence.

Alors, il reporta son attention sur la scène, — et admira fort les décorations qui étaient, à ce qu'on

disait méchamment autour de lui, le morceau le plus agréable de l'ouvrage. — Pour ce qui est des chanteurs, il n'en fit pas de différence avec ceux d'autrefois.

Le divertissement venu, M. de Cupidon étala ses lorgnettes, ses flacons, ses montres en bagues, ses boîtes d'or à deux fonds, — comme il convenait aux gens du bel air, et commença à lorgner les danseuses qui venaient battre des entrechats devant la rampe. Il remarqua surtout un essaim de petites filles bâties en coton qui jetaient çà et là leurs regards et leurs sourires au fond des loges et dans les stalles d'orchestre, — où on les ramassait avec empressement.

La première danseuse lui fit assez de plaisir; — elle lui rappela la jeune Timarette dont il était resté autrefois violemment épris pendant quinze jours. — Cependant, son costume lui parut un peu pauvre. Quelques paillettes à ce corsage et des guirlandes aux coins de cette jupe de gaze auraient miraculeusement fait. — D'autant plus qu'elle était moins maigre que la Guimard, et que son œil noir semblait une flamme dansante.

Cet œil noir le décida. — Comme elle saluait le public, à la fin d'une saltarelle, — les bras arrondis au-dessus de la tête, la gorge inclinée et la cuisse balancée par derrière, — il lui dépêcha un de ces petits dards que nous avons vus, et dont l'effet était infaillible. Puis, fredonnant le motif de l'orchestre, il

tourna le dos à la scène pour regarder les figures de l'amphithéâtre.

Ce fut dans ce moment que ses idées sur la métempsycose me revinrent à la mémoire. J'eus la curiosité de le remettre sur ce chapitre. Précisément, depuis quelques minutes, mes yeux étaient fixés au fond d'une loge, où, à travers un nuage de femmes, parmi les bougies et les bouquets, au milieu du murmure rhythmique des robes de soie, j'apercevais l'auteur du *Lac* et des *Méditations*, M. de Lamartine. Je le voyais, redressé et souriant, incarnation brillante de la seule aristocratie possible au dix-neuvième siècle, dominer de toute la hauteur du génie les personnages en cravate blanche de la Cour des comptes, malgré ses efforts humains pour tempérer la poésie de son regard et pour coller un masque politique sur son ardent visage.

Je le désignai, sans le nommer, à M. de Cupidon, qui, après un moment d'examen, parla de la sorte :

« — Nul plus que cet homme n'a passé par des migrations glorieuses; nul ne s'est révélé au monde sous des faces plus belles et plus séduisantes; son existence n'est qu'une longue procession de types tour à tour jeunes, élégants, artistes, amoureux et fiers.

» Je reconnais en lui DAVID, le roi à la harpe d'or, le roi aux pleurs éloquents, poëte chrétien, regardant du haut de la terrasse de son palais la poésie profane qui vient de livrer aux saules de la rive le der-

nier mot de sa beauté; David dansant et chantant, chantant ses psaumes sublimes, inspirés dans des nuits de feu!

» Plus tard, il m'apparaît sous le vêtement gracieux d'un JOUEUR DE FLUTE GREC, à demi couché sur l'herbe, en faisant retentir les échos de ses soupirs en musique.

» Il a été LÉANDRE, l'amant nocturne d'Héro, cette jeune prêtresse; le nageur intrépide pour qui les flots furent sans pitié;

» Il a été ALCIBIADE, le jeune homme couronné de roses, le philosophe de toutes les philosophies;

» Il a été le poëte PROPERCE;

» Puis, un CHEVALIER DE LA TABLE RONDE;

» Puis, un MÉNESTREL DU NOM DE LOÏS;

» Puis, TANCRÈDE, — Tancrède au front orné d'un panache ondoyant, à la longue épée, au manteau chrétien!

» Peintre des anges aux ailes éblouissantes, des vierges émues, des draperies somptueuses, il s'est appelé LE GUIDE; il a vu le ciel et il en a reproduit les enchantements; il a vécu dans l'Italie, et partout où il s'est arrêté il a tapissé de sa pensée rayonnante les plafonds des palais, les murs des monastères.

» Il a été LAUZUN, — et ceci est la moins pure de ses transformations, — il a été Lauzun, c'est-à-dire l'homme qui se laisse adorer, le gentilhomme en bottes de chasse, qui fait l'amour comme Louis XIV

fait la politique, le fouet à la main. Il a été le faste et le bruit de la cour. Les duchesses ont mouillé ses rubans de leurs plus belles larmes passionnées, et il ne s'est inquiété de rien, sinon de changer de rubans et de duchesses. Le monde n'a eu pour lui que des violons, des baisers, des coupes remplies, tout ce qui fait à l'âme un cercueil ouaté, impénétrable à la rêverie divine. Il a été un ambitieux empêché, un Prométhée de palais enchaîné dans des fleurs; son regard et ses lèvres n'ont rien trahi de ses souffrances; son orgueil a vaincu ses regrets. — Vraiment, comprenez-vous quelque chose à cette dissonance?

» En revanche, cette âme poétique s'est complétement tenue à l'écart du siècle de Louis XV et de Louis XVI. Le ciel n'a pas permis qu'elle trempât dans les fanges philosophiques et royales; et, pendant que la Dubarry se faisait donner ses pantoufles, au saut du lit, par le nonce du pape; pendant que les philosophes dansaient autour de l'*Encyclopédie*, cette autre tour de Babel, — l'âme de cet homme animait modestement le corps d'un GONDOLIER DE VENISE.

» Il chantait. »

M. de Cupidon avait cessé.

— Oui, murmurai-je, il chantait. Il chante encore aujourd'hui, mais ce n'est plus la chanson de l'oiseau bleu; c'est le poëme sanglant des *Girondins*, c'est le cantique de la *Marseillaise*. Elvire, cette blanche apparition des années premières et chéries, s'est enfuie devant l'*Ange de l'assassinat*; et ce n'est plus

maintenant qu'un nom, comme celui que murmure l'Anio aux rochers de Tibur.

Pendant mes réflexions, la Cymbeline — c'était le nom de la première danseuse — était revenue en scène. Atteinte de la flèche de M. de Cupidon, elle ne dansait plus que machinalement et sans presque s'inquiéter du public.

— Racontez-moi ses incorporations, dis-je.

« — Ce fut d'abord une ROSE, dont le ciel fit plus tard l'âme d'une COLOMBE, peut-être la même qui apporta dans son bec un brin d'olivier aux gens de l'arche.

» L'âme de la colombe passa ensuite dans le corps d'une JEUNE FILLE JUIVE, belle comme le jour, qui fut emmenée avec tous les siens en captivité à Babylone. Babylone ! ville d'abomination, comme disent les prophètes. La jeune fille avait de ces grands yeux noirs autour desquels rôde sans cesse le Malin ; — il rôda si bien qu'un soir, à l'heure où le vent chantait dans les harpes suspendues au bord du fleuve, ses beaux yeux se fermèrent sous un premier baiser d'amour...

» Et la jeune fille fut abandonnée du Seigneur.

» On la retrouve longtemps après dans le récit suivant de l'évangéliste Matthieu :

« En ce temps-là, Hérode le Tétrarque, ayant fait prendre Jean, l'avait fait lier et mettre en prison. Or, le jour de la naissance d'Hérode, il y eut un festin

donné aux grands de la cour, aux premiers officiers des troupes et aux principaux de la Galilée. La fille d'Hérodiade y étant entrée et ayant dansé devant tous les conviés, elle plut de telle sorte à Hérode qu'il lui promit avec serment de lui donner tout ce qu'elle lui demanderait. Elle, qui avait été instruite auparavant par sa mère, lui dit : « Donnez-moi présentement dans un bassin la tête de Jean-Baptiste. » Le roi en fut fort fâché ; néanmoins, à cause du serment qu'il avait fait et de ceux qui étaient à table avec lui, il envoya un de ses gardes avec ordre d'apporter la tête de Jean dans un bassin. Et ce garde, étant allé dans la prison, lui coupa la tête, l'apporta dans un bassin et la donna à la fille, et la fille la donna à la mère. »

« Cette FILLE D'HÉRODIADE, cette danseuse des fêtes royales, c'était la Cymbeline. »

— Histoire éternelle! m'écriai-je en interrompant M. de Cupidon. Qu'elles soient vêtues de pourpre et d'or ou couvertes seulement d'une gaze transparente, qu'elles réjouissent les principaux de la Galilée ou les boursiers de Paris, qu'elles attellent à leur carrosse les magistrats de New-York ou qu'elles bondissent sur les planches du théâtre de la Porte-Saint-Martin, en jetant leurs jarretières de satin rouge au nez de l'orchestre,—les danseuses occupent le premier rang dans le monde et exercent une influence immense sur les événements!

M. de Cupidon reprit :

« — J'aperçois plus tard la Cymbeline à divers intervalles :

» C'est UNE BAYADÈRE, qui danse devant les idoles de l'Inde, une créature étrangement belle, qui apparaît seulement dans les cérémonies gigantesques. Ses pieds semblent frappés de vertige, sa chevelure se dénoue, ses yeux cessent de voir; elle tombe, égarée, sur une peau de tigre...

» C'est GABRIELLE D'ESTRÉES, la coquette, la Française, le plus grand type féminin qui se soit produit avant Célimène ; celle qui fit le malheur et le bonheur du roi vert-galant. Paris vaut bien une messe ! disait-il tout haut ; mais Paris ne vaut pas Gabrielle, ajoutait-il tout bas. Les amours de sa mie avaient beau s'éparpiller au gré des quatre vents du ciel, le bon Henri, qui était Gascon et videur de bouteilles, noyait ses soupirs dans une double rasade. — Il faut que tout le monde vive, disait-il, en offrant un biscuit à l'amant de Gabrielle. A quoi Gabrielle répondait mentalement : — Il faut bien que tout le monde aime !

» Où donc a passé la Cymbeline sous le grand siècle? je la cherche vainement au bras de tous les petits-maîtres à perruque blonde et à canons ; vainement je la demande aux échos des Tuileries, des boulevards et de l'hôtel de Bourgogne ; on ne la voit point fendre les rues en carrosse. Mais dans un coin obscur de la Cité, au fond de cette boutique où reluisent des coupes et des soupières d'argent, regardez cette femme, modestement assise. Fille d'une boulangère

— sans écus, — elle a épousé un orfévre qui lui a reconnu pour douaire un cœur d'or et des yeux plus brillants que le vermeil : c'est une BOURGEOISE sans coquetterie, qui n'a d'autre souci que celui du ménage et dont les regards se lèvent rarement sur la rue. Quand elle sort, c'est toujours à pied; elle va à vêpres et n'aperçoit pas les marquis à pirouettes qui s'empressent autour d'elle. Pieuse Cymbeline!

» Comme elle avait sagement vécu, Dieu fit à son âme la grâce de choisir la femme de qui elle voulait renaître. Cymbeline distingua quelque part une famille noble et probe, de souche espagnole, je crois; et, du jour au lendemain, elle devint MADEMOISELLE DE CAMARGO, fille du baron de Camargo, sévère gentilhomme, à cheval sur le blason et sur la vertu. Blason et vertu! vous n'êtes que des noms. Les quatorze quartiers de Mlle de Camargo vinrent se perdre un beau soir à l'Opéra, et l'on sait que ce fut elle qui, la première, raccourcit les jupons des danseuses. »

— Bravo! fis-je en riant, la Cymbeline a bien chassé de race. Mais voici un acte qui s'achève; allons au foyer.

Au foyer, plus rien ne courait de l'esprit de Chamfort et des indiscrétions de Rulhières. Je désignai à M. de Cupidon quelques notabilités du monde intelligent; entre autres, ce musicien illustre qui a si puissamment résumé ses prédécesseurs et ses contemporains, Meyerbeer.

Meyerbeer porte une des figures les plus caractéri-

sées que j'aie rencontrées jamais; il a l'œil humble et perçant à la fois, quelque chose d'amer dans la bouche, de craintif, de troublé. Il y a loin de cette physionomie-là à la physionomie impénétrable du conseiller Gœthe ou au masque glacé du ministre Chateaubriand. Sous la petite redingote qui lui colle aux épaules, Meyerbeer, anguleux et sombre, ne ment pas à l'idée qu'on se fait de l'auteur de *Robert le Diable*.

J'ai entendu dire par des chroniqueurs qu'il ne pouvait composer que pendant les jours d'orage, enfermé dans sa chambre, seul, et les volets clos. Je serais assez disposé à croire cela, car la musique de Meyerbeer est violente et comme empreinte de cruauté; elle se ressent de l'influence du tonnerre, des éclairs et de la pluie à verse. On ne l'écoute pas seulement avec plaisir ou attendrissement, comme on fait des autres musiques, mais avec une vague frayeur, qui tempère l'admiration. Je me suis souvent surpris à oublier d'applaudir Meyerbeer, — rare et philosophique éloge!

— Celui que vous nommez Meyerbeer, me dit M. de Cupidon, ne vous étonnera plus autant lorsque je vous aurai fait jeter un coup d'œil sur ses précédentes transformations; vous y trouverez le secret de son noir génie, de sa force inquiète et bouleversée, de sa puissance mystérieuse.

CHAPITRE VII.

Meyerbeer.

« — Sur le rocher de Caprée, un homme s'est isolé dans sa fantaisie luxueuse et dans sa débauche infinie. Il a rassemblé autour de lui les esclaves les plus belles, les tigres les plus beaux, les danseurs les plus renommés. Couché tout le jour au fond d'un palais dont la mer bat le pied, il joue avec le vice et lutte avec le crime. C'est un empereur. L'air qu'il respire est souillé de vapeurs de sang et de vin; il n'entend ni les sanglots du dehors, ni les plaintes de la mer grossie de larmes, ni les imprécations des pamphlétaires romains. Attaché à ce roc fumant d'orgies, il épuise contre le ciel tous les sarcasmes de l'impiété, de l'orgueil et de la rage humaine. — C'est TIBÈRE, c'est Meyerbeer.

» Dans un atelier obscur, un peintre est assis devant une toile. Il a passé quarante ans : c'est un homme de forte stature, d'aspect brutal et renfrogné, aux cheveux en désordre. Son nez est gros, sa bouche méprisante. Une chaîne d'or, suspendue à son cou, jure avec les habits vulgaires dont il est revêtu. Il travaille comme un manœuvre et laisse s'épanouir alentour les joies de ce monde sans en prendre sa part : l'artiste a tué l'homme en lui. D'ailleurs, avec un jet de son pinceau, il allume plus de tas d'or dans un coin de toile que n'en renferment les palais où il refuse d'aller, il crée des femmes telles qu'elles lui plaisent, et se fait des fêtes tour à tour pleines de lumières et de ténèbres. Pourquoi donc se dérangerait-il, lui, l'enchanteur par excellence, qui tient dans sa palette la forme, la couleur et la pensée, la vie enfin? Il hoche la tête et ordonne qu'on aille lui chercher un broc. — C'est REMBRANDT, c'est Meyerbeer.

» Dans une bastille, sur une chaise de paille, dévorant des pensées que nul n'a jamais connues, un prisonnier d'État maudit sa captivité éternelle. Quel est son crime? Le monde entier l'ignore, et peut-être l'ignore-t-il lui-même. Un masque cache son visage et doit le cacher jusqu'à la mort; — après la mort, il demeurera comme une énigme indéchiffrable, et l'histoire se taira sur son compte, comme se sont tus ses persécuteurs. Les geôliers le servent avec effroi, en évitant les clartés de ses deux yeux rem-

plis d'une douloureuse expression, en fermant leurs oreilles aux accents de cette voix suppliante. Ce n'est plus un être, c'est un mystère. Il excite autant de peur que de pitié. On ne sait s'il est vieux ou jeune, on sait seulement qu'il ne faut pas qu'il meure, ni qu'il vive non plus tout à fait. — C'est le MASQUE DE FER, c'est Meyerbeer.

» Meyerbeer a été ces trois hommes. »

CHAPITRE VIII.

Suite des portraits. — Narcisse Diaz. — La clochette du foyer. — Mlle Cymbeline fait prier M. de Cupidon de vouloir bien passer dans sa loge. — C'est déjà l'effet de la troisième flèche.

Ces portraits rapidement esquissés par M. de Cupidon m'intéressaient. Je le priai de continuer, en lui montrant, assis près de la pendule, ce peintre de boudoirs et de forêts, Diaz, qui semble n'avoir eu qu'à se souvenir pour trouver sur sa palette des tons inouïs d'opulence et d'éclat.

M. de Cupidon me traça en ces termes la généalogie de Diaz :

« — Un RAYON DE SOLEIL.

» Une VAGUE DE LA MER.

» Un HOMARD.

» Une TULIPE.

» Le DIAMANT LE RÉGENT.

» Avant d'être incorporée dans un homme, l'âme de Diaz fut trempée aux sources les plus brillantes et les plus vives de la nature : il fut OISEAU DE PARADIS dans les forêts de pourpre et d'or du nouveau monde ; il fut GOUTTE DE ROSÉE dans les bosquets de la France.

» Puis, par un contraste singulier, Dieu fit de lui UN BOHÉMIEN ; mais un de ces bohémiens dont les haillons magnifiques accrochent la lumière, dont la prunelle est fauve, dont la bouche est triste, et dont la chevelure emmêlée fourmille d'étincelles. Le bohémien Diaz parcourut l'Espagne, traversa les Pyrénées, coucha pendant quelques nuits sur les grandes routes de la Provence, et s'en alla dans un coin allemand mourir de jalousie et d'un coup de poignard.

» Je le retrouve BOSTANGI dans les jardins de Sa Hautesse. On le nomme Noureddin. Il vit parmi des fleurs de la plus ardente beauté, et à quelques pas des femmes du sultan, mais il n'aime que les fleurs. C'est un homme heureux ; ce n'est pas même un philosophe. Il sait qu'il *figure bien* dans le paysage, et il s'estime heureux de voir son ombre se profiler sur le sable brûlant des allées.

» Le bostangi devient un riche PATRICIEN DE VENISE, un homme du *Livre d'or*. Il a des robes de brocart et des palais regorgeant de chefs-d'œuvre. Il pourrait s'aveugler dans ses tonnes de sequins et dans les yeux réunis de ses maîtresses. Mais il n'a qu'une passion dans le cœur et dans la tête, — la vengeance ;

— il n'a de regard que pour cet imperceptible éclair d'acier qu'il fait jouer entre ses doigts, comme un autre ferait d'un bijou de femme ou d'enfant. C'est un des Foscari. Plus tard, on fera des drames avec cet homme.

» Dans la brume anglaise, j'aperçois un seigneur de bonne mine, couvert de rubans à la mode de France, et fredonnant des rimes galantes aux oreilles des dames de la cour. Le noble vénitien de tout à l'heure s'est transformé en lord spirituel et joyeux. Il s'appelle ROCHESTER.

» Aujourd'hui, il s'appelle Narcisse Diaz. »

La clochette du foyer tinta, annonçant le lever du rideau pour le troisième acte.

M. de Cupidon se disposait à retourner à sa place, quand une habilleuse vint à lui discrètement, pour le prier de se rendre dans la loge de Mlle Cymbeline.

M. de Cupidon la suivit.

Je suivis M. de Cupidon.

CHAPITRE IX.

La loge de Cymbeline. — Un opéra d'un nouveau genre. — Où en étiez-vous de vos discours? — Entrée de M. de Cupidon. — Peste! comme il boit! — Mme de Trois-Étoiles et Pensierosa. — Théories qui feront crier les danseuses et les chaussettes d'azur. — M. de Cupidon en apprend de belles. — Il se console avec le vin de Champagne, qui est toujours resté le même. — Départ général.

Il y avait nombreuse société dans la loge où Cymbeline se déshabillait. — Cette loge était, à vrai dire, un grand salon, orné avec faste. Les intimes de la déesse étaient assis pêle-mêle sur des divans; on remarquait parmi eux M. Mérindol, le duc de B..., le musicien Gaspard Brévignon, Paul Lorrain, et M. Faifeu, l'agent de change. — Par exemple, il n'y avait que deux femmes.

Au milieu de la loge, quelques flacons de champagne étaient posés sur une table ronde.

La conversation allait son train; on riait beaucoup

d'une nouvelle qu'essayait de propager Cymbeline.

— Vous saurez, disait-elle, que Nestor (Nestor était le nom du directeur de l'Opéra, à cette époque) vient de commander un libretto de nouveau genre. Il s'agit tout curieusement d'un grand opéra en habit noir, dont l'action se passera de notre temps, en plein dix-neuvième siècle, comme le premier vaudeville venu du Gymnase ou des Délassements. Roger y paraîtra en banquier, et Baroilhet remplira le rôle d'un gros marchand de noir animal, de Retbel.

Tout le monde se prit à rire.

— Écoutez! poursuivit Cymbeline; j'ai des détails. Le premier acte représentera la place de la Bourse, — avec le monument de Brongniart pour toile de fond, — et commencera par une cavatine de courtier, entre un report et une concession de chemin de fer : *Bonheur suprême, amour extrême!* — Les actes suivants se dérouleront successivement à la Maison d'or, au jardin de l'allée des Veuves, et dans une mansarde du quartier latin, où l'on fera sauter des crêpes, sur des points d'orgue, en lutinant des grisettes, en chœur. Enfin le dénoûment se fera à l'Opéra lui-même, où sera amené tout naturellement le ballet. Gustave épousera Léontine, et un journaliste, habilement enchâssé dans l'action, étendra solennellement ses mains sur leurs deux têtes, au coup de tam-tam obligé du finale.

— Au fait, dit Gaspard Brévignon, je ne vois pas pourquoi une pareille idée ne serait pas fertile en

situations émouvantes. Bien développée, elle pourrait remplacer avec avantage les poëmes vénitiens, allemands et écossais, dans lesquels on s'est trop exclusivement retranché jusqu'à ce jour. Notre siècle prête, autant qu'un autre, au jeu musical des passions ; et ce n'est pas, je pense, un habit d'elbeuf à la place d'un surcot moyen âge qui rendra plus improbable à nos oreilles un duo d'amour entre Gueymard et Mme Tedesco.

Un peintre haussa légèrement les épaules et dit avec des soupirs :

— Allez, bien, bon ! détruisez toute couleur, abattez toute poésie, donnez-nous des opéras de notaires. O sang de la coupe ! s'écria-t-il en se versant à boire, nous courons à la grisaille et à la platitude !

— Mais pas du tout, réclama Cymbeline, — qui venait de changer de chemise avec autant de prestesse et de décence que Mlle Mars ; — pas du tout ! On a grand tort de contester à nos mœurs une physionomie originale ; à quelques intervalles près, nous valons encore nos pères et nos mères d'il y a cent ans. Rappelez-vous cette folle d'Hélène, qui prit l'autre jour un bain d'aï.

— C'est vrai, dit une des deux femmes.

— Cymbeline a raison.

— Bah ! bah ! bah ! grogna le peintre d'étoffes et de soleil.

Brévignon avait saisi machinalement un journal ; il lut à voix haute :

« Le sergent Bertrand, ce vampire moderne, déterrait les mortes au cimetière Montparnasse, et suspendait leurs entrailles aux branches des arbres. Par une sorte de magnétisme, il savait réduire au silence les chiens de garde, et... »

— Ah mon Dieu! s'écria-t-on, qu'est-ce que c'est que cela?

— N'ayez pas peur, répondit le musicien en souriant; c'est simplement un passage du journal de ce matin; non pas un extrait du feuilleton, mais un vulgaire fait-Paris.

— C'est effrayant! dit le peintre.

— Laissez donc, c'est la chose la plus commune du monde en ce *temps de platitude*.

On vit le peintre froncer le sourcil; mais, par bonheur, son regard ayant rencontré un dessus de porte qu'il venait tout récemment d'achever, il s'arrêta dans la contemplation des *ors* qu'il avait prodigués là, des coups de soleil, des tons plafonnés, du fouillis oriental, de la crânerie, de l'aventurine; — et après avoir admiré tout cela, il se trouva qu'il était dans *le vrai*.

Ce fut en ce moment que Cymbeline se retourna, et dit :

— A propos de journal, avez-vous lu l'article qui me concerne aujourd'hui dans la nouvelle gazette?

— C'est très-beau ! dit le peintre, à qui l'on ne demandait pas son opinion.

— Je ne sais pas si c'est très-beau, dit Cymbeline, mais à coup sûr c'est très-drôle.

L'article traînait sur un divan; quelqu'un s'en empara.

— Voyons, dit-on de tous côtés.

Voici quel était cet article :

« Les mortels benoîtement mélancolieux se dirigent tous avec un véloce empressement vers l'Académie royale de musique, pour y voir danser la victorieuse Cymbeline, femme belle. Ce suave être, dont les rayonnements splendides inondent le ciel de l'art, déploie une vaillance incontestée dans les mille tournoiements de son caprice lumineux. La Cymbeline sait capter, fourberie exquise! depuis les bourgeois les plus abruptes, vertueuses canailles, jusqu'aux cavaliers les plus triomphants et duellistes, et même les philistins, humain bétail... »

— Ah çà ! il parle nègre, ce garçon ! dit M. Mérindol.

— Du tout, c'est un coloriste, dit gravement le peintre.

— On écrit donc maintenant avec des pinceaux ? demanda l'agent de change.

— Allons ! allons ! fit Cymbeline, ne dites pas trop de mal de mon feuilletoniste ; il est très-gentil, et il m'amuse beaucoup avec ses articles.

— Alors, c'est différent.

Ce fut sur ces entrefaites qu'on annonça M. de Cupidon.

Chacun se tut à son entrée. Cymbeline se détourna pour lui sourire.

Lui, s'était arrêté au seuil de la porte et promenait ses regards sur l'assemblée.

— A la bonne heure! s'écria-t-il joyeusement.

Et faisant quelques pas en avant, il salua d'un geste, comme il eût agi en pays de connaissance.

— Bonsoir, messieurs; mille grâces, mesdames; — cela ne vaut pas la peine de vous déranger, je vous assure; — où en étiez-vous de vos discours? — Vous me voyez ravi de vous retrouver comme je vous ai laissés : — le financier à la première place avec son ventre épais; — le colonel, de l'autre côté, en moustaches luisantes et en galons d'or; — Damis le bel esprit, qui sait toutes les histoires d'aujourd'hui et celles de demain; — qui plus encore? Excepté ces dames que je ne remets pas sur-le-champ, je vous ai tous vus ailleurs et en d'autres circonstances. — Donc, que le petit négrillon apporte une chaise de plus, et continuons la conversation, s'il vous plaît.

Puis, comme il s'aperçut que chacun le toisait d'un air offusqué :

— Bon! reprit-il avec une pointe d'arrogance, vous êtes tous un peu de ma famille, et l'on ne risque rien à se vanter de ma parenté. — J'ai pour le moins autant d'esprit et de richesse que le premier d'entre

vous, et il n'en est pas un dont le blason, à coup sûr, porte la date du mien. Un verre de champagne pour fêter ma bienvenue : — je suis M. de Cupidon!

Il accompagna ces paroles d'une énorme rasade, qu'il vida avec la facilité d'un cent-suisse, — et continua :

— Oui, Damis; oui, colonel; oui, financier; — M. de Cupidon, parbleu! lui-même et pas un autre, — M. de Cupidon qui vient vous demander compte de l'état de sa maison et de quelle façon vous entendez l'amour, si toutefois est-il que vous l'entendiez encore, comme je me plais à l'imaginer.

Cymbeline ôtait en ce moment les fleurs de ses cheveux. Elle haussa les épaules et lui répondit la première :

— Hélas! Cupido mio, comment veux-tu que j'aie le temps de faire l'amour, moi qui ai à peine le temps de faire ma fortune? Je suis une danseuse et non une courtisane. Bon an, mal an, il me faut réaliser cinquante mille francs d'économie, afin d'acheter un palais sur mes vieux jours. Tu vois bien que je ne peux jeter au vent ni ma jeunesse, ni ma santé, ni même ma réputation. Mon ambition est de mourir comtesse comme toutes les danseuses d'à-présent, et je mourrai comtesse, sois-en assuré. Les cigales ont écouté les fourmis, et elles se sont faites fourmis à leur tour. Si tu veux de l'amour et rien que de l'amour, adresse-toi à Mme de Trois-Étoiles que voici, et qui en a à revendre. Pour moi, le loisir me

manque. Il n'est pas toujours temps de thésauriser, il est toujours temps d'aimer. J'aimerai plus tard[1].

M. de Cupidon se tourna vers celle qui s'appelait Mme de Trois-Étoiles, une belle femme à l'œil noyé de langueur, et qui lui dit en lui prenant la main :

— Si tu m'avais mieux regardée tout à l'heure, mon petit, sans doute tu m'aurais reconnue plus vite. — On m'appelait jadis Zulmé, Araminthe ou Thémire. — Aujourd'hui, j'ai pris le nom de Mme de Trois-Étoiles, qui sonne davantage. Cymbeline a raison, il n'y a que moi qui comprenne l'amour, et surtout qui le comprenne sans préjugés. Je n'ai qu'une ambition, c'est de fonder une pyramide comme fit la Rhodope au pied mignon. — Mon cœur est une république. — Tiens, voilà mon premier amour, dit-elle en montrant son collier; — et mon deuxième amour, poursuivit-elle en touchant ses boucles d'oreilles; — et mon troisième, son châle de cachemire; et mon quatrième, sa cassolette à chaîne d'or. Je suis la véritable reine de l'époque; on m'a bâti des temples qui s'appellent Mabille, le Château-Rouge, Notre-Dame de Lorette et tant d'autres, où l'on accourt de tous les points de Paris, de la province et de l'étranger pour me rendre hommage. — Mon nom est presque un nom historique; il y a des poëtes

1 Aimer plus tard! comme si l'amour était un créancier à qui l'on pût dire : « Repassez un autre jour ! » (NOTE DE L'AUTEUR.)

pour me chanter, des sculpteurs pour faire ma statuette. — Tu vois que j'ai marché vite, mon petit, et que ton dix-huitième siècle a été par moi joliment revu, corrigé et considérablement augmenté. — Bois dans mon verre à présent.

M. de Cupidon se recula; — et, dans ce mouvement, son regard tomba sur une troisième femme — qui se tenait dans une attitude pensive, le coude au genou et le menton dans la main. D'abondants cheveux tombaient en désordre le long de ses joues, comme des grappes de raisin noir. Ses yeux paraissaient errer constamment dans le vague.

M. de Cupidon remarqua qu'elle avait des chaussettes d'azur.

— Et toi, lui demanda-t-il, qui es-tu et quelles sont tes amours?

— Je suis la femme qui aime et qui chante, et chez laquelle l'âme et l'esprit ne font qu'un. Je me suis tour à tour appelée Sapho, Mme Gacon-Dufour et Penserosa. J'aime avec des strophes et des chapitres divisés par sommaires. Mes soupirs sont des sonnets; mes désirs, des odes; mes plaisirs, des dithyrambes; mes remords, des élégies. — Mes défaites sont le plus ordinairement à rimes croisées. — Ma première affection fut un poëme, mon mariage une comédie, je finirai mon deuil en quatre in-octavo. — A toi, mon dernier amour, jeune homme, à la condition que tu me trouves quelqu'un pour l'éditer.

L'assemblée éclata de rire.

— Bravo, Penserosa! s'écria-t-on.

M. de Cupidon partagea la joie générale. — On but et l'on dit mille folies. Le bel esprit parla finances, le financier parla esprit. On *déchira* les réputations nouvelles pour *exalter les anciennes*. Aucune des rivales de Cymbeline ne fut oubliée dans cette nomenclature. Bref, le champagne fit parfaitement les choses et eut beaucoup de verve ce soir-là.

Ce ne fut que vers une heure assez avancée de la nuit que l'on se sépara. — La danseuse mit des socques et se retira à pied, avec une femme mal vêtue qu'elle appelait sa mère.

Pour M^mes^ de Trois-Étoiles et Penserosa, — M. de Cupidon les pria d'accepter une place dans son carrosse, et les jeta chez elles avant de rentrer.

CHAPITRE X.

Très-intéressant, quoique moral. — M. de Cupidon entre dans un magasin. — La marchande de tout. — *Traité de l'Amour, en vingt-six leçons;* prix : dix francs; à Paris, chez les marchands de nouveautés. — Portraits et maximes. — Plus de bourgeoises ! — Le mari entre, notre héros s'en va.

J'avais pris rendez-vous pour le lendemain matin avec M. de Cupidon. Comme on le pense bien, je n'eus garde de faire attendre un dieu. J'assistai à sa toilette, et nous sortîmes pour nous rendre en lieu de promenade, c'est-à-dire aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne. Notre conversation roula, comme la veille, sur le seul sujet possible entre nous.

— Donc, murmura M. de Cupidon en soupirant, l'amour n'est plus une comédie de cape et d'épée; c'est à peine un vaudeville.

— A moins que ce ne soit tout à fait un drame, ajoutai-je.

— Un drame?

— Tenez, je vais vous en fournir un exemple. Entrons dans ce magasin coquet, derrière les vitres duquel resplendit un visage plus coquet encore. Vous y trouverez de la science à vendre autant qu'il vous en faut; — et quand nous serons sortis, je vous dirai l'histoire de la marchande.

— Volontiers.

Là-dessus, je tournai le bouton de la porte, et nous entrâmes. Une jeune femme gracieuse vint à notre rencontre. Elle était en cheveux, les bras nus, et la robe agrafée tout juste aux épaules, comme si le bal l'attendait et qu'elle fît attendre le bal. M. de Cupidon, émerveillé, se demanda si c'était réellement la bourgeoise de jadis, ce charmant petit cœur qu'il avait laissé tout confit en dévotion, comme une fraise roulée dans du sucre blanc.

La marchande nous salua d'un élégant sourire.

—Voulez-vous des bijoux, des chaînes, des cachets, des pierres précieuses, des carnets de bal ou des bronzes nouveaux, des sépias ou des portecrayons en argent? ou bien encore une cravate, un poignard ou un vase à fleurs?

— Quoi! vous vendez tout cela? dit M. de Cupidon.

— Et bien autre chose avec, répondit-elle, — ces chinoiseries, par exemple, — et ce petit livre aussi, dont vous pourriez peut-être vous accommoder.

Elle lui présenta un volume mince et relié, — qui

était orné d'estampes jusque sur la couverture. M. de Cupidon jeta les yeux sur le titre et lut : *Traité de l'Amour, en vingt-six leçons.* Sa physionomie s'éclaira d'une expression satisfaite.

— On écrit donc toujours sur ce sujet ? demanda-t-il avec une insouciance affectée.

— Eh mais ! monsieur, on n'écrit que là-dessus. C'est le thème éternel. Avec quoi voulez-vous qu'on fasse des romans et de l'histoire, si ce n'est avec l'amour ? Supprimez ce sentiment industriel, et voilà la France ruinée ; les théâtres, les libraires, les magasins de modes n'auront plus qu'à inscrire sur leurs volets *Fermé pour cause de décès de l'Amour.*

— En vérité ? Vous me voyez ravi de cette trouvaille, et voilà un ouvrage, j'en suis certain, *dont le besoin se faisait généralement sentir.* Un traité de l'amour, — c'est fort piquant, — n'est-ce pas vrai, cher ami ?

Je répondis :

— Je pense comme vous ; et je m'attends à voir s'ouvrir bientôt une chaire en Sorbonne pour l'enseignement de la galanterie et des pratiques chevaleresques. — Que paye-t-on cette belle marchandise-là, madame ?

— Cinq francs, et pas davantage, monsieur.

— Cinq francs ! c'est pour rien, dit M. de Cupidon. Néanmoins, permettez-moi auparavant de voir s'il me sera facile de comprendre le jargon de cet auteur. Je me défie des livres, et j'ai pour habitude

de les essayer, absolument comme je ferais pour un habit neuf.

— A votre aise.

M. de Cupidon ouvrit le volume au hasard.

— Ah! ah! l'auteur a suivi l'ordre alphabétique, car je viens de tomber sur l'F, — à l'article *Femme*. Allons, commençons par les généralités. « Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une femme? dit Arlequin; figurez-vous un joli petit monstre qui charme les yeux et qui choque la raison, qui plaît et qui rebute, qui est ange au dehors, harpie au dedans: mettez ensemble la tête d'une linotte, les yeux d'un basilic, la langue d'un serpent, les inclinations nocturnes d'un hibou et les inégalités de la lune; enveloppez tout cela d'une peau bien blanche; donnez-lui des bras, des jambes, *et cætera*, et vous aurez une femme complète. »

Je me mis à rire.

— Cet écrivain ne pèche point en tout cas par la flatterie, dit M. de Cupidon. Mais poussons jusqu'au chapitre des grisettes.

— Tournez un feuillet.

— M'y voilà. — Lettre G. — « L'amour d'une grisette est semblable à du coco. Cela mousse, mais cela ne grise pas. » Le portrait n'est pas long, et je le trouve un peu dédaigneusement tracé.

— Je ne trouve pas, dit la marchande.

— Vraiment, je ne sais si je me trompe, mais il

me semble pourtant que la petite, que j'ai vue hier, devait avoir une autre façon d'aimer.

— Monsieur défend les grisettes ?

— D'abord, il faudrait savoir si elles ont besoin d'être défendues.

La marchande eut une moue.

— Malepeste ! je suis curieux à présent, continua-t-il avec malice, de connaître le paragraphe qui traite de la bourgeoise.

Et ses doigts refeuilletaient le petit volume.

— Oh ! pour cela, je suis tranquille ; vous ne le trouverez pas, dit la marchande.

— Pourquoi donc ?

— C'est qu'il n'y a plus de bourgeoise aujourd'hui. Il n'y a que des *dames*. Cent ans ont tout fondu et tout confondu.

— Pourtant l'amour de la bourgeoise... insista M. de Cupidon.

— L'amour de la bourgeoise, — c'est son mari.

A cet instant un homme venait d'apparaître au fond du magasin, — un homme d'environ cinquante ans, gris, placide, respectable, et dont la figure très-rouge était encadrée dans un faux-col très-blanc.

— C'est le mari ! soufflai-je à l'oreille de M. de Cupidon.

Celui-ci se décida alors à emporter le livre qu'il venait d'*essayer* ; — et, après avoir mis en poche le

Traité de l'Amour, en vingt-six leçons, — il déposa une pièce de cinq francs dans la main de la jolie marchande.

— C'est cinq de plus, lui dit-elle avec un adorable sourire, fin comme une pointe d'épigramme, traître comme une queue ajoutée à un zéro.

— Ah! blonde Mme Michelin! pensa-t-il en s'exécutant de bonne grâce, que sont devenus les temps où, rougissante et amoureuse, vous vendiez des glaces à M. de Richelieu sans songer à les lui surfaire!

Une fois que nous fûmes sur le trottoir, après avoir cheminé quelque temps en silence, M. de Cupidon prit la parole :

— Vous m'avez promis l'histoire de cette femme, demanda-t-il d'un ton mélancolique.

— En effet, répondis-je; mais c'est plutôt l'histoire de son mari qu'il faudrait dire. Avez-vous suffisamment regardé ce visage honnête, où la bêtise rayonne dans toute sa splendeur? Eh bien! ne vous y fiez pas, mon cher. Cet homme a tué, l'année dernière, à bout portant, l'amant de sa femme.

— Qu'est-ce que vous me dites là?

— Voyez-vous, il faut se garder des joaillières qui vont le dimanche au Gymnase, et qui pleurent à chaudes larmes aux comédies mêlées de chant. L'amour de la bourgeoise cache la cour d'assises; il y a un gendarme derrière chaque rendez-vous. Aussi ai-je promis de ne plus braconner sur les domaines

de la bourgeoisie; car là aussi les maris s'en vont, comme les rois et comme les dieux, — je ne dis pas cela pour vous, monsieur de Cupidon.

— Hélas! soupira celui-ci.

Et se tournant vers moi tout à coup :

— Il y a près de deux cents ans, cette marchande était encore plus belle qu'aujourd'hui; le croiriez-vous?

— Vous l'avez reconnue ?

— Oui, répondit-il; elle était célèbre alors sous nom de *la belle Épicière*; et, comme aujourd'hui, ses amours se débattaient devant les tribunaux ou à l'ombre de la Conciergerie.

L'heure du bois de Boulogne n'était pas encore sonnée; je dis à M. de Cupidon :

— Racontez-moi les aventures de *la belle Épicière*, ainsi que vous m'avez raconté celles de Babet.

Il ne se fit point prier.

Voici cette histoire, que j'ai essayé de compléter depuis par d'historiques renseignements. — Peut-être aurais-je mieux fait de laisser la parole à M. de Cupidon.

CHAPITRE XI.

Histoire de la belle Epicière.

I

Dans une boutique de la rue Saint-Honoré, on remarquait, vers 1680, une jolie fille de seize ans, *fraîche comme les Amours*, pour parler le mauvais français si charmant de cette époque, grande, *tournée* comme une princesse, le regard éclatant et prompt comme un dégagement d'épée, la joue *appétissante* et la bouche comme la joue. Elle était fille d'épicier, et chacun admirait la noblesse de son maintien lorsqu'elle trônait dans le comptoir de son père, au milieu des cornets de papier gris. Elle s'appelait Gabrielle Perreau, mais on ne la dési-

gnait généralement que sous le nom de *la belle Épicière.*

Une jolie femme est et sera de tout temps en France, sinon un miracle, du moins un événement, qu'elle soit grande dame ou grisette, qu'elle se produise sur les marches d'un trône ou derrière les vitres d'un magasin, voire même dans la rue où le pavé est si glissant ; — et Paris n'a jamais cessé de se passionner tantôt pour une *belle limonadière*, tantôt pour une *belle bouquetière* ou pour une *jolie vielleuse.* Alors, c'est-à-dire au temps où se passe cette histoire, Paris était tout entier aux yeux de Gabrielle la belle épicière ; il ne jurait que par elle et ne soupirait que pour elle, car c'était encore le bon temps des jurons et des soupirs. La rue Saint-Honoré offrait, dès le matin, une procession de tendres damoiseaux, accourus pour saluer le lever de l'*astre incomparable* qui, dans leur langage, avait mis leur cœur à deux doigts du trépas. Mais l'astre ignorait la puissance de ses rayons et n'entendait aucune malice aux compliments en style précieux qui lui arrivaient de toutes parts. — En d'autres termes, le cœur de Gabrielle ne s'était point encore éveillé.

Elle était indifférente aussi bien pour le jeune seigneur qui venait emplir ses poches d'épices insignifiantes que pour le petit clerc de procureur qui, à ses heures de sortie, jetait un œil ardent par l'entrebâillement de la porte. Les billets doux qu'on glissait sous les plateaux de sa balance ne parvenaient pas

davantage à la faire rêver; et n'était le risque de proférer le plus grand blasphème féminin qui se puisse ouïr, nous affirmerions presque qu'elle était à peine coquette. Mais n'allons pas trop loin. L'épicier Perreau, en qui les instincts du père étaient plus développés encore que ceux de l'épicier, — cela est à son honneur, — avait appris par la Sagesse des nations qu'il n'y a pas de pire eau que l'eau dormante. Conséquemment, il résolut de réveiller sa fille, et pour cela de la marier, dût son commerce d'épiceries en diminuer sensiblement et sa boutique en désemplir à vue d'œil. C'était un Parisien sérieux, ce Perreau, et un marchand de la vieille souche; quand il eut arrêté ce plan dans sa tête, il n'alla pas chercher pour gendre un de ces blondins à canons et à rosettes, comme il s'en était déjà présenté plusieurs. Non, non, non! il prit un épicier comme lui, un de ces hommes robustes et carrés des épaules, taillé dans le roc du peuple, et qui ont tant sué du front et des bras qu'ils en devenus glorieusement riches; un de ces hommes enfin capables de rendre heureuse une femme en dépit d'elle-même. Ce gendre précieux s'appelait Louis Semitte.

La belle épicière ne fit pas de difficultés pour devenir Mme Semitte. Épicière ici ou là-bas, peu lui importait; elle ne vit dans ce mariage qu'un changement de comptoir. Elle obéit sans peine, sans plaisir. Quant à Semitte, dès le premier jour de son entrevue avec Gabrielle, l'amour l'avait terrassé; lui

qui jusqu'alors n'avait connu d'autres joies et d'autres peines que celles que procure le travail, il connut des joies et des peines telles qu'il n'en avait jamais soupçonnées. Il fit de sa femme une idole et il l'entoura de ses prosternations, de ses admirations, de ses élans sublimes et insupportables ; il l'aima de toutes les forces de sa belle âme de butor, lui traduisant un à un les sentiments nouveaux qui faisaient explosion en lui, dans ce pauvre et touchant langage des honnêtes gens sans éducation.

Les premières années de ce mariage ne furent troublées par aucun événement fâcheux. Gabrielle était devenue mère, mais elle gardait toujours cette froideur de marbre qu'elle avait dans la boutique de la rue Saint-Honoré. Son mari s'en désespérait et consumait son intelligence à vouloir pénétrer l'énigme qui, selon lui, se cachait sous ce masque indifférent. Inutilité ! le cœur a des replis qu'il ne livre jamais. Mieux eût valu pour Semitte, pour ce brave homme, s'en tenir éternellement à son commerce que de s'aller jeter étourdiment à la traverse des plus épouvantables mystères humains. Les sirènes ne conviennent pas aux hommes du peuple, — et c'était une sirène qu'il avait épousée, la plus dangereuse de toutes. Explique qui pourra, en effet, comment la belle épicière, l'ignorante jeune fille, la froide jeune femme, devint, du jour au lendemain, la plus furieuse et la plus impétueuse courtisane de Paris !

II

O faiblesse des cœurs féminins! ce fut un banquier qui, le premier, réussit à émouvoir cette Galatée. Le banquier sera-t-il donc toujours le véritable Pygmalion des sociétés modernes? et faut-il se résigner à voir éternellement les oreilles les plus chastes et les plus fières se tendre au bruit des écus remués dans les poches? Le banquier qui eut raison des cruautés de la belle épicière s'appelait Goy : il était beau comme un coffre-fort, il ne fit pas longtemps antichambre à la porte de ses bonnes grâces. C'était d'ailleurs un homme qui possédait sa carte du Tendre sur le bout du doigt, et qui avait pris par l'hôtel des Monnaies pour arriver au temple de Gnide.

Quand un banquier va aux champs, il n'est pas rare de voir bientôt apparaître un second banquier, peut-être même un troisième. Ce fut ce qui advint dans cette circonstance. Le banquier Goy, en se retournant, trouva un beau soir sur ses talons le banquier Auger, qui le suivait régulièrement depuis une semaine. Tous les deux étaient en relations d'affaires avec l'honnête Semitte, tous les deux aussi *brûlaient* pour Gabrielle. Bientôt on ne vit plus que des banquiers aux genoux de la belle épicière.

Le mari se doutait de tout, mais il n'était sûr de rien. Ses principales affaires, qui consistaient dans

le commerce de l'eau-de-vie en gros, l'appelaient souvent au dehors. Pendant ce temps-là, ce n'était dans la maison que désordres et parties de plaisir; les paniers de vin et les provisions couraient dans l'escalier, les éclats de rire s'échappaient par les portes subitement entr'ouvertes; les domestiques faisaient fidèlement le guet, en comptant et recomptant les pièces d'or qu'avaient laissées pleuvoir sur eux les Jupins de la finance.

Un soir qu'il n'était pas attendu, Semitte rentra au logis. Sa servante, Catherine Labbé, avait tardé plus que de coutume à lui venir ouvrir la porte de la rue: aussi se dirigea-t-il tout droit vers la chambre de sa femme. Il trouva Gabrielle en déshabillé blanc, assise dans un fauteuil, au coin de la cheminée, et présentant à la flamme les pointes de deux jolies petites pantoufles roses. Semitte prit place mélancoliquement auprès d'elle, et resta quelques instants plongé dans le plus absolu silence. Depuis un an environ, la figure de ce pauvre homme n'était plus la même : elle était presque arrivée à la beauté de la douleur.

Sans le regarder, Gabrielle lui dit:

— Qu'avez-vous donc ce soir?

— Rien, répondit-il du son de voix le plus naturel; notre fille est-elle couchée?

— Oui.

Il tisonna pendant plusieurs minutes; ensuite, il appela Catherine Labbé, la servante.

— Vous servirez à souper ici.

— Dans ma chambre? fit Gabrielle d'un air étonné.

— Faites ce que je vous dis, ajouta Semitte.

Pendant que l'on dressait la table, il s'informa auprès de sa femme si *son ami* Goy était venu.

— Votre ami Goy, répondit-elle, est venu dans la journée; il a paru affecté de ne pas vous voir, et il a dû repartir sur-le-champ pour Versailles, afin de traiter de votre charge au serdeau du roi.

— Et *mon ami* Auger? demanda-t-il encore.

— Ne l'avez-vous pas rencontré au détour de la rue? Il sort d'ici; en vous sachant absent, il n'a pas voulu s'attarder.

Elle jouait avec ses pantoufles roses.

Le couvert était mis. Semitte convia Gabrielle à lui tenir société; mais, en dépit des efforts qu'elle fit pour ramener la gaieté dans cette chambre, le souper fut des plus tristes. Semitte mangea et but peu. Au dessert, sa femme essaya de le plaisanter sur cette disposition chagrine de son esprit.

— Avouez une chose, lui dit-elle en déployant la malice de ses beaux yeux.

— Laquelle, Gabrielle?

— Avouez que vous êtes jaloux.

— Jaloux! s'écria Semitte en riant par toutes les plaies de son âme, — car ce que le pauvre homme craignait le plus au monde, c'était le ridicule; — non, je ne suis pas jaloux et ne le serai jamais, continua-t-il en contenant mal un sentiment d'amertume.

— Oh ! jamais! fit la belle épicière en hochant la tête avec une mutine expression d'incrédulité.

— Voulez-vous que je vous en signe l'assurance ?

— *Gage que non !*

— *Gage que si!*

(Tous ces mots du langage familier, que je reproduis avec le plus grand scrupule, devaient être répétés quelques ans plus tard devant la justice.)

— Oh! pour la rareté, mon cher mari, je veux voir si vous soutiendrez...

Et se levant, Gabrielle se dirigea vers un meuble ; puis elle revint avec du papier et de l'encre.

— Folle, murmura Semitte en regardant l'éblouissant sourire qui courait sur la pourpre de ses lèvres.

— Vous hésitez ? demanda-t-elle.

Semitte, toujours la dévorant du regard, prit la plume qu'après l'avoir trempée dans le coton imbibé d'encre, elle lui offrait.

— Tenez, lui dit-il, voyez comme j'hésite.

Elle s'appuya sur son épaule.

Semitte respirait à peine sous ce faix délicieux. Sa main tremblante et comme égarée traça, presque sous la dictée de Gabrielle, la plus extraordinaire et la plus invraisemblable des permissions qu'un mari puisse octroyer à sa femme.

La voici :

« Je permets à ma femme de faire avec qui elle voudra... *vous m'entendez bien.* »

C'était alors le temps de ces vaudevilles qui cou-

raient dans le monde avec ce refrain : *Vous m'entendez bien.*

Il signa.

— Es-tu convaincue maintenant ? dit Semitte.

— Et la date? répliqua Gabrielle.

— A quoi bon ?

L'enchanteresse s'appuya plus fort sur son épaule.

— Allons! fit Semitte enivré; et il ajouta : « Paris, le 4 janvier 1688. »

Ici, laissons parler le procès-verbal :

« A peine a-t-il achevé d'écrire, que Gabrielle se jette sur le papier, l'enlève et fuit en riant aux éclats. Le mari, qui croit qu'elle folâtre, se borne à lui dire : *Vous êtes une badine, jetez ce papier au feu.* Gabrielle serre précieusement l'écrit et revient l'instant d'après, en assurant que ce papier est brûlé. Elle s'imagine que cette permission, écrite et signée par son mari, peut la mettre à l'abri de ses reproches et de ses poursuites. »

A partir de cette décisive soirée, la belle épicière jugea inutile de se contraindre; elle donna l'essor à ses intrigues, et Semitte vit percer dans le public le fruit de son déshonneur. Depuis longtemps, en lui, la corde de l'irritation était tendue à rompre : il se détermina à rendre plainte par-devant le lieutenant criminel. On procéda à l'information, et Gabrielle, qui s'était retirée chez son père, fut décrétée de prise de corps.

Les dépositions de Catherine Labbé et de plusieurs autres domestiques furent accablantes pour elle. Vainement exhiba-t-elle la dérisoire permission signée de Semitte, vainement essaya-t-elle de rejeter tous les torts sur lui, — quelque spécieuse que fût sa défense, Gabrielle, par sentence du Châtelet du 17 février 1693, déclarée dûment atteinte et convaincue d'adultère, fut condamnée à être enfermée dans une maison religieuse pendant deux ans, et, — dans le cas où son mari refuserait de la recevoir à cette époque, — à être rasée et détenue toute sa vie. Cette sentence ordonna en outre que sa dot, ses douaires, préciput et autres avantages portés par son contrat de mariage, demeureraient adjugés au profit de sa fille. Gabrielle eut beau interjeter appel, elle fut forcée d'entrer dans le couvent des Bénédictines de la rue des Postes, — et Semitte crut pouvoir respirer.

Mais, par malheur, de tout temps les verrous et les grilles n'ont fait qu'irriter les amoureux en portant un défi à leur imagination; cet axiome : *Rien n'exalte comme le danger*, est devenu depuis une ère immémoriale la devise des soldats de Cythère. Au couvent des Bénédictines, Gabrielle trouva le moyen d'entretenir des relations avec le banquier Goy, le plus obstiné des banquiers, certainement. La supérieure ferma les yeux sur ses nombreuses visites au parloir; mais le mari en fut informé : il s'arma de toute la rigueur de la justice, et un second arrêt, qu'il obtint

le 27 septembre de la même année, fit transférer la belle épicière dans la prison de la Conciergerie.

Ce fut là que la belle épicière rencontra le fameux romancier Eustache Le Noble, qui y était alors détenu. Mais le rôle que cet homme joue dans cette histoire est trop important pour que nous ne lui consacrions pas quelques pages spéciales destinées à jeter du jour sur ses antécédents.

III

Pourquoi faut-il que nous allions si souvent réveiller sous les tables des cabarets ces écrivains dont les livres font notre gloire et dont la vie fait notre honte? Il semblerait que le génie ne dût errer que sur les bords de Blandusie ou dans les corridors somptueux de Versailles; qu'il dût ne s'offrir à nous que coiffé du laurier virgilien ou tout au moins du feutre à plumes blanches, dont le brin valait cent pistoles. Pourquoi faut-il que les haillons de Saint-Amand,— un de ceux qui n'ont que leur ombre pour tout laquais, selon l'expression de la Fontaine, viennent si cruellement dédorer nos rêves de grandeur poétique? Heureux encore lorsque nous n'avons pas à aller chercher dans un lit d'hospice ou, comme aujourd'hui, sur le seuil d'une prison, l'homme de nos émotions et de notre enthousiasme!

Parmi la troupe un peu confuse des romanciers du dix-septième siècle, Eustache Le Noble, dont le nom devait peser si peu dans le creux de la main de la postérité, a droit au premier rang. Ses *Promenades* et ses *Aventures provinciales* sont remarquables par l'aisance et la bonne humeur. Cependant il n'a laissé qu'un nom dégradé, qu'une mémoire avilie. Indulgent pour les piperies de maître François Villon, ce joyeux courtisan de la potence, la critique n'a jamais éprouvé qu'horreur et mépris pour les faux actes d'Eustache Le Noble, procureur général et coureur de tripots. D'où vient une partialité semblable ?

Les événements de cette vie, si brillante et si fortunée à son début, — si désordonnée, si dramatique et si criminelle à son milieu,— et, enfin, si misérable à son dénoûment,—ces événements-là, disons-nous, frapperont d'autant plus les intelligences, que rien des égarements de l'auteur ne se trahit dans ses ouvrages, que rien de pervers ou d'immonde ne coule de sa plume, et que l'on pourrait croire, avec l'auteur du *Myosotis*, que son âme endormie n'a été ni complice ni témoin de ses erreurs. . . . . .

. . . . . .

Eustache Le Noble était un Champenois, comme tant d'autres personnages de mérite qui ont suffisamment discrédité le dicton populaire que l'on sait. C'était un Champenois de Troyes, comme Jean Passerat, le poëte des élégances latines, comme le cardinal de Bérulle, comme le statuaire Girardon, comme le

peintre François Desportes, ce même peintre qui, ayant été traité avec hauteur par un riche parvenu, lui répondit : « Quand je voudrai, je serai ce que vous êtes, mais vous ne pourrez jamais être ce que je suis. » Eustache Le Noble naquit en 1643 ; il était baron de Tenelière et de Saint-Georges. Il descendait de Guillaume Le Noble, ancien baillif d'Arval, charge qui ne se donnait qu'à la noblesse. Son aïeul était conseiller au grand Conseil et fut conseiller d'État ; son père était président et lieutenant général à Troyes.

Du côté de la fortune, Eustache n'avait pas été moins bien favorisé que du côté de la naissance. Il pouvait à son gré faire éclore en un instant, dans la serre chaude de la richesse, les fleurs les plus merveilleuses de son caprice et de son désir. Cependant il ne s'attacha d'abord — et l'on crut pouvoir en tirer un bon augure — qu'à cultiver la fleur qui ne coûte rien, celle qui s'épanouit aussi bien sous les larmes que sous les éclats de rire, — la fleur de poésie, — si diverse et toujours si belle, rose chez les uns, tulipe chez les autres, violette chez ceux-ci. Il mit son cœur en stances, et, comme la plupart des poëtes, il chanta ses premières amours avant d'avoir eu des amours. Sa facilité et sa verve étaient surprenantes ; il avait surtout cet esprit foudroyant qui devine autant qu'il apprend, et cette impatience de la vie qui mène aux choses grandes ou terribles, admirables ou coupables. Ainsi, dès qu'il se mit à vivre, n'eut-il rien à savoir, il n'eut qu'à vérifier. La vérification mène

loin : elle le mena jusqu'à la corruption ; et, une fois acquis à la corruption, Eustache Le Noble ne se sentit plus la force de faire un pas en arrière.

Il était beau. Il aimait le plaisir par-dessus tout, le plaisir sous quelque forme et sous quelque nom qu'il se présente, splendide ou trivial, dans une coupe d'or ou dans un gobelet d'étain, sur les lèvres de Guillemette ou de dame Rose. Il était avide de plaisir, que ce plaisir fût fait de silence ou de bruit, qu'il s'appelât la chanson ou le tête-à-tête, qu'il sortît d'un cornet sous les angles d'un dé, ou qu'il étincelât sous une paupière à demi close. Il fit flamber ses passions au double feu de sa poésie et de sa jeunesse, — et je m'étonne qu'au milieu de toutes ces frénésies sans relâche, on ait eu le temps de faire de lui un procureur général au parlement de Metz. La vérité est pourtant qu'il se réveilla, un beau matin, magistrat, comme son père, comme son aïeul, comme tous les Le Noble enfin. Ou je me trompe fort, ou ce dut être pour lui l'occasion d'un rondeau burlesque, ce jour-là.

Eustache Le Noble continua, au parlement de Metz, sa vie de casseur de pots et d'enfileur de rimes. Il attira en outre sur lui plus d'attention que besoin n'était, par quelques anecdotes de séduction dont les bourgeois effarouchés firent un vilain bruit. Les créanciers, qui sont de tous les temps et de tous les pays, entrèrent dans le concert et menacèrent d'un mauvais parti monsieur le procureur général, s'il ne mettait à l'avenir un peu plus d'eau dans son vin et de

prose dans ses vers. Bien que sa nature expansive et champenoise jusqu'au petillement dût en souffrir de la plus cruelle sorte, Le Noble se résigna à agrafer un manteau sombre sur ses vices trop resplendissants. Sa seconde jeunesse s'écoula ainsi, entre les nécessités de sa charge et les sourdes fredaines que permet seules une ville de province, dans une incessante contrainte, — du fardeau de laquelle il ne se débarrassa que par un crime.

Comment un poëte, comment un homme issu d'une famille opulente et sans souillure, comment Eustache Le Noble put-il se déshonorer jusqu'à faire de faux actes? Par quelle succession de déréglements arriva-t-il à cette limite extrême où l'homme de talent s'efface pour ne laisser voir qu'un vulgaire coquin? C'est ce que nous n'avons pas le courage de chercher à expliquer. Que de bouteilles vidées, que de nuits enflammées n'a-t-il pas fallu pour aboutir à ce résultat! — Eustache fut conduit à Paris et enfermé au Châtelet. On le condamna à l'amende honorable et à un bannissement de neuf ans.

Il appela de cette sentence. Plusieurs personnes considérables s'intéressaient à lui, et les femmes, qui n'estiment que comme peccadilles les fautes commises à leur intention, n'étaient pas les dernières à plaider chaleureusement la cause de *ce pauvre romancier*. On rappelait ses titres littéraires, un joli poëme de *Fradine, ou les Ongles coupés*, et cet autre, *les Noyers*, qui avait obtenu l'approbation du cé-

lèbre Boileau-Despréaux, le lieutenant criminel du Parnasse. A la cour, c'était sa famille qu'on mettait en avant; dans les ruelles, c'était sa figure, c'était le tour galant de son esprit. Eustache Le Noble eut bientôt une foule de partisans. En attendant qu'on statuât sur son appel, il fut transféré à la Conciergerie.

La Muse était revenue à lui dès qu'elle l'avait vu sous les verrous. Les refrains cyniques du débauché l'avaient éloignée, les larmes solitaires du prisonnier la ramenèrent. C'est en prison que Le Noble a composé ses œuvres les meilleures et les plus vivantes, ses aventures de ville et de campagne, égayées de petits vers souriants et frisés comme des cupidonneaux. On admire cette bonté qui est un des principaux caractères de ses romans, cette limpidité, ce raisonnement tranquille et juste, ce bonheur de mémoire, cette diversité sans effort; — on admire ce calme et cette force, en présence de cette vie tourmentée et grosse encore de nuages sinistres.

Eustache Le Noble n'était pas enfermé avec les malfaiteurs ordinaires; il était logé dans une des dépendances de la Conciergerie qu'on appelait alors la *Pension*, et il avait la liberté de voir à son gré les autres pensionnaires. Ses manières enjouées, sa conversation brillante ne tardèrent pas à lui concilier les sympathies de ses compagnons d'infortune, lesquels d'ailleurs n'avaient pas, je le suppose, le droit de se montrer exigeants. Il avisa parmi eux un cer-

tain Carillon, homme d'aventures et de professions variées; Le Noble fit de Carillon son confident et lui raconta la tragédie de sa vie, entremêlée de sonnets langoureux et de triolets badins, de satires politiques et de traductions des Psaumes, — car la tête de cet homme était organisée comme pas une. Il lui lut ensuite quelques chapitres inédits des *Mémoires du chevalier Baltazar*, et il le pria d'exprimer une opinion touchant son *Histoire du détrônement de Mahomet IV*. Carillon, à qui le commerce des neuf Muses était le seul commerce qui lui fût absolument inconnu, se laissa benoîtement initier aux choses de la littérature, et il se prit d'une admiration telle pour ce poétique faussaire, qu'au bout de quelque temps Carillon et Le Noble étaient devenus les synonymes d'Euryale et de Nisus.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble dans la cour de la Pension, en rêvant aux beaux dîners qui se faisaient sans eux au cabaret du Céleri d'or, ils virent entrer une femme vêtue avec luxe, jeune encore, gracieuse et faite à ravir. Les deux amis pressèrent le pas et manœuvrèrent de façon à se trouver en face de la nouvelle venue, qui, à leur approche, s'était mise à jouer de l'éventail. Dès qu'il l'eut envisagée, Carillon serra le bras d'Eustache Le Noble et laissa échapper une exclamation de suprise.

— Qu'est-ce que tu as? demanda Le Noble ; connaîtrais-tu cette personne, par hasard?

— Belle demande! dit Carillon.

— Ah! mon ami, je brûle déjà de savoir qui elle est ; ses yeux ont une puissance à laquelle mon cœur ne saurait résister.

— Voilà un cœur tombé en de belles mains! dit Carillon en riant.

— Tu redoubles ma curiosité ; apprends-moi le nom de cette déesse.

— Eh! parbleu! mon pauvre Le Noble, c'est *la belle Epicière.*

— La belle épicière ?

— Est-ce que tu n'as jamais entendu parler à Paris de la fameuse Gabrielle?

— Jamais, répondit Eustache Le Noble tout à fait intrigué.

En ce moment, la belle épicière venant à l'encontre des deux prisonniers, Carillon, baissant la voix, acheva à l'oreille de Le Noble la confidence qu'il avait commencée.

Le récit que nous venons de faire est indispensable pour aider à comprendre l'étrange liaison qui devait s'établir si fatalement entre Gabrielle et Eustache, ces deux êtres, beaux tous deux, tous deux mariés, tous deux criminels, et tous deux insatiables.

IV

Dans la *Pension*, où ils avaient le loisir de se voir aux heures de promenade, Eustache et Gabrielle, en-

traînés l'un vers l'autre par leur réputation, ne tardèrent pas à échanger de tendres aveux. Eustache n'était plus jeune cependant, si du moins l'on appelle *n'être plus jeune* le fait d'avoir usé un certain nombre d'almanachs et de voir quelques cheveux gris se mésallier aux noirs ou aux blonds. Mais lui ne comptait pas de cette manière; il mesurait sa jeunesse aux bouillonnements de son cœur et aux vibrations de son cerveau, et, sentant toujours battre l'un et s'exalter l'autre, il disait : — J'ai encore vingt ans!

Il en avait plus de quarante, toutefois. A vrai dire, personne n'eût songé à les lui donner, et lui moins que tout autre eût songé à les accepter. L'orgie elle-même, qui lime ce qu'elle n'entame pas du premier coup de dent, l'orgie semblait avoir renoncé à ses droits sur ce tempérament de fer.

Eustache Le Noble devint le conseiller de Gabrielle. Il rédigea pour elle plusieurs mémoires justificatifs, tendant à faire croire que Semitte lui avait pardonné et ne désirait rien tant que de la recevoir au domicile conjugal.

Sur ces entrefaites, M. Le Nain, rapporteur, descendit à la Conciergerie pour faire la visite des prisonniers; la nommée Boursier, concierge, lui présenta Gabrielle, qui se jeta à ses pieds, fondit en larmes, et assura, avec mille serments, qu'elle était réconciliée avec son mari. Le rapporteur, touché des larmes de cette belle personne, rédigea un rapport, en vertu duquel il lui fut permis de se retirer au

couvent de Notre-Dame de Liesse, pour faire preuve de sa réconciliation sous trois mois.

C'était précisément ce que le poëte et la belle épicière désiraient. Leur but commun était de s'évader par les moyens les plus prompts et de se réunir ensuite dans un endroit ignoré, pour y vivre de la vie amoureuse et obscure. Les rêves idylliques sont principalement l'apanage des amours coupables.

Une fois Gabrielle hors de la Conciergerie, Eustache Le Noble se creusa la tête afin de découvrir, tant pour elle que pour lui, des moyens d'évasion, des ruses romanesques aisément transportables dans la vie réelle. Il en avait déjà rejeté une vingtaine comme trop héroïques et dignes seulement d'un héros de La Calprenède, lorsqu'il vit venir à lui son ami intime Carillon, qui se frottait les mains en signe d'allégresse, et dont le visage entier exprimait une satisfaction souveraine.

— Félicite-moi! s'écria Carillon en se campant à trois pas devant lui; mon innocence a été définitivement reconnue.

Le Noble le regarda d'un air ahuri et répéta machinalement :

— Ton innocence?

— Eh! certainement oui, mon innocence. Ne dirait-on pas que ce mot t'écorche les lèvres? En d'autres termes, je suis libre et je viens te faire mes adieux.

— Tu es libre, Carillon? dit Eustache avec vivacité.

— Libre comme l'oiseau au moment où il va dé-

ployer ses ailes... Tiens! voilà pour le moins une phrase que je t'ai volée quelque part.

— Et tu peux aller partout où bon te semble?

— Partout.

— Même au couvent de Notre-Dame de Liesse? ajouta-t-il à voix basse.

— Pourquoi pas? répondit Carillon, de l'air d'un homme qui entend à demi-mot.

— Ah! mon cher Carillon...

La conversation amenée sur ce terrain se continua par des instructions secrètes qu'Eustache Le Noble prodigua à son confident, lequel promit de mettre tout en œuvre pour favoriser l'évasion de la belle épicière. Ils se séparèrent ensuite avec les plus grandes démonstrations d'amitié, et convinrent du moyen de se donner de leurs nouvelles réciproquement.

Carillon, ainsi que nous l'avons fait entendre, était doué de plusieurs sortes d'intelligence, ce qui lui permettait de diversifier les services qu'il pouvait rendre à ses semblables. L'affection désintéressée qu'il portait à Eustache le fit passer sur ce que son rôle en cette circonstance offrait de délicat et de périlleux. Il n'en était pas, d'ailleurs, à ses premiers démêlés avec la justice; il fit ce que l'amitié lui prescrivait de faire, et il ne s'inquiéta pas d'autre chose.

Un soir du mois de décembre 1694, Gabrielle trouva la porte du couvent ouverte. Elle s'échappa dans les ténèbres, et, au bout de quelques pas, elle

rencontra Carillon, qui l'attendait en se promenant de long en large à peu de distance d'une voiture.

— Est-ce vous, belle Gabrielle? lui demanda-t-il.

— Oui.

— En ce cas, montez vite; nous n'avons pas une minute à perdre.

Le cocher piqua ses bêtes. Une bande de dix hommes à cheval et armés se distribua aux portières et l'on partit en toute hâte.

— Mon Dieu! quels sont ces hommes? demanda avec effroi Gabrielle.

— Rassurez-vous, répondit Carillon, ce sont des gens dévoués qui ont consenti à nous servir d'escorte, au cas où nous serions inquiétés sur la route. L'un d'eux est votre beau-frère Joseph Alix; un autre est Charles Passy, l'ami de votre père. Quant au reste, ce sont des gens de qualité de moi connus. Croyez-moi, ce n'est pas une précaution inutile.

Les roues du carrosse, soigneusement enveloppées, roulaient sur le pavé sans éveiller aucun bruit.

— Écoutez! dit tout à coup Carillon en tendant l'oreille.

— Qu'est-ce donc? interrogea Gabrielle toute tremblante.

— Que vous disais-je? l'alerte est donnée au couvent; entendez-vous?...

Malgré la distance, en effet, les sons clairs d'une cloche arrivaient jusqu'aux fuyards.

— Bah! ajouta Carillon, nous avons une lieue d'avance.

Le cortége arriva, sans mauvaise rencontre, dans un des faubourgs les plus retirés de Paris, où Carillon avait eu le soin de louer un appartement au nom de madame *Le Gentilhomme*. C'était un esprit ingénieux, ce Carillon. — Pendant plusieurs mois, Gabrielle ne mit pas les pieds hors de cet appartement; mais ayant appris que Semitte avait obtenu la permission d'informer de son évasion, et qu'il était parvenu à la faire décréter de prise de corps, ainsi que Joseph Alix et Charles Passy, elle en conçut de vives craintes. Elle comprit bien que si elle était reprise, ce ne serait plus un couvent qui lui servirait de refuge, et que, dans la nouvelle maison où on l'enfermerait, elle ne pourrait plus communiquer avec son cher Le Noble. Pour ces raisons, elle se détermina à quitter Paris.

Elle alla d'abord en Flandre. La Flandre était, en ce temps-là, un pays de cocagne et de galanterie. Gabrielle alla joindre la garnison de Tournai, avec des lettres de recommandation d'Eustache Le Noble. Sa beauté fit beaucoup de bruit dans cette ville, mais il ne paraît pas que sa conduite ait donné lieu à aucun reproche. Sa passion pour le poëte l'avait-elle métamorphosée entièrement? Il est permis de le croire. — Vêtue d'une robe simple, la belle épicière en était reduite, pour vivre, à vendre publiquement les ouvrages d'Eustache Le Noble, que Carillon lui faisait

passer. Il y avait dans son infortune tant de dignité audacieuse qu'elle commandait la pitié, presque le respect.

Gabrielle resta trois mois en Flandre, au bout desquels un billet sans signature lui disait de revenir secrètement à Paris et de descendre la nuit, rue du Coq-Saint-Honoré, numéro 5.

V

Eustache Le Noble, que nous avons laissé seul à la Conciergerie, comptait parmi ses protectrices, — et il en avait beaucoup, — une fière demoiselle, dont les indiscrètes chroniques du temps ont murmuré le nom, Mlle D..., la fille de l'agréable auteur de l'*Idylle à mes moutons*. Mlle D..., qui pouvait avoir vingt-cinq à vingt-huit ans, tenait de sa mère une beauté mâle et peu en rapport avec l'harmonie pastorale de son nom. Il n'y avait pas, d'ailleurs, que sa figure qui contrastât avec ce nom éclos d'un soupir de chalumeau; ses goûts et son caractère étaient bien plutôt ceux d'une amazone que d'une bergerette, d'une Thalestris que d'une Sylvanire. — Mlle D..., qui avait envoyé paître depuis longtemps les moutons maternels, s'était éprise d'un amour exagéré pour Eustache Le Noble, auquel elle venait rendre des visites plus fréquentes qu'un intérêt

de condoléance ne l'exige. Celui-ci s'était promis de mettre à profit cet amour, et il avait communiqué à la romanesque personne ses projets d'évasion. L'idée de tremper dans une aventure de ce genre, et que cet homme lui devrait peut-être la liberté, sourit à Mlle D... ; elle arrêta que, dans l'après-midi du prochain vendredi d'avril, elle viendrait lui apporter un costume pour faciliter sa fuite. Elle refusa de s'expliquer clairement sur ce costume.

Le plus difficile était d'éloigner ce jour-là le concierge Boursier, dont la méfiance n'avait d'égale que l'incorruptibilité. Quant à sa femme, elle était tout acquise à Le Noble, et l'on pouvait compter sur une cécité presque absolue de sa part. A force de rêver, Mlle D... finit par trouver le défaut de la cuirasse du concierge et le trait qui devait atteindre ce défaut. — Boursier était fou de spectacle ; elle lui procura une entrée pour le théâtre des comédiens Italiens. En conséquence, le vendredi convenu, vers quatre heures, la fille de Mme D... se rendit auprès d'Eustache Le Noble ; elle avait une robe de toute beauté et des fontanges argent et jaune :

Dès qu'il l'aperçut :

— Et ce costume ? demanda-t-il.

— En voici d'abord les accessoires, répondit la demoiselle en posant sur la table deux pistolets chargés.

— Bien, cela. Mais après ?

— Après... dit-elle en hésitant et en rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux noirs.

— Oui, après ?

— Croyez-vous que les fontanges iraient mal à votre physionomie?

— Ah ! s'écria Le Noble qui devina.

En un instant, la main de Mlle D... fut couverte de baisers.

Et l'on se déshabilla.

A six heures, au mois d'avril, le crépuscule est assez épais pour empêcher de bien distinguer une physionomie. Habillé d'une irréprochable façon, la tête couverte d'un voile et masquée en outre par la demi-lune d'un éventail, les pieds chaussés de souliers de mouton avec bouffettes, le romancier, sur l'appel des guichetiers, sortit de la chambre numéro 7 qu'il occupait. Il traversa sans aucune marque d'indécision la cour des pensionnaires, et il se dirigea vers la porte ; — un instant de plus, et il était libre. Mais au moment où il allait dépasser le fatal guichet, comptant sur la complicité de la concierge, il vit entrer le terrible Boursier lui-même. Eustache Le Noble n'eut que le temps de se rejeter dans la cour. Là, collant son oreille au vitrage, il entendit Boursier raconter comme quoi les Italiens avaient cru devoir faire relâche, en présence du peu de spectateurs attirés par la comédie nouvelle.

— Allons! dit-il à sa femme, donne-moi ma lanterne, je vais faire ma ronde.

Le Noble frémit à ces paroles. Il regarda autour de lui d'un air désespéré : la cour n'avait aucun angle propre à le dissimuler aux yeux du concierge. Une seule voiture était là ; c'était la voiture qui partait tous les matins pour aller chercher, dans les diverses prisons de Paris, les prisonniers qui devaient être jugés dans la quinzaine, ce qu'on appelle vulgairement le *panier à salade*. — Il se jeta dedans au moment où Boursier sortait de chez lui, sa lanterne à la main.

Boursier se contenta de faire quelques pas au dehors ; la voiture échappa heureusement à son attention.

Il rentra après avoir mis les verrous à la porte de la cour, et s'être assuré de la solidité des gonds.

Eustache Le Noble ne pouvait plus ni fuir ni rentrer dans sa chambre. D'ailleurs la voiture de transport avait fait naître dans son esprit une lueur d'espérance, et il se résigna à passer la nuit dans cette incommode cellule, au milieu des angoisses les plus vives, réveillé en sursaut à chaque instant par les cris des sentinelles.

A la pointe du jour on vint mettre les chevaux. Le Noble sentit son cœur prêt à défaillir.

Le postillon sifflait autour de la voiture ; tout à coup, l'idée vint à ce postillon d'ouvrir la portière : il sentit une certaine résistance, il tira plus fort à lui ; la portière ne cédait pas.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, voilà qui est drôle ! Il faut que j'appelle Boursier.

A ces mots, Eustache Le Noble sentit que tout était perdu s'il n'agissait avec énergie.

Il entre-bâilla la portière, de façon à laisser tout juste passage à une bourse et à un pistolet.

Le postillon hésita une demi-seconde. Il se décida à prendre la bourse, et le pistolet rentra dans la voiture.

A six heures moins un quart, le *panier à salade* sortit de la Conciergerie sans exciter aucun soupçon. A six heures, il était engagé dans le quartier des Arcis ; et Eustache Le Noble profitait d'un embarras de charrettes pour mettre pied à terre et se perdre dans les rues tortueuses qui avoisinaient Saint-Jacques-la Boucherie.

Le lieutenant criminel fit amener devant lui Mlle D..., et lui adressa de sévères remontrances. — Quant au fugitif en fontanges argent et jaune, il se fit conduire en chaise jusque dans l'allée bâtarde d'une maison de la rue du Coq, portant le numéro 5; et le soir de ce même jour, il se trouvait dans les bras de la belle épicière.

VI

Eustache et Gabrielle tenaient donc entre leurs mains le rêve tant souhaité! Ils étaient libres et réunis ; ils allaient pouvoir se retremper dans une vie de

travail et d'amour. Un horizon étroit et mystérieux, mais débordant de félicités, se dévoilait à leurs regards lassés par une succession de tempêtes. Que de magnifiques romans allait écrire Le Noble ! que de comédies bouffonnes ! que de tendres verselets aux yeux d'Iris, — Iris, c'est-à-dire Gabrielle ! — Il pourrait donc enfin réaliser le désir de sa vie entière et vivre exclusivement de la vie des poètes aux genoux de sa Gabrielle, — Gabrielle, c'est-à-dire Iris.

Au milieu de leur première extase, ils n'oublièrent pas les précautions infinies dont il leur fallait s'entourer. Ils prirent le nom de M. et Mme de l'Isle. Eustache Le Noble avait le goût des ajustements élégants : il dut revêtir le costume des gens du peuple et s'astreindre à ne se montrer en aucun lieu de belle compagnie. Gabrielle ne sortit que le soir. — La rue du Coq leur parut trop fréquentée, ils allèrerent loger rue Saint-Joseph. — Eustache travaillait huit ou dix heures par jour, et recevait cent pistoles par mois de ses libraires.

Cela alla bien les premiers temps. Mais isolez donc entièrement du monde et des événements extérieurs un écrivain, et surtout un écrivain tel que Le Noble ! Dès que ces hommes d'agitation et de dissipation n'absorbent plus, ils ne donnent plus. Ils ont besoin de renouveler leur provision intellectuelle. Moins que tous les autres, les écrivains de cinquante ans ont le droit de vivre à l'écart. — Eustache Le Noble se relâcha peu à peu ; dès qu'il sentit le travail lui devenir

pénible, il s'absenta pendant des journées entières, il se mêla aux oisifs de la rue et du cabaret, prenant part aux affaires du temps et de la politique. Jadis il se souvint qu'il avait été un pamphlétaire fort remarqué et que ses *Dialogues* périodiques avaient obtenu en 1689 un grand succès ; il voulut recommencer ses *Dialogues*, et il abandonna la proie d'un gain modique, mais assuré, pour courir après l'ombre d'un bénéfice hasardeux.

Gabrielle avait toute confiance en lui, car il était un de ces hommes qui dominent et qui aveuglent, et elle était assurée que tout ce qu'il faisait était bien fait. L'idée de lui adresser des remontrances ne pouvait donc pas lui venir, elle ne savait que l'encourager lorsqu'il était abattu. — Puis, comme la verve de Le Noble avait ses intermittences et que ces intermittences le conduisaient plus que de raison au cabaret, elle savait trouver pour lui de ces excuses naïves que Dieu met seulement au cœur des femmes aimantes. Qu'il rentrât tôt ou tard, dans le silence de la nuit ou aux lueurs tristes du matin, il était toujours sûr de rencontrer l'accueil souriant d'un beau visage. — En ce temps-là, tous les deux quittèrent la rue Saint-Joseph et allèrent s'installer dans la rue de la Lune. Eustache Le Noble emprunta le nom de Desnoyers, écuyer.

Tous les moyens lui étaient à peu près bons pour se procurer de l'argent. Ce fut ainsi qu'il publia son ouvrage du *Dégoût du monde* sous le nom de M. de

Mauroy, curé des Invalides. L'abbé de Mauroy avait eu le malheur de tomber dans les erreurs les plus grandes, mais il en avait fait une pénitence austère dans l'abbaye de Sept-Fonds. On pense bien qu'un livre portant son nom devait obtenir du succès ; il en obtint, en effet, mais la justice ne tarda pas à intervenir dans cette spéculation pleine d'effronterie, et le nom de M. de Mauroy dut disparaître du *Dégoût du monde*. — Toutefois, le volume avait eu le temps de faire son chemin sous cette rubrique ; il fut réimprimé deux fois à Paris et trois fois en Hollande. Eustache Le Noble n'en avait pas tant souhaité.

Il n'avait conservé de son ancienne opulence que les grandes habitudes et les façons seigneuriales. Ainsi n'était-ce pas rare de lui voir, au bout du mois, jeter superbement ses cent pistoles dans quelque régal hors de la ville, avec sa maîtresse, ou dans quelque partie sur l'eau. Gabrielle avait alors un jour de bonheur, qui effaçait tous les jours d'inquiétude. — N'est-ce pas une chose étrange que la régénération de cette femme dans une affection coupable, que ce dévouement dans cette abjection ? Que n'eût pas donné le pauvre Semitte pour vivre un des jours les plus misérables de ce misérable ménage, et pour retrouver dans cette humble et courageuse personne la froide, la hautaine, la coquette Gabrielle d'autrefois ! — Hélas ! il est des femmes de qui le cœur n'a jamais été connu de leurs maris !

Nous ne nous évertuerons pas à suivre les deux

amants dans tous les hasards de cette malsaine existence, à travers les différents quartiers où ils plantaient leur tente en lambeaux. — Semitte faisait toujours chercher sa femme dans Paris, mais lorsque les espions qu'il avait mis après elle croyaient être sur sa trace et arrivaient au gîte indiqué, c'était pour apprendre qu'elle en était partie depuis la veille. Ce manége dura près de quatre ans. On la saisit enfin rue du Foin, chez la nommée Coquelin, gargotière ; on l'arrêta pendant l'absence de Le Noble et on la conduisit à la Salpêtrière.

Tel fut le dénoûment prévu de ce roman de cape et d'épée, qui résume tout un côté des mœurs du dix-septième siècle, c'est-à-dire l'héroïsme dans le crime, la chevalerie dans la bourbe. — Eustache Le Noble reçut un coup terrible de cette séparation. C'était son dernier amour qu'on lui avait arraché. Il erra plusieurs jours et plusieurs nuits par la ville, sans prendre les précautions que lui commandait sa propre sûreté. Gabrielle était le seul lien par lequel il se rattachât encore, quoique faiblement, à la vie régulière. A partir de cet événement, il se laissa aller au découragement et à la lassitude. — Il composa contre Semitte une multitude de libelles dans lesquels il l'appela tour à tour : le *Marquis de Gingembre*, le *sot M. Cannelle*, le *muscadier Actéon* ou le *fameux Cornificius*. On n'a pas d'idée de cette folie et de ce débordement d'injures. Mais depuis longtemps le public ne prenait plus aucun intérêt aux

aventures de la belle épicière, — réputation évanouie, beauté oubliée !

Après plus d'un an, Eustache Le Noble, ayant appris qu'elle devait être transférée de la Salpêtrière à la Conciergerie, pour être jugée définitivement, résolut de tenter un suprême effort. Il se mit avec plusieurs hommes armés sur le chemin qui conduit de l'hôpital à Paris. Mais Semitte, qui avait prévu cet enlèvement, l'empêcha en faisant accompagner l'huissier chargé du transport par un de ses amis, à la tête de huit ou dix archers, qui tinrent les ravisseurs en respect et leur firent manquer leur coup.

Ce fut la dernière tentative d'Eustache Le Noble pour se rapprocher de celle qui l'avait tant aimé. Lui-même était serré de près par la justice. Il finit cependant par obtenir des lettres de rappel de ban, à la condition de n'exercer aucune charge de judicature.

VII

Le dix-huitième siècle, que plusieurs philosophes d'aujourd'hui osent franchement appeler le grand siècle, venait de commencer; — il commençait un peu tristement, tenu en bride par les pères jésuites. Les vieilles femmes régnaient toujours. Les jeunes n'osaient pas encore montrer leur teint de lis et de rose ; rien n'annonçait, en un mot, la venue de ces

prodigieuses saturnales où la grâce et le luxe atteignirent aux splendeurs de la décadence païenne, où l'esprit se hissa jusqu'au génie, où tout se fit par l'Opéra, comme aujourd'hui tout se fait par la Bourse, où l'on eut une monarchie d'Opéra, et même une religion d'Opéra, — la religion de l'abbé Maury! — Le dix-huitième siècle, bien qu'âgé déjà de plusieurs années, n'était pas, à vrai dire, encore advenu.

La littérature était sommeillante comme la cour; les bons auteurs n'existaient plus.

Il n'y avait en réalité qu'un seul homme qui batailât encore, au fond de son grenier, en l'honneur d'Apollon et de ses neuf demoiselles de compagnie : c'était Eustache Le Noble. Celui-là tenait vaillamment tête à l'indifférence publique et entassait romans sur romans, comédies sur comédies, traductions sur traductions. Il faisait paraître tous les mois des *Entretiens politiques* dont la collection complète forme aujourd'hui quatorze volumes; il barbouillait des rames de papier avec cette rage qui prend la vieillesse au bord de la mort et de l'oubli.

C'était alors un homme de soixante-cinq ans environ. Il ne vivait plus que pour le travail et pour le cabaret. Quant à l'amour, il était mort en lui. Depuis bien longtemps il n'avait plus entendu parler et il ne s'était plus enquis de la belle épicière; il savait seulement qu'elle était gagnée à Dieu, et qu'elle expiait dans les pratiques les plus rigoureuses de la religion les heures trop enivrées de sa jeunesse.

— En présence de cette conversion dont tout attestait la sincérité, et avec cet instinct qui ne trompe pas, Eustache Le Noble avait compris que son rôle à lui était fini, et qu'il ne lui restait plus désormais qu'à rayer de sa mémoire le nom de cette femme, pour ne pas l'y profaner.

Gabrielle, en effet, ne lui appartenait plus, Gabrielle n'appartenait à personne. Un rayon d'en haut avait pénétré cette âme toute mondaine, et il lui avait été permis d'entrevoir le néant des passions de la terre : les larmes dont la retraite ouvre la source divine effaçaient chaque jour une tache de sa vie. Si bien que lorsqu'au bout de deux ans de reclusion, Semitte, vaincu par ces preuves de repentir, voulut profiter du bénéfice de la loi et reprendre sa femme avec lui — ce fut Gabrielle, à son tour, qui, résistant à toutes ses instances, déclara vouloir finir ses jours dans l'asile où la volonté céleste l'avait fait entrer. Les supplications de sa famille, comme celles de son mari, furent inutiles : il fallut céder devant cette inébranlable et louable vocation. Gabrielle demeura au couvent.

Eustache Le Noble, pour des raisons qu'on a toujours ignorées, n'avait pas quitté l'appartement de la rue du Foin, qu'il habitait avec la belle épicière au moment de l'arrestation de celle-ci. C'était une misérable chambre garnie, où le jour pénétrait avare et contristé.

Un soir que, par extraordinaire, la cheminée avait

reçu un fagot, et qu'à sa flamme turbulente le vieil auteur réchauffait ses mains engourdies par le travail de la journée, il se laissa aller aux rêveries mélancoliques qu'amènent avec eux l'hiver et la pauvreté. Il récapitula sa vie honteuse; et malgré lui se trouva sur ses lèvres cet amer couplet de Villon :

Hé Dieu! si j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs dédié,
J'aurais maison et couche molle.
Mais, hélas! je fuyais l'école,
Comme fait le mauvais enfant.
En écrivant cette parole
A peu que le cœur ne me fend!

A ce moment-là, il entendit un pas d'homme dans son escalier, et, quelques minutes après, un coup frappé avec hésitation à sa porte.

Le Noble cria : *Entrez!* en se demandant qui pouvait lui rendre visite à une telle heure et par un tel froid. C'était un vieillard comme lui, pâle et les vêtements négligés, comme lui. Ce vieillard s'arrêta sur le seuil de la chambre, immobile et regardant tout avec avidité; — et lorsque Eustache vint à son approche pour lui demander ce qu'il voulait, il ne lui répondit que par ces mots :

— Je suis Semitte!

C'était Semitte en effet, Semitte blanchi et méconnaissable, traînant sa douleur dans tous les endroits qui lui rappelaient Gabrielle; Semitte, qui, après

avoir employé ses soins et ses ressources à faire enfermer sa femme, passait maintenant sa vie à la regretter.

Interdit, stupéfait, Eustache Le Noble était resté debout, lui.

— Oui, c'est moi ! lui dit Semitte d'une voix éteinte, moi, *Cornificius* et *Gingembre*, ainsi que vous m'avez baptisé. Vous êtes étonné de me voir, n'est-ce pas? Oh ! ne craignez pas que je vienne peser sur votre existence, comme vous avez pesé sur la mienne: je n'ai plus la force de vous haïr. — Je viens seulement... je viens voir les lieux qu'*elle* a habités, il y a...

— Il y a neuf ans de cela, murmura Eustache Le Noble.

— Je le sais. J'étais en bas, dans la rue, lorsque les archers l'emmenèrent. Elle ne me reconnut point... Je viens parler d'elle...

Les deux hommes se turent.

— Je l'ai bien torturée, reprit Semitte ; il a dû lui échapper bien souvent contre moi des paroles de haine... Oh ! oui. Mon nom devait lui être odieux. Mais comprenez-vous combien il faut aimer une femme pour la poursuivre de la sorte, comprenez vous de quel amour effréné et immense est faite une vengeance de dix années? Dix années ! — Et penser que chaque jour mon esprit s'attachait à forger un nouvel anneau pour sa chaîne, un verrou de plus pour son cachot ! C'est horrible !

Il pleurait.

Eustache ne cherchait pas à le consoler ; d'ailleurs, il ne pouvait pas le consoler : il ne devait que son silence à ce malheur respectable et touchant.

Semitte tournait dans la petite chambre, examinant chaque objet avec une curiosité fébrile, arrêtant les yeux sur la tapisserie, posant sa main sur les meubles.

Touché de pitié, Eustache Le Noble lui désigna du doigt un vieux fauteuil. Semitte comprit.

— Elle s'est assisse là! murmura-t-il (et l'on eût entendu les battements qui soulevaient sa potrine) ; de là, elle présentait au feu, comme autrefois, ses pieds chaussés de pantoufles.

— Quand il y avait du feu, ajouta Le Noble en souriant tristement..

— Quoi ?... fit Semitte, qui n'acheva pas.

— Hélas! on n'est jamais heureux de toutes les façons.

— Ah ! vous avez été plus heureux que moi! Elle vous aimait au moins. Que ne donnerais-je pas aujourd'hui pour recommencer mes souffrances ! Si vous saviez combien ma maison est déserte et comme je regrette l'enfer que j'ai perdu! c'est une bien grande lâcheté de ma part, n'est-il pas vrai? Mais que voulez-vous, tout sens humain est étouffé en moi, je n'ai plus que du désespoir. Ah! Gabrielle! le plus vengé des deux, ce n'est pas celui qui pleure tous les jours en t'appelant.

Semitte mit sa tête dans ses mains.

Pendant cet intervalle, Eustache Le Noble attisa la braise du foyer.

Cette occupation monotone attira l'attention de Semitte; son amertume se fit jour à travers ses plaintes.

— Hélas! dit-il, vous êtes comme elle, vous êtes comme les autres, vous êtes comme tout le monde, insensible à ma douleur. Vous vous dites, vous aussi : — C'est bien fait, il n'a que ce qu'il mérite; pourquoi s'est-il montré si cruel? Ah! pauvre homme que je suis, en effet! Dieu me châtie comme j'ai châtié.

Il s'assit, lui aussi, devant la cheminée, et ce fut un spectacle émouvant que de voir et d'entendre, pendant deux heures que dura sa visite, les pleurs et les sanglots de ce vieillard. Eustache Le Noble en sentit sa conscience pour jamais déchirée.

— Adieu! dit Semitte lorsque minuit sonna à l'église de Saint-Séverin. D'ici à la Salpêtrière, la course est longue.

— A la Salpêtrière? interrogea Le Noble, surpris.

— Oui, c'est là que je demeure à présent... c'est-à-dire à côté. J'aperçois la fenêtre de sa cellule, il me semble que je suis encore pour quelque chose dans son existence.

Il se leva.

— Adieu! répéta-t-il.

Eustache Le Noble l'accompagna jusqu'à la porte

de la chambre, et, tout le temps qu'il entendit son pas chancelant retentir sur les marches de l'escalier de bois, il resta l'œil fixe et l'oreille tendue, de l'air de quelqu'un qui écoute et regarde s'éloigner un fantôme.

Vers la fin de l'année 1710, Eustache Le Noble, baron de Saint-Georges et de Tenelière, était tombé au plus bas de la misère. Lui qui avait fait gagner plus de cent mille écus à ses libraires, il ne subsistait plus que des bienfaits de M. d'Argenson, lieutenant de police et depuis garde des sceaux, qui lui envoyait un louis tous les dimanches. Enfin, le 11 janvier 1711, il mourut, — moitié de faim, moitié de froid, — à l'âge de soixante-huit ans, dans cette même chambre garnie de la rue du Foin à laquelle il était demeuré fidèle.

La paroisse de Saint-Séverin l'enterra par charité.

CHAPITRE XII.

Un café littéraire. — Dialogue de vaudevillistes. — Justin Ronan. — De l'exploitation de l'homme par la femme. — M. de Cupidon lit des fragments de cet important ouvrage. — L'amour triste. — Comment aiment les gens de lettres.

Pendant le récit de cette histoire, nous étions entrés dans un café du boulevard. Il se trouva que c'était un café littéraire. Plusieurs auteurs se livraient au noble exercice qui fit jadis la fortune politique de Chamillart; les plus sages consommaient. On parlait beaucoup et très-haut. Je crus m'apercevoir que la curiosité de M. de Cupidon était excitée; alors, sans faire semblant de rien, nous nous approchâmes de la table la plus bruyante, où deux individus poursuivaient une partie de dominos commencée depuis plusieurs heures. — L'un était un vaudevilliste des *Folies-Dramatiques;* il était gros,

il portait la livrée de l'honnête aisance; sa barbe noire, taillée par un ciseau habile, dessinait d'agréables parterres sur son visage béat. L'autre était un vaudevilliste du *Gymnase* et de partout; il était maigre, nerveux et inquiet.

Voici le dialogue que nous surprîmes entre ces deux soi-disant hommes de lettres:

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Mon petit, tu n'as pas de chance; j'avais tous les *trois* en main, et tu poses le *double*! Je joue pour onze... et à moi la pose...

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Blanc partout. Dis donc, as-tu quelque chose en train aux Folies?

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Oui, j'ai deux actes pour Neuville; mais ça ne passera pas avant le 15 mai. (*Appelant,*) Garçon, de l'absinthe!

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Pourquoi?

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Est-ce que je sais? Mourier *fait sa terrine;* il veut pousser sa *revue* jusqu'à l'été.

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Et du six.

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Double! A propos, est-ce que tu as vu la pièce de Varin, au Palais-Royal?

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Non, qu'est-ce que c'est?

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — La même idée que mon *Chevalier de Boischenu*, il y a deux ans, tu sais...

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Pas de six...

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Mais c'est gâché, absolument gâché. Il y avait trois actes là dedans. Varin a passé à côté du sujet. Moi, au moins, j'avais fait un rôle de père qui était *nature*, tu te rappelles...

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Pas de six.

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — C'était Heuzey qui le jouait, il y a deux ans. Je lui dis, la veille, dans sa loge : « Mon enfant, il faut te faire une tête! » Tu vas voir. Lui, disait que son rôle était un *empoignoir*. Bon! je le laisse aller. En bas, le régisseur me dit : « Vous savez que nous coupons la scène du premier acte depuis ces mots : *Vous aurez un nœud de rubans verts pendant le bal*, jusqu'au moment où la marquise entre dans le petit cabinet. » C'était ma meilleure scène; tu vas voir. Je tombe furieux chez Mourier. Heuzey me suivait; c'était à la fin de septembre : « Si on coupe la scène de la marquise, je retire mon manuscrit! » Tu ne peux pas te figurer, mon cher, comme j'étais furieux. Le régisseur était blanc comme cela. Tu penses bien qu'on laissa la scène avec la marquise et le baron. Heuzey avait une tête superbe! des cheveux par là, et puis par là. La pièce eut vingt-sept représentations, dans les chaleurs!

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — J'ai perdu. Pourtant j'ai joué aussi bien que feu Domino.

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Eh bien! garçon, et cette absinthe?

LE GARÇON. — Voilà, monsieur, voilà!

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Tu ne veux pas ta revanche, mon petit Fabio?

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Merci.

LE GARÇON, *avec un plateau*. — L'absinthe demandée!

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Mon cher, je ne puis plus boire l'absinthe pure.

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Cela se comprend.

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Non, mais tu me dirais: « On va te faire directeur de l'Odéon, avec une subvention de 500,000 francs, à condition seulement de boire un verre d'absinthe pure, » que je refuserais!

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Je le crois bien!

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Non, mais c'est plus fort que moi; j'aimerais mieux boire un verre d'eau-forte, par exemple!

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Oui, oui.

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Tu devrais bien faire quelque chose avec moi pour ici.

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Quoi?

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Carpier me tourmente pour une pièce un peu solide.

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — De la pâte ferme?

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Pas tout à fait, du feuilletage. Il veut un peu de sentiment, avec du co-

mique; tu vois ça. Moi, je n'ai pas le temps, je fais une grande pièce pour la Porte-Saint-Martin; j'ai mes répétitions tous les jours au Gymnase; j'ai demain lecture au Vaudeville. Quand veux-tu que je m'occupe de Carpier? C'est impossible. Cherche une idée : tu dois en avoir, toi, des idées?

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Si j'en avais, je ne les garderais pas.

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE, *après un moment de silence.* — Eh bien! j'en ai une, moi! (*Il boit.*) Ce qu'il y a de plus sûr à présent, c'est de faire une pièce avec un livre très-connu.

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Oui, pour faire un vaudeville, prenez un chef-d'œuvre. Tiens! si nous faisions un vaudeville avec *la Cuisinière bourgeoise*?

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Pourquoi pas avec *la Grammaire française*? As-tu lu Alfred de Musset?

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Tu m'ennuies!...

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — L'as-tu lu?

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Parbleu! Musset, de l'Institut de France. Après?

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Eh bien! il y a un très-joli rôle pour Pérey dans *Rolla*. Te rappelles-tu bien *Rolla*?

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Va toujours.

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Voilà l'idée : tu sais que Rolla est un *jeune premier*, second au besoin, qui après avoir dissipé sa fortune, devint éperdument amoureux d'une jeune fille, qu'il a à peine

vue. Rolla, qui a longtemps fait la vie, se sent pincé cette fois. Il ne demanderait pas mieux que d'assurer un sort à Marie et de l'épouser ; mais, comme il n'a plus de *braise*, il se tue. Marie ne veut pas lui survivre, et elle se tue aussi.

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Heuh! ce n'est pas gai, ce petit machin-là!

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Oh! nous mettrons un portier ou un propriétaire qui sera chargé de faire rire; ne t'inquiète pas. Il y aura aussi un effet de joueur d'orgue dans la rue, dont tu me diras des nouvelles. Voyons, veux-tu ou ne veux-tu pas que nous fassions un *Rolla* ensemble?

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Je veux.

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Puisque tu as lu Musset, tu dois savoir qu'après la mort de Rolla, il y a une invocation à Voltaire.

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Parbleu!

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Cela commence ainsi :

> Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
> Voltige-t-il encor sur tes os décharnés?

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES, *comptant sur ses doigts.* — Je crois qu'il n'y a pas la mesure.

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Si fait! Alors, voici ce que j'ai imaginé : il faut, pour compléter la situation, que Voltaire soit l'oncle de Marie.

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — M. de Voltaire?

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Il aura laissé un testament par lequel il avantage la petite. Mais ce testament, elle ne le connaîtra que trop tard. Tu comprends ?

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Oui. Le portier l'aura caché sous une marche d'escalier.

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Pendant la Révolution, peut-être.

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Ou dans un exemplaire de *la Pucelle*.

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE.—Enfin, nous verrons. Mais tu vois que cela peut venir très-bien. Quand tu voudras, nous creuserons cette idée.

LE VAUDEVILLISTE DES FOLIES. — Ça va. Je vais travailler le plan ce soir, nous ferons cela en trois jours.

LE VAUDEVILLISTE DU GYMNASE. — Bon. Et si Carpier ne peut pas monter la chose tout de suite, nous la porterons au Théâtre-Français.

Ici finit l'entretien.

M. de Cupidon n'en avait pas été absolument édifié. Aussi ne me demanda-t-il pas les noms de ces deux gens de lettres.

Son attention se porta sur un jeune homme qui écrivait dans un coin. Celui-ci avait une figure intelligente, mais il n'était pas aussi bien habillé que les vaudevillistes.

— C'est un de mes amis, c'est Justin Ronan, dis-je à M. de Cupidon, dont je devinai la pensée ; il termine sans doute quelque feuilleton.

J'allai à Justin et je lui frappai sur l'épaule. Il me tendit la main en me disant :

— Regardez donc cela, mon cher Monselet ; ce sont des épreuves que je renvoie à l'imprimerie, et je ne sais en conscience si cela est bon ou mauvais.

Je jetai les yeux sur les feuilles de papier ; et, après les avoir parcourues, je les tendis à M. de Cupidon.

— Voici, lui dis-je, quelque chose qui vous concerne et qui vous intéressera sans doute.

M. de Cupidon s'empressa de lire.

C'était un fragment d'un grand ouvrage qui n'a pas encore vu le jour.

Il était intitulé :

De l'exploitation de l'homme par la femme.

PRÉFACE.

Je relisais tranquillement l'histoire de *l'ami Bigre*, par Diderot, ce libertin lyrique, lorsque la jeune personne qui fait semblant de m'aimer vint lire par-dessus mon épaule en appuyant sa main sur le collet de mon habit.

Un pauvre collet — gras et honteux — que M. Mirès ferait mettre inconstablement à la porte de ses soirées — et qui fut cause que la jeune fille retira sa jolie

main aussitôt, comme si elle eût touché un parapluie mouillé.

Elle ne savait pas qu'il y a trois jours, rien ne m'eût été plus facile que de m'acheter un bel habit neuf, avec un collet sec : — je venais de recevoir le prix d'un feuilleton au *Siècle*. Mais j'avais mieux aimé lui faire cadeau d'une robe rose, qui, la veille, lui avait donné dans l'œil.

Ce qui ne l'empêchait pas, la mauvaise fille, se voyant ainsi parée, de penser tout bas : — Mon Dieu ! que mon amant est mal mis ! — Pour moi, ce fut un coup d'ongle au cœur. Je jetai bourrument l'*Histoire de Bigre* à terre, et je me dis en moi-même : — Ah ! misérable, comme je vais me venger de ce que je t'aime tant !

Alors je fis cet ouvrage, — farces et douleurs.

I

En principe, — l'homme est plus *canaille* que la femme ; mais la femme est plus cruelle que l'homme.

II

Les femmes des gens de lettres — j'entends aussi leurs maîtresses — sont curieuses à connaître aussi bien que les gens de lettres eux-mêmes.

Molière se complète par la Béjart ; c'est Thérèse Levasseur qui explique Jean-Jacques Rousseau.

Le style, — c'est la femme de l'homme.

III

La princesse Hermione supplie Oreste de vouloir bien tuer Pyrrhus, et elle cote sa main à ce prix. Quand Oreste revient pour lui annoncer que l'affaire est faite, Hermione l'accable d'injures à rimes pauvres et s'éloigne de lui avec horreur.

Les femmes entendent le meurtre fort proprement. On va au cœur de certaines d'entre elles comme on irait au bagne.

IV

Combien de femmes ont essayé leur amour sur mon cœur, — de même que Cléopâtre essayait ses poisons sur ses esclaves !

V

Pourtant il tomba un jour du ciel une grande dame à un feuilletoniste. — Cela fit vacarme, d'autant plus que cette grande dame était une marquise, curiosité littéraire qui doublait la valeur de l'aventure. Jamais homme de plume, si l'on en excepte M. Émile Deschamps, chef de bureau à l'administration du timbre, n'avait encore vu de marquise face à face. — C'était un grand honneur pour les lettres.

Il est vrai de dire qu'au temps où ces choses inouïes se passaient, le feuilletoniste avait de nombreux cheveux noirs qui lui vagabondaient sur les épaules ; une

cravate de satin noir ceignait son cou, ses bottes pointues semblaient deux lumières noires; — temps bienheureux, où rien ne lui était comparable sur toute la ligne des boulevards jusqu'au théâtre des Nouveautés. Un soir, en rentrant chez lui, le feuilletoniste trouva la dernière marquise assise sur le dernier sofa, dans le dernier boudoir. Il poussa une exclamation en latin. La marquise lui donna un baiser en français.

De ce moment il n'eut point de cesse qu'il n'eût montré sa *belle marquise d'amour* à tous ses amis. Il amena un matin M. Léon Gozlan déguisé en garde-française, et M. Ricourt en berger Sylvandre, avec une veste *caca dauphin* et un nid de ramiers dans la paume de la main droite. Tous les trois se hissèrent à la hauteur de la situation ; on récita le madrigal de Saint-Aulaire, et on mangea du biscuit — de Sèvres.

Ce que voulait cette grande dame, on l'a toujours ignoré. Était-elle mue par un amour frénétique des loges du Gymnase et des bottes pointues? Ce n'est guère probable. D'un autre côté, le feuilletoniste n'avait pas de domestique dont elle eût pu s'éprendre sérieusement. — Peut-être donc ne saura-t-on que fort tard le genre d'exploitation auquel il fut soumis par cette femme mystérieuse.

VI

A ne pas assez connaître les femmes, on souffre trop; à les connaître trop, on ne souffre pas assez.

VII

L'adultère, — c'est l'exploitation poussée à la dernière limite. Beaucoup de créatures insignifiantes la veille se sont brillamment enchâssées dans un flagrant délit, comme un caillou du Médoc dans une monture de riche valeur ; par exemple, telle veuve qui aura pris ses inscriptions dans la *Gazette des Tribunaux* n'aura que l'embarras du choix pour convoler en secondes noces.

On rencontre de pauvres gens qui ont une assez gracieuse tournure sous leur habit jaune ; ce sont ceux à qui leurs moitiés ont fait comprendre la vraie philosophie de l'adultère. Dans le fait, peut-être ont-ils raison. — « Tant pis pour les hommes, disait Ninon de l'Enclos ; où diable vont-ils placer leur honneur ! »

De même, — les chenapans qui ne voient dans l'adultère qu'un prétexte à réclame n'ont-ils pas tout à fait tort ; mais alors faut-il que ce soit une réclame furieuse, une réclame sur fond noir, traînant la femme par les cheveux et caressant du regard une boîte de pistolets posée sur un secrétaire ouvert. Les vignettes des romans de M. Jules Lacroix sont bonnes à consulter en pareil cas ; on y trouve d'excellentes indications à suivre, une façon de boutonner son habit par le haut et de faire plisser son pantalon sur de

maigres jambes en acier, d'après le procédé de feu Tony Johannot.

VIII

Le concile de Mâcon a sérieusement agité la question de savoir si la femme a une âme. Moi, je crois qu'elle en a plusieurs.

IX

Plusieurs jolies femmes ont passé sur mon cœur, pour arriver à celui de mon ami intime. Une seule a essayé de s'en revenir par le même chemin.

X

Tout Paris connaît Mme Delbène, une petite femme toute gracieuse, toute jolie, toute spirituelle, — mais aussi toute mariée. Comme toutes les femmes, et surtout comme toutes les femmes coquettes, Mme Delbène adore le bal; elle en raffole, c'est sa passion. Comme tous les maris, et surtout comme tous les maris jaloux, M. Delbène ne peut le souffrir, il l'exècre : c'est dans sa nature. Force lui est cependant de produire sa femme dans le monde, à moins de passer pour un Arnolphe ou un Bartholo. Mais, au commencement de ce mois, il lui revint enfin tant de bruits scandaleux, tant de railleries, tant d'é-

pigrammes, tant de coups de poignard à tête d'épingle, qu'un matin, en sortant d'un bal au profit des inondés, il se posa devant sa femme, les bras croisés, dans l'attitude d'un mari-Gavarni, et lui parla en ces termes :

— Madame, je suis souffrant, malade; mon médecin m'a ordonné d'aller passer quelques jours à R... Je pars pour R...

— Ah ! fit tranquillement Mme Delbène ; eh bien ! faites, mon ami.

— Nous partons ce soir, madame, vous viendrez avec moi.

— Vous plaisantez sans doute, monsieur ?

— Je n'en ai pas la moindre envie, je vous assure.

— Mais c'est une infamie, une horreur, un ridicule, etc., etc.

M. Delbène laissa couler le torrent. Depuis longtemps il était blasé sur le spectacle des chutes, cascades et cataractes du sentiment. Ce fut d'abord une série d'exclamations et de désolations :

— Au commencement de l'hiver, avant le carnaval ! Puis la scène se changea et le théâtre représenta des pleurs, des supplications, des prières. Othello fut impassible. Il laissa sa femme *robinetter ses élégies* tout à son aise, suivant l'expression de M. de Balzac, et sortit en répétant son injonction impérieuse :

— A ce soir.

Mme Delbène resta longtemps sans pouvoir revenir

de sa surprise et de sa colère. Elle ne voulut recevoir personne, et, tout entière à ses réflexions, c'est à peine si on l'entendit sonner une fois ou deux sa femme de chambre.

Le soir, en effet, une chaise de poste l'attendait dans la cour ; elle descendit la première, et n'attendit pas la main de son tyran pour se blottir au fond de la voiture. Elle avait un grand voile noir, et de nombreux sanglots coupaient sa respiration. Au premier relais, M. Delbène tenta de lui adresser la parole. Elle ne répondit point ; il comprit qu'elle était violemment piquée ; il se tut. — Au second relais, même tentative, même silence. — Au troisième, on était arrivé. Mme Delbène s'enfuit dans son appartement et s'y renferma à double tour. — Bah ! se dit M. Delbène, cela se passera.

Le lendemain, monsieur fit demander à madame si elle voulait descendre pour déjeuner. Madame fit répondre qu'elle déjeunerait chez elle. Même jeu pour le dîner. M. Delbène prit son fusil et s'en alla faire un tour de chasse ; il ne revint que le soir, moulu, brisé, transi, ne rapportant qu'une foulure qui l'obligea à garder le lit toute la matinée. Il fit prévenir sa femme qu'il était dangereusement malade, sa femme ne se dérangea pas. Il lui fit dire qu'il se mourait, — elle lui envoya le notaire.

Le troisième jour, M. Delbène parvint à se lever assez difficilement et à se diriger non sans peine vers l'appartement de Mme Delbène. Il était fermé. A tra-

vers le trou de la serrure, il l'aperçut, le dos tourné, qui brodait une paire de bretelles.

— Drôle d'occupation ! dit-il en s'en retournant à pas lents. C'est sans doute une surprise qu'elle me ménage: Patientons.

Le quatrième jour, nouvelle visite à l'appartement conjugal, nouvelle déception. Il allait enfin se décider à entamer les négociations à travers la serrure, lorsqu'une voix assez pauvrement organisée lui fit entendre quelque chose comme *Ma Normandie* ou *le Lilas blanc*.

— Pour le coup, c'est trop fort ! s'écria-t-il. Ma femme n'a jamais eu un tel *mezzo-soprano*.

Et en deux coups de pincette il eut fait sauter la serrure de la porte.

Sur le seuil, il s'arrêta, stupéfait.

M. Delbène avait emmené sa femme de chambre.

XI

Une *pierrette* philosophique était assise sur le bord d'une loge, au bal de l'Opéra; et laissait pendre mélancoliquement ses belles jambes sur la foule qui dansait. Elle était démasquée, et pâle comme Hamlet. Les tuyaux d'une fraise élégante n'empêchaient point sa tête de s'incliner sur son épaule, à la manière des rêveurs célèbres et des poitrinaires inédits. D'énormes boutons couraient de distance en distance sur sa souquenille, aussi gros que des boules d'escamoteur et

de couleurs diverses : le moindre mouvement suffisait à les mettre en branle. Son feutre pointu, légèrement avarié dans la perpendiculaire de sa pyramide, avait les tristesses de la tour de Pise. Pour ses rubans, quoiqu'ils fussent de la veille et du goût le meilleur, on eût dit qu'ils avaient traîné depuis une semaine environ du bal des Variétés à celui de l'Opéra-Comique, tant ils étalaient un air chagrin et une allure peu flottante. Les bouts de ses souliers eux-mêmes regardaient avec une insouciance vague le sol de têtes qui se renouvelait sous eux. Ses gants avaient le spleen. — Pauvre pierrette ! — Sans doute un dédain profond l'animait pour toute cette turbulence et tout cet éclat ; quelque drame déroulait silencieusement ses anneaux de couleuvre au fond de son cœur. C'était l'ironie qui l'avait prise par la main et qui l'avait conduite justement à cet endroit et à cette place, d'où elle embrassait le bal d'un seul regard, qui était une longue réflexion. De près, elle figurait quelque chose comme une moralité sculptée. — Après un galop, sur lequel avait toujours plané son immobilité solennelle, la Pierrette sentit une main se poser sur son épaule. Elle leva lentement la tête. C'était un jeune homme, un artiste, que sa beauté et son attitude avaient frappé.

— A quoi penses-tu ? lui demanda-t-il.

La pierrette répondit :

— Je ne pense pas ; j'ai une indigestion.

XII

Les jeunes filles vraiment vertueuses sont celles dont on voit trembler les joues, à chaque pas, comme des œufs au lait.

XIII

« J'ai bien besoin d'avoir cette femme, pour me sauver du ridicule d'en être amoureux, » écrit le vicomte de Valmont, dans *les Liaisons dangereuses*, ce livre intéressant, et qu'on a tant calomnié.

. . . . . .

Le fragment s'arrêtait là.

— Vous avez l'amour triste, dit M. de Cupidon à l'auteur; — de la même façon qu'il aurait dit : Vous avez le vin triste.

— C'est, répondit Justin Ronan, que je n'ai jamais été ni longtemps ni complétement heureux par le cœur. D'ailleurs, ajoutait-il en souriant, je ne demande pas mieux que de changer de ton ; vienne la femme idéale, et elle me trouvera certainement prêt à chanter ses perfections sur les meilleurs modes connus!

— En serait-il de tous vos confrères comme de vous-même? demanda avec intérêt M. de Cupidon.

— Mes confrères? Oh! en amour, ce sont les pires bourgeois.

— Il a raison, ajoutai-je.

— Cela est difficile à croire, objecta le dieu avec politesse.

— S'il ne faut que des exemples pour vous convaincre, continuai-je, je ne demande pas mieux que de vous raconter certaine histoire du genre comique, laquelle aura, en outre, l'avantage de vous initier aux difficultés actuelles du métier littéraire.

— Racontez, fit M. de Cupidon avec empressement ; je suis très-friand de révélations.

CHAPITRE XIII.

Berdriquet et son romancier.

I

Deux individus, un auteur et un éditeur, étaient assis dans un cabinet de la rue des Beaux-Arts.

Ils causaient.

L'ÉDITEUR.

Ah ! si mon neveu Berdriquet savait écrire !

L'AUTEUR.

Oui, mais il ne sait pas écrire.

L'ÉDITEUR.

Aussi est-ce à vous que je m'adresse, mon cher romancier, afin que vous me tiriez d'embarras. Depuis six mois je ne vis absolument que de mes an-

nonces : *sous presse*, et de mes réimpressions illustrées. Il me faut de l'inédit, de l'inédit à tout prix.

L'AUTEUR.

Laissez-moi donc tranquille.

L'ÉDITEUR.

La moindre des choses, mon excellent Isidore, un petit roman en six volumes.

L'AUTEUR.

Vous perdez la tête.

L'ÉDITEUR.

C'est possible ; mais je tiens à ne pas perdre mon titre d'éditeur, — et voilà six mois que je n'édite rien du tout. Allons, laissez-vous toucher par mes prières : quatre volumes seulement, rien que quatre !

L'AUTEUR.

C'est comme si vous chantiez.

L'ÉDITEUR.

Vous n'aurez que douze lignes à la page et permission des deux tiers en dialogue.

L'AUTEUR.

Qu'est-ce que cela me fait ?

L'ÉDITEUR.

Avec six mille francs de réclames.

L'AUTEUR.

Inutile.

L'ÉDITEUR.

Et deux mille francs d'affiches.

L'AUTEUR.

Brrrr...

L'ÉDITEUR.

Mais voulez-vous donc ma ruine ? Vous n'avez donc ni cœur ni entrailles? Rappelez-vous, ingrat, le temps où vous veniez m'accabler de vos manuscrits? A cette époque, vous m'eussiez refait toute l'Encyclopédie pour mille écus; et aujourd'hui que je couvre d'or vos moindres productions, vous reculez devant quatre volumes !

L'AUTEUR.

Où est mon chapeau?

L'ÉDITEUR.

Eh bien ! non, Isidore, non... deux volumes, et n'en parlons plus.

L'AUTEUR.

A la bonne heure, vous commencez à devenir un peu plus raisonnable. — Mais où diable voulez-vous que j'aille les chercher ? Encore si j'avais un plan, un canevas ! Mais tout est fini, usé, rabâché, vous le savez bien. Je suis las de travailler toujours sur le vieux, de recommencer sans relâche l'abbé Prévost, et d'effiler depuis vingt-cinq ans les tailles impériales des héroïnes de Ducray-Duminil. — Certes, je suis trop romancier pour refuser votre or, mais je suis assez

votre ami pour vous prévenir que c'est de l'argent volé.

L'ÉDITEUR.

Peu m'importe, mon bon Isidore.

L'AUTEUR.

Tout ce que vous voudrez, mais vous ne n'empêcherez pas d'avoir des scrupules. Tant pis pour vous si vous êtes tombé dans un de mes mauvais jours, dans un de mes jours de conscience.

L'ÉDITEUR.

Vous vous moquez!

L'AUTEUR.

Trouvez-moi une idée et je vous fais vos deux volumes.

L'ÉDITEUR.

Une idée ! bon Dieu ! il me demande une idée !

L'AUTEUR.

A cette condition je puis encore tirer ma plume du fourreau. Sinon, je dis adieu pour toujours à l'in-octavo, et je rentre dans la littérature théâtrale, où là, du moins, les idées sont expressément interdites.

L'ÉDITEUR.

Isidore, mon enfant, avez-vous donc juré de m'arracher l'âme?... Voyons, rasseyez-vous et causons. Peut-être qu'à nous deux nous finirons par trouver quelque chose. Ah ! pourquoi n'est-ce plus la mode des mémoires, des physiologies, des jésuites? Comme

vous vous en seriez donné à cœur joie! C'était le bon temps, celui-là... Aujourd'hui, qu'est-ce que je pourrais bien vous commander? — Voulez-vous une machine historique, que je ferai monter par quelque fureteur de bibliothèque? un Louis XIII ou un Louis XIV, par exemple, avec *oun* Mazarin, que vous ferez zézayer comme un *impresario* de vaudeville?

L'AUTEUR.

Merci. Autant vaudrait me proposer un roman moyen âge, pendant que vous y êtes.

L'ÉDITEUR.

Ah! ah! est-il spirituel, cet Isidore! — C'est vrai : le Louis XIV n'est pas votre fait; mais le Louis XV... ah! — Un joli conte couleur de rose, entre marquis et bergères, la poudre et le foin, — Timarette et le chevalier de Versac, — des dentelles sur toutes les poitrines et du musc sur toutes les situations.—Qu'en dites-vous? Cela serait un charmant succès de ruelle et d'éventail. — Wattier nous brossera une vignette mousquetaire pour frontispice.

L'AUTEUR.

Bon! tout est dévalisé par là. Si je m'avisais, à l'heure qu'il est, de jurer palsambleu et de saupoudrer mon jabot de quelques menus grains de tabac d'Espagne, il n'est personne qui ne me prendrait pour un blondin sortant de lire Faublas ou Crébillon.

L'ÉDITEUR.

Peste! il faut éviter cela. — Eh bien! une petite étude psychologique, là! — un tout petit roman de cœur. Il y a dans le nombre de mes clients une multitude de femmes mûres, qui n'aspirent qu'après une nouveauté intime.

L'AUTEUR.

Donnez-leur à lire Kotzebue, — *Misanthropie et Repentir*.

L'ÉDITEUR.

Ah! c'est mal à vous, Isidore! Vous me navrez de désespoir... — moi, qui ai eu la discrétion de ne pas vous souffler un mot du roman maritime.

L'AUTEUR.

Avec sabords...

L'ÉDITEUR.

Bâbord...

L'AUTEUR.

Tribord... grand foc et petit foc.

L'ÉDITEUR.

Ni de l'impression de voyage.

L'AUTEUR.

En Suisse.

L'ÉDITEUR.

En Espagne.

L'AUTEUR.

En Italie.

L'ÉDITEUR.

Je finis par jeter ma langue aux chiens, comme Mme de Sévigné.

L'AUTEUR.

Jetez, mon ami, jetez.

L'ÉDITEUR.

Il ne nous reste plus que le genre fantastique. Le bon ange et le mauvais ange.

L'AUTEUR.

Arimane et Oromaze, Amschaspands et Darvans.

L'ÉDITEUR.

Les créations vaporeuses de Gœthe.

L'AUTEUR.

Les pluies de soufre et de souris rouges.

L'ÉDITEUR.

Mais, au fait, pourquoi ne prendriez-vous pas le genre fantastique ? C'est toujours neuf, cela. Le roussi et les grincements de dents, il n'y a rien de tel pour l'émotion. Créez-moi un bel et bon diable à éclipser tous les diables passés et présents, un Satan magnifique, en frac ou en écailles de serpent. Nous aurons une mise en scène aussi Freyschutz que nous la désirerons.

L'AUTEUR.

Illusion pure ! l'étoupe est hors de prix par le temps qui court, — et les manches à balai ont manqué l'année dernière.

L'ÉDITEUR, se tordant les mains.

Mais la librairie est donc morte, perdue, anéantie!

L'AUTEUR.

Comme la littérature.

L'ÉDITEUR.

Il me faudra donc voir mes magasins déserts et m'aller confiner moi-même au fond de quelque thébaïde!

L'AUTEUR.

Vous ferez comme moi, mon cher. J'avais deux chevaux, j'en ai supprimé un. J'ai supprimé ma campagne de Meudon, et tout récemment aussi je viens de supprimer ma femme. Voilà comme il faut faire.

L'ÉDITEUR.

Vous avez supprimé votre femme?

L'AUTEUR.

Eh oui! la petite Félicia, cette ex-figurante de la Renaissance, dont j'avais eu la faiblesse de m'enamourer, et qui, de sottise en sottise, me conduisit jusqu'à la dernière inclusivement, — le mariage. Ma foi! c'était une charge un peu lourde, surtout pour un homme de lettres aux abois; et j'ai saisi aux cheveux le premier prétexte venu pour opérer entre nous une séparation à l'amiable, dont j'apprécie chaque jour les avantages.

L'ÉDITEUR, qui ne l'écoute plus.

Ah ! si mon neveu Berdriquet savait écrire!

L'AUTEUR.

Bon! vous voilà revenu à votre point de départ.

L'ÉDITEUR.

Un si charmant garçon, plein de verve, de folie! Un drôle, qui m'a joué cent tours pendables, et qui écrirait rien qu'avec sa vie — s'il s'en souvenait — le plus beau roman du monde!

L'AUTEUR.

Ah çà! mais c'est donc un Gil-Blas, un Casanova de Seingalt?

L'ÉDITEUR.

Mieux que cela, mon cher Isidore, cent fois mieux! — Quel dommage qu'il ne sache pas le français aussi bien que vous!

L'AUTEUR.

Flatteur!

L'ÉDITEUR.

Que d'intrigues il raconterait! Que de ruses d'amour il dévoilerait! — Bourguignon, voilà Lisette! Lisette, voilà Bourguignon!

L'AUTEUR.

En vérité?

L'ÉDITEUR.

Et ses algarades avec ses créanciers! Il sait son Clichy par cœur.

L'AUTEUR.

Vous me donnez l'envie de faire sa connaissance.

L'ÉDITEUR.

Hélas! voilà pourtant comme va le monde. Ce sont toujours ceux qui ne savent pas chanter qui ont de la voix. Ceux qui savent faire du roman ne savent pas en écrire.

L'AUTEUR, rêvant.

Il y aurait peut-être un moyen de tout arranger.

L'ÉDITEUR.

Comment cela?

L'AUTEUR, à lui-même.

Oui... Ce serait bizarre.

L'ÉDITEUR, sur le gril de l'impatience, comme dirait Murger.

Expliquez-vous.

L'AUTEUR.

Après cela, peut-être n'y consentira-t-il pas... Écoutez. Berdriquet a de l'imagination, dites-vous?

L'ÉDITEUR.

Incommensurablement.

L'AUTEUR.

De l'esprit?

L'ÉDITEUR.

Trop.

L'AUTEUR.

Des passions?

L'ÉDITEUR.

Toutes.

L'AUTEUR.

Eh bien! donnez-moi Berdriquet.

L'ÉDITEUR, stupéfait.

Que je vous donne mon neveu ?

L'AUTEUR.

Sans doute.

L'ÉDITEUR.

Et... pourquoi faire ?

L'AUTEUR.

Comment, vous ne comprenez pas ?

L'ÉDITEUR.

Du tout.

L'AUTEUR.

Pour faire du roman. Rien de plus naturel.

L'ÉDITEUR.

Allons donc !

L'AUTEUR.

Vous ne comprenez pas que, puisque son imagination est si facile, je la mettrai à même de se développer dans un plus large cercle; — que, puisqu'il ne demande que hasards et aventures, je lui fournirai des aventures et des hasards.

L'ÉDITEUR.

Eh bien ! et vous ?

L'AUTEUR.

Moi ? je le regarderai faire.

L'ÉDITEUR.

Ah bah !

L'AUTEUR.

Berdriquet sera un acteur qui ne jouera que par moi et pour moi. — Une fois en scène, je le daguerréotyperai.

L'ÉDITEUR.

Ce sera curieux.

L'AUTEUR.

Vous rappelez-vous par hasard la fable de l'aveugle, qui marche pour le paralytique — et du paralytique qui voit pour l'aveugle ?

L'ÉDITEUR.

Oui.

L'AUTEUR.

Il en sera de même pour nous deux. Il vivra pour moi et j'écrirai pour lui. Il sera l'idée et je serai la plume ; à nous deux nous ferons peut-être un romancier complet.

L'ÉDITEUR, sautant au cou de l'auteur.

Bravo ! mon cher Isidore ! vous venez de me sauver la vie !...

L'AUTEUR.

Que vous semble de mon projet ?

L'ÉDITEUR.

Sublime ! digne de vous, enfin! Hâtons-nous d'être les premiers à l'exploiter.

L'AUTEUR.

Vous consentez donc ?

L'ÉDITEUR.

Belle demande!

L'AUTEUR.

Mais lui... le héros ?

L'ÉDITEUR.

C'est mon affaire. Berdriquet sera chez vous demain, à midi.

L'AUTEUR.

J'y compte.

L'ÉDITEUR.

C'est comme si vous aviez mon neveu.

L'AUTEUR.

C'est comme si vous aviez votre roman.

II

Le lendemain, — à l'heure dite, — Berdriquet fut *livré* à son propriétaire.

Le matin, son oncle l'avait mandé dans son cabinet et lui avait tenu le discours suivant :

— Mon cher neveu, j'ai été longtemps pour toi un oncle sévère, j'en conviens. Je n'ai pas toujours eu

pour tes fredaines l'indulgence que tu étais en droit d'attendre du frère de ta mère. Désormais je veux changer de conduite à ton égard, et, puisqu'il faut que jeunesse se passe, passe donc la tienne comme tu l'entendras, et le plus joyeusement possible. Un de mes amis, que tu vas aller trouver et qui te porte un grand intérêt, t'ouvrira un crédit suffisant à satisfaire ton inclination pour les plaisirs. Tu as l'esprit vif, les goûts romanesques, — arrange ta vie de la façon la plus originale que tu pourras. Aime, joue, bois, — cela ne me regarde plus; c'est l'affaire de ton nouveau patron.

Berdriquet demeura étourdi.

Il fixa son oncle avec inquiétude, comme s'il eût craint un dérangement de ses facultés.

— Parlez-vous sérieusement? lui demanda-t-il.

— Très-sérieusement.

— Que j'arrange ma vie de la façon la plus originale!... que j'aime, que je boive, que je joue, — c'est l'affaire de mon patron?

— Oui, mon ami.

— C'est merveilleux!

— Je le crois bien.

— Et quel est, s'il vous plaît, le nom de cet étrange personnage?

— M. Isidore Mongeard.

Berdriquet laissa échapper une exclamation de surprise.

— Isidore Mongeard! s'écria-t-il, Mongeard le romancier?...

— Tu l'as dit.

— Un petit? un gros? un décoré?

— Précisément.

— Et c'est M. Isidore Mongeard qui veut bien ?...

— Sans doute. Cela te déplaît?

— Du tout, mon oncle, au contraire... c'est que...

— Serait-ce par hasard un de tes créanciers?

— Quelle idée!

— Alors qu'est-ce donc qui t'arrête?

— Rien, mon oncle, absolument rien. Je suis prêt à contenter vos désirs et à me rendre à l'instant auprès de M. Isidore.

— A la bonne heure.

« Berdriquet, — et je regrette sincèrement que » mon héros s'appelât ainsi, dans la crainte que le » lecteur ne suppose que ce soit un nom cherché » avec une intention d'originalité, — Berdriquet, » dis-je, était un grand jeune homme au teint brun, » à la forte poitrine. Il y avait à la fois du Bacchus » indien et de l'officier d'Afrique dans les lignes vi» goureusement creusées de sa physionomie et dans » l'épanouissement de ces larges ombres qui en tem» péraient l'expression peut-être un peu commune. » — Son front, splendidement découvert, semblait » recéler une pensée vaillante. — De ses yeux sombres » et voilés jaillissait par intervalles une lueur fauve

» qu'on eût dit échappée à quelque soupirail. Les » extrémités de ses noirs sourcils rappelaient en se » rejoignant les froncements traditionnels de Jupiter » et de Napoléon. Une moustache touffue et recour- » bée tranchait sur l'espace compris entre le nez,— » qui faisait souvenir des aquilins les plus célèbres, » — et la lèvre supérieure, où l'ironie se tordait à » chaque coin.

» Le costume de Berdriquet — lorsque Berdriquet » m'apparut pour la première fois — était en complète » désharmonie avec la beauté sévère de sa figure. » C'est ainsi qu'il portait un de ces affreux petits ha- » bits à la mode dont les pans ridiculement châtrés » se livraient derrière lui à une sarabande continuelle » — et, au lieu de chapeau, un cylindre de feutre » terminé à sa partie inférieure par un très-fort ourlet. » Un pantalon, dit de Cosaque, et une cravate roulée » en bout de corde composaient le reste de son ajus- » tement... »

Cette tartine n'est pas de moi, — elle appartient à M. Isidore Mongeard, qui, dans ce moment, ne se sentait pas de joie de posséder son héros et qui l'examinait sous tous les aspects avec une satisfaction mal contenue.

Après avoir — instantanément — tiré de son portrait une vingtaine de pages environ, ce qui était déjà fort joli pour une première séance, il se hâta de fermer son manuscrit, et, s'adressant d'un air curieux à Berdriquet :

— Çà, lui dit-il, maintenant que vous voilà *posé*, qu'est-ce que vous comptez faire?

— Ce que je compte faire? répéta Berdriquet.

— Oui!

— Tout ce que vous voudrez.

— Permettez, dit l'homme de lettres en souriant, si j'avais l'idée d'ordonner quelque chose à quelqu'un, je n'aurais besoin de personne. C'est à vous d'imaginer un incident imprévu.

— Ah! bon, bon, je comprends...

— Voyons donc.

— Eh bien, reprit Berdriquet, — après un temps de méditation, — si nous allions dîner?

— Dîner!

— Pour commencer. Moi, d'abord, il me faut toujours une petite pointe pour avoir de l'imaginative.

— Soit! Vous voulez sans doute un bouge dans le goût de Régnier, un cabaret effroyablement borgne, avec des voix rauques et des nappes rougies? — Fort bien. Trente lignes de clair-obscur et de tons flamands, ajouta le romancier par manière d'aparté.

— Pouah! s'écria Berdriquet; est-ce que l'on dîne ainsi dans vos ouvrages? Mais vous ne connaissez rien alors à la cuisine littéraire.

— Diable! vous entendez le roman en grand, à ce qu'il paraît. Allons au Palais-Royal.

Le dîner fut des plus gais. Berdriquet avait une verve facile et communicatrice, avec laquelle il se grisait lui-même. Ses mots, qui eussent demandé un

triage sévère, partaient de droite et de gauche comme des coups de pistolet. M. Mongeard en eut les oreilles meurtries.

Vers la fin du dessert, il tira son album et écrivit les lignes suivantes :

« La nature de Berdriquet était une nature aussi » puissante que gracieuse. Il n'aurait peut-être pas as- » sommé un bœuf,— mais, à coup sûr, il l'eût mangé. » Majestueusement renversé sur sa chaise, la serviette » agrafée en guise de jabot, il savourait avec délices » une tasse de café brûlant. Le plaisir resplendissait » sur son visage. Ses lèvres respiraient cette sensua- » lité de bon goût qui ne se retrouve que dans les » grands voluptueux de l'histoire.— Son œil avait les » facettes étincelantes d'un bouchon de carafe en » cristal. »

— Bravo ! brava ! mon cher romancier ! c'est magnifique ! s'écria Berdriquet.

— Vous trouvez ?

— Je vous prédis trois éditions avant un mois. — A votre santé !

M. Mongeard fit porter la carte, — qui s'élevait à cinquante francs, — sur le compte de l'éditeur. Puis, ayant pris *son sujet* sous le bras, il l'emmena dans le jardin.

— Ah çà ! mon cher Berdriquet, commença-t-il, il ne s'agit plus de perdre notre temps. Nous nous sommes assez promenés dans le long et le large des préliminaires. Arrivons à l'action.

— Je le veux bien.

— Voici précisément le crépuscule, *qui favorise folle entreprise*, comme on dirait à l'Opéra-Comique. Tranchez donc dans le vif.

— Si je cassais quelques vitres pour me faire la main ?

— C'est assez OEil-de-bœuf, je ne dis pas. Mais l'entourage n'est plus le même qu'autrefois. Le guet est mort. Le violon et les sergents de ville détruiraient toute l'harmonie de votre couleur locale.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Tenez, arrangez-moi plutôt un bon petit duel pour entrer en matière. Les flanconnades sont toujours demandées. Marchez sur le pied du premier quidam qui se trouvera sur votre passage, et fourrez-lui plusieurs centimètres d'acier dans le ventre. Hein ?

Berdriquet fit la grimace, et regarda le bout de ses bottes.

— Si vous voulez m'en croire, répondit-il, nous réserverons cela pour le second volume. Car enfin, en supposant ce qui pourrait fort bien arriver, où en serait votre roman si j'étais tué dès le premier chapitre ?

— Cette raison est concluante, et je n'y avais pas songé. Voyons autre chose alors.

— Je vote plutôt pour une excursion au Château-Rouge ou au Ranelagh. Nous ne pouvons manquer

d'y rencontrer des femmes charmantes, et là, l'occasion...

— L'herbe tendre...

— Et le diable aussi me poussant...

— Sur l'air du *tra la la.* — Peuh! c'est Paul de Kock en diable. Gardons-nous du flan, ou nous aurions toutes les peines du monde à nous en tirer. Autre chose.

— Eh bien, achetons des gants et allons à l'Opéra. Vous me présenterez à une duchesse, — la première Campo-Mayor ou Villaréal.

— Pour filer six mois de parfait amour et être mis ensuite à la porte par le mari? Temps perdu, mon cher. Autre chose, répéta le romancier.

— Autre chose... autre chose... C'est que je ne trouve plus rien.

— Vous voulez plaisanter.

— D'honneur, je me creuse inutilement la cervelle.

— Mais alors je suis tout seul aussi avancé que dans votre compagnie, et votre oncle n'avait pas besoin de vous adresser à moi.

Ils marchèrent pendant quelque temps en silence. Berdriquet, les mains dans ses poches, sifflotait une ballade érotique du quartier latin. — M. Mongeard le regardait avec anxiété.

Tout à coup, en passant devant la cour des Messageries, celui-ci partit d'une exclamation :

— Parbleu! mon gaillard, voilà votre affaire!

— Qu'est-ce que c'est? demanda Berdriquet.

— Vous ne devinez pas?

— Non.

— Vous êtes un homme lassé, blasé, ennuyé, n'est-ce pas? Tout vous obsède, vous ne savez que faire de votre pensée et de votre corps. Eh bien, prenez la poste et allez vous promener.

— Me promener... où celà?

— Partout où vous voudrez, en province, par exemple. Vous pénétrerez dans les familles; nous peindrons des intérieurs domestiques, nous ferons du drame bourgeois, des grandes et des petites bretêches. — Rien ne me retient à Paris, je peux donc facilement vous accompagner.

— Ah! oui... mais c'est que je ne peux pas, moi.

— Pourquoi donc?

— J'ai des affaires à terminer ici.

— Des affaires de cœur? dit vivement le romancier.

— Oh! non, non, — répondit aussi vivement que lui Berdriquet, — des affaires... d'argent.

— Des dettes, peut-être? Bah! si ce n'est que cela, votre oncle se chargera de les arranger, je vous le promets.

— C'est que... ce ne sont pas des dettes non plus, dit Berdriquet un peu embarrassé.

— Qu'est-ce donc, alors?

— C'est...

— C'est?

— ... Un procès.

— Ah! un procès... dans ce cas, c'est différent. — Ouais! se dit tout bas M. Mongeard en le guignant avec méfiance, n'y aurait-il pas quelque mystère là-dessous? J'y aurai l'œil.

Il lui soumit encore quelques nouvelles propositions, qui partagèrent le sort des précédentes. Bonne ou mauvaise, Berdriquet avait une raison pour chacune.

— Il ne voulut pas escalader une muraille hérissée de pointes de fer; — il craignait de s'enrhumer en passant la nuit à jouer de la guitare sous une jalousie, — et il refusa obstinément de recevoir, à l'instar d'Antony, le timon d'une calèche en pleine poitrine.

En revanche, il proposa à son romancier — une partie de dominos au café Turc.

M. Mongeard accepta, de guerre lasse.

Mais, comme il fut complétement battu sur tous les points, sa mauvaise humeur ne fit qu'empirer. Berdriquet, pour le consoler, lui jura de commencer le lendemain — la nuit portant conseil — les premières scènes de son roman.

A dix heures et demie, tous les deux quittèrent le café.

Une fois sur les boulevards, Berdriquet s'arrêta, serra avec effusion la main à M. Mongeard et lui souhaita le bonsoir.

— Où allez-vous donc? lui demanda celui-ci.

— Je rentre chez moi.

— Vous ne demeurez plus chez vous, mon cher.

— Comment?

— J'ai un appartement délicieux à vous offrir, à côté du mien.

— Une semblable attention...

— Est dans nos conditions avec votre oncle.

— Mais je ne sais si je dois...

— Non, vous ne devez plus rien. Votre oncle a soldé vos trois mois d'arriéré.

— Cependant...

— Venez donc et ne faites pas l'enfant. D'ailleurs, votre mobilier a été transporté chez moi. Il y a force majeure.

Berdriquet était stupéfait.

Il se laissa entraîner d'un air visiblement contrarié, en maudissant les précautions officieuses de son oncle.

De son côté, M. Mongeard était considérablement revenu de son enthousiasme à propos de son sujet. Aussi, en arrivant à leur domicile commun, ne fût-ce qu'avec une extrême froideur — et un long soupir — qu'il lui souhaita le bonsoir, après lui avoir indiqué sa chambre.

— Ma foi! se dit-il, si ce Berdriquet ne me taille pas plus de besogne que cela, je le renverrai demain fort poliment à mon éditeur.

En proie à ces fâcheuses pensées, M. Mongeard chercha vainement le repos. Il se tourna et se retourna cent fois dans son lit. Le Sommeil semblait fuir ses paupières. En dernier ressort, il essaya d'une invocation à ce dieu, retapée des poëtes grecs par

M. F. Ponsard, membre du conseil général de l'Isère.

Pendant qu'il aspirait à lentes doses les émanations somnifères de ces alexandrins, — il s'étonna d'entendre encore du bruit dans la chambre de Berdriquet. Le souvenir de ses hésitations et de son embarras lui revint en mémoire, et, la curiosité l'aiguillonnant de ses flèches les plus pointues, — il se leva avec la précaution de Psyché allant surprendre l'Amour, — et apposa un œil indiscret à l'huis de la serrure...

Quel ne fut pas son étonnement, en apercevant son héros frisé et pommadé comme pour un bal du faubourg Saint-Germain, et s'occupant devant la glace à faire entrer ses doigts dans des gants parfaitement jaunes.

M. Isidore Mongeard faillit en être renversé ; mais il se hâta de reprendre ses sens et son poste d'observation.

Berdriquet apportait en ce moment les derniers soins à sa toilette. Il lissait son chapeau, tordait sa moustache, se souriait avec grâce. On eût dit un amoureux se disposant à entrer en scène pour aller chanter un couplet.

Après deux secondes d'une souriante méditation, il prit une canne à pomme d'or, pirouetta sur lui-même comme un marquis — et franchit d'un pied de sylphe le seuil de la porte...

M. Mongeard resta quelques instants sous le poids d'une surprise furieuse et concentrée. Toutefois, en

entendant le bruit de la porte cochère qui se refermait avec pesanteur, — il parut se raviser. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il passa un pantalon et un habit, — et il se mit à courir après son roman qui s'enfuyait.

III

— Ah çà! où allez-vous, monsieur? s'écria-t-il essoufflé, en rejoignant Berdriquet au milieu de la rue.

Berdriquet se retourna, pétrifié.

— Qu'est-ce que c'est qu'une pareille conduite? Que veulent dire ces cachotteries, ces escapades? Comment! lorsque je vous crois couché, songeant aux événements du lendemain, voilà que vous vous esquivez comme un écolier, pour aller battre le pavé de Paris! — M'expliquerez-vous ce que cela signifie, monsieur?

Et le romancier, saisissant son héros au collet, le ramenait malgré lui sur ses pas.

— Le plus beau de votre histoire sans doute, un rendez-vous, un adultère peut-être... allons, racontez-moi tout en confidence: nous déguiserons les noms, et nous ferons passer l'aventure sous la Restauration.

— Mais, monsieur...vous vous trompez.

— A d'autres!

— Je vous proteste qu'il n'y a pas un mot de vrai dans vos suppositions.

— On ne me dupe pas de la sorte.

— Je sortais pour prendre l'air, pas autre chose.

— Ah !

Ils étaient revenus. Un vif mécontentement se peignait sur les traits de Berdriquet, — mais M. Mongeard, en diplomate, feignit de ne point s'en apercevoir, et l'accompagna lui-même jusque dans son appartement, où il l'enferma, cette fois, à double tour, et dont il eut soin de mettre la clef dans sa poche.

Après quoi, libre d'inquiétudes, il revint se coucher, et s'endormit en rêvant à une énorme publication en trente volumes, d'une conception tout à fait neuve, et intitulée : *les Mystères de Berdriquet*.

Le lendemain matin fut vraiment un beau jour pour M. Isidore Mongeard. Le soleil s'était levé dans toute sa magnificence printanière. — Le front limpide et le cœur épanoui, le romancier fit, à cette occasion, trois pages de style sur la nature, — les feuillages, — et les petits oiseaux. Couic ! couic !

Au déjeuner, il enveloppa Berdriquet d'un réseau d'attentions gracieuses et de soins charmants, — qui, malheureusement, s'en vinrent tous échouer devant une insensibilité parfaite. Berdriquet lui gardait rancune, et paraissait plus que jamais disposé à rester muré dans son secret.

M. Mongeard ne se rebuta pas au premier choc. Il fit comme ces assiégeants qui tournent longtemps

autour d'une citadelle, afin d'en découvrir les endroits mal gardés, préférant la ruse à la force.

— Berdriquet, lui dit-il de l'intonation la plus insinuante, malgré votre fugue d'hier, vous devez vous apercevoir que l'intérêt réel que je vous porte n'a pas diminué. Au contraire : je me suis de nouveau efforcé à vous venir en aide, et, dans cette intention, je crois avoir mis la main sur l'idée qu'il nous faut...

Berdriquet hocha la tête à ce préambule.

— Vous ne voulez pas vous battre dans la crainte d'être tué, — continua M. Mongeard, qui ne s'arrêta pas à ce mouvement ; — vous ne voulez pas voyager, dans la crainte, sans doute, de ne plus revenir. Je conçois vos scrupules et je les apprécie. Aussi mon idée vous ira comme un gant ; avec elle, vous n'aurez à courir aucun risque de ce genre. Je veux vous marier.

— Me marier !

— Suivez bien mon raisonnement. — D'abord, vous vous mettrez en quête de la demoiselle ou de la dame. — Là, silhouettes de petites pensionnaires ou variétés de jeunes veuves. — Votre choix arrêté, j'analyse à la loupe les progrès, la marche et les développements de votre passion. — Ici, études morales, perturbations intellectuelles, chapitre de la sympathie, etc. — En ma qualité de témoin, je signe au contrat, et vous me présentez aux parents de votre femme, dont les portraits me fournissent un délicieux musée de grotesques.

— De grotesques !...

— Enfin, une fois marié...

— Une fois marié ?

— Eh bien ! nous nous arrangerons de manière à vous procurer quelque désagrément conjugal... un *flagrante delicto* des plus piquants, qui nous conduira insensiblement à la conclusion de nos deux volumes.

Berdriquet le regarda, comme pour s'assurer qu'il ne se moquait pas de lui.

— Qu'en pensez-vous? reprit le romancier d'un air de triomphe.

— Merci ! Je ne veux pas me marier.

— J'en étais sûr, murmura M. Mongeard. Il y a quelque bonne amourette sous jeu.

— Mais enfin, savez-vous, mon cher, continua-t-il haute voix, que vous êtes bien difficile. Rien ne vous convient, rien ne vous sourit. Auriez-vous, par hasard, de votre côté, quelque projet à me communiquer?

— Oui. J'ai songé à une chose.

— Bah ! et à quoi, s'il vous plaît ?

— J'ai songé tout simplement à m'en aller.

— Répétez ! s'écria M. Mongeard en faisant un bond.

— A m'en aller, articula tranquillement Berdriquet. Depuis hier, voyez-vous, j'ai fait de nombreuses réflexions, d'où j'ai conclu que ce qu'il y avait de mieux pour l'un et pour l'autre, c'était d'arrêter notre collaboration aux premières pages. Vos idées de roman finiraient par me briser la tête. J'ai

de la gaieté, c'est vrai ; de l'imagination, on le dit : mais je suis un peu comme les enfants, je ne peux rien faire lorsque je sais qu'on me regarde.

— Y pensez-vous ? dit le romancier, qui voyait avec terreur ses deux volumes lui glisser entre les doigts.

— Ma résolution est irrévocablement prise.

— Mais vous ne pouvez pas vous en aller ainsi.

— Votre aimable insistance est inutile, je vous en préviens.

— Cependant...

— Dans quelques heures, j'aurai l'honneur de venir prendre congé de vous.

Berdriquet accompagna ces paroles d'un salut majestueux, — et rentra dans son appartement.

— Parbleu ! se dit le romancier en le suivant des yeux, je saurai le mot de cette énigme, ou j'y perdrai mon nom...

Et, appliquant, comme la veille, son regard au trou de la serrure, il aperçut Berdriquet qui écrivait.

Il sonna son valet de chambre, et engagea avec lui le colloque suivant :

— Oscar !

— Monsieur ?

— Tu es un drôle d'intelligence et quasi d'esprit.

— Monsieur me flatte.

— Point. Mais je veux te voir à l'œuvre.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un homme qui est là-dedans et qui écrit une lettre.

— Je comprends.

— Qu'est-ce que tu comprends?

— Dame!... monsieur, je ne sais pas.

— Il me faut cette lettre à tout prix. Je te laisse le choix des moyens : la ruse ou la force, les menottes ou le narcotique, l'ancien ou le nouveau répertoire.

— Oui, monsieur.

— Si tu réussis, je ne te nomme plus désormais que Frontin, et je double tes gages.

Le valet s'inclina et sortit.

— Vertubleu! dit le romancier en se frottant les mains avec jubilation, je crois que me voici moi-même à la tête d'une petite intrigue assez congrûment menée. C'est du Marivaux tout pur, ou la peste m'étouffe!

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, que le valet rentra, tenant en main la lettre de Berdriquet.

M. Isidore Mongeard recula d'admiration.

— Tu as du Figaro dans les veines! s'écria-t-il. Par quel enchantement es-tu parvenu à te procurer subito cette épître?

— Ce monsieur me l'a remise lui-même, avec ordre de la porter à son adresse.

— Je rabats un peu de mon opinion sur ton mérite. C'est égal, je tiendrai mes promesses. Songe que tu ne t'appelles plus maintenant que Frontin.

Une fois seul, le romancier, sans s'arrêter aux

conséquences de cette turpitude, — s'empressa de décacheter la lettre de Berdriquet, et lut avidement ces quelques lignes :

« Chère belle, — un incident, dont le récit ne pourra manquer de vous égayer, m'a privé du plaisir d'aller vous rendre mes hommages. Attendez-moi ce soir comme à l'ordinaire, vers neuf heures, et comptez, cette fois, sur une exactitude royale. — Mille baisers d'amour sur vos blanches mains.

» ARTHUR DE BEAUSÉJOUR. »

— Arthur de Beauséjour! fit le romancier; un pseudonyme aristocratique! c'est ravissant de rouerie! — Voyons maintenant la suscription : « A madame, madame la baronne de Lammermoor, rue Richer, 19. » — De plus en plus fort! D'honneur, je suis sur la voie du plus délicieux proverbe qui se puisse imaginer... — Mascarille et Cathos, je gage, métamorphosés en vicomte et en baronne... Ah! ah! ah!

Mais M. Mongeard réprima presque aussitôt les éclats brusques de sa gaieté; — le dos renversé sur son fauteuil, une jambe et les deux bras en l'air, il s'immobilisa soudainement dans cette pose, comme s'il eût été frappé d'une crampe.

C'est qu'une idée venait de surgir dans son esprit!

— Si je prenais la place de Berdriquet? s'était-il dit; ce serait d'une adorable scélératesse. Un tour

digne des don Juan et des Fronsac ! Jouer moi-même un rôle dans mon roman, quelle tentation ! — Après tout, continua-t-il, puisque j'ai tant fait que d'intercepter sa lettre, pourquoi ne jouirais-je pas jusqu'au bout de cet abus de confiance ?... Allons, allons, c'est décidé ! je ne suis plus ce soir M. Isidore Mongeard, je suis M. Arthur de Beauséjour... — Frontin !

— Monsieur ?

— Écoute avec attention ce que je m'en vais te dire.

Sur ce, empoignant vigoureusement la main de son valet de chambre, à la manière des acteurs des boulevards, il lui fit faire quelques pas en avant et lui hurla sourdement ces mots dans l'oreille :

— Il y a ici une volonté qui gêne ma volonté, une liberté qui enchaîne ma liberté. Sur deux que nous sommes, un seul doit passer par le chemin où je m'engage. Il ne faut pas que cet homme sorte de cette chambre !

— Cela suffit, monsieur, dit le domestique en essayant de dégager sa main de l'étreinte de son maître.

— Malheureux ! que vas-tu faire ? s'écria le romancier ; pas de sang inutile, au moins !

— Soyez tranquille, monsieur, je vais mettre le verrou.

— A la bonne heure, Frontin.

M. Mongeard, ce jour-là, changea six fois de costume. Il avait fait porter la lettre de Berdriquet à

Mme la baronne de Lammermoor, et attendait avec impatience l'heure de se rendre chez elle. — Ce fut donc avec un vif contentement qu'il accueillit l'instant où, selon l'expression du poëte, les ombres répandues

Du faîte des maisons descendent dans les rues.

— Vêtirai-je un manteau couleur de muraille? se demanda-t-il en réfléchissant; non, il vaut mieux ménager nos nuances et les graduer. Contentons-nous pour aujourd'hui de mon poignard et de ma canne à épée.

— Ainsi, reprit-il en se retournant vers son valet, tu es certain que Berdriquet ne peut sortir ?

— J'en réponds.

— Sa fenêtre n'est pas grillée, cependant.

— Trois étages donnant sur une cour avec puits.

— C'est bien, Frontin. Je vais en rendez-vous, Frontin. Je te permets de te griser, Frontin.

Et M. Isidore Mongeard sortit de chez lui, en affectant les airs évaporés de la Régence, et fredonnant l'*Andalouse* de Monpou. — Son pas était léger comme le pas d'une grisette à jeun. Il rasait l'asphalte du bout de sa botte vernie, et faisait tournoyer à six pouces au-dessus de sa tête un petit jonc. Sa figure radieuse, sur laquelle flamboyait un immense sourire, semblait dire à tous les passants : Je vais à un rendez-vous d'amour chez madame la baronne de Lammermoor, rue Richer, 19.

— C'est égal, pensait-il parfois en se grattant l'oreille, c'est furieusement immoral pour un homme marié... Après tout, je ne le suis presque plus... et puis, d'ailleurs, tant pis pour les scrupules!

Ce fut dans ces dispositions qu'il arriva devant l'hôtel de madame la baronne. Mais là, il s'aperçut qu'il n'était tout au plus que huit heures, et il résolut de se promener quelques instants encore avant d'entrer. A le voir affecter des poses tristes, et lever langoureusement les yeux au ciel, il n'est personne qui ne l'eût pris pour un hidalgo de la Castille-Vieille,

— O ma tant douce jeunesse! disait-il en poussant des soupirs aux fenêtres, — ma jeunesse si vite évanouie, si vite effeuillée, t'aurais-je donc ressaisie dans ta fleur? O mes premières émotions et mes premiers frémissements! vous voilà donc revenus en foule, comme aux beaux jours de mes vingt ans? — Et vous toutes, ô mes charmantes maîtresses, mes belles échevelées, Sophie, Emma, Rosalinde, vous à qui j'ai donné tout l'amour de mon cœur, est-ce vous, est-ce vous que je revois? Est-ce votre voix si pure qui murmure encore à mon côté? Sont-ce vos boucles soyeuses qui flottent de nouveau sur mon front? — Folles et blanches visions, qui tournoyiez jadis autour du soleil de mon printemps, revenez aujourd'hui danser au clair de lune de mon âge mûr!...

En ce moment, une horloge sonna neuf heures.

— Madame la baronne de Lammermoor? demanda

le romancier, en se précipitant comme une avalanche dans la loge du concierge.

— Au quatrième, répondit-on.

Deux secondes suffirent pour s'y transporter. Là, sa main agita discrètement un cordon, — et il avança aussitôt la tête dans l'entre-bâillement de la porte.

— Est-ce vous, de Beauséjour ? dit une petite voix.

Un cri de surprise partit de la poitrine de M. Isidore Mongeard, qui recula de trois pas, — en reconnaissant dans cette baronne de Lammermoor — l'ancienne figurante de la Renaissance, — Félicia, — sa femme !

VI

M..., libraire-éditeur, rue des Beaux-Arts, reçut le lendemain matin une lettre de M. Isidore Mongeard, dans laquelle celui-ci lui annonçait son prochain départ pour Inspruck, avec l'intention d'y achever un roman tyrolien, intitulé : *La! la! itou!*

Quant à Berdriquet, — rendu immédiatement à la liberté, il ne songea jamais à demander raison de la violence qui lui avait été faite.

— C'est singulier, lui dit un jour son oncle ; — moi qu croyais si bien que tu lui aurais joué quelque joli roman. Je me suis bien trompé.

— Non, mon cher oncle, vous ne vous êtes pas trompé, lui répondit Berdriquet ; je lui en ai joué un, en effet, et tel que vous le désiriez, — mais c'est le seul qu'il n'écrira pas.

CHAPITRE XIV.

Digression. — Influence des feuilles publiques. — TACITE ET SON JOURNALISTE, histoire qui fait pendant à la précédente.

— C'est assez drôle, dit M. de Cupidon ; et je commence à croire que la vie littéraire est ce qu'il y a de plus plaisant dans votre dix-neuvième siècle.

— Vous ne vous trompez pas, dit Justin Ronan.

— Une seule chose m'étonne ; c'est l'importance que l'on paraît accorder aux journaux et aux journalistes, bien qu'ils soient manifestement soudoyés pour exprimer telle ou telle opinion.

— Que voulez-vous? répondis-je ; en France, on a des paresses singulières, et l'on ne fait par soi-même que le moins de chose possible. Les journalistes sont en politique ce que les *claqueurs* sont au théâtre : ils vous dispensent de penser, comme les autres vous dispensent d'applaudir.

— Oui, ajouta M. de Cupidon, c'est toujours le

système de ce Turc, qui disait : Comment ! vous avez des domestiques, et vous dansez *vous-même !*

— Cette influence des journaux, continua Justin Ronan, dépasse d'ailleurs toutes les idées que vous pouvez vous en faire ; et pour servir de pendant à l'histoire de *Berdriquet et son romancier* que Monselet vient de nous dire, je vais, moi, vous raconter l'histoire de *Tacite et son journaliste.*

— Tacite ! fit M. de Cupidon, étonné.

— C'est, si vous le voulez bien, le pseudonyme sous lequel je désignerai un de mes amis, écrivain de mérite et garçon de cœur, s'il en est.

— Va pour Tacite, dîmes-nous.

Évidemment, Justin Ronan cherchait un exorde.

— Vous vous rappelez, nous dit-il, un bruit qui a couru pendant quelque temps : selon les journaux, un de nos meilleurs poëtes, Brizeux, l'auteur de *Marie* et des *Bretons*, venait de se faire moine en Italie. Moine de quel monastère ? la chronique oublia de le dire. Cela me fait souvenir du temps où les gazettes criaient à qui les voulait entendre que M. Gustave Planche s'était fait premier ténor au théâtre de San Carlo. — Hélas ! toutes ces fadaises répétées et amplifiées font souvent plus pour l'éclat d'un nom que les appréciations sérieuses et les articles de revues. Qui osera soutenir que le pantalon de George Sand n'entre pas pour moitié dans les succès de l'auteur de *Valentine*, — et que la petite chanteuse de café n'a

pas contribué à l'engouement du public pour la tragédienne Rachel?

Or, mon ami Tacite racontait un matin ses déboires à un journaliste influent.

— Vous vous plaignez de n'être pas célèbre, répondait celui-ci; eh! qu'avez-vous donc tant fait pour l'être? Vous avez eu du talent; la belle avance! Mais examinez-vous, mon cher, et dites-moi, s'il vous plaît, ce que vous avez de remarquable en vous et sur vous. Vous êtes vêtu avec une propreté digne d'un parfait commerçant de la rue du Mail; vos favoris sont taillés à pans symétriques, et votre chapeau reluit. Est-ce là, je vous le demande, la tenue convenable à un homme célèbre? Regardez, au contraire, celles de nos illustrations qui font votre envie; chacune d'elles a quelque chose qui force votre regard, attire votre attention : Méry porte six manteaux superposés; Gautier a un burnous blanc; Castil-Blaze a un chapeau d'Avignon. Ne vous étonnez donc point de passer tellement inaperçu, vous qui n'avez que ce qu'ont tous les autres. La gloire est une courtisane qui aime à voir ses amants revêtus des livrées les plus folles.

Tacite n'était pas médiocrement étonné; malgré lui, il lui répugnait de s'associer à ce qu'il nommait des mascarades. Il l'avoua au journaliste.

— Défaites vous de cette candeur, secouez cette répugnance, mon cher. Alcibiade était tout aussi Athénien que vous pouvez l'être, et Alcibiade cou-

pait la queue de son chien. Mascarades ! dites-vous. Eh! mon Dieu, un peu plus, un peu moins, ne sommes-nous pas tous, en effet, de la grande famille des comédiens et des enfarinés, nous, les poëtes, les peintres et les musiciens? C'est votre habit noir qui est un déguisement. Si Janin l'osait, il sortirait en plein jour avec son bonnet de coton. En vérité, je vous le dis, essayez de devenir célèbre par tout autre chose que par votre talent. L'homme fera lire le livre. En attendant, sauvez des cuirassiers comme Alphonse Karr, ou faites des petits pains comme Reboul. Cela vaudra mieux pour vous.

Et comme Tacite ne paraissait pas se rendre à ces raisonnements qui sentaient le paradoxe :

— Allons! dit le journaliste en souriant et en lui frappant sur l'épaule; je vois bien qu'il faut que je me mêle un peu de votre affaire. Soyez tranquille, je vais mettre la main à la pâte. Trois mois ne se passeront pas avant que vous ne soyez propriétaire comme Crédeville.

— Comment allez-vous faire ?

— Rentrez chez vous et ne vous inquiétez de rien.

— Soit. Quel livre faut-il que je commence, alors?

— N'en commencez aucun ; c'est inutile.

Là-dessus ils se séparèrent, Tacite, toujours incrédule comme un exemplaire du *Dictionnaire philosophique*, et n'acceptant les paroles du journaliste que sous bénéfice d'inventaire.

Trois jours après, il avait entièrement perdu la

mémoire de cet entretien, lorsqu'en ouvrant une gazette, ses yeux furent attirés par l'article que voici : — « On s'entretient beaucoup, dans le monde des arts et dans le monde du monde, d'un singulier pari gagné ces jours derniers par son auteur. Le jeune écrivain Tacite de K..., si connu par ses excentricités de toute nature, a gagé de louer tous les joueurs d'orgues de Paris et d'exécuter à leur tête une promenade triomphale et musicale. C'est ce qu'il a accompli mercredi sur tout le parcours des boulevards, depuis la place de la Bastille jusqu'à la Madeleine, au milieu d'un concours immense de spectateurs. »

Après quelques minutes données à une surprise bien légitime, Tacite, devinant d'où le coup était parti, courut immédiatement chez le journaliste à qui il exprima en termes assez vifs son mécontentement :

— Vous me livrez au ridicule ! lui dit-il, vous faites de moi un objet de risée, un bouffon !

— D'accord. Mais je vous fais célèbre.

— Eh ! ce n'est pas la célébrité de Bobèche que je brigue !

— Vous êtes bien dégoûté.

— Encore si vous aviez trouvé autre chose; mais cette promenade à travers Paris...

— Cette promenade est renouvelée de M. de Saint-Cricq, qui loua un jour tous les fiacres, et qui monta

sur le siége du premier, d'où il jetait des fleurs sur les balcons aux dames de sa connaissance.

— Au moment, dit Tacite, où j'allais obtenir une mission du gouvernement!

— Votre mission ne vous aurait pas fait faire un pas de plus vers la célébrité.

Tacite sortit de chez le journaliste, à demi ébranlé, et se demandant si, en effet, la réclame n'était pas comme cette lance souveraine qui guérissait les blessures qu'elle faisait.

Fidèle à son système, pendant l'année qui suivit, le journaliste ne cessa de mettre Tacite à toutes les sauces de la réclame. Il ne lui en fit pas grâce d'une seule. Il le fit tour à tour attaquer en chaise de poste par des bandits; enlever aux eaux par une princesse palatine; héritier de quelques millions et d'une galerie de tableaux; puis se ruiner pour des cantatrices fameuses.

A chaque nouvelle invention de ce genre, Tacite faisait un soubresaut; mais, en fin de compte, il se résignait, car toutes ces balivernes commençaient à apporter leur bénéfice, et, à force de courir les journaux, sa réputation avait fait boule de neige.

Depuis quelques mois cependant, le journaliste gardait le silence. Avait-il oublié son protégé? Non; il préparait un coup de maître.

A peu de jours de là, on lisait ceci dans une feuille du matin : « — Un procès récent vient de dévoiler une de ces supercheries littéraires, si fort en usage

aujourd'hui, et dont le savant bibliophile M. Quérard fera bien d'enrichir son curieux et instructif recueil. Il s'agit d'un de nos jeunes et déjà célèbres auteurs, connu sous le nom de Tacite de K.... Loin d'appartenir à cette illustre famille descendue en droite ligne des comtes de Champagne, il paraîtrait que ce jeune homme n'est que le fils d'un simple charcutier de Pantin, nommé Guillot. Ce n'est pas la première fois que nous voyons des hommes de lettres troquer leurs véritables noms contre des pseudonymes d'une euphonie plus satisfaisante. C'est ainsi qu'Arouet (que Fréron écrivait : *à rouer*) se baptisa lui-même M. de Voltaire; et que, de nos jours, pour aller chercher un exemple plus rapproché, l'auteur de Jocelyn, qui se nomme réellement M. *Pradt*, a jugé préférable de signer des syllabes harmonieuses d'Alphonse de Lamartine. »

Cette fois, Tacite ne prit pas aussi bien la chose. Lorsqu'il se trouva face à face avec le journaliste, il ne parla rien moins que de lui coller, selon l'expression de Vadé, son moule de gants sur le visage.

Celui-ci eut toute sorte de peine à le contenir.

— Savez-vous, dit Tacite, bouillant de colère, que vous venez de me faire manquer un mariage de deux cent mille francs !

— Allons donc !

— Tout était convenu, j'allais épouser la fille unique de Mme la marquise de Sainte-A...; il n'y avait qu'à publier les bans, lorsque, ce matin, quelle

est ma surprise de me voir refuser la porte. J'insiste. La marquise paraît, et me toisant d'un air sec : « Tenez, monsieur Guillot! » me dit-elle en me jetant un numéro de journal, puis elle me tourna le dos.

— Bah ! vous vous justifierez aisément.

— Mais le ridicule ! le ridicule!

— C'est un des pseudonymes de la célébrité.

— Au diable la célébrité ! s'écria Tacite.

— Lorsqu'il n'y avait plus que si peu de chemin à faire pour l'atteindre...

— Rendez-moi mon nom, je ne vous demande pas autre chose.

— Soit! répondit le journaliste, vous aurez une rétractation demain. C'est pourtant bien dommage! ajouta-t-il en souoirant.

Le croira-t-on? il ne s'en tint pas encore là. Dans sa rage de *pousser* Tacite en dépit de Tacite, un an plus tard, il crut indispensable de lui consacrer une dernière réclame, afin de parachever son œuvre, disait-il, dût-il même obliger un ingrat. En quelques lignes pompeuses et désolées, il annonça publiquement la mort de Tacite, « noyé dans l'Elster, comme Poniatowski. » Tacite, qui, effectivement, était en voyage lors de la publication de cet article nécrologique, prit la poste et retourna sur-le-champ à Paris. Il ne se donna même pas le temps d'essuyer la poussière de la route, et, accompagné de deux témoins, il se rendit aussitôt chez le journaliste.

— Eh bien ! suis-je mort? lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut.

Le journaliste prit un air triomphant.

— Vous venez me remercier? dit-il.

— Je viens vous demander raison.

— Raison de quoi ? de ce que j'ai pris la petite licence de trancher un peu prématurément le fil de vos jours? c'était un moyen excellent de publicité. Allez chez votre libraire, il vous dira qu'en vingt-quatre heures l'édition de votre dernier ouvrage a été enlevée comme par enchantement. Cela ne manque jamais. Quand Téniers voulut vendre ses tableaux, il se fit passer pour mort. Au reste, me voilà prêt à vous ressusciter quand vous voudrez. L'effet est produit, c'est tout ce qu'il faut.

— Monsieur, dit Tacite, il n'est plus l'heure de plaisanter ; tant que vos mystifications n'ont porté que sur moi, j'ai pu faire bon marché de ma dignité, mais aujourd'hui le cas est différent.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que la nouvelle de ma mort, annoncée par votre journal et répétée par les autres, a mis à deux doigts du tombeau une femme que j'aime, et répandu la douleur parmi tous mes parents.

— Mais alors, une rétractation...

— Non. Une réparation.

— Parlez-vous sérieusement, mon cher Tacite ?

— Très-sérieusement ; demandez plutôt à ces deux messieurs, qui ont bien voulu me servir de témoins ?

— Quoi! vous vous battrez avec moi! s'écria le journaliste presque indigné; avec moi *qui ai tant fait pour vous!*

— Pourquoi pas? Vous êtes bien posé, plus connu que moi. Eh bien, si je vous tue, cela me fera encore une réclame. Je reste toujours dans votre système.

Il n'y avait pas à reculer. On alla sur le terrain; fort heureusement, le journaliste en fut quitte pour une égratignure.

A partir de ce jour, il renonça définitivement à faire des réputations.

CHAPITRE XV.

Où l'intérêt prend des proportions colossales. — Nuit sombre. — Trois inconnus. — Embarras de M. de Cupidon. — Une prise de tabac. — Quelle heure est-il? — Les trois hommes l'obligent à monter dans un coupé, malgré son peu de résistance. — Fouette, cocher! — Le coupé s'arrête. — Certainement il va se passer des choses incroyables.

Le soir de ce même jour, M. de Cupidon sortit de son hôtel de la Boule-Rouge, après avoir fait un excellent repas. Il allait je ne sais où, l'œil allumé, les lèvres entr'ouvertes, et contemplant avec recueillement son petit ventre qui marchait devant lui.

Cet état de douce quiétude pesa bientôt à notre héros, qui commença à se créer une foule de passe-temps, tels que de fredonner un air que personne n'avait inventé, de sourire aux vieilles femmes, de frapper sur sa tabatière sans l'ouvrir, de regarder l'heure sans la voir.

Mais il se trouva qu'il chantait juste, que les vieilles

femmes lui rendaient ses sourires, que sa tabatière résonnait sous son doigt, que sa montre allait bien.

De sorte qu'il rengaîna ses chansons, ses sourires, sa montre et sa tabatière.

Il songea alors à faire une pirouette; mais rien ne s'y opposait : il ne la fit pas.

Lecteur, je n'étais point, ce jour-là, dans l'habit de M. de Cupidon, néanmoins, j'ai de fortes raisons de croire que la disposition d'esprit dans laquelle il se trouvait peut se définir par le mot *perplexe*, pris dans toute son indétermination.

M. de Cupidon était donc perplexe, quand il lui sembla apercevoir au loin, et devant lui, une machine agitant une chose. Il reconnut bientôt que cette machine était un homme, cette chose un chapeau.

L'homme fit un premier salut. M. de Cupidon dit :

— C'est un mari.

L'homme fit un second salut. M. de Cupidon dit :

— C'est un créancier.

L'homme fit un troisième salut. M. de Cupidon dit :

— C'est un exempt.

Puis, se frottant les yeux, il reconnut qu'il était plus que jamais perplexe. Sur ce, faisant un demi-tour sur les talons, il prit le pas sur l'inconnu.

Mais il réfléchit qu'il avait dû faire son tour entier, car il vit toujours s'avancer vers lui l'homme et le chapeau, ce dernier toujours saluant. Il fit donc

un second demi-tour, puis un autre, puis un autre ; — et il comprit que c'étaient deux inconnus.

M. de Cupidon, deux fois perplexe, prit le milieu, et les laissant derrière lui, l'un à droite, l'autre à gauche, il se dirigea vers une troisième rue.

Il ne tarda pas à apercevoir un troisième homme et un troisième chapeau.

M. de Cupidon fut persuadé qu'il était très-naturel, je dirai même très-urgent, de lever sa canne, — c'est pourquoi il ne fit aucun mouvement.

Le premier homme l'aborda et, s'étant incliné à plusieurs reprises, lui demanda des nouvelles de sa santé.

M. de Cupidon se fouilla, et parvint à grand'peine à lui offrir sa bourse. — L'inconnu la pesa dans sa main, en considéra la rotondité, et la lui remit d'un air convaincu.

Le deuxième individu l'aborda, et lui demanda une prise de tabac.

M. de Cupidon lui offrit sa tabatière à filets d'argent. — L'inconnu l'ouvrit, huma trois grains de nicotiane, et, l'ayant hermétiquement refermée, la lui rendit d'un air approbateur.

Le troisième homme l'aborda, et lui demanda l'heure qu'il était.

M. de Cupidon lui offrit sa montre de Genève. — L'inconnu contempla avec une vive attention la marche des deux aiguilles, et la lui remit d'un air reconnaissant.

Là-dessus, un quadruple salut fut échangé, et notre héros sentit presque aussitôt deux bras passés sous les siens. Le troisième inconnu formait l'arrière-garde, emboîtant tantôt son acolyte, tantôt M. de Cupidon lui-même. — Celui-ci se sentait satisfait ; il était tiré de sa perplexité, il savait enfin où il allait : — c'était, parbleu ! où le condisaient ses compagnons.

M. de Cupidon comprit que la chose du monde la plus simple était de questionner ces gens ; — il trouva très-drôle de n'en rien faire, très-drôle de se laisser conduire.

Tout à coup, l'un d'eux :

— Si nous prenions une voiture ?

— Hum ! dit M. de Cupidon.

A ce mot, il butta contre un petit *coupé* à la mode, plus petit que le coupé de Mme Doche, — sans blason, sans armoiries.

— Ah ! ajouta-t-il, comme qui dit : — C'est différent.

Sur un geste réitéré avec infiniment d'instance, il fit un pas en avant ; mais, sur réflexion, il ne put s'empêcher de proférer ces paroles :

— Croyez-vous que...? et, pour compléter sa pensée, il ramassa du regard ses compagnons, et le reporta sur la banquette exiguë.

— Bah ! fit le premier.

— Bah ! fit le second.

— Bah ! fit le troisième.

— Au fait! dit M. de Cupidon.

Alors commença le chapitre des civilités et des *après vous*, *s'il vous plaît*; — ce que voyant, les trois inconnus poussèrent par les épaules M. de Cupidon, qui alla tomber sur le siége avec fracas. Tout aussitôt la porte fut fermée, les rideaux tirés, et le coupé partit avec la rapidité de la flèche: un inconnu devant, — un inconnu derrière, — un inconnu à la portière.

M. de Cupidon eut une violente envie de se fâcher; il essaya même plusieurs objections; mais le gardien de la portière se prit à tousser d'une façon tellement assourdissante, qu'il finit par se taire, — non sans rouler dans sa gorge deux ou trois jurons en guise de soulagement.

Au bout de quelques minutes, le coupé s'arrêta devant une maison de noble apparence dans la rue de Lille, au faubourg Saint-Germain; — les trois inconnus se rangèrent en haie. Il descendit bruyamment, respira avec force, et regarda autour de lui. La nuit était sombre et la rue déserte.

— Par la sambleu! dit-il, c'est clair, on m'enlève.

Il mit le pied sur le seuil.

CHAPITRE XVI.

Dans un boudoir. — Comment le somnambulisme est toujours à la mode. — Le cordon de sonnette. — La baronne de Bois-Laurier, et l'*et cætera* de son portrait en pied. — Conversation. — Deux vers de *Tartuffe*. — Façon ingénieuse de mettre la puce à l'oreille d'un mari. — M. de Cupidon est myope. — Un roman entr'ouvert. — On revoit le cordon de sonnette. — Qui veut la fin veut les moyens.

M. de Cupidon fut reçu par un grand escogriffe galonné, qui le guida jusqu'à l'antichambre, où il fut remplacé avec avantage par une soubrette de vingt ans qui lui sourit de son sourire le plus rose, en l'invitant à monter l'escalier. Pour une cause ou pour une autre, M. de Cupidon la fit monter devant lui.

Au bout de l'escalier, une main subtile le débarrassa de son chapeau et de sa canne, sans qu'il eût à peine le temps de s'en apercevoir; et comme il avisait d'un œil curieux une portière doucement entre-bâillée, on le poussa; — il entra tout à fait.

Une clef grinça dans les rosaces de la serrure. Il était prisonnier.

M. de Cupidon pirouetta, sourit avec grâce, jeta son regard autour de lui, — et finissant par s'apercevoir qu'il était seul, en homme prévoyant, il se mit à examiner les lieux et leur disposition. C'était un délicieux boudoir, avec des dessus de porte peints et quelques meubles d'une richesse incomparable, tels qu'un sofa, une glace vénitienne et une table de mosaïque. Point de pendule, mais un déluge de roses, qui achevaient de mourir sur la cheminée dans de beaux vases ventrus et bleus.

Son inspection vite terminée, il se tourna résolûment vers le sofa, dont l'attitude nonchalante provoquait au repos. Il leva le pied droit, s'inclina en avant, fléchit le genou, et, se renversant en arrière, il se trouva plongé dans de moelleux coussins. Une fois assis, ses yeux s'arrêtèrent avec plus d'attention sur les cadres du boudoir: j'ai le regret d'avouer qu'ils n'étaient ni de Boucher ni de Watteau. Pas possible.

M. de Cupidon en fut étonné; — néanmoins, il fit bonne contenance, et fermant à demi les yeux, il croisa les jambes et fit aller son pied de droite à gauche. Cette apparence mystérieuse, cette lumière en quelque sorte palpable, cet air chaudement parfumé, et, par-dessus tout, la disposition de son esprit, ce soir-là, le plongèrent dans une espèce de somnambulisme. Il vint à penser qu'il n'était pas

impossible qu'il fût en ce moment chez lui, couché sous la table, ronflant comme un mousquetaire rouge et faisant là-bas le joli rêve dont il avait ici la réalité. — Cette idée lui fit plaisir ; il cligna les yeux, changea la position de ses jambes et fit aller son autre pied de gauche à droite.

Ayant soulevé ses paupières sur les panneaux d'en face, mille petites figures moqueuses, qu'il lui sembla voir à travers les cires odorantes d'un flambeau à trois branches, lui parurent s'agiter et prendre vie ; une toute mignonne bergère le regarda avec malice, glissa des bras de son amant, se détacha d'un groupe, s'avança vers lui, se pencha en souriant, — et fit bâiller son corsage.

M. de Cupidon ne se dérangea pas ; il en avait vu bien d'autres.

Puis, c'étaient Églé et Tircis qui lui débitaient des madrigaux pomponnés, un galant Sylvain qui lui offrait des fleurs, *tendres fruits des pleurs de l'Aurore ;* une Philis-Camargo qui l'éblouissait de passe-pieds et d'entrechats ; et les arbres bruissaient, et les chiens jappaient, et les moutons bêlaient.

Tout à coup, la troupe champêtre s'arrêta devant lui, s'inclina révérencieusement — et lui fit signe de venir se mêler à leurs jeux.

M. de Cupidon se souleva précipitamment, ouvrit largement les yeux, avança vivement le bras ; — mais les arbres, les chiens, les bergers, les agneaux, tout avait disparu, lui seul ne s'était point endormi tout

à fait. Cela le fit réfléchir; il comprit le désavantage que lui pouvait causer sa nonchalance dans un cas semblable, et il entreprit une seconde tournée dans le boudoir, entremêlant cette fois ses observations de — hum! hum! — qui voulaient dire: Eh bien!... rien encore?...

Pendant qu'il se livrait à des investigations puériles en apparence, il s'arrêta tout à coup devant un cordon de sonnette.

C'était un cordon de soie tressé, — un cordon de sonnette idéal — terminé par un gland large et touffu, tout de dentelles et de broderies.

M. de Cupidon était resté le nez en l'air, le regard fixé sur ce cordon de sonnette.

Le souffle d'une porte, qui s'ouvrit en ce moment, le tira de sa contemplation.

Néanmoins, il resta quelques minutes à décider s'il se retournerait.

Il se demanda qui ce pouvait être?

Il conclut que ce devait être une femme.

Il se demanda si elle était jolie?

Il conclut qu'elle devait être jolie.

Instinctivement, il tournait déjà les yeux vers la porte, lorsque ses yeux rencontrèrent une glace en chemin. Il s'y arrêta, et vit que ses espérances n'avaient pas été déçues. Alors, et sans changer de position, il salua le plus galamment du monde, comme on savait saluer autrefois; — la glace lui rendit son salut en y ajoutant un aimable et charmant sourire,

si aimable et si charmant, qu'il voulut en avoir sur l'heure deux exemplaires : il était en face de la glace, il se mit en côté, et contempla ainsi, presque à la fois, l'image et la copie, la vision et la réalité, sans qu'il lui vînt à l'idée d'opter entre elles deux.

— Nanine ! s'écria une adorable petite voix, venez décrocher mon miroir; monsieur a juré de m'en rendre jalouse.

Notre héros regarda d'où partaient ces paroles ; et après s'être bien assuré que la glace ne rendait pas d'écho, — il se retourna tout à fait — et s'inclina devant la jolie femme qui l'examinait en rougissant, et qu'il reconnut pour être la dame du balcon, à laquelle il avait décoché une flèche entre six et sept heures du soir. La prenant par la main, il la conduisit vers le sofa, où il prit respectueusement place à côté d'elle.

C'était une petite femme, qui tenait à la fois de la Chinoise et de la marquise ; elle avait de ces grands yeux qui n'en finissent pas, de ces beaux yeux noirs qui s'assoient avec tant de volupté sur l'œil d'un amant ; — sa bouche, divinement vermillonnée, offrait d'imperceptibles ondulations de flot et de vipère ; — son nez était un des nez de Paris les plus spirituellement ciselés qu'on ait vus. Ses cheveux étaient de la soie, son cou était de la neige ; encore ne parlé-je ni de son pied, ni de sa taille, ni de sa main, ni de toutes les autres perfections de son individu.

— Madame, lui dit aussitôt M. de Cupidon sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche (il savait d'expérience qu'on ne doit laisser parler les femmes que le moins possible), je faisais à l'instant, à cette même place, le plus beau rêve qui se puisse rêver. Figurez-vous...

Et il se prit à lui raconter d'une seule haleine ses visions de tout à l'heure. Arrivé au chapitre de la nymphe au corsage entre-bâillé, la jeune femme l'arrêta et lui dit à travers les fleurs de son éventail :

— Monsieur, je suis vertueuse.

— Madame, je l'espère bien.

Il reprit :

— Du reste, ceci n'est qu'une question de corsage ; celui de ma nymphe avait six nœuds de rubans, le vôtre n'en a que trois ; ils étaient verts, les vôtres sont roses.

— Mais, monsieur, répliqua la dame, que cet examen commençait à embarrasser, je ne vois pas quel rapport...

— Pardonnez-moi, il y a d'abord celui de la grâce et de la beauté, qui est incontestable ; quant au second...

— Quant au second ?

> — Mon Dieu ! que de ce point l'ouvrage est merveilleux !
> On travaille aujourd'hui d'un art miraculeux.

— Monsieur !

> — Jamais en toute chose on ne vit si bien faire...

— Vous plairait-il de m'avancer ce fauteuil, monsieur, et de m'accorder un instant d'entretien sérieux?

M. de Cupidon obéit et revint s'asseoir sur une chaise, à distance bienséante.

— Évidemment, monsieur, vous vous êtes mépris sur le motif qui m'a fait vous appeler ici à cette heure. Les apparences étranges, mystérieuses, j'en conviens, auront pu vous faire supposer...

— Ah! nullement, belle dame, il n'y a point à se méprendre.

— J'attends de vous un grand service, un service dont je vous serai reconnaissante toute ma vie.

— Oh! parbleu, cela est autre chose, et il n'y aura là dedans d'obligé que moi.

— Il est probable que vous ne me connaissez pas.

— Faites absolument comme si je vous connaissais.

— J'arrive de province, et j'ai vingt-sept ans.

— Vous mentez déjà; ma nymphe n'en avait que vingt.

— Enfin, je me nomme la baronne de Bois-Laurier.

— Ah bah! ce cher Bois-Laurier!

— Vous le connaissez? demanda la baronne.

— Je le connaîtrai, répondit M. de Cupidon.

— Mon mari est jeune, beau, fait bien, spirituel...

— Diantre! je ne vois pas alors ce que vous pouvez exiger de moi.

— Par malheur, il est atteint d'un de ces crimes bien communs aujourd'hui, et contre lesquels les lois demeurent sans effet: il n'aime pas sa femme.

M. de Cupidon bondit sur son siége, et fit à cet endroit une série d'exclamations, comme tout homme bien élevé doit faire en semblable circonstance.

— Le barbare! le Welche! l'ignorant! l'académicien!

— Hélas! soupira Mme de Bois-Laurier.

— Hélas! flûta M. de Cupidon.

— A l'heure qu'il est, reprit-elle, il hante sans doute vos déesses de l'Opéra, Cymbeline la danseuse, ou Perserosa l'aventurière; il passe la nuit dans les tripots; bref, depuis quinze jours, le croirez-vous? il n'a pas adressé un seul mot d'amour à sa femme.

— Depuis quinze jours! répéta notre héros avec un énorme soupir de componction.

— Il faut que cela cesse, je le veux, je l'ai résolu. Monsieur le baron se fie toujours à ma gaucherie, à ma *provincialité*; mais il se trompe, — et je le lui ferai bien voir.

— Nous le lui ferons bien voir, ajouta M. de Cupidon de l'air d'un homme qui pose un point sur un *i*.

— Vous serez mon guide, mon soutien; je vous ai vu depuis quelque temps aux spectacles, aux promenades...

(Elle mentait audacieusement, mais M. de Cupidon n'y prit point garde.)

Elle continua :

— Du jour où je vous ai rencontré, je me suis sentie portée vers vous instinctivement, sans frayeur et sans trouble ; car vous êtes un galant homme, j'en suis sûre, et vous me seconderez dans ma croisade conjugale ?

— De toutes mes forces, baronne ! s'écria M. de Cupidon émerveillé.

— Nous inspirerons de la jalousie à monsieur le baron ; nous lui mettrons la peur dans l'âme ; nous lui ouvrirons les yeux... Oh ! pardonnez-moi ! vous devez me trouver bien folle, bien excentrique, bien Parisienne ; mais l'intention excuse tout.

— Corbacque ! le remède est excellent, — et je vous reconnais bien là, baronne de Bois-Laurier ; vous, la grande dame éternelle qui représentez l'esprit, l'élégance, la beauté et la passion de la France ; ces choses de toujours, ces modes de tous les temps ! Vous n'avez plus, il est vrai, ni falbalas, ni thérèses, ni mouches, ni paniers ; mais qu'importe ! et qu'avez-vous besoin de cet attirail ? Ne vous reste-t-il pas la coquetterie, et, avec la coquetterie, la malice, cette toilette du cœur ?

— Ainsi, vous avez parfaitement compris ?

— Je serais un bien grand ignare s'il en était autrement.

cher. L'autre jour, un tailleur a rossé le marquis de Bonnefin pour une centaine de pistoles ou à peu près. On a très-approuvé le tailleur. C'est mon mari qui m'a raconté cette anecdote, et qui vous en raconterait certainement bien d'autres, s'il n'était occupé dans le jour à recueillir les suffrages d'un collége municipal, qui balance entre lui et un forgeron.

Cette fois, — ce fut au tour de M. de Cupidon à ne pas comprendre ; aussi, mettant ses beaux yeux sur ceux de la baronne de Bois-Laurier, il revint brusquement à son rôle de roué et d'amoureux :

— Baste ! que me fait, après tout, s'écria-t-il, que la cour et le monde s'en soient allés, s'il reste encore la femme du monde et de la cour ! Laissez, la cour n'est pas morte, le monde n'est qu'endormi : — tant pis pour monsieur le baron s'il chausse des sabots, et s'il se commet avec des rustres. Nous, tirons les rideaux ; mettons un doigt de verrou ; et causons, s'il vous plaît, baronne, de votre déshabillé galant et du bizarre bracelet d'acier qui torture votre bras de satin.

Mais madame la baronne recula son fauteuil avant de répondre.

— Fi ! monsieur, nous ne sommes plus les effrontées coquettes en paniers, de votre connaissance ; — notre chambre à coucher n'est pas un cercle où l'on vienne jouer le *pharaon* et les proverbes libertins de vos rimailleurs. — Quand nous n'organisons pas de

loteries de bienfaisance ou de concerts au profit des pauvres, et qu'un besoin d'aimer nous *mord au cœur*, nous ne voulons pas de vos amours mignards qu'un coup de vent emportait du soir au matin, — mais une grande et fière passion, à la bonne heure, un sentiment psychologique et fatal, appuyé sur la philosophie moderne et débarrassé des sophismes de la conscience. Crébillon fils n'a point fait école, voyez-vous, et vous vous tromperiez étrangement si vous reveniez à prendre avec nous les façons de mousquetaire dont usent les héros de ses histoires dorées sur tranche.

— La peste! dit à part lui M. de Cupidon, l'amour est-il devenu, en effet, une chose aussi difficile et aussi entortillée que cela?

— J'ai cru lire sur votre front, reprit d'un ton rêveur la baronne de Bois-Laurier, les traces d'un isolement amer. Il y avait hier, dans votre manière de regarder mon balcon, une mélancolie pénétrante qui venait de l'âme et montait aux cieux. Il me sembla alors que vous souffriez, aussi vous, de cette indéfinissable maladie du siècle, qui a été la serre chaude où se sont étiolées les belles fleurs de mes années d'insouciance. — Me serais-je trompée, dites?

M. de Cupidon ne comprit pas.

Aussi sa réponse fut-elle beaucoup trop Louis XV, et força la baronne à reculer tout à fait son fauteuil d'un air sérieusement sévère. Ce que voyant, il se

prit à songer, en mordant ses lèvres, qu'il en aurait pour un mois de cabinet de lecture avant d'être au courant de cette nouvelle variété d'amour. Cependant, la baronne de Bois-Laurier était bien une des plus séduisantes personnes qu'il eût jamais vues, en ce moment surtout que, penchée et attentive, son col dessinait une courbe veloutée, miroitant à la lueur des bougies.

Après trois minutes de silence, elle quitta son ouvrage, et levant sur lui les yeux :

— Ce que c'est pourtant que de se confier à un galant homme ! dit-elle en souriant longuement.

M. de Cupidon fit un geste : il tressaillit et lança un regard olympien sur la jeune femme inclinée devant lui.

— Galant homme ! galant homme ! murmura-t-il mielleusement entre ses dents et en *composant son visage;* certainement cette qualification a son prix, mais elle a aussi ses désavantages : ainsi, chère baronne, permettez-moi une supposition; mettons en fait pour un instant que vous ayez affaire, non pas précisément à un malhonnête homme, mais à un infortuné sur qui vos charmes ont produit une si vive impression qu'il ne peut résister plus longtemps au désir de vous en faire l'aveu...

Et M. de Cupidon, dont la voix s'éteignit à propos, se laissa glisser le plus doucement possible aux pieds de la baronne, sans plus de bruit qu'un peloton qui tombe.

Elle ne le regarda pas, mais répondant directement à sa question :

— Oh ! j'avais pris mes mesures, dit-elle ; en admettant votre supposition comme probabilité, j'eusse fait placer auprès de moi et à la hauteur de mon bras... un cordon de sonnette... tenez, absolument comme celui que vous voyez au-dessus de ma tête, et que vous examiniez si fort quand je suis entrée...

— Ah ! ah ! fit M. de Cupidon en se relevant à demi.

— Lequel cordon, continua-t-elle, aurait communiqué à l'antichambre, où quatre de mes laquais...

— Peste ! fit M. de Cupidon en se relevant tout à fait.

Il y eut un moment de silence. M. de Cupidon était désarçonné, il alla s'asseoir sur le sofa.

— Comment trouvez-vous ce dessin ? articula négligemment la jeune femme.

— Hum ! hum ! grommela-t-il sans se déranger.

— Mais il est impossible que vous puissiez y voir d'aussi loin, reprit-elle avec dépit.

C'était une invitation formelle.

M. de Cupidon sembla se lever avec effort, il alla lentement s'accouder sur le dossier du fauteuil, se pencha, — plus encore, — encore plus, — si bien

qu'il effleura de ses lèvres le cou satiné de Mme de Bois-Laurier.

— Monsieur! s'écria celle-ci.

— Je suis myope, baronne.

— Prenez-y garde, dit-elle, en montrant la sonnette vengeresse, je ne suis pas la baronne de Bois-Laurier pour rien.

— Soit! mais je suis M. de Cupidon pour quelque chose, répliqua-t-il, en rompant visière et attaquant de front l'ennemi. — De grâce, baronne, humanisons-nous un peu; je ne demande pas mieux que de gagner mes égratignures en tout bien, tout honneur; vous voyez que j'y mets de la bonne volonté; mais songez que la vertu n'est plus de mode, que nul n'y croit et ne veut y croire; c'est un habit que personne n'ose vêtir, tant il est râpé et rapiécé en cent endroits.

— Mon Dieu! vous êtes un homme effrayant; mais je vous en préviens, si vous avez la monomanie de l'esprit, j'ai celle de la vertu.

— Il ne s'agit que de s'entendre, chère baronne. Nous avons encore notre espèce de vertu, si vous tenez absolument à vous draper de ce mot. Notre vertu, c'est un amant de moins que la comtesse, c'est un amant de plus que la présidente; mais quoi que vous fassiez, ce ne sera jamais la grâce, la jeunesse, l'enjouement...

M. de Cupidon était très-éloquent, c'est-à-dire qu'il

avait des dents blanches et des regards pleins de feu. La baronne se sentit troublée malgré elle, et ce fut en vain qu'elle essaya de donner le change à son émotion.

— La, la, qu'avons-nous donc fait de si coupable pour nous attirer si verte mercuriale?

— Madame, reprit sérieusement notre héros, — qui jouait depuis quelques instants avec une paire de ciseaux, « vous vous êtes amusée sans remords » de l'amour d'un malheureux, d'un homme qui, hier » encore, ne vous connaissait pas, ne demandait pas » à vous connaître, et qui, aujourd'hui, emporte dans » son âme et pour toujours une passion profonde et » invincible qui le conduira au tombeau. »

Disons, pour l'instruction du lecteur, que M. de Cupidon venait très-heureusement de jeter les yeux sur un roman moderne, — qu'il avait aperçu, entr'ouvert, sur le coin de la cheminée.

— Allons! êtes-vous fou? dit la baronne en posant vivement la main sur le bras de Cupidon, — qui brandissait déjà les ciseaux dans un mouvement dramatique.

— Et comment pourrait-il en être autrement, répondit-il d'un air mélancolique (*les yeux toujours tournés vers le roman*), « lorsque vous avez si cruel- » lement refoulé dans mon cœur tout ce qu'il pouvait » y avoir de bon et d'aimant... » (*Parlé.*) Quoi! baronne, vous voulez inspirer de la jalousie à votre

époux, et c'est moi que vous choisissez pour un semblable manége, et (*lisant*) « cela sans me faire entendre un seul mot d'espoir ou de consolation, sans me laisser deviner seulement le prix de mon sacrifice. » — Ah! baronne, baronne, — qui veut la fin veut les moyens...

Ici, M. de Cupidon coupa le cordon de sonnette de Mme la baronne de Bois-Laurier.

CHAPITRE XVII.

Le plus court mais le mieux rempli, — et qui prouve surabondamment que les baronnes d'aujourd'hui sont plus avancées que les baronnes d'autrefois.

Le lendemain, M. de Cupidon raconta cette bonne fortune à ses nouveaux amis.

— Eh bien ! que dites-vous de mon aventure? demanda-t-il à Justin Ronan, qui l'avait écouté avec une grande attention.

Justin Ronan répondit :

— Je pense qu'il y manque une moralité, et je m'en vais vous la fournir.

— Voyons !

— Mme de Bois-Laurier est veuve depuis deux ans.

CHAPITRE XVIII.

Violente sortie de M. de Cupidon contre les grandes dames. — Justin Ronan chante. — Le musicien Brévignon devient narrateur à son tour. — Une femme franche ; personne ne veut croire à son existence. — Débats.

— Mais il n'y a donc plus aucune franchise aujourd'hui ! Vos mœurs sont donc entièrement et absolument acquises à la dissimulation ! Que ne revenez-vous au masque, dans ce cas, et aux roues de voiture enveloppées de linge ? Je ne reconnais plus là les Françaises, encore moins les Parisiennes ; la diplomatie en a fait des monstres !

Ainsi se désolait M. de Cupidon, tandis que Justin Ronan fredonnait cette vieille ariette :

J'aime beaucoup les femmes blanches,
Mais j'aime encor mieux le vin blanc :
Je n'ai pas vu de femmes franches,
Mais j'ai bu souvent du vin franc.

Là-dessus, le musicien Gaspard Brévignon prit la parole :

— J'ai cependant connu une femme franche, dit-il.

Ce début fut accueilli par un hourra d'incrédulité.

— Quand je dis que je l'ai connue, reprit Brévignon, je me trompe; mais j'ai beaucoup entendu parler d'elle.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, fit Justin Ronan, et tu parles, mon cher Gaspard, comme cet *ana* : « Connaissez-vous l'Amérique? demandait un voyageur à un bourgeois. — Non, monsieur, mais j'ai un de mes beaux-frères qui a failli y aller. »

— J'insiste, dit M. de Cupidon, pour avoir des renseignements sur cette femme franche.

On écouta le musicien Brévignon.

CHAPITRE XIX.

Un beau brin de fille.

I

Aimez-vous les romans de cour d'assises, écrits par les forçats avec un instrument contondant ou signés avec une dose d'arsenic par une femme contrariée dans son amour ? Voici un de ces écrits auquel il n'a manqué que fort peu de formalités pour figurer sous la rubrique *Tribunaux*. Je le tiens d'un vieux paysan de la Marche, qui me l'a donné *pour rien*, aux vacances dernières.

On ne savait pas, me disait-il, dans toute la province un plus adroit et plus courageux braconnier que le père Talon. Le son de sa carabine était connu

à plus de dix lieues à la ronde, et de mémoire de garde-chasse il n'avait pas quatre fois manqué son coup dans sa vie.

Le père Talon s'était bâti dans les broussailles du hameau de Veldez une espèce de tanière, au-dessus de laquelle il avait accroché un brandon, sans doute dans le but de faire croire à la présence d'une auberge. Mais je vous eusse bien défié d'y rencontrer l'ombre d'une marmite ou le soupçon d'une casserole. C'était une manière de concession faite par lui aux exigences de la justice, qui, du reste, se souciait médiocrement d'avoir des démêlés avec un si habile tireur.

Le vieux braconnier ne se mettait jamais en campagne sans être escorté de son chien et de sa fille. Son chien était un animal fort laid, fort sale et fort intelligent, auquel il avait donné le nom ironique de *Gendarme*. Quant à sa fille, elle s'appelait Jeanne. Vous avez vu de ces belles et fortes natures chez les Arlésiennes et chez les Basquaises. Elle portait fièrement ses dix-sept ans écrits en flamme dans ses yeux curieux et grands, et dans ses cheveux tordus en câble. *Un beau brin de fille*, disaient les paysans en parlant d'elle, et cet éloge robuste, Jeanne ne l'avait pas volé. Seulement, trop de dédain peut-être éclatait sur sa lèvre d'un rouge sombre, cerise écrasée; ce front, traversé à son sommet par un pli grave, accusait peut-être une énergie trop virile; mais en revanche, dans le duvet rose de ses joues, et surtout

dans la fossette de son menton, il y avait suffisamment de quoi faire oublier le sérieux de certaines lignes, l'âpreté de certains contours. Sa gorge aurait brisé trois corsets de marquise. Jeanne était grande et la mieux faite de toutes les paysannes qui dansaient le dimanche la *sabotière* sous les ormes.

Les liens du sang étaient à peu près les seuls qui existassent entre Jeanne et le braconnier; protection d'une part et respect de l'autre, là se bornait l'échange. En fait de tendresse, ils n'en savaient ni n'en pouvaient davantage. Les devoirs de Jeanne se réduisaient à peu de chose. Pieds nus, la robe retroussée et attachée derrière la jupe, elle portait la carnassière de son père, en se suspendant de temps en temps aux branches d'arbre rencontrées.

A force de battre les buissons et les étangs, Jeanne finit par demander à son tour un fusil et de la poudre. Le jour où elle tira sa première poule d'eau fut pour elle un jour de fête. A partir de ce moment, hardie, mais docile écolière, l'œil brillant, le geste certain, elle ne tarda pas à devenir l'orgueil du vieux Talon, dont elle balança plus tard la terrible renommée.

Ces deux êtres de nature primitive et presque sauvage, le père et la fille, allaient à la chasse comme ils auraient été à la guerre. Ils y apportaient tous deux le même calme, la même conviction; tous deux faisaient quelquefois des lieues entières, côte à côte, sans s'adresser un seul mot, sans échanger un seul regard. Leur pensée ne se rencontrait alors que dans

un même appel à *Gendarme*, ce trait d'union vivant entre eux d'eux.

Mais en même temps que Jeanne faisait la chasse aux bêtes de l'air et des champs, l'amour faisait la chasse au cœur de la braconnière et la couchait en joue au tournant de chaque sentier. *Gibier des bois, gibier d'amour*, comme dit une vieille chanson. Plus d'une fois elle laissa partir l'oiseau — pour s'arrêter, rêveuse, devant les ailes d'un moulin où demeurait un beau garçon de vingt ans qui avait les plus charmants cheveux blonds qui se puissent trouver sous un bonnet de coton blanc. Plus d'une fois, elle rentra au logis, à la nuit tombante, les mains vides et le regard singulièrement ému.

On se doute bien que le père Talon s'aperçut de ce changement. Un jour qu'elle avait laissé échapper devant lui une caille, il fit entendre un juron d'impatience, et se mit à siffler entre ses dents, ainsi qu'il avait habitude de le faire lorsqu'il se trouvait sous l'empire d'une contrariété. Jeanne marchait en baissant la tête.

Tout à coup, après quelques minutes de silence, il se trourna vers elle et lui dit brusquement :

— A propos, Jeanne, j'ai songé à te marier.

— Moi, mon père?

— Pierre Lachaux m'a demandé ta main ; c'est un brave homme et un de mes amis; je la lui ai accordée.

La jeune fille, qui avait d'abord beaucoup rougi,

releva la tête d'un air étonné ; puis, souriant avec indifférence :

— Je n'aime pas Pierre, répondit-elle.

— C'est possible, mais je l'aime, moi.

Jeanne regarda son père, comme pour s'assurer s'il parlait sérieusement.

— Je ne veux pas me marier, dit-elle avec tranquillité.

Mais son père ne l'écoutait plus. Il venait de lancer son chien sur une pièce magnifique à laquelle il préparait un coup triomphal. Ce ne fut qu'après avoir relevé le canon de son fusil qu'il reprit l'entretien en ces termes :

— Pierre Lachaux viendra demain. Voilà trois ans qu'il a ma parole. Il sera ton mari dans huit jours.

C'était précis et concluant. Il n'y avait rien à répondre à cela. Jeanne garda ses réflexions pour elle.

II

Après tout, c'était un assez bon parti que Pierre Lachaux, surtout pour la fille d'un quasi-brigand comme le vieux braconnier. Il avait fait les guerres d'Afrique et s'était vaillamment battu dans les buissons contre les chouans noirs de l'émir. On citait de lui beaucoup de traits de courage et de force. C'était surtout un homme d'entêtement et qui aurait mérité

de naître en Bretagne, là où on trempe les hommes dans la mer et où on les met à sécher sous les chênes. Il était froid et parlait rarement; mais ce qu'il disait était toujours bien dit. Après avoir fait son service de sept ans, il était rentré au pays avec le grade de sergent-major, et il vivait en repos du produit d'une métairie que lui avait laissée sa mère. Ses traits, énergiques mais calmes, attestaient la double et salutaire fierté du soldat et du paysan.

Pierre Lachaux arriva le lendemain à l'auberge de Veldez, ainsi que l'avait annoncé le père Talon. Il écouta sans sourciller les observations de la jeune fille et l'aveu de son amour pour un autre; quand elle eut fini, il lui prit cordialement les deux mains, et lui répondit en les serrant entre les siennes :

— Vous êtes une honnête fille. Merci.

Puis il lui tourna le dos.

— A quand la noce? dit le vieux braconnier, qui vint à passer dans la chambre.

— Toujours pour la huitaine, répondit Lachaux.

— Qu'est-ce que vous dites donc? fit Jeanne.

— Je dis que nous nous marions dans huit jours.

— Mais vous savez bien que je ne vous aime pas!

— Je le sais.

— Mais vous savez bien que j'aime Basile!

— Bon! cela se passera. Ce n'est pour moi qu'une affaire de patience.

A ces mots, qui annonçaient une sérieuse résolution, Jeanne vit bien que sa dernière chance d'es-

poir était perdue. Elle n'aimait déjà pas le sergent, elle comprit qu'elle allait le détester. Un profond et premier sentiment de haine se glissa au fond de ce jeune caractère, obligé de ployer pour la première fois devant la volonté de deux hommes.

Basile, le beau garde-moulin, reçut le soir même ses confidences et n'eut pas le courage de chercher à la consoler. Tous les deux, assis sur la mousse de la clairière, renouvelèrent à la face du ciel leurs serments d'amour éternel. Il y a des dandys au village comme à la ville, à Veldez comme à Paris, dans les moulins comme dans les salons; Basile était de ceux-là. Une blouse a ses coquetteries de même qu'un habit noir; et des sabots de bois blanc donnaient à Basile une grâce nonchalante, qu'il n'eût pas sans doute obtenue d'une paire de souliers vernis.

Comment Jeanne s'était laissée prendre d'abord à cette statue enfarinée, nous n'avons pas la prétention de l'expliquer; c'est par cette même raison inconnue qui fait que les femmes les plus fortes s'éprennent des hommes les plus niais. Toutefois est-il qu'elle ne lui avait donné rien que son cœur; mais ce rien était encore trop. Basile commençait à s'effrayer sérieu sement de l'amour qu'il avait allumé par imprudence, éclair chez lui, incendie chez elle; et, dans sa lâche pensée, il cherchait déjà les moyens de s'y soustraire. Jeanne, au contraire, nourrissait d'audacieux projets; — et quand elle releva son pâle visage au-dessus de l'épaule de son amant, celui-ci vit briller à tra-

vers ses larmes l'éclair d'un regard étrange, qui le remplit d'effroi malgré lui.

Depuis cette entrevue, Jeanne sembla résignée à son sort. Le vieux Talon poursuivait avec activité les informations nécessaires à la célébration du mariage.

La veille de la cérémonie nuptiale, il était parti de grand matin pour la ville, laissant sa fille seule à la maison.

Il faisait beau temps, le soleil était à son midi.

Jeanne, le front songeur, le pied posé sur un escabeau, fourbissait avec soin une vieille carabine, lorsqu'un coup de marteau retentit à la porte de l'auberge.

C'était Pierre Lachaux.

Il ôta respectueusement son feutre gris, s'informa du père Talon, et, en attendant son retour, alla s'asseoir auprès de la fenêtre, — en bourrant sa pipe.

Jeanne n'avait pas quitté sa carabine.

C'était un tableau d'une simplicité à donner froid à l'âme.

Au dehors il y avait un ciel pur, de grands frémissements d'arbres, de l'herbe haute et mouillée.

Pierre regardait tout cela, et regardait aussi sa fiancée, à travers le nuage de tabac dont il s'environnait.

Jeanne eut un mouvement d'impatience à la vue de cette tranquillité si parfaite.

Elle suspendit son travail, et après l'avoir fixé longtemps d'un air singulier :

— Est-ce que vous avez toujours envie de m'épouser? lui demanda-t-elle.

— Demandez-moi si j'ai toujours l'envie de vivre, répondit Pierre. Je n'ai jamais aimé que trois personnes au monde : ma mère, la France et vous.

— Mais moi, je vous ai dit que je ne vous aime pas, fit-elle avec amertume.

— Cela viendra.

Jeanne tressaillit et se mit à marcher dans la chambre. Au deuxième tour elle s'arrêta, et vint de nouveau se poser devant Pierre Lachaux, qui fumait toujours.

— Écoutez-moi, lui dit-elle d'une voix brève, et réfléchissez bien à ce que je vais vous dire. Sur mon honneur, je vous l'affirme, si vous m'épousez, — je vous tue!

— C'est bien, fit-il avec calme; je vous épouserai.

En ce moment le braconnier Talon rentra.

Jeanne retourna lentement à sa place, appuya son pied sur l'escabeau, et se reprit à fourbir la carabine.

III

Une semaine environ s'était écoulée depuis les noces de Jeanne Talon et de Pierre Lachaux.

La jeune femme dévorait ses larmes en silence; souvent elle restait des heures entières, penchée sur

l'appui de sa croisée, l'œil fixe, les lèvres pâles, sa pensée montant et descendant tour à tour dans l'abîme de sa douleur.

Dans ces instants, Pierre avait la discrétion de s'éloigner sans souffler un mot, une plainte.

Un vendredi, il la prévint qu'il avait besoin de se rendre au village de Chauny, en n'annonçant son retour que pour le soir. Jeanne lui répondit par un signe de tête ; et le sergent sortit en étouffant un soupir.

Ce jour-là, le père Talon et sa fille braconnèrent de compagnie ; c'était la première fois depuis trois semaines que cela leur arrivait, et le bonhomme ne se sentait pas d'aise. Comme à l'époque de son enfance, Jeanne avait retroussé sa robe autour de sa jupe, et les sentiers les plus rudes n'étaient que gazon à son pied nerveux ; une animation extraordinaire enflammait sa figure, jamais son coup d'œil n'avait été plus heureux ; jamais ses balles n'avaient porté si juste. *Gendarme* courait devant eux, et manifestait son allégresse par ses bonds.

Le temps passe vite en chassant, et il ne fallut rien moins que le coucher du soleil pour venir mettre un terme à cette ardeur guerroyante.

Au carrefour d'un bois, le père et la fille se séparèrent pour suivre chacun un chemin opposé. Jeanne rentrait au domicile conjugal.

Elle marchait dans un sentier élevé en saillie au bord de la route et masqué par un rideau de chênes. Les ombres de la douleur descendaient dans son cœur

avec les ombres de la nuit. Son sang battait plus vite dans ses artères, échauffé par les violents exercices de la journée. De temps en temps elle se retournait pour regarder aux alentours, et elle respirait péniblement.

Tout à coup elle s'arrêta.

Un homme passait sur la route en chantant un refrain de garnison.

Jeanne serra convulsivement sa carabine, — cette carabine que vous savez, — et elle s'agenouilla entre deux arbres.

C'est un assassinat! lui murmura sa conscience; c'est un serment! lui répliqua son orgueil.

Un nuage sanglant descendit sur ses yeux, et un coup de feu se fit entendre.

Pierre Lachaux tomba sans pousser un cri.

— Touché! dit-il; je sais ce que c'est.

Jeanne demeura quelque temps étourdie sous le poids du crime qu'elle venait de commettre; mais, s'arrachant à son épouvante, elle jeta aussitôt son arme dans les broussailles et s'enfuit comme une folle dans la direction du moulin de Veldez.

— Basile! Basile! cria-t-elle, en battant éperdument le seuil de ses deux mains...

Mais Basile ne répondit point, et par une bonne raison, c'est que depuis trois jours Basile avait quitté le pays.

Le soir retrouva Jeanne en pleurs au pied du lit de son époux.

Des paysans l'avaient ramassé dans la poussière et transporté de chez lui sur un brancard; sa blessure, quoique dangereuse, n'était pas mortelle.

Jeanne épiait son moindre souffle et se penchait à chacun de ses mouvements; lorsque, — en voulant donner de l'air à la poitrine du blessé, — sa main rencontra un papier cacheté adressé au *procureur impérial*. Elle l'ouvrit avec vivacité, et lut, à la lueur d'une chandelle, les mots suivants : « Qu'on n'accuse personne de ma mort, c'est volontairement que je me tue. »

Une larme roula le long de sa joue, — et ses lèvres s'appuyèrent pieusement sur le front de son mari.

La convalescence de Pierre dura quinze jours, pendant lesquels Jeanne ne cessa de montrer un dévouement sans exemple. Elle ne voulut céder à aucun autre le soin de le veiller, et ses nuits tout entières s'écoulèrent auprès de son chevet.

Aujourd'hui Pierre a une jambe cassée, mais il est adoré de sa femme.

CHAPITRE XX.

Si l'on faisait un vaudeville avec M. de Cupidon? — Le bois de cerf. — Chez la Gourdan. — On côtoie le genre égrillard. — Par qui ont été remplacées les courtisanes et les maîtresses. — Justin Ronan prend congé de nous. — On parle de lui. — Je m'offre à raconter son histoire.

Nous passions ainsi notre temps à raconter des nouvelles, comme dans le *Décaméron*. Gaspard Brévignon et Justin Ronan jouaient dans cette partie les rôles de Pamphile et de Dioneo.

Il vint une heure où l'on essaya de faire *poser* M. de Cupidon.

— Savez-vous, lui dit Ronan, qu'on pourrait écrire, avec votre nom et votre personne, un très-gracieux vaudeville à travestissements? Je vois déjà cela sur l'affiche : *Mademoiselle Déjazet remplira le rôle de M. de Cupidon.* Il y aura matière à plusieurs actes. D'abord, au lever du rideau, un orage, les vents, la grêle, et

puis un coup de sonnette à la porte d'un château isolé ; *Ouvrez, dit-il, je suis nu.* Au deuxième acte, M. de Cupidon s'est habillé; il a un œil de poudre, l'habit à basques murmurantes, le mouchoir parfumé aux lèvres; son talon a été frotté de rouge, car, semblable à un acrobate, il va s'élancer tout à l'heure sur la corde raide du couplet, il va bondir sur la grande scène de l'ivresse, il fera même l'exercice à l'arme blanche et donnera un coup d'épée au major. Ce sera un vaudeville fort agréable et écrit dans un charabia que les dames du pourtour prendront pour le plus fin langage de la Régence. Je conseillerai surtout à l'auteur — que dis-je, à l'auteur? aux trois, aux quatre auteurs — de ne pas manquer de faire passer la tête d'un mari par une lucarne, surmontée d'un bois de cerf. Cela est d'un effet irrésistible.

— Mon cher monsieur, dit M. de Cupidon, il y a un peu d'amertume sous votre gaieté, et l'on devine sans effort que les directeurs de théâtre vous ont refusé plusieurs pièces.

— Bien touché! nous écriâmes-nous.

— C'est vrai, répondit Justin en riant; mais est-ce une raison pour que je me taise? J'ai la franchise de mon dépit, moi. Et je ne crois pas, d'ailleurs, me compromettre infiniment en avançant que les deux tiers des membres de la Société des auteurs dramatiques manquent absolument de grammaire.

— Oh! oh! murmurâmes-nous, d'un ton désapprobateur.

— Comment, oh! oh! continua le feuilletoniste; vous prenez le parti de ces gaillards-là, maintenant? Ah çà! ils ont l'argent, ils ont les applaudissements, ils ont les plus charmantes actrices, ils ont les honneurs de la critique unanime et régulière; et vous trouvez que ce n'est pas encore assez! Est-ce qu'ils voudraient prétendre par hasard au respect, à la valeur littéraire! Ah! non, non, non! Ils auront tout, mais pas cela. Cela est à nous, et nous le gardons. *Il* faut bien que nous ayons quelque chose, au moins.

On dut imposer silence à Justin Ronan.

— Assez de littérature! implora M. de Cupidon; vous êtes trop exclusif, en vérité. Je ne suis pas venu à Paris pour apprendre les nouvelles façons de bien dire; j'y suis venu pour faire l'amour. Menez-moi chez la Gourdan.

Nous nous regardâmes d'un air stupéfait; et nous lui fîmes réitérer sa demande.

— Menez-moi chez la Gourdan, répéta-t-il en tournant sur le pied gauche.

Le dieu devenait immoral.

Du reste, j'avais prévu ce moment-là; il était impossible que les couplets licencieux de Collé ne se réveillassent point tôt ou tard dans la mémoire de M. de Cupidon, et qu'il ne voulût au moins quelques détails sur la Vénus tarifée.

— Nous ne vous mènerons, lui dis-je, ni chez la Gourdan ni chez la Pâris, non plus que chez les dames qui leur ont succédé; d'abord, parce que de

telles parties sont devenues d'un goût détestable ; ensuite, parce que je suppose que vous n'y apprendriez rien de nouveau. Le libertinage, cette poésie du vice, n'a plus les formes excessives d'autrefois ; les princes du sang s'abstiennent à présent d'aller jouer au bouchon sur le sein des courtisanes, et Cambacerès, s'il revenait au monde, n'oserait pas s'arrêter à causer en plein jour avec les donzelles du Palais-Royal.

M. de Cupidon hocha la tête et répondit :

— Je veux bien vous croire, mais pourtant vous savez comme moi que le vice ne disparaît pas à Paris : il se transforme. Par quoi donc est-ce que vous avez remplacé les courtisanes, au dix-neuvième siècle?

— Par les concubines.

— C'est moins réjouissant, murmura-t-il.

— D'accord. Mais nous n'avons pas autant que vos petits-maîtres l'esprit tourné vers la dissipation. Et puis, la bourgeoisie et le peuple, qui ont ramassé les vices de l'ancienne noblesse, manquent de l'argent nécessaire pour changer sept ou huit fois de maîtresses, comme faisaient autrefois vos chevaliers et vos marquis. Dans ce cas, il faut prendre un parti moyen, et ce parti moyen c'est le concubinage. Le concubinage est à la portée de toutes les classes de la société ; aussi, le moindre jeune homme qui arrive à Paris s'empresse-t-il de faire choix d'une jeune femme, pour balayer sa chambre, tenir ses pipes en bon ordre et partager son lit. Il arrive que cette femme se main-

tient un an, deux ans, trois ans, à ce poste élevé; elle s'y trouve aussi bien qu'à l'hôpital ou chez la Gourdan. Le jeune homme a également tout avantage à cet arrangement, car vous comprenez qu'une concubine, avec laquelle on loge, boit et mange, coûte infiniment moins qu'une maîtresse à caprice, et elle économise une bonne. On la domine, on la bat, on s'en fait aimer. Les étudiants et les ouvriers se sont particulièrement rendu compte de l'excellence de ce système. C'est ainsi que la jeunesse moderne fait l'apprentissage du mariage. L'autel de la nature, tant prôné sous la première République, a fini par s'installer à côté du vieux et mythologique autel de l'hyménée. On ne se cache plus; on dit : Ma femme! presque tout haut. Cela est parfaitement admis et n'étonne personne. Le jour d'un véritable mariage, par exemple, on prend son beau-père à part, et, dans une embrasure de croisée, on lui accuse trente mille livres de dettes et un enfant naturel. Le beau-père répond : Très-bien! et l'on rentre au salon comme si rien ne s'était passé. On a vu même des beaux-pères qui signaient des contrats de rente pour les anciennes concubines de leur gendre. C'est touchant, n'est-ce pas?

— Hum! fit M. de Cupidon, voilà des mœurs qui me semblent bien basses.

— Je ne dis pas le contraire, mais vous demandez à être éclairé. Je vous mets la lumière sous le nez; tant pis si elle sent mauvais.

M. de Cupidon ne répondit rien.

Ce qui fut cause que la discussion sur ces graves matières en resta là.

Lorsque Justin Ronan nous quitta, à l'effet d'aller continuer son grand ouvrage, ce fut sur lui que tomba notre entretien.

M. de Cupidon dit :

— Ce jeune homme est réellement très-spirituel, mais il y a en lui quelque chose d'amer qui éloigne ou retarde la sympathie. L'un de vous sait-il ses aventures, ou du moins l'épisode auquel il doit cette moquerie perpétuelle ?

— Oui, répondis-je, et je connais d'autant mieux la vie de Justin Ronan, qu'à l'imitation de beaucoup d'esprits vaniteux, faibles et blessés, il ne s'est pas fait faute de l'écrire dans plusieurs de ses romans. En voici la version la plus fidèle, c'est-à-dire la première ; vous excuserez ce qu'il y a d'un peu puéril et de beaucoup *connu* dans ces infortunes d'un *tout jeune homme*, comme disent les feuilletons.

CHAPITRE XXI.

La bouteille vide et les feuilles de rose.

I

L'ÉGRATIGNURE.

Un matin d'été, sous les saules, en Saintonge, Justin Ronan faisait ses adieux à Blonde d'Isernay, son amoureuse.

C'était un enfant de vingt ans qui partait pour Paris, seul, pauvre, à pied, afin d'aller écrire des livres d'amour pour les libraires et pour les journaux.

— Adieu, Blonde, disait-il à la jeune fille ; le ciel aime ceux qui ont la force et la foi, et il les protége. Laisse fleurir deux fois les lilas, et je reviendrai.

— En es-tu bien sûr, Justin?

— Oui, ma belle attristée, lui répondit-il en lui posant des fleurs dans les cheveux... et alors j'aurai un nom, une fortune; tu seras ma compagne à jamais, je t'épouserai.

Blonde sourit mélancoliquement.

— Au moins, dit-elle, ne deviens ni trop riche, ni trop illustre : tu ne voudrais plus de moi.

— Moqueuse! n'es-tu pas mon premier et mon seul amour; ne nous sommes-nous pas donné notre jeunesse et notre vie tout entière; ne sommes-nous pas fiancés jusqu'à la mort, comme les deux amants de Vérone?... Ce ne sont pas des phrases de roman; seul au monde avec ma muse, tu as ma pensée; c'est pour toi que je veux la gloire, et non pour moi; je l'aurai, sois tranquille.

Mais Blanche répliqua :

— On dit que cela est bien difficile; Justin, n'as-tu pas peur?

— Regarde mon front, touche mon cœur. Partout l'audace, la sérénité, la confiance. Difficile? alors c'est possible!

Il se leva; et tous les deux se mirent à marcher dans une allée, sous le soleil levant.

— Vois-tu, Blonde, lui disait-il, jamais le temps ne fut plus favorable aux poëtes; la mode est aux aventures, aux fantaisies, aux contes fringants ou sentimentals. C'est le règne de l'intelligence. Le théâtre et la presse ouvrent leurs portes à tout battant devant les jeunes ambitions; celui qui a *quelque*

chose là peut se présenter hardiment. Les seuls incompris d'aujourd'hui, ce sont les impuissants et les paresseux.... La rime mène à tout; c'est la clef d'or qui ouvre toutes les portes : des poëtes? à présent, on en fait des consuls et des ambassadeurs. — Je te dis, mon ange, que j'ai raison de partir. Les obstacles! j'ai vingt ans, et je crois en moi; que faut-il de plus pour les surmonter? Le monde n'est-il pas toujours un peu pour les téméraires et pour les fous? Tu prieras pour moi, d'ailleurs, de loin; tes vœux m'arriveront pour me rendre le courage aux heures de lassitude. Dieu et ma volonté feront le reste; je t'aime!

Ce jeune homme parlait ainsi, un matin d'été, sous les saules, en Saintonge.

La jeune fille, elle, lui répondit de la sorte :

— Je t'attendrai, Justin. Ne me fais pas attendre toute ma vie. Je t'attendrai à ma fenêtre, comme ces pauvres châtelaines des ballades. Là-bas pense à moi, le soir et le matin surtout, et puis aussi dans la journée, et puis toujours.... Oui, tu fais bien de t'en aller; mais je suis triste malgré moi devant ton espérance aux ailes ouvertes. Je crois à ton bonheur dans l'avenir; mais je ne crois pas au mien; je n'ose y croire. Aie donc de la confiance pour deux, et reviens bientô .

Justin Ronan fit pencher la tête de la jeune fille jusqu'à ses lèvres, et mit un baiser sur son front.

— Adieu, Blonde.

— Déjà ? fit-elle tout effarée.

— Chaque mois, lorsque tu m'écriras, mets dans ta lettre une feuille de ces roses en bouquet qui sont à ta ceinture.

— Et quand il n'en restera plus?

— Je reviendrai.

Blonde eut un soupir. Ils allèrent comme cela jusqu'au bout de la saulée, à un endroit fermé par une palissade, à quinze pas de la route. Là, ils s'arrêtèrent pour la dernière fois. Le soleil était le plus beau du monde, et, quoiqu'il ne fût pas midi, on voyait des étincelles d'or briller dans l'air. Le chemin se déroulait à perte de vue, blanc et poudreux; mais personne n'y passait en ce moment.

A travers des bouquets de bois, on apercevait Saintes et ses jardins. La petite ville souriait d'aise en regardant couler la rivière.

Justin Ronan avait sa main dans celle de Blonde d'Isernay. La jeune fille ne pouvait se décider à le quitter; ses yeux étaient fixés sur lui avec une inquiétude vague.

— Paris, c'est bien loin, murmura-t-elle.

— Qu'importe! dit le jeune homme, qui se méprit sur le sens de ces mots; je suis fort, et je ne connais point la fatigue. Dans huit jours, je serai arrivé. Callot et Goldsmith voyageaient de cette façon, et c'est la bonne. On a pour compagnon de route ce merveilleux personnage qui s'appelle le hasard; on se couche sous les étoiles; on se réveille sous le soleil.

La curiosité vous talonne, en bavardant à vos yeux, et l'amour vous fait le cœur vaillant.

— Justin, Justin, aime-moi bien!...

Le jeune homme sauta par-dessus la palissade. Un seul fossé le séparait maintenant de la route. Il envoya un dernier sourire à Mlle d'Isernay, qui pleurait, adossée contre un arbre, et il se trouva sur le chemin en quelques enjambées.

— Adieu, Blonde, dit-il; et, posant un baiser sur une rose mourante qu'il tenait, il la lui jeta avec son adieu.

La fleur tomba sur le visage de Blonde, et ses épines lui firent une égratignure à la joue.

— O mon Dieu! pensa la jeune fille, est-ce un pressentiment que vous m'envoyez?

II

KILOMÈTRES.

Justin Ronan s'en allait donc à Paris. — Le mal n'est pas là. Il se croyait du talent, et il voulait en vivre ; c'est tout naturel. — Il avait dit adieu le soir à sa mère, et le matin à sa maîtresse; et maintenant il suivait en chantant la route que nous avons tous suivie, la grande route de l'espérance et de l'avenir. Bon courage, jeune homme! la chance peut vous sourire, comme elle a souri à tant d'autres, qui n'avaient peut-

être ni votre esprit ni votre cœur. Marchez devant vous et toujours tout droit; au bout sont vos visions réalisées, assises en rond et couronnées d'épis!

Il écoutait la voix qui lui disait cela, tout en marchant. Son pied était leste et son regard rayonnait. C'était un brave garçon, ni grand, ni petit, élégamment proportionné, aux cheveux bien longs, bien tombants, — trop longs peut-être; mais je m'en vais vous dire : Justin Ronan donnait dans tous ces charmants caprices du bel air et des vêtements. Un rimeur lui semblait devoir être toujours un peu l'homme de ses rimes, comme Rubens et Van Dyck étaient les hommes de leurs tableaux.

Passe donc pour ses longs cheveux. — Mais un autre tort, c'est qu'il paraissait moins amoureux de l'art lui-même que de la vie extérieure de l'artiste; — un grand tort, celui-là, et qui a égaré bien des intelligences de notre temps. Il ne voyait que le côté chatoyant de toute chose, le cadre au lieu de la toile, l'étoffe au lieu de la chair. La biographie d'un grand homme l'arrêtait plus longtemps que son œuvre. — Que vous dirai-je enfin? Il aimait Byron autant pour son *humour* que pour son génie; Hoffmann au cabaret, et Beaumarchais, accordant sa guitare, le faisaient rêver pendant de longues heures.

Et parce qu'il se sentait le cœur bourdonnant de rêveries, comme Sterne; parce qu'il aspirait après l'orgie, le champagne et les comédiennes, comme Chamfort; parce qu'il voulait enfin la vie de ces

gens-là, il avait commencé par leur emprunter leur allure flottante, et il s'était mis dévotement à refléter leurs travers en attendant de refléter leur talent. C'était donc moins un poète qu'un *comédien de poésie*. Beaucoup s'en vont de la sorte, le nez au vent, les manchettes chiffonnées : « Parbleu! disent-ils, s'il ne faut qu'une bonne mine, la strophe sur les lèvres, le désir des belles choses, l'amour du fanatisme et de l'imprévu, nous pouvons bien, nous aussi, prendre notre part de gala. » Ainsi avait raisonné Justin Ronan, qui mesurait la force de ses dents à l'étendue de son appétit.

Mais ce Justin Ronan était jeune ; cela pouvait le sauver. Il arrivait avec son esprit tout neuf, son unique bagage. De la science, peu ou point. A quoi bon s'embarrasser de ce lourd convoi? Le travail de la province ne lui avait appris qu'à connaître de près le soleil, les champs, les collines, les eaux, et généralement toutes les petites bergeries que Dieu a créées et mises au monde pour l'agrément des bouviers et des phthisiques.

La province lui avait appris aussi l'amour. C'était quelque chose. Il avait rencontré la fille d'un gentillâtre, du comte d'Isernay, — et, depuis ce jour, il n'avait qu'un désir, qu'une pensée : se faire un nom qui lui valût un titre, une réputation qui lui tînt lieu de blason, une fortune qui lui tînt lieu de tout, pour venir mettre titre, blason et fortune aux pieds de la jeune fille qui lui avait donné son âme.

C'est pourquoi Justin Ronan partait pour Paris, la ville aux pommes d'or.

III

LE NUMÉRO 6 DE LA PLACE ROYALE.

« Blonde, ma chère Blonde, me voici depuis avant-hier en plein Paris, en plein océan. — Je loge là-bas, près des barrières ; là-haut, près du ciel. — Ah! la *vilaine ville*, la *belle ville*, la *singulière ville!* comme dirait maint journaliste de ma connaissance. Tu ne saurais t'imaginer, toi, Blonde, ce qu'il y a de tapage, d'éclat, de misère, de laideur, de déraison, de pluie et de beau temps partout par là. — Il y a tant de choses à voir, que j'ai pris le parti violent de n'en voir aucune.

» Pauvre Blonde, je suis triste cependant, plus triste que toi. Plus de mère, plus d'amante! Seul, tout seul! Aime-moi bien de toutes tes forces; car tu es mon inspiration, mon rêve doré et adoré. — Tout le long de la route, j'ai eu ton nom dans le cœur, et à mes lèvres la boucle de cheveux que tu m'as donnée. Moi qui riais autrefois des amoureux de roman, cela m'apprendra désormais à être plus révérencieux vis-à-vis des Esplandian et desAmadis!

» Et tout d'abord, en arrivant, les pieds encore poudreux, le front encore brûlant de la fatigue du

voyage, — tu vas voir, — ma première pensée a été d'aller saluer celui qu'on nomme — le maître, — et dont, à l'ombre des saules, nous avons lu si souvent, avec des larmes dans les yeux, les poëmes sonores et les merveilleux drames. J'ai fait comme le soldat qui, la veille de la guerre, va faire bénir ses armes et demander au prêtre sa bénédiction.

» Il demeure, le grand poëte, en un coin obscur de Paris, sur une place aux maisons de briques, derrière des arbres. — Je me découvris respectueusement avant de frapper à sa porte. On m'introduisit dans une antichambre, et au bout de quelques minutes je me trouvai en présence d'un homme simple et bon, qui m'aborda en souriant, et se prit à causer avec moi de choses et d'autres. — D'où venez-vous? me demanda-t-il; et je m'enhardis à lui parler vivement de la Saintonge, ce beau pays où les collines sont si vertes, et où l'on aime tant. Lui ne me blâma pas d'être venu demander mon pain à la poésie; il ne chercha pas à me dégoûter par des lieux communs, par de vieilles phrases sur les *embûches*, les *orties*, les *précipices* qui attendaient mes premiers pas. Je lui en sus gré.

» Seulement, me dit-il, avec sa voix douce et pénétrante, sachez résister aux entraînements faciles, aux tentations imprudentes de la Muse. Si vous avez la conscience de votre talent, ayez le talent de votre conscience. N'allez pas chanter dans la rue, si vous avez la voix qui charme les palais. Respectez-vous,

afin de faire respecter la poésie en vous. Mon ami, vous allez trouver tout à l'heure, qui sait? au tournant de ce faubourg peut-être, de jeunes fous avinés, qui viendront vous prendre par la main et vous inviter à entrer dans les guinguettes, où ils se grisent avec la poésie et le style. Passez. Ne vous éparpillez pas, concentrez-vous. Ayez l'ambition haute, soyez hardi, soyez brave. Il y a des gens qui commencent par chasser au loup, afin d'apprendre à chasser au lion; chassez au lion tout de suite. Ne vous amusez pas à modeler des statuettes, si vous pouvez tailler des statues. Pas de chemin de traverse; frappez du premier coup là où vous voulez entrer. — Est-ce la comédie qui vous tente? alors ne prenez pas le vaudeville pour y arriver. Est-ce le roman? alors n'essayez pas de la critique, qui dessèche et qui blase. — Laissez aux autres la ruse et la diplomatie, si vous avez la force [1].

» Blonde, entends-tu bien! entends-tu bien!

» — Vous n'êtes pas riche peut-être, reprit-il en me fixant avec intérêt; — vous êtes pauvre, et le souci de votre existence pourra souvent vous détourner du travail sérieux et continu. Là est le danger réel. Prenez garde, Justin Ronan, car alors ces jeunes fous de tout à l'heure passeront devant votre souvenir; vous

1 Ceux qui savent lire devineront facilement dans ces lignes un pastiche du style de M. Victor Hugo. L'auteur repousse néanmoins tout soupçon de raillerie. Mais comme tous les hommes de lettres d'avant 1851 ont gravi l'escalier du célèbre lyrique, je ne pouvais me dispenser de compléter par ce trait d'histoire mon esquisse littéraire. (NOTE DE L'AUTEUR.)

vous aventurerez d'un pas distrait sur le seuil de leur orgie, regardant aux vitres, écoutant les couplets, hésitant et affamé, jusqu'à ce que, du premier étage, un convive vous appelle, la serviette au jabot. Alors vous assisterez à cette débauche intelligente, fascinatrice; peut-être serez-vous étourdi, peut-être serez-vous perdu; ce que font là tous ces cerveaux à l'envers, vous le verrez : ils font de l'esprit, un esprit infernal, bouillant, alcoolique. Ils font de l'esprit avec tout ce qui leur tombe sous la main, avec la littérature, avec la politique, avec qui et quoi que ce soit; mais surtout avec l'esprit des autres. — Prenez garde! s'ils vous mettent un verre à la bouche, ils vous mettront une plume à la main, et adieu votre liberté! Vous écrirez, mais ils dicteront; et adieu votre drame et votre roman commencé! Vous êtes désormais tout à l'esprit; chez vous, la grimace a remplacé le sourire; vous ne jouez plus dans la salle, vous paradez devant la porte. Vous n'êtes plus un poëte, vous êtes un bateleur poétique; vous faites des tours de force, parce que vous sentez chaque jour que votre force s'en va.

» Composez des sermons comme Diderot, copiez de la musique comme Jean-Jacques, plutôt que de tremper votre plume dans une encre mauvaise. Le jour, faites du pain comme Reboul, ou des barbes comme Jasmin : — et quand vient le soir, montez dans votre mansarde, et faites des vers! D'ailleurs, faut-il donc si longtemps pour pousser une œuvre

hors de son cœur? Vigny a écrit *Chatterton* en dix-sept nuits; *Hernani* a été fait en trois mois. Quel âge avez-vous? vingt ans. Au travail, mon ami! au travail! La main vous démange et la tête doit vous brûler; qui sait s'il n'en sortira pas quelque Minerve rayonnante? Venez me voir quand vous aurez terminé quelque chose. Isolez-vous, soyez laborieux, pensez à votre mère, — à votre amante; — fermez les yeux au tourbillon de Paris; restez à la fois un brave poëte et un brave garçon; et si vous avez le talent, je vous promets la gloire. — A bientôt, n'est-pas?

» Et il me tendit la main, à moi qui l'écoutais, tremblant, avide, ému.

» Sur le seuil du salon:

» — Drame ou roman? me dit-il avec un dernier sourire, comme il me reconduisait.

» — Oh! drame! drame! m'écriai-je, l'éclair dans les yeux.

» — Je vous attends.

» Blonde, plus de larmes, plus de regrets! Je serai un grand poëte. Il me l'a dit. Croyons-le. Blonde, voici la nuit qui vient, la nuit grave et silencieuse, la nuit du travail. Ma lampe est allumée, les cloches se taisent au lointain. Il est l'heure. Pense à moi.

» Blonde, adieu! »

IV

FRAMBOISE.

Quinze jours après, Justin Ronan fumait un cigare dans l'appartement d'une petite actrice qui habitait la même maison que lui, trois étages au-dessous.

Elle s'appelait Framboise, et elle jouait dans un théâtre infime des boulevards. Il l'avait rencontrée plusieurs fois sur l'escalier. La première fois, c'était à peine s'il avait jeté les yeux sur elle, tant son drame l'absorbait. La seconde fois, il l'avait saluée. La troisième fois, il lui avait souri; et, le soir, il était descendu chez elle, son premier acte sous le bras, dans l'intention de le lui lire.

C'était une petite brune, toute mignonne et vive, fort gentiment chiffonnée. Elle trouva Justin de son goût, écouta son fragment de drame, à demi couchée sur un sofa, lui dit que ce *n'était pas mal*, et lui donna quelques conseils. — Ils se mirent ensuite à la croisée et causèrent un peu à l'aventure. Puis à un certain coup de sonnette, qui annonçait sans doute un Turcaret ou un Moncade, elle le poussa dans une armoire où il demeura trois quarts d'heure.

Ce premier chapitre de roman eut pour résultat de le rendre au travail pendant quelques jours. — Néanmoins, l'image de M^lle^ Frambroise galopait

dans sa tête, en dépit de lui-même. Il ne pouvait se dissimuler qu'elle ne fût excessivement agaçante. Ainsi devait être Fannier, la maîtresse de Dorat, — et il songeait qu'il serait charmant d'imiter Dorat. Son esprit, toujours préoccupé du côté pittoresque des choses, caressait cette idée en souriant. Il finit par en faire part à la petite actrice.

Framboise lui jeta un éclat de rire au bout du nez, et, comme elle étudiait en ce moment un rôle d'innocente dans une pièce nouvelle — de M. Léon Laya — elle se prit à jouer la vertu avec Justin Ronan, qui lui servit de répétiteur sans le savoir en lui donnant la réplique. Elle lui laissa entendre aussi qu'elle voulait tous les bénéfices d'une amourette littéraire; et, dans l'espoir de subjuguer cette — *inhumaine* — il ne s'occupa plus qu'à tourner des rondeaux, à aiguiser des épîtres et des stances, dont Framboise, le matin, faisait des papillotes.

Cependant Justin, dont le drame n'avançait guère, dépourvu de ressources, se vit bientôt dans la nécessité de chercher un emploi qui l'aidât à vivre pendant un temps. Il ramassa une place de commis quelque part, et partagea dès lors sa vie en deux moitiés, donnant l'une au négoce et l'autre à son drame, ou plutôt à M^lle^ Framboise.

Mais il arriva que lorsque cette dernière eut créé son rôle d'ingénue dans la pièce nouvelle de M. Léon Laya, elle se trouva tout à fait à court de *ficelles* dramatiques vis-à-vis de Justin; et, ne voulant toutefois

ni se rendre ni le mettre à la porte, elle lui dit formellement entre deux yeux :

— Mon petit, je n'aurai rien à vous refuser quand vous m'aurez fait un rôle dans un vaudeville de votre façon.

— Mais, ma chère Framboise, vous savez bien que je ne fais pas de vaudeville, avait-il répondu.

— Eh bien! vous en ferez, voilà tout.

Justin Ronan monta chez lui fort embarrassé. On lui demandait la seule preuve d'amour qu'il ne crût pas devoir donner, sans dévier de sa ligne de conduite. Il travailla mal à son drame ébauché, et, malgré lui, en se couchant, il se surprit à fredonner deux ou trois refrains sur les timbres les plus connus de la *Clef du Caveau*.

En conséquence, deux mois ne s'étaient pas écoulés, que l'affiche du théâtre des Folies-Dramatiques annonçait la première représentation de : *Sous le lit de madame la baronne*, vaudeville en un acte, dans lequel Mlle Framboise devait se montrer sous un ravissant costume de mousquetaire.

La pièce alla aux nues.

V

SOUS LE LIT DE MADAME LA BARONNE.

On avait flanqué Justin Ronan de deux collaborateurs, un à droite, l'autre à gauche, — qui avaient

abondamment saupoudré son vaudeville de poivre, de gros mots, d'assiettes cassées et de bastonnade. Grâce à eux; — et surtout grâce au maillot de Mlle Framboise — ce brillant début d'un jeune homme frais débarqué de la province fut remarqué du feuilleton, qui s'empressa de signaler le lever de ce nouvel astre à l'horizon du boulevard du Temple. Justin ne laissa pas que d'être un peu honteux de son succès, mais comme il avait *ses entrées dans les coulisses* et qu'il était devenu l'amant en titre de Framboise, — il assoupit ses remords. J'ai dit qu'il avait de l'esprit et de la verve, trop de verve. Un petit journal entreprit de le gagner et lui fit à ce sujet quelques propositions. Justin Ronan, disons-le à sa louange, refusa nettement et de prime abord.

Mais pour cela, il ne crut pas devoir rompre avec cette vie mal cousue — dans laquelle il avait déjà un pied, et qui lui semblait une des conditions nécessaires du talent. Il se trouva par suite entraîné dans un monde de folie et de dissipation, qui lui ravit un temps inestimable. Au travail continu, régulier, fécond, succéda bientôt chez lui un travail intermittent, fiévreux, stérile. — La tête chaude des fumées d'un souper, il écrivait sur le bord d'une table ou dans la loge de Framboise, — plutôt la nuit que le jour, — dans les estaminets qu'il s'était mis à fréquenter, au bruit des conversations, des dominos ou de la musique. Il jouait enfin à ce jeu fatigant de l'originalité, qui avait tant d'attrait pour lui. Ses cheveux

inondaient son épaule maintenant, il ne portait plus que des cravates bizarres et des habits fantastiquement coupés. Il avait une canne comme M. de Balzac, des lévriers comme M. de Lamartine, — et une collection aussi variée que nombreuse de tics nerveux et de distractions, empruntés diversement à toutes les célébrités.

Justin Ronan avait à peu près renoncé à sa mansarde, pour vivre dans le bruit. La mansarde, cette seule chose qui eût pu le sauver! Il avait lu tant de fois que l'esprit et le génie couraient les rues, qu'il s'était mis à courir après eux, parce que cela lui semblait plus simple et plus sûr que de les inviter à monter chez lui. Il avait entrepris cette course à travers le hasard et toutes les passions mal contenues de la jeunesse. En peu de temps, il fut signalé comme un des plus joyeux bohêmes de la petite littérature, de la littérature du ruisseau. On cita deux ou trois mots de lui, qui étaient excellents; on lui en prêta cinq ou six autres parfaitement détestables — et, de ce jour, il se vit à la tête d'une réputation en profil.

Ce n'est pas tout. Un soir qu'on parlait de lui au divan Le Peletier, quelques journalistes du *Corsaire* imaginèrent de lui donner le baptême du tropique, dans un article mordant et bien fouillé. Une vingtaine de lignes firent l'affaire. On y causait, entre autres choses, de sa liaison avec Framboise, de son drame dont il avait laissé percer quelques mots, et que l'on

éreintait par avance, de ses prétentions à l'art sérieux. L'article était hérissé de traits aigus, comme un porc-épic. On le lut à haute voix avant de l'envoyer à l'imprimerie. Il n'y eut qu'un éclat de rire dans un bravo. Tout le monde décréta que Justin Ronan était supérieurement démoli.

Il se trouvait le lendemain dans les coulisses, le dos contre un arbre en carton, s'entretenant avec une *queue-rouge*, lorsque Framboise, pâle de colère, vint lui montrer l'article en question. Justin ne dit pas un mot; il s'informa seulement des auteurs et serra la feuille dans sa poche; et comme il avait vu descendre à l'orchestre le directeur du *Sifflet d'argent*, — le plus abominable pamphlet de Paris, — celui-là même qui lui avait fait des avances dans le principe, il alla droit à lui dans l'entr'acte et lui posa la main sur l'épaule.

— Tiens, c'est vous, Ronan! qu'est-ce que vous me voulez?

— Demain, dit-il, je vous enverrai de la copie.

— Ah! ah! mon gaillard, vous avez lu l'entre-filet du *Corsaire*? A la bonne heure, au moins. Il ne faut que piquer les taureaux pour les exciter. Entre nous, ils ont été un peu loin pour la petite. Ne les ménagez pas.

— Soyez tranquille.

Dans le foyer des comédiens, sur une table à toilette, entre un pot de rouge et un poignard en fer-

blanc, Justin Ronan écrivit trois colonnes de diatribes sur les habitués du divan Le Peletier.

Il trouva chez lui une lettre de Blonde.

VI

UNE FEUILLE DE ROSE.

« Château d'Isernay, 20 septembre.

» Justin, voilà quelque temps que tu ne m'écris plus. — C'est que sans doute tu es bien occupé. Travaille, mon ami, oh ! travaille. Seulement envoie-moi un mot, rien qu'un, pour me montrer que tu penses toujours à moi.

» Tu ne sais pas combien la tristesse m'enveloppe dans cette campagne, si déserte depuis que tu l'as quittée. Je ne te dis pas les larmes répandues silencieusement dans notre allée des saules, au pied des arbres qui nous ont si souvent abrités de leur ombre et qui vont bientôt s'effeuiller. — Tu les devines, ces larmes.

» Depuis trois semaines, mon père est malade, — bien malade. Je ne le quitte presque pas de la journée. Avant-hier, dans l'après-midi, il a voulu un peu sortir. Nous avons été jusqu'à la ferme de Seguin. Il s'est assis sur le banc qui est devant la porte, et s'est amusé à regarder trois ou quatre petites filles de sept à dix ans. — Oh ! mon ami, pourquoi les

hasards les plus simples nous remuent-ils parfois si profondément ? Pendant que mon père regardait danser en souriant ces chères petites, moi je les écoutais chanter en tenant mon cœur à deux mains ; — elles disaient une vieille ronde que voici :

Dans l'eau d'une fontaine
Me suis lavé les pieds ;
D'une feuille de chêne
Me les suis essuyés.
— Que ne m'a-t-on donné
Celui que j'ai tant aimé !

J'ai entendu la voix
D'un rossignol chanter ;
Chante, rossignol, chante,
Tu as le cœur tant gai.
— Que ne m'a-t-on donné
Celui que j'ai tant aimé !

Tu as le cœur tant gai,
Et moi je l'ai navré ;
C'est de mon ami Pierre
Qui s'en est en allé.
— Que ne m'a-t-on donné
Celui que j'ai tant aimé !

» Je ne puis pas t'exprimer la peine que m'ont causée ces paroles si naïves. Le soir, je me suis apperçue qu'elles étaient dans mon souvenir.

» Ne tarde pas à me répondre, mon bon Justin. — Mon âme est triste ! — Songe que personne ici ne me parle de toi. L'autre jour pourtant, en parcourant le journal de mon père, — comme je le fais tous

les matins, afin de voir si tu deviens célèbre, — j'ai su que l'on venait de représenter une jolie petite pièce signée de ton nom. Pourquoi ne m'en as-tu rien dit?

» Aime-moi toujours et n'aime que moi. J'ai peur de ton Paris. Rassure-moi donc! — Travaille sans cesse, afin de ne voir personne et pour ne penser qu'à ta Blonde, à cette pauvre jalouse qui ne vit là-bas que par ton amour et pour ton amour.

Que ne m'a-t-on donné
Celui que j'ai tant aimé !...

» *P. S.* La fièvre de mon père vient de redoubler cette nuit. Je suis dans une vive inquiétude. Le médecin ne le quitte presque plus. »

VII

LE SIFFLET D'ARGENT.

Ce n'est pas précisément un tableau de mœurs littéraires que nous avons voulu tracer. — D'autres ont déjà dit les misères, les joies, les scandales, les turpitudes et les héroïsmes de cette vie. Il n'y aurait que présomption de ma part à venir ajouter aujourd'hui quelques traits au tableau. J'ai seulement entrepris de peindre dans Justin Ronan un caractère jusqu'ici relégué dans l'ombre et qui se fait de jour

en jour plus commun. Force m'a bien été de le suivre sur un terrain exploité.

Une fois sur la pente du journalisme de bas étage, l'auteur de *Sous le lit de madame la baronne* roula de degré en degré jusqu'au fond de la fosse. Les prédictions s'étaient réalisées. Il eut beau chercher à se cramponner à la rampe, — la rampe était en cuivre, elle glissa sous ses doigts. D'ailleurs, sa singulière nature lui fit trouver un certain charme dans cette lutte de tous les jours, dans cette fougue dépensée à tort et à travers. Du feu de sa pensée, dont il aurait pu faire un astre en le concentrant, il ne fit qu'un paquet de pétards et de marrons d'artifice. D'abord, il n'avait guère voulu que venger Framboise. Mais ses premiers articles dans le *Sifflet d'argent* eurent un retentissement fâcheux. C'était neuf, c'était violent, c'était *jeté*. Il se ruait sur ses adversaires avec une force qui n'excluait ni l'esprit, ni l'élégance. Supposez Goliath journaliste, Goliath en rubans. — Plusieurs lui firent l'honneur de lui répondre. Une polémique s'engage. Justin Ronan fit face à tous. Par malheur, son style eut des éclaboussures qui atteignirent de çà, de là, plusieurs personnages désintéressés dans l'affaire. Ce furent autant d'ennemis. Il n'y prit pas garde. Il alla son train.

— Pourquoi, se disait-il, ne ferais-je pas comme Fréron, comme Voltaire, comme Rivarol, qui n'hésitaient pas, eux, à se jeter dans cette grande arène pour venir secouer sur la foule les grelots de leur

esprit? Le poëte est-il un bénédictin pour se cloîtrer sans pitié? Ne doit-il pas, au contraire, vivre au milieu de la multitude, s'il en veut reproduire les vices et les passions? Je déblaye moi-même ma route; où est le tort? Je me fais mon propre annonciateur et mon avocat. Je puis devenir une puissance, être redouté, être envié, enlever toutes positions à la pointe de ma plume! Ce serait folie que de ne pas marcher en avant.

Il marcha donc en avant. Il fit merveilles. Ce fut bientôt un des plus vaillants tirailleurs de la petite presse. Après deux ou trois escarmouches dans lesquelles l'avantage resta tout de son côté, on le nomma d'une voix unanime rédacteur en chef du *Sifflet d'argent*. Il triomphait. — Parvenu à ce poste dangereux, Justin Ronan ne connut plus de bornes à son débraillé de convention. Il trouva de bon goût de changer de maîtresse, il donna son congé à Framboise. Sur toute la ligne des théâtres du boulevard, il joua le rôle de Jupiter Tonnant et de sultan Saladin, faisant et défaisant des réputations, protégeant les plus bêtes créatures du monde, jetant à droite et à gauche son talent, son cœur et sa santé, — joyeux ou mélancolique, — mais d'une joie et d'une mélancolie toujours ironique et moqueuse, car il ne vivait plus maintenant que pour le sarcasme. Les plus beaux sentiments ne lui arrivaient qu'à l'état de pointe et de saillie. Au fond d'une action sublime, c'était une plaisanterie qu'il cherchait. Il eût laissé bien loin

derrière lui Cicéron, qui se consolait de la mort d'un des siens en songeant aux belles pages qu'elle allait lui inspirer.

En littérature, c'était un ogre. Il flairait la chair fraîche. Il attaquait les auteurs au coin des feuilletons, les détroussait et les laissait pour morts sur la place. Ce fut lui, un des premiers, qui mit à la mode la peine des indiscrétions de la vie privée applicable aux infiniment petits. Dans sa fureur de faire ressortir tout éclat et toute enluminure, il ne contribua pas peu à discréditer dans ces derniers temps la jeune école littéraire, par ses révélations. Cet homme, peintre à sa manière, coloriste endiablé, se créait un monde à sa fantaisie, tout rempli d'écarts, de lazzis, de gambades, d'extravagances; un monde de pasquins et d'hidalgos, qu'il empilait bon gré mal gré dans le chariot d'un nouveau *Roman comique* dont il se faisait le Scarron, et qu'il conduisait à grands coups de fouet, au milieu des éclats de rire des passants.

Cet amour du paillon lui fit donner un surnom qu'il a toujours gardé; on l'appela: *la dernière lame de Tolède.*

Vous dire s'il avait laissé là son drame, vous le devinez. A peine avait-il répondu à cette lettre de Blonde qu'on vient de lire tout à l'heure. Depuis, les autres lettres de la fille du comte d'Isernay étaient toutes demeurées sans réponse, et elle avait fini par ne plus écrire. Justin Ronan eut bien quelquefois

l'intention de ressaisir cette affection pure de ses premières années, qui se réveillait souvent dans son cœur; mais l'entraînement de sa vie, le cours de sa destinée étaient venus chaque fois le remporter dans le gouffre parisien, — au moment où il tendait les bras vers l'image gracieuse de la jeune fille qui, là-bas, s'en allait d'amour pour lui.

Un an après son départ de la Saintonge, voilà donc à quoi étaient venus aboutir les rêves ardents et les espoirs superbes de Justin : à la rédaction du *Sifflet d'argent!* Du moins la fortune lui avait-elle souri, dans ce mauvais et trop facile métier? Mon Dieu! non; et c'est là encore ce qui plaide en faveur des voies tranquilles et probes. Sa position lui avait créé des besoins exceptionnels, déréglés, luxueux, qu'il voulut satisfaire à tout prix et pour lesquels il ne recula point devant les dettes. Au contraire, cela lui semblait rigoureusement indispensable d'avoir des créanciers. Il les traitait à la façon du *Don Juan* de Molière et des marquis de l'ancien répertoire.

Cependant un d'entre eux, qui ne possédait point les hautes traditions, l'envoya pour un mois à la prison de Clichy; — ce qui parut à Justin du *dernier plaisant*, mais ce qui ne le corrigea pas davantage.

Il eut deux ou trois procès en diffamation, tout l'attirail d'une renommée à faire peur. Les artistes le détestaient, les bourgeois en étaient épouvantés. Il n'était point de réputation qu'il n'eût écornée par quelque bout, point de statue dont il n'eût ébranlé le

piédestal. Il n'était pas né méchant pourtant, mais il sacrifiait tout à l'esprit, au bon mot, au *besoin de copie* surtout, car le besoin de copie renferme à peu près toute la partie odieuse de l'histoire de la petite presse. C'est le besoin de copie qui met l'épigramme à la main. L'homme qu'on admire et qu'on respecte le plus, devant le talent de qui l'on dresse un culte au fond de son cœur, — cet homme-là sera peut-être celui qu'on sacrifiera demain au besoin de copie. On ne sait que dire, il se fait tard, l'imprimeur est là qui attend; on prend alors à partie le premier venu qui nous tombe sous l'idée, celui qui passait tout à l'heure en nous souhaitant le bonsoir, un ami de la veille — un ennemi du lendemain. C'est le besoin de copie qui a brisé tant de courages, tué tant d'avenirs, anéanti tant d'espérances en fleur, qui a souvent été cause que l'écrivain a déchiré son livre, que le peintre a lancé son pinceau, que le musicien a lancé son Amati contre le mur dans un instant de désespoir. Telle critique d'un homme ou d'une œuvre ne devait avoir qu'une douzaine de lignes; mais l'imprimeur en veut davantage, et l'on enfile cinq ou six injustices à la suite, — peu importe, — pourvu qu'il y en ait suffisamment et que l'imprimeur soit satisfait. Le besoin de copie est au petit journal ce que le *post-scriptum* est à la lettre d'une femme.

Or, voici ce qui arriva à Justin Ronan, — un jour qu'il avait besoin de copie.

VIII

M. J. B. NAZANJE.

Il pouvait transcrire une page du *Télémaque*, — rhabiller de neuf un vieil ana et le mettre sur le compte de M. Trois-Étoiles, — puiser dans le sac aux puffs américains, — faire enlever Fanny Elsler par les pirates du Levant, asseoir M. Clairville ou M. de Roosmalen dans un fauteuil d'académie. Il préféra, comme l'on était à l'époque du *steeple-chase* de la Croix de Berny, s'en prendre à un brave homme, grand amateur de chevaux, — sur lequel il fit tomber le ridicule, à petits grêlons de la grosseur des pois chiches.

M. J. B. Nazanje, élevé dans les mœurs britanniques, ne s'étonna de cette agression que tout juste ce qu'il fallait pour ne point déranger le nœud de sa cravate. En déjeunant au café Anglais, il relut trois fois le paragraphe du *Sifflet d'argent* qui le concernait, et conclut qu'il était injurieux pour sa personne. En conséquence, à l'heure de midi, prenant par le boulevard, il se dirigea nonchalemment vers le bureau du journal.

Justin Ronan n'y était pas. Le dandy s'installa, pour l'attendre, dans le cabinet de rédaction. Il vit tour à tour arriver les habitués de l'endroit, critiques en

herbe, feuilletonistes dans l'œuf. — M. J. B. Nazanje, qui était un homme de savoir-vivre, mit son porte-cigares à la disposition de ces messieurs et causa volontiers avec eux. — Sur ces entrefaites, Justin Ronan entra.

M. Nazanje l'attira dans une embrasure de croisée et lui tint ce langage :

— Vous avez fait contre moi un article fort spirituel, monsieur. Toutefois, vous avez oublié que je n'appartiens ni à la politique, ni à la littérature, ni à aucun emploi public susceptible du contrôle de l'opinion. Je ne suis rien qu'un homme du monde. La partie n'est donc pas égale entre nous. Un artiste répond à la critique par des œuvres; comment faut-il que réponde un gentleman?

— Je vous comprends, monsieur, dit Justin Ronan avec hauteur.

— Autrefois, poursuivit M. J. B. Nazanje, je ne me serais point donné la peine de monter chez vous. La noblesse du siècle dernier ne traitait pas elle-même ces affaires-là. M. de Rohan fit bâtonner M. Arouet et lui tourna le dos ensuite lorsque celui-ci vint lui demander raison de son outrage. Mais nous ne sommes, vous et moi, ni M. Arouet ni M. de Rohan.

— Assez, monsieur! s'écria Justin, dont le sang pourprait le visage.

Le dandy secoua la cendre de son cigare.

— Permettez, dit-il ; je me bats avec vous, mais je tiens à expliquer, — devant ces messieurs, — les

motifs de ma complaisance. Supposez que nous sommes deux journalistes : vous m'avez envoyé votre bordée, je vous envoie la mienne ; et vous n'ignorez pas que la loi m'accorde en étendue le double de l'article incriminé.

Justin Ronan se posa devant lui, croisant les bras :

— Dites, monsieur.

— D'abord, vous allez emmener un témoin. J'ai fait arrêter une citadine devant la porte. J'ai le choix des armes. Je prends le pistolet. C'est fâcheux pour vous, monsieur ; j'y suis de première force.

Il disait vrai.

— Ensuite ? demanda le journaliste.

— Voici. Nous allons à la porte Maillot. Une fois dans une allée déserte, nous nous plaçons. Je vous ajuste, et je vous casse l'épaule.

Justin Ronan sourit. Il était brave, du moins.

— Est-ce tout, monsieur ?

— C'est tout.

— Alors, partons.

En passant devant le Jockey's-Club, M. J. B. Nazanje prit un témoin. Arrivés au plus épais du bois de Boulogne, les deux adversaires se mirent en position vis-à-vis l'un de l'autre.

M. Nazanje leva son pistolet.

— A l'épaule, dit-il en souriant.

— Bah ! lui cria Justin, visez au cœur. Je vous ai déjà mis en feuilleton. Au sortir de convalescence, je vous mettrais en vaudeville !

Le coup partit.

Justin Ronan tomba, l'épaule fracassée.

On le transporta dans sa chambre, où les premiers soins lui furent prodigués par un médecin. La blessure était grave, et elle entraîna une fièvre de quelques jours. Lorsqu'il revint à lui, il aperçut une jeune fille, vêtue de deuil, qui sanglotait à son chevet.

— Blonde! s'écria-t-il.

Il referma les yeux.

IX

BLONDE.

L'automne jetait alors au vent ses dernières feuilles. C'est le moment des élégies par excellence et des romans sensibles. Justin Ronan se consola de sa blessure avec cette idée, et ne songea plus qu'à exploiter le côté romanesque de son duel. Il s'encadra, du mieux qu'il put, dans cette aventure de *cape et d'épée*, et se composa une physionomie intéressante avec ses souvenirs de cabinet de lecture. — Étendu dans un grand fauteuil, pâle, le visage penché, devant la fenêtre ouverte, il envoyait son regard vers les étoiles naissantes et laissait pendre un de ses bras à l'abandon.

Blonde était assise à ses pieds.

Elle lui racontait la mort de son père, à elle, sa douleur profonde à cet événement, son départ de la Saintonge où tout n'était que souvenirs amers, son départ avec une sienne tante, — et enfin son arrivée à Paris, où elle n'avait eu qu'une pensée, le voir encore une fois, — lui, Justin — et s'en aller après finir ses jours dans un couvent.

— Tu m'as oublié, disait-elle; j'avais mis ma vie dans ton amour, tu m'as repris ton amour; que ferai-je maintenant de la vie?

Mais il la consolait en lui jurant que, dans ses plus grands écarts, son souvenir était toujours monté à son cœur, comme un remords; qu'il n'avait eu jamais de véritable amour que pour elle; que c'était la vie de Paris qui l'avait empêché de répondre à ses lettres; et aussi les soucis de sa position littéraire. Il lui disait cela avec une voix éteinte, avec un sourire soupiré, en tenant ses deux mains dans les siennes. Et la jeune fille se laissait aller malgré elle au charme de ce sourire, de cette voix, à ce tendre sentiment mêlé de sollicitude, à cette poésie de la convalescence, un soir d'automne, au crépuscule dans la mansarde du premier amant.

— Tu ne sais pas que j'ai failli en mourir, Justin? Tu ne sais pas que j'en serais peut-être morte, si je n'avais pas eu mon père à veiller jusqu'au dernier jour? Est-ce que j'aurais jamais pensé, moi, que tu pouvais m'oublier? Vois-tu, je suis une fille chrétienne, et pourtant, un jour, en passant près de l'é-

tang où se baignent les saules, là où nous nous sommes vus la dernière fois — que le ciel me pardonne ! — mais je croyais y voir ton image, et il me semblait t'entendre m'appeler du fond de l'eau...

— Oh ! Blonde ! Blonde ! je suis un misérable !

— Non, fit-elle avec un admirable sourire, c'est moi qui t'aime trop. Je tâcherai de me corriger. Mais ne parlons plus de cela, je suis une folle et je ne songe plus que tu es encore malade. Ah ! que j'ai souffert, mon ami, quand je t'ai vu ramener presque mort : j'ai senti que mon âme s'en allait, parce que, sans doute, elle est liée à la tienne, et que Dieu ne veut pas qu'elle en soit séparée, même par le tombeau. — Dis donc, Justin, j'ai toujours conservé nos feuilles de rose. T'en souviens-tu? je devais te les envoyer une à une, mois par mois, jusqu'à la dernière. A la dernière, tu devais revenir. Pauvres feuilles ! elles sont chez moi, bien fanées, bien flétries, va ! dans un coffret d'ébène que je te montrerai. Ce sera ta seule punition.

Justin eut une larme dans les yeux. Elle l'essuya sous un baiser.

— Justin, nous allons être heureux désormais. Soyez sérieux et *causons affaire*. Je suis maîtresse de ma fortune, — mais tu es maître de mon cœur. Veux-tu changer ?

Le poète la regarda, ému. Il ne put que tomber à ses genoux, en levant les mains vers elle.

Elle continua :

— Tu travailleras tout à loisir, alors. Tu écriras de belles choses ; et puis aussi tu enverras ta démission au *Sifflet d'argent*. Car j'ai bien deviné : c'était pour vivre que tu t'étais fait journaliste, au lieu de rester ce que tu voulais être, — un poëte! Sais-tu que tu étais devenu bien méchant? on ne te reconnaissait plus. J'en avais une peine affreuse. — Après cela, il ne faut pas te fâcher de ce que je te dis ; tu sais que je ne m'y connais pas. C'était drôle quelquefois, et l'on devait bien en rire ; mais, moi, j'en pleurais.

Et elle se jeta à son cou.

Justin Ronan lui dit :

— Tu seras mon ange sauveur.

— Mieux que cela, monsieur, je serai votre femme.

— Chère belle ! répondit-il (et en effet il se sentait vaincu par cet amour si vrai et si puissant), tu m'as donné une seconde vie, tu m'as retiré de l'abîme, je te devrai tout : l'honneur, la gloire et le bonheur! Oui, tu as raison. Plus de libelle, plus de pamphlet. C'est ce qui m'a perdu. Rien que la poésie, la poésie dans l'amour, le saint rayonnement des deux plus belles passions!

Justin était sincère en parlant ainsi.

— La douce soirée! dit la jeune fille en couchant sa tête sur la poitrine du jeune homme, si bien qu'en levant les yeux elle pouvait rencontrer ses yeux, et qu'en baissant les lèvres il pouvait rencontrer ses lèvres.

X

LA BOUTEILLE VIDE.

Ils étaient douze ou quinze à table, chez Justin Ronan. La rédaction tout entière du *Sifflet d'argent* fêtait le rétablissement de son chef de file. Les vins capiteux circulaient en abondance. On buvait, on disait des folies d'esprit. Toutes les questions s'agitaient, flambantes, secouées, brûlées et noires en un clin d'œil. — C'étaient tour à tour la littérature, la politique, qui servaient de thème à ces mangeurs d'huîtres et à ces buveurs de sauterne. Avec les mots qui se firent là, il y aurait eu de quoi défrayer vingt numéros du journal (phrase consacrée).

Justin Ronan disait adieu à cette vie âcre et frivole qu'il avait menée jusqu'à présent. — La *lame de Tolède* rentrait au fourreau, selon l'expression du second rédacteur ; — Satan se faisait ermite, suivant un autre. Et tout le monde de boire à la grandeur et à la décadence de Justin Ronan, — aux victoires et défaites de Justin Ronan !

Il écoutait, il riait, il applaudissait ; il se mêlait encore à ce tapage de la pensée, s'enivrait de cette fumée, de cette lumière, de ce cliquetis. Il appelait cela voir le canon pour la dernière fois. Eux cependant l'assaillaient de leurs coups d'épingle ; et de

cet homme piqué, torturé, aux abois, il faisait beau voir sortir les reparties dernières, les attaques désespérées, les parades soudaines et les dithyrambes frétillants avec leur queue en éclats de rire, — semblables à ces fusées d'artifice qui s'élancent dans la nue pour retomber en pluie d'étoiles rouges, vertes, bleues !

Adieu, Ronan ! que le calembour te soit léger ! — Adieu, Ronan ! Sois bon père, bon époux et bon agronome ! — Adieu, Ronan ! que nos œuvres et que nos pompes ne viennent plus troubler ta solitude ! — Ame échappée du purgatoire à deux sous la ligne, prie pour nous dans le ciel où tu t'envoles. Il te sera beaucoup pardonné, parce que tu auras beaucoup assommé. — Ci-gît Justin Ronan, décédé à la fleur de son âge. Il fut de son vivant l'effroi des cabotines et la terreur des gens de lettres. Ses amis inconsolables continuent comme par le passé la rédaction du *Sifflet d'argent*. Prix de l'abonnement : quarante francs par an, vingt-cinq francs les six mois, et douze francs le trimestre !

La conversation s'en allait de la sorte, sur ce ton et en zigzag. Cela ne finissait jamais, et cela recommençait toujours. — Mais de quoi vais-je m'aviser de vous raconter cette petite orgie, tant racontée déjà, avec toutes les fanfreluches de ce style dont chacun sait le secret aujourd'hui ?

Cependant, au déclin du dessert, un des convives se leva en annonçant qu'il venait d'avoir une idée.

Une idée ! cela valait la peine d'être entendu. — Le convive décréta que Justin Ronan se devait encore une fois à ses compatriotes ; qu'il n'était pas bienséant à lui de se retirer de l'arène sans fifre ni tambour ; que Napoléon, avant son départ pour l'île d'Elbe, avait prononcé ses adieux à Fontainebleau ; et il termina en demandant à Justin Ronan un article final pour le numéro du lendemain.

— C'est cela, un article final ! un article final ! hurlèrent tous les convives.

— Justement, poursuivit l'orateur, il se présente une occasion digne de Justin. Un rimeur nouveau vient de trouer la foule, un poëte rose, et tout neuf, que les fourches Caudines du *Sifflet d'argent* ont jusqu'à ce jour épargné. Justin, il t'est offert. M. Claude Tréneuille (tel est son nom) a publié hier ses premiers *Poëmes*. Réjouis-toi, maître, je les ai apportés sous mon paletot.

Il y eut un long bravo dans l'assemblée.

— Messieurs, je ne puis... balbutia Justin... c'est impossible... j'ai promis...

— Ronan, ce sera le dernier ; Ronan, nous t'en conjurons. Tu te dois à toi-même, Ronan. Il faut un épilogue au drame de ta vie, un coup de théâtre à ton cinquième acte littéraire. Libre à toi d'écrire ensuite : *La toile est tombée.* Mais auparavant empoigne M. Claude Tréneuille ; ce sera ton feu du Bengale, ton Capitole, ton apothéose en lampions de couleurs !

Le convive fit passer devant ses yeux un petit vo-

lume couvert d'un papier gris perle, avec des enjolivures aux angles.

— Vois, dit-il, la victime est parée de fleurs. Allons, un dernier sacrifice aux Muses!

— Vous le voulez? dit Justin ébranlé et à moitié ivre.

— Nous le voulons, répondirent-ils en chœur.

— Alors, dit Justin Ronan, laissez-moi seul, et allez m'attendre au Café de Paris. Dans une heure, je vous y rejoins.

— Avec l'article final?

— C'est convenu.

— Vive Justin Ronan!...

XI

LA BOUTEILLE VIDE.

Resté seul, et la table desservie, Julien alla s'asseoir, la tête chaude, devant un pupitre noir sur lequel il avait jadis commencé son drame. Ce ressouvenir lui traversa le cerveau comme une vision. Mais il ne s'y arrêta pas. Il avait gardé une bouteille de porto qu'il plaça auprès de lui, pour y puiser la verve. C'était ainsi qu'il procédait dans les occasions solennelles. Puis il rejeta sa grande chevelure en arrière, avec les airs de Liszt au piano; il retroussa ses manches — et commença son dernier article.

De temps en temps, il s'interrompait pour boire une gorgée.

Au moment où sa plume courait avec le plus de furie sur le papier, la porte s'ouvrit doucement, et Blonde parut sur le seuil.

Elle s'avança à pas lents, et vint poser sa jolie tête par-dessus l'épaule de Justin, sans qu'il s'en aperçût.

— Qu'écrivez-vous donc avec tant d'aptitude, mon ami? demanda-t-elle, souriante.

Justin Ronan la regarda.

— C'est... c'est... mon drame, murmura-t-il. Et il s'empressa de couvrir le papier de ses deux mains.

— Bon Dieu! quels regards singuliers tu me lances! s'écria-t-elle. Qu'as-tu, Justin? pourquoi ce trouble? Réponds-moi.

— La chaleur... le travail... Laisse-moi un instant, chère; il faut que je finisse, vois-tu...

— Finir quoi?

Il porta la bouteille à ses lèvres.

Blonde d'Isernay ouvrit les yeux avec stupeur. Revenue de cette impression, elle posa vivement la main sur le bras de Justin.

— Oh! que fais-tu? dit-elle.

Le jeune homme partit d'un éclat de rire.

— Parbleu! tu le vois bien, je bois! je bois comme Anacréon, comme Horace, comme tous les grands poëtes qui étaient aussi de grands buveurs. Le vin! c'est le génie, disait Panard; c'est la vérité, c'est le soleil au cœur. Laisse-moi donc boire pour écrire;

car tous les poëtes font ainsi, je t'assure, du moins la plupart, et ce sont les meilleurs...

Blonde détourna la tête.

— Du reste, sois tranquille. C'est un vin-gentilhomme, un vin de grand seigneur, du porto, s'il te plaît, et il ne faut pas le dédaigner. Ne t'étonne pas, ma petite. Le vin est partout, c'est un hôte universel; Scribe te dira comme il rime à *divin*. Tu ne sais donc pas que le vin était pour moitié dans le talent de la Dumesnil, cette tragédienne d'il y a cent ans, et que Malibran elle-même, la *diva*, l'inimitable, ne chantait jamais mieux qu'avec un verre de madère tapageant dans la poitrine? — Le vin! mais c'est notre blason, à nous autres! Demande plutôt à Théophile, à Chapelle, à Rabelais, à Dufresny, à Lattaignant, à Santeuil! Je ne serais pas digne de tenir une plume, si je ne savais pas vider un flacon comme eux. — A leur santé!

Il se renversa sur sa chaise et but un second coup.

— Laisse-moi écrire à présent.

Une pensée soudaine éclaira l'esprit de Blonde, qui jusque-là était restée muette de saisissement.

— Ah! ce n'est pas un drame que tu écris!

Le front de Justin Ronan devint sombre.

— Eh bien, non, dit-il, ce n'est pas un drame, c'est autre chose; mais qu'importe?

Elle s'était précipitée sur son papier. Dire avec quelle rapidité elle le parcourut, c'est impossible. A la dernière ligne, il lui tomba des mains et elle fondit en larmes.

— Blonde, dit-il, c'est mon dernier article, je te le jure. Mais j'ai promis. C'est une faiblesse, je sais bien... Ce sera la dernière, vrai !

— Un poëte ! s'écria-t-elle, un jeune homme !... le traiter ainsi !... Oh ! c'est mal !

— Bah ! un Tréneuille, que sais-je, moi ? Et puis, ce n'est qu'une plaisanterie, une chose sans conséquence ; tu n'entends rien à ces affaires-là.

— Justin ! vous ne livrerez pas cet article. Promettez-le-moi. Cela serait affreux, je vous l'atteste ; Justin, je vous en prie, par grâce !

— Impossible ! Ils comptent dessus. Aurélien et les autres m'attendent au Café de Paris. C'est mon dernier article.

— Justin ! Justin !

— Voyons ! dit-il, rends-moi ce papier ; sois raisonnable. Le temps se passe.

— Oh ! je vous croyais meilleur que cela !

— Rends-moi ce papier.

Et il avançait la main.

— Jamais ! dit Blonde.

Par un mouvement rapide, elle le présenta à la flamme de la bougie. En ce moment, et comme s'il eût été mû par un ressort, Justin Ronan se leva de dessus sa chaise. Mais une fois debout, le vin agissant, il chancela sur ses jambes ; et pour ne pas perdre entièrement l'équilibre, il fut obligé de s'appuyer à la bouteille qu'il rencontra sous sa main. Son visage

était ardent. — A cet aspect, la jeune fille poussa un cri et laissa échapper le papier à demi brûlé.

Le poëte essaya vainement de faire deux ou trois pas pour le ramasser. — Il tomba sur ses genoux.

— Ah ! vous me faites horreur ! s'écria Blonde, qui s'enfuit.

Justin Ronan resta sur ses genoux, foudroyé, tenant la bouteille à la main...

XII

LA BOUTEILLE VIDE.

La leçon devait être complète. Le lendemain, quand il évoqua ses souvenirs de la veille, il courut éperdument à l'hôtel de Mlle d'Isernay. Il apprit qu'elle avait quitté Paris le matin, sans lui laisser un mot d'adieu. Le coup qu'il en ressentit fut terrible. Il rentra chez lui désespéré, — sans une larme.

Les émotions puissantes sont souvent décisives. Dans un retour sur lui-même, il embrassa tout son passé. Qu'avait-il fait de sa jeunesse et de sa force native ? Rien, moins que rien. Quelle page humble et douce devait-il compter dans son œuvre de mal et de bruit ? Pas une. Il avait joué au bohême et au matamore. Peut-être avait-il pensé que le désordre était la serre chaude du talent. Dans ce cas, il s'était grossièrement trompé. A qui ferez-vous croire que c'est

du cabaret seulement qu'est sorti le génie de Lantara?

Justin Ronan reconnut son erreur. Heureusement il n'était pas à l'âge où il est trop tard pour revenir sur ses pas. Quoiqu'il eût envisagé les difficultés sans nombre de sa position, difficultés qu'il s'était créées lui-même, il résolut de les vaincre une à une en se retrempant dans une résolution énergique. Il se condamna au travail dans la solitude, au travail élevé. Et pour être rappelé incessamment à sa tâche et au souvenir de la jeune fille dont il avait perdu l'amour par sa faute, il plaça sous ses yeux cette bouteille que vous savez, — une bouteille vide.

Ce fut alors qu'il eut vraiment à lutter, vraiment à combattre, et qu'il put compter les barricades qu'il avait amoncelées devant son avenir. Ce fut alors qu'il lui fallut sauter par-dessus bien des haies et bien des murs, au risque de s'écorcher vingt fois les pieds et les mains, pour rejoindre la grande route, la route droite, la route commune dont il s'était si fort écarté. A force de soins, d'attention, de persévérance, il lui fallut rallier les amitiés enfuies, calmer les ressentiments, endormir les haines.

A chaque pas, c'était un ennemi oublié qui se dressait devant lui, une vengeance anonyme qui l'attendait dans un buisson. — Et premièrement, il lui fut impossible d'aborder aucune scène importante: acteurs et directeurs se trouvèrent tous d'accord pour le repousser. Je ne parle pas de ses ennemis-nés les critiques, qui, sûrs maintenant de l'impunité, le voyant

seul, triste et les griffes rentrées, tombèrent sur lui à bras raccourci, en veux-tu, en voilà. — Que de bois vert! eût dit Figaro. — Lui, ne disait rien, il regardait la bouteille vide.

Il se tourna vers le roman. Parlez-moi du roman, où l'on peut faire déborder son cœur et sa tête tout à son aise, rêver, rire, pleurer autant que cela vous fait plaisir, et cela sans crainte d'être rappelé à l'ordre par le coup de sifflet d'un spectateur ennuyé; le roman, qui brave tous les directeurs et qui se moque de tous les acteurs du monde, qui invente avec sérénité les complications les plus absurdes, qui se fait des décors splendides qui ne lui coûtent pas une obole; le roman, qui est aujourd'hui le seul et le véritable Théâtre-Français de notre époque! — Il fit un roman.

Eh bien! je dois le dire, son roman n'était pas bon. Cela se sentait encore et trop du petit journal, cela n'avait pas d'âme, cela chantonnait du bout des lèvres, cela pleurait du bout des yeux; il s'était tant raillé jadis des beaux sentiments, qu'il en avait effacé jusqu'à l'ombre dans son livre, et il n'y avait là ni chaleur, ni élan, ni aspiration. C'était une histoire romanesque racontée froidement par un agent de change en gants noirs, assis sur le bord d'un fauteuil, tournant son chapeau entre ses doigts, et qui tient essentiellement à ne point passer aux yeux de ses clients pour un homme atteint de sensibilité.

Après le peu de succès de son livre, Justin Ronan

se sentit glacé. Il eut une grande tentation de jeter là sa plume et de renoncer à toute gloire littéraire; mais ses regards étant venus à tomber sur la bouteille vide, — il soupira et se rassit devant son pupitre.

Et il commença un nouveau livre.

XIII

DONT LE TITRE EST A LA DERNIÈRE LIGNE.

Un beau jour, — à la fin, — voici comment se termina l'histoire amoureuse et littéraire de Justin Ronan.

Deux ans étaient écoulés. Il avait forcé la critique, la haine et l'envie. — On venait de représenter son drame et il avait gagné sa première cause devant le public. Désormais, toutes les portes lui étaient ouvertes, il pouvait prétendre à tout.

Or, quelques jours après, comme il songeait au temps heureux de ses amours, il reçut une lettre, je me trompe, une enveloppe, rien qu'une enveloppe.

Elle renfermait une feuille de rose.

Je ne dirai pas le délire qui s'empara de lui à cette vue. Blonde pensait à lui, Blonde l'aimait encore! On dit qu'on meurt de joie, je le crois, car il faillit en mourir.

Pendant quelque temps, et à de courts intervalles, il reçut d'autres envois semblables. Cela dura un

printemps. Au commencement de l'été enfin, comme il venait de décacheter une de ces missives d'une éloquence si simple, il poussa un grand cri de joie et fit demander des chevaux de poste pour la Saintonge, route de Saintes, château d'Isernay. — C'est que, cette fois, outre le gage habituel, l'enveloppe contenait un tout petit morceau de papier, — sur lequel une main de femme avait tracé ces mots d'une mignonne écriture :

« *La dernière feuille de rose.* »

CHAPITRE XXII.

Second dénoûment.

— Il semblerait, — ajoutai-je après un *temps*, — que l'histoire de Justin Ronan dut s'arrêter à cette page fortunée. Il n'en est pas ainsi malheureusement. Trois mois avant les fiançailles, M^lle^ d'Isernay mourut des suites d'une chute de cheval. Privé désormais de son ange gardien, Ronan s'en revint à Paris, où peu à peu ses anciennes habitudes le reconquirent. Aujourd'hui, vous le voyez sans courage, mais non pas sans verve, continuant le métier littéraire uniquement parce qu'il l'a commencé, semblable en cela à beaucoup de jeunes gens d'aujourd'hui, fils d'une génération intermédiaire, arrivant à la chute du romantisme qui n'a pas voulu d'eux parce qu'ils étaient

trop jeunes, et attendant le lever d'une nouvelle école pour laquelle ils seront trop vieux.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre romantisme et avec vos écoles ! s'écria M. de Cupidon ; la littérature est toujours *une ;* arrivez quand bon vous semblera, sans vous inquiéter de la date ni de l'heure, dites ce que vous avez à dire, et ensuite allez-vous-en. La passion et l'esprit sont de toutes les époques.

CHAPITRE XXIII.

Les femmes du jardin Mabille. — Musquette, Frisette, Hermance, Fanchonnette-Dandin, Mauviette, les quatre filles Aymon. — Elles ont succédé aux Éliante et aux Zulmé de l'autre siècle. — Chapitre indispensable. — Danses modernes. — La carte de Tendre. — M. de Cupidon fait des économies sur ses flèches.

— La soirée est douce et le ciel plein d'étoiles; qu'avez-vous à faire, M. de Cupidon? Pas grand'-chose. Venez donc avec moi, venez. On en parle tant de ce délicieux endroit de mauvais ton, de ce jardin renommé tout rempli de lumière, de musique, de bosquets bien sombres, qu'il faut pourtant finir par y mettre le pied. Je veux donc vous conduire non pas chez la Gourdan, mais au jardin Mabille, une fois par hasard, incognito. C'est à connaître.

Un brin d'amour et d'esprit est d'ailleurs niché dans ce monde-là, monde nouveau, amusant et mé-

lancolique. Tout y est doré du haut en bas, les arbres, les bancs, les vases, les fleurs. Imaginez une nature en métal. On ne saurait trouver un meilleur cadre à des tableaux de fantaisie aventureuse, comme il s'en improvise tous les soirs là dedans. Les hommes qu'on y voit passer sont de jeunes fils de famille, l'éternel lord, tout le monde. La Maison d'or y envoie assez régulièrement les beaux de sa noblesse à pied et à cheval. Mais ils ne dansent guère et se contentent de regarder ceux qui dansent, valsent, polkent, mazurkent et redowent : c'est la galerie. — Les acteurs, je n'en parlerai pas. Les actrices, à la bonne heure ! On parle toujours des actrices. Celles-là sont gentilles si elles ne sont pas jolies, et jolies si elles ne sont pas belles. Elles ont de certains airs de tête, de certains sourires, de certains regards qui ne ressemblent à rien de connu. C'est du Mabille tout pur. On ne saurai s'exprimer autrement. Je me prends quelquefois à songer à Lisette, et à Manon Lescaut, et à la Duthé, en présence de ces petits museaux frottés de champagne et d'amour, fagottés avec quelques aunes de soie et de malines, qui roulent de l'œil, mangent de l'or, boivent les illusions des jeunes hobereaux, — et partent du pied gauche au premier coup d'archet de Pilodo. De pareilles femmes m'ont toujours préoccupé. C'est un jargon qui n'a d'équivalent dans aucune langue, une moquerie perpétuelle, une fièvre de plaisir, de coquetterie, de parade, au fond de laquelle je trouve une philosophie amère. Mais je suis

bien bon, n'est-ce pas, de m'attrister de la folie des autres et de faire une élégie sur ces gracieux minois qui s'amusent?

Elles s'amusent. Tout est dit. De leur jeunesse, de leur gaieté, de leur innocence, de leur fraîcheur, de leur esprit, de leur naïveté, de leurs rêves, de leurs dix-sept ans sans mère et sans avenir, elles font un beau feu de joie qui flambe, tourbillonnant, jusqu'au ciel et jusqu'au soleil. Elles s'amusent. Personne ne voit de mal à cela; c'est de leur âge. Les cheveux noirs ou blonds, les yeux langoureux, les lèvres de fraise, les pieds de duchesse, les doigts effilés, que voulez-vous qu'on en fasse si l'on n'en fait pas du plaisir, des baisers mélodieux, un peu d'amour et beaucoup de polka? Elles s'amusent. — Quand elles se sont bien amusées, elles cèdent le pas à d'autres. Ordinairement cela dure trois ans, bonne mesure. Au bout de ce temps, nos belles Cydalises éreintées disparaissent de la scène du monde et de l'allée des Veuves. Rien de plus naturel. Ce qu'elles deviennent alors, peu importe. On sait la mort de Rosita Pomaré (née Sergent) sous les étoiles parfumées du ciel de Naples. Au détour d'une maladie de poitrine, la chanson était devenue élégie. Celle-là est la mieux morte de toutes. Les autres, comme Clara Fontaine et Céleste Mogador, en ont fini plus prosaïquement; on les a vues dans les petits théâtres *Parcs-aux-Cerfs* du boulevard et jusque sur les scènes les plus infimes de la banlieue, où elles se sont fait sauter la cervelle d'un coup de vau-

deville [1]. Quant à Rose Pompon, maintenant retirée sur les hauteurs accessibles de la rue de la Bruyère, on affirme que, semblable à la Lucrèce antique,

Elle reste chez elle à filer de la laine.

Bizarre nomenclature ! D'autres se sont jetées par la fenêtre et se sont cassé la tête sur le pavé d'une cour. Cela est un *Faits-divers* atroce. Augustine, la pierrette de l'hiver dernier, est devenue figurante à l'Opéra; elle est rangée, sérieuse, — et a du Lyon.

Voilà pour les vieilles reines. Les reines nouvelles, écloses avec ce printemps, à l'odeur des lilas, sous les premières ombrelles, commencent bravement leur métier, de tout cœur, de toute tête, de toutes jambes. C'est une chose si piquante que l'usurpation. Aussi, la fougue et l'audace, la verve et tout le grand *tralala* de l'excentricité féminine ne font-ils pas défaut aux soirées du jardin Mabille. Ah! l'on danse comme on n'a jamais aussi bien dansé. Une demi-douzaine de têtes à la Gavarni font surtout merveille chaque samedi. Des robes de satin, s'il vous plaît; du point d'Angleterre, des brodequins de couleur bleue, des rivières de diamants à n'en plus finir. Pas plus gênées que cela, nous autres. Voilà comme nous entendons la royauté de ce côté de Paris, au fond des Champs-

1 Céleste Mogador a, en outre, écrit deux volumes de Mémoires, et puis on dit qu'elle est comtesse.

Elysées, sous des bosquets semés de billards polonais, avec un bâton de sucre de pomme pour sceptre et une couronne en lanternes chinoises!

La majesté d'aujourd'hui, peut-être encore celle de demain, c'est Musquette. Musquette, c'est un nez camard, un œil émoustillé, un coup de talon sans rival. Elle est descendue du quartier latin comme tant d'autres, et maintenant elle fait la pluie et le beau temps du monde des gentilshommes et des fermiers généraux de la Chaussée-d'Antin. Musquette fait cercle quand elle danse, cercle quand elle se promène, cercle quand elle parle, cercle toujours. C'est d'ailleurs une fille vêtue avec goût. Autant donc la reine vivante que la reine défunte. Et puis, elle est moins maigre.

Une pièce du Palais-Royal, lestement jouée par la petite Fréneix, actrice mignonne et cendrée, et quelques lithographies semées avec profusion dans les vitrines des marchands de musique, ont européennisé le nom pimpant de la Frisette. Il faut reconnaître du moins que le calendrier de ce temps est saupoudré d'une dose brillante de pittoresque. Cette nouvelle enfant perdue des jardins de danse est une brune charmante, aux cheveux ondés, qui a quelque chose de la créole dans la physionomie et dans le maintien. L'an dernier, elle était sans cesse avec une autre jeune fille nommée Follette, qui lui ressemblait trait pour trait, et que l'on eût prise pour sa sœur. — Follette est morte maintenant, et voilà Frisette

dépareillée ; mais qui s'en inquiète, je vous le demande, et quel autre que moi, en plein milieu de valses et de quadrilles, s'en irait prendre souci tout à coup des jeunes filles enterrées?

Par exemple, — une beauté fièrement vêtue, harnachée, pomponnée, secouant les perles à son cou, les bracelets à ses bras, les dentelles partout, qui jouait de l'éventail comme une grande dame du faubourg Saint-Germain, taille élancée, œil superbe, toujours en chapeau à plumes, avec un air décent et un ton exquis, c'était Mme Panache, — Amélie Panache (par où a-t-elle donc passé?) qui représentait à merveille l'aristocratie *lorettière* au dix-neuvième siècle. — Dites bonjour, en passant, à cette jolie tête italienne, qu'on ne connaît guère que depuis peu de mois : c'est Marionnette, un nom moqueur et coquet, débutante remplie d'une bonne volonté impatiente, et qui ne tardera point, au dire des maîtres ès polka, à balayer quelques-unes de ses rivales émérites.

Si cette chronique vous amuse un peu, monsieur de Cupidon, je vous prierai de regarder encore les quatre filles Aymon, ainsi nommées parce qu'il leur sera sans doute beaucoup pardonné ; — et puis Mlle Pélagie, une fort jolie personne que vous rencontrez souvent au bois de Boulogne, un vampire adorable, qui ne compte plus les patrimoines qu'elle dévore, sans cesse entourée de gentillâtres titrés, mignarde, altière, ne dansant pas. Une autre promeneuse aussi, c'est Mauviette, une taille des plus

minces, un pied de Cendrillon ; c'est Hermance de l'Hippodrome ; c'est Julie ; c'est Fanchonnette Dandin, qui a les cheveux du soleil ; — c'est enfin Maria, qui a renoncé à la mazurka, mais renoncé définitivement, et que l'on voit seulement passer, de temps à autre, dans les allées obscures, avec les airs souverains d'une marquise d'autrefois traînant par les gazons sa robe à queue.

Vous le voyez. Ces femmes d'aujourd'hui sont presque de l'histoire. Encore en passé-je plus de la moitié. Ce sont les Éliante, les Zulmé, les Mirza, les Bélise du siècle dernier ; leurs noms resteront avec leur mémoire. Le jardin Mabille recommence un des côtés effacés de l'ancien Palais-Royal : le Palais-Royal de l'orgie décente, de bon ton, illuminée, rose et non pas rouge, artistique parfois, avec Frascati de moins et Cellarius de plus ; et, comme elles ont mangé du roman-feuilleton et qu'elles ont retenu des mots de vaudeville, il n'est pas rare de voir les *mabilliennes* atteindre à cet esprit drôlatique, macaronique, contourné, fait d'antithèses en bascule, qui tombe sur la tête comme un pot de fleurs et laisse le bourgeois en rêverie, — semblable à un éléphant qui vient de rencontrer un faux col.

Maintenant, monsieur de Cupidon, si vous voulez les voir à la danse, regardez. La danse d'aujourd'hui est une chose extraordinaire et bouffonne, qui vaut la peine qu'on l'examine ; de nos *mœurs semillantes*, comme disent certains ouvrages, c'est à peu près ce

qui nous reste. Il y a un proverbe qui dit : « L'Anglais pense, l'Espagnol tue, le Français danse. » La danse est la seule chose qui ne se soit pas en allée, dans ces temps *où tout s'en va;* il est vrai que c'est un art privilégié, et les anciens ont assez prouvé l'importance qu'ils y attachaient. Platon, le divin Platon lui-même, après avoir réglé la pantomime noble et sérieuse, ne dédaigna pas de s'occuper de la danse grotesque, de celle, dit-il, qui a pour but l'imitation des corps et des esprits contrefaits : « Le danseur doit connaître parfaitement tout ce qui s'est passé depuis le chaos et la naissance du monde. »

Le quadrille d'à présent est quelque chose d'éminemment français, comme la chanson et le vin d'Aï, un progrès parisien. — En avant-deux et en avant-quatre, la jambe par-dessus le nez de la femme; et puis la pastourelle, avec la bénédiction et tout ce qui s'ensuit ; crac! c'est le cavalier seul qui tombe par terre en faisant le grand écart. O splendeurs évanouies de l'entrechat, qu'êtes-vous auprès de cette chorégraphie pleine d'aspects nouveaux! — « Ma petite, disait l'autre soir un illustre du jardin Mabille, tel que tu me vois, j'ai lutté dix ans avant de devenir un des *dioux* de la danse moderne, les dix plus belles années de ma vie, pendant lesquelles j'aurais pu arriver à tout, même à une mission en Algérie. On ne saura jamais, vois-tu, à quel prix sont achetées certaines réputations de ce temps. Ma jeunesse s'est écoulée dans les violons; j'ai été le Latude des corps

de garde, l'accusé permanent des polices correctionnelles. Mais que ne fait pas supporter l'amour de l'art! Aujourd'hui je recueille le fruit de mes souffrances; il n'est point de hauteur où mon génie ne plane en liberté; et vienne le mercredi des Cendres, il me trouvera calme et confiant comme le sage dont parle la Fontaine :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Pour ce qui est de la carte de Tendre, — ah! monsieur Cupidon, voilez-vous la face! — c'est aujourd'hui la carte du restaurant. Une désolation immense remplirait le cœur de la pauvre demoiselle Scudéry si elle revenait sur terre et s'il lui était donné de parcourir le pays du sentiment. Le hameau des Petits-Soins a disparu; le sentier des Billets-Doux a fait place au chemin des Billets-de-Banque; et le vallon de Tendre-sur-Déclaration est définitivement abandonné pour les bosquets de Tendre-sur-Rafraîchissements. La honte m'en arrive au visage, rien que d'y penser.

Il y a un fond de population particulier à chaque bal et qui ne se renouvelle guère, une clientèle toute parisienne attachée à l'établissement, ce qui fait qu'une figure étrangère est aussitôt remarquée. Absentez-vous deux ans, et revenez : à part quelques exceptions, causées par les révolutions et par la mort,

vous êtes assuré de retrouver — peut-être à la même place — les mêmes hommes et les mêmes femmes. Les plis de la vie sont plus inexorables à Paris qu'on ne le croit.

Par toutes ces causes, monsieur Cupidon, vous devez comprendre que ce n'est pas au jardin Mabille que vous aurez besoin de vos flèches.

CHAPITRE XXIV.

M. de Cupidon ne veut pas de l'amour vénal. — Il aspire après les sentimentalités. — N'aime-t-on plus gratis en France ?

— Vous avez fort bien parlé, me dit M. de Cupidon, et dans cent ans vos renseignements seront précieux comme un chapitre d'*Angola* ou une gravure de Moreau le jeune. Mais ce n'est pas l'amour vénal que je venais voir, je sais qu'il est le même à toutes les époques. *Donnant donnant*, c'est un thème qui ne suppose guère de variations. Ah ! l'amour frais, l'amour innocent qui parfume l'âme et ne traîne aucun remords après lui, voilà ce que vous auriez dû me montrer !

— Diable ! fis-je en me grattant l'oreille.

— Cela vous embarrasse, je le vois bien ; mais la

belle affaire que de m'indiquer le vice! C'est la vertu que je demande, la vertu amoureuse.

— J'entends parfaitement ; seulement vous me prenez à l'improviste : il est tard et il faut que je me recueille pour rappeler mes souvenirs. A demain.

Nous nous séparâmes.

Le lendemain matin, à son réveil, M. de Cupidon reçut l'historiette suivante, que j'avais écrite pour lui, d'après les notes d'un de mes camarades, qui en était le héros récent.

CHAPITRE XXV.

Une tête de femme dans un moulin.

Je ne sais trop vous expliquer comment il se faisait que Mme de R... se trouvât à huit heures du matin dans l'appartement du jeune peintre Frédéric.

Il est vrai de dire aussi que Mme de R... ne se levait qu'à midi, à son hôtel de la rue de la Tour-des-Dames.

Après tout, peu nous importe.

Mme de R... feuilletait l'album de Frédéric. Elle était enveloppée dans les plis d'un peignoir de mousseline rosée, et elle s'engloutissait à plaisir dans les coussins d'un divan moelleux. Sa jolie tête surnageait seule, ornée d'un petit bonnet flottant, — avec des rubans — qui avaient des dents.

Debout devant elle, en veste grecque, Frédéric la

contemplait avec amour. Une lampe de l'albâtre le plus blanc et le plus fin s'en allait de mort certaine sur un guéridon.

— O les charmantes aquarelles! vous m'en aviez promis de semblables, Frédéric; souvenez-vous aujourd'hui que j'exige l'accomplissement de votre promesse. Vous m'entendez.

— Enfant! murmura-t-il.

Mme de R... aimait sans doute singulièrement à s'entendre nommer — enfant — car, sans changer la position de sa tête inclinée, elle leva si coquettement les yeux sur Frédéric, que Frédéric vint s'asseoir à son côté.

— Des paysages, des marines, fit-elle en continuant ses perquisitions; des aquarelles... Ah! le portrait de Mlle d'Angevilliers! comme il est flatté... je veux que vous fassiez un jour mon portrait, mon ami — mais de souvenir...

Mme de R... n'avait jamais voulu se faire peindre autrem

En ce moment son attention était concentrée sur une dernière page de l'album, — sur un dessin à la mine de plomb, représentant un moulin au milieu d'une prairie, — le tout assez négligemment esquissé. et d'une simplicité qui ne tirait son excuse d'aucune nouveauté d'exécution.

Mme de R... regarda Frédéric d'un air étonné.

— Que signifie ce barbouillage, mon ami? Un moulin... une plaine...

Disant cela, elle tournait et retournait l'album en tout sens, si bien qu'à force de regarder, et de regarder avec l'intention de voir, elle découvrit une gracieuse petite tête de femme à une des lucarnes du moulin.

— Quel est le mot de cette énigme, Frédéric?

Frédéric ne répondit pas et sourit rêveusement.

— Un secret? demanda-t-elle avec vivacité.

— Peut-être.

— Oh! dites-le-moi! fit-elle en s'approchant de lui et en posant sur son épaule un bras frémissant.

— A quoi bon? dit Frédéric.

— Je vous en prie.

— Eh bien! si ce n'était qu'un caprice, une fantaisie... une tête de femme dans un moulin, c'est presque une allégorie. *L'Allégorie habite un palais diaphane*, dit-il en déclamant un vers de J. B. Rousseau.

Mme de R... le regardait.

— Vous plaisantez mal, lui dit-elle brièvement; quelle est cette femme?

— Je n'en sais rien, essaya-t-il de répondre.

— Encore, monsieur! — Encore, Frédéric!

— Vous le voulez donc bien absolument?

Il y eut entre eux un moment de silence, dont Mme de R... se plut à redoubler l'embarras pour Frédéric.

— Mon Dieu! dit-il enfin en souriant forcément, je ne demande pas mieux que de tout vous raconter; je vais dépouiller pour vous un de ces bonheurs secrets

qui, seuls, soutiennent peut-être la vie de l'artiste. — Me comprendrez-vous après? Qui sait? — Nous autres marchands d'art, nous ne vivons pas de nos émotions, nous en trafiquons; mais il en est souvent d'une essence plus déliée, plus immatérielle, que nous sommes forcés de renfermer au dedans de nous, parce que le public ne les comprend pas, et que, d'ailleurs, nous-mêmes ne saurions facilement les rendre sans en altérer la perfection. Dès lors, ce sont pour nous comme des gouttes de rosée, comme un trésor trouvé et dont nous sommes jaloux. C'est ce qui vous explique comment le bonheur de l'artiste n'est trop souvent que de l'égoïsme. Le récit que vous me demandez se rattache à une de ces impressions; c'est une de ces fraîches plantes qui naissent dans l'âme, et dont je vais briser la tige pour vous offrir la fleur. M'en saurez-vous gré? Je l'ignore; mais vous le voulez et j'obéis... — car vous le voulez... ajouta-t-il en hésitant une dernière fois.

— Je le veux, répondit-elle, honteuse et résolue.

— L'histoire date de deux ans à peine. Je venais de mettre la dernière main à mon tableau de *Marguerite*. J'avais travaillé avec ardeur pendant trois mois, et un soir, las de fouler en oisif l'éternelle boue de Paris, j'avisai au détour d'une rue, dans une cour de messageries, une diligence pleine de rumeurs et de grelots, qui était sur le point de partir. — La banquette était vide, je grimpai sur la banquette, seul, muet, au milieu des adieux et des mouchoirs agités. Après

quelques minutes d'une assourdissante fanfare sonnée par le conducteur sur un cornet à piston, nous partîmes. J'ignorais complétement où nous allions, et je ne demandai point à le savoir; que m'importait? — Le couchant éblouissait à force de teintes oranges; nous étions en mai; la nuit approchait, une nuit fraîche; le hennissement monotone de la voiture et les bruits continuels de la rue commençaient à m'assoupir, et ce n'était qu'à travers un voile que je voyais passer les maisons des faubourgs, blanches, propres, inégales, aux volets éclatants, aux jardins poudreux.

Il faisait complétement nuit quand nous roulâmes sur la grande route.

Le bourdonnement de la nuit s'éteignait comme à regret, tout en paraissant vouloir encore nous poursuivre. Les buissons défilaient, noirs et incessants. On ne distingua bientôt plus rien, et, comme j'avais froid, je me réfugiai dans le fond de l'impériale, où j'achevai de m'endormir. Je dormis trois ou quatre heures, — et je n'eus pas de songe, madame.

Ce qui me réveilla, — ce fut un vif rayon de lune qui frappait d'aplomb sur ma figure. La campagne, en ce moment, était claire et comme en plein midi; les grillons et les grenouilles s'en donnaient à cœur joie dans les marais. Il y avait tout devant moi un paysage véritablement allemand, triste, — brumeux, morne, — des étangs, des landes, des bruyères; avec de grands peupliers qui s'enfuyaient en palpitant, —

de hautes marguerites qui se dressaient, pâles, au bord des fossés, — des cris étranges dans le lointain, — des fourrés, des taillis.....

Nous entrâmes dans un bois ; nos chevaux plus craintifs allèrent plus lentement et avec moins de bruit ; les branches essayaient de nous barrer le passage en déchirant le cuir de la voiture. Devant, derrière nous, alentour, les arbres sautaient, tournaient, reculaient, dansaient à perdre haleine ! c'était comme une sarabande de clowns et de willis, pendant laquelle les petites étoiles du ciel crevaient sur *nous* à travers les feuilles serrées et bruissantes. Il y avait des troncs tordus, étendus, suspendus, aux bras dépouillés comme ceux des athlètes, et qui se jetaient au-devant des roues pour les empêcher d'avancer. Jamais le Harz de fantastique mémoire n'offrit de si puissants prestiges à l'imagination, jamais...

— Est-ce que vous allez recommencer *Robin des Bois?* interrompit Mme de R... — Ou vous abusez singulièrement du style descriptif, ou vous prétendez détourner mon attention de votre récit ; sur ce dernier article, je vous préviens que vos soins sont inutiles.

— Madame, repartit Frédéric, cette histoire-là s'est gravée toute faite dans mon cœur ; vous la raconter avec d'autres mots me serait impossible ; quelque défectueuse qu'elle soit, veuillez donc l'accepter ainsi.

Le ciel commençait toutefois à s'éclairer faible-

ment; nous entrions dans des prairies grasses et sans fin : des chants de coqs s'éveillaient à l'horizon; — nos chevaux, tout en sueur, y répondaient par des hennissements prolongés. La vapeur du matin se dispersait en nuages suffocants; le soleil ne tarda pas à se lever, un soleil du plus beau jaune, d'un jaune d'or éclatant à faire envie aux tournesols d'un jardin. Nous traversions des bourgs à moitié endormis, nous bondissions sur des tas de pierres qui étincelaient au loin comme des dunes; nous galopions d'une façon féerique. J'aspirais le frais avec délice.

On arriva dans un des plus charmants villages que j'aie vus de ma vie. Ce village se composait d'une demi-douzaine de maisonnettes de différentes couleurs éparpillées dans un bas-fond; — tout alentour, des pommiers moutonnaient dans des prés du plus beau vert, et on voyait des vaches à tous les bouts de l'horizon.

Du reste, pas le moindre vestige de château en ruine.

L'église était à un quart de lieue; la pointe du clocher perçait sans prétention entre quelques tilleuls âgés.

Tout cela était si riant, si clair, si en fleur, que machinalement je posai ma main sur le bras du conducteur, en lui disant : — *Arrêtons-nous ici et dressons y trois tentes.* Le conducteur dormait. Je fus obligé de le secouer avec force pour l'éveiller; il me regarda d'un air surpris, et j'employai près d'un

quart d'heure à lui faire entendre mon désir de m'arrêter en cet endroit. Quand il m'eut compris, il tira le cordon, absolument comme eût pu le faire un portier de la capitale, — et je me trouvai marchant sur la grande route, — leste et allègre, le soleil sur ma tête, une longue vallée devant moi. Mais, hélas! mon délicieux village était déjà bien loin : il avait disparu dans un brouillard bleu. Je me demandai un instant si je ne devais pas y retourner; — *mais* n'ayant jamais aimé à revenir sur une impression agréable, je continuai bravement mon chemin, gai comme un oiseau de Dieu, chantonnant à tort et à travers; lorsque, au bout de l'allée que je suivais, j'aperçus une femme assise sur une pierre...

— C'était elle! dit vivement Mme de R...

— C'était elle, en effet; — je ne pouvais distinguer ses traits; mais je vis qu'elle avait la taille mince et les cheveux noirs.

— Et vous aimez beaucoup les cheveux noirs? dit Mme de R..., qui était blonde.

— Elle tenait un livre à la main; je m'annonçai d'une manière si bruyante qu'elle se leva.

— Je devine ; dans sa précipitation elle laissa tomber son livre; et vous... c'est le *Roman d'une heure.*

— Vous vous trompez, madame; elle ne laissa pas du tout tomber son livre. Elle s'éloigna et je la suivis. De temps en temps elle se détournait pour me laisser apercevoir un visage moitié rieur, moitié sérieux. La vallée commençait insensiblement à se rétrécir;

ce ne fut plus bientôt qu'un mince sentier... — Alors elle se mit à courir. — Je n'avais pas de pommes d'or pour retenir cette Atalante, et je finis par la perdre de vue. Néanmoins, je ne me décourageai pas, et j'arrivai à une sorte de carrefour où venaient se croiser quatre chemins ! Dans mon incertitude, je n'en choisis aucun et j'entrai dans une vaste prairie, dont les grandes herbes ondoyaient par souffles, émaillée de vifs boutons d'or et de pavots, pleine de bourdonnements et de bonnes odeurs. Un moulin abandonné s'élevait au milieu, grisâtre et petit — les quatre ailes au repos, — un peu délabré. Ma course récente m'avait mis en haleine, et je me creusai un lit dans la verdure, à l'ombre de quelques chênes qui bordaient cette prairie.

Tout à coup, j'entendis un bruit léger ; j'ouvris les yeux : — mon apparition de tout à l'heure passa rapidement à peu de distance de l'endroit où j'étais étendu ; d'un pied chaussé de blanc, semblable aux nymphes antiques, elle marchait sur les herbes sans les ployer ; je retins ma respiration et me soulevai à peine ; elle s'en vint s'asseoir précisément au bord du fossé près duquel je me trouvais, et, regardant autour d'elle avec inquiétude...

— Elle lava ses pieds dans l'*eau du torrent*, — fit dédaigneusement Mme de R...

— Du tout, madame ; elle se remit à lire. Je vous l'avoue, du reste, cette action ne me plut pas : je n'ai jamais compris comment on peut lire à la campagne.

Cette bien innocente contrariété imprima sans doute à mon corps un mouvement involontaire, car elle donna l'éveil à ma jeune inconnue, qui retourna la tête; — je me levai sur mon séant; — cette position, passablement ridicule, changea subitement son courroux en une légère envie de rire, je le présumai, car elle porta son mouchoir à ses lèvres, et me fit une douce révérence. Je voulus proférer quelques paroles d'excuse, elle ne m'en laissa pas le temps; et, avant que je fusse parvenu à me remettre sur pied, couvert que j'étais de terre et de brins d'herbe, — elle avait disparu. — Mais, par où? voilà ce que je ne pouvais parvenir à m'expliquer. D'un coup d'œil j'embrassais l'étendue de la plaine, et assurément mon inconnue n'avait pas eu le temps de la quitter; elle devait s'y trouver encore, à moins d'appartenir à la race des dryades. Je fis quelques pas pour l'acquit de ma conscience; après quoi, désappointé, j'allais continuer ma route — lorsque, en dirigeant mes regards vers le moulin dont j'ai déjà parlé, j'aperçus à la principale ouverture — une jolie tête de femme, fraîche et spirituelle, un sourire à la bouche, une perle dans les yeux, — qui, depuis plusieurs minutes, contemplait mes évolutions avec une expression de malice qui faillit me faire tomber en confusion.

Enfin, cette fois, je tenais mon lutin et je résolus de ne pas le laisser échapper.

Le jour déclinait; — une idée bizarre me traversa le cerveau : je tirai de ma poche mon album, et, m'as-

seyant à une faible distance du moulin, je commençai à en prendre une esquisse. La jeune femme parut d'abord étonnée, puis elle se prêta de bonne grâce à mon caprice : son sourire cessa ; elle se mit à poser, sans coquetterie, sans affectation—simple et plus sérieuse que je ne l'eusse soupçonnée. Elle posa ainsi pendant longtemps, pendant plus longtemps peut-être qu'il n'était besoin, mais qui de nous deux aurait songé à s'en plaindre ? Nous étions déjà des amis ; sans nous être adressé un mot, tous deux nous causions de l'âme, et nous nous laissions aller au courant de cette hardie causerie, qui se noue dans un regard et s'éteint dans un sourire. Qui étions-nous ? Que voulions-nous ? Pourquoi n'allions-nous pas l'un vers l'autre ? Mentalement je lui racontais mes défaillances de jeune homme et elle me répondait par ses espérances de jeune fille. Rien ne vint nous interrompre, personne ne troubla ce muet et pur entretien, nul cousin en veste de chasse ne vint *la* chercher pour la ramener *au château*... —La nuit seulement, la nuit belle et sereine abattit lentement son voile entre nous sans que nous nous en fussions aperçus ; mon album et mon crayon avaient roulé à terre ; autour de moi, la plaine murmurait avec mélodie ; le ciel s'étoilait, le vent du soir agitait les grandes herbes... J'étais heureux ! j'étais heureux, madame ! me comprenez-vous ?... j'étais heureux !

Telle est l'histoire de ce dessin que vous m'avez demandée, Ernestine. Vous le voyez, c'est une folle

histoire faite avec des lambeaux de cœur et d'esprit, quelque chose de simple et de prétentieux, un conte inachevé qui finit par: — *Il était une fois...*

Le soir de ce même jour, je couchai dans une auberge des environs, un *Lion d'Or* ou un *Cheval Blanc*, je crois.

— Là, vous demandâtes des renseignements sur votre belle inconnue?

— A quoi bon? Le lendemain, de grand matin, j'arrêtai la diligence au passage, et je revins à Paris.

— Et, sans doute, pour compléter votre roman, trois mois après, vous la revîtes aux Italiens, un soir de *Cenerentola* ou de *Don Pasquale*, à côté d'un mari vieux et décoré de l'ordre de la Légion d'honneur. Allez! vos histoires sont jetées dans le même moule; à chacune d'elles on a le droit de dire: — Je te connais, beau masque!

Et Mme de R... d'éclater de rire.

— Madame, vous plaisantez mal, dit à son tour Frédéric, d'un air grave; je ne l'ai jamais revue et je ne la reverrai probablement jamais.

— Ce que vous regrettez beaucoup, n'est-il pas vrai?

Frédéric ne répondit point.

— Vous n'êtes pas galant, Frédéric?

— Je suis sincère.

— Vous aimez cette femme?

Frédéric fit deux ou trois tours dans l'apparte-

ment, sans paraître entendre la question de Mme de R...

Alors celle-ci lui jeta un violent regard, et, plus prompte que l'éclair, elle ouvrit précipitamment l'album qu'elle avait sur les genoux, arracha la page du moulin, la broya, la foula aux pieds...

Frédéric était devenu pâle.

Il flanqua Mme de R... à la porte.

CHAPITRE XXVI

Réflexions. — Critique de la nouvelle précédente. —, Physiologie du regard. Tête-à-tête dans un wagon. — M. de Cupidon est insatiable. — *Il lui faut* encore des récits. — Pour le coup, celui-ci sera le dernier.

— L'aventure de ce M. Frédéric n'est pas extrêmement orageuse, me dit M. de Cupidon, quand je le revis.

— Je ne dis pas non, mais elle est faite de nuançes intimes et franches, que je voudrais voir employées plus souvent par les auteurs.

— Où trouvez-vous tant de hardiesse à cette histoire ? Si j'ai bien compris, elle roule sur deux personnes qui se regardent, sans se parler, pendant une demi-heure.

— Voilà tout, en effet; mais ce tout constitue l'événement le plus habituel de la vie, et vous n'y

prenez pas garde. Pour moi, je ne sais rien de plus significatif que le langage du regard. Faut-il vous en fournir un autre exemple ? Je suppose que vous vous trouviez, avec trois ou quatre personnes, dans un wagon de chemin de fer; une femme, jeune et jolie, que vous ne connaissez pas, est vis-à-vis de vous. Le voyage sera de huit ou dix heures : pendant huit ou dix heures, vous allez donc avoir vos jambes entrelacées avec celles de cette dame, et vos yeux sur ses yeux. Douze heures sont lentes à passer; votre seule distraction sera celle qui résulte d'un mutuel examen. Je rougis pour elle et pour vous des idées qui vous passeront par l'esprit à tous les deux. Vous vous considérerez, vous vous détaillerez, avec ce silence qui est la sauvegarde du cynisme; vous jouerez avec le regard comme on joue avec le feu; par le regard vous entrerez dans la vie et dans les habitudes de cette femme; vous l'envelopperez, vous la cernerez; au bout de ces douze heures vous connaîtrez ses traits mieux que vous ne connaissez ceux de votre mère et de vos proches. Vous vous appartiendrez ainsi tous les deux par l'ennui et par le libertinage de la pensée; l'un et l'autre vous inventerez et vous forgerez à votre bénéfice tous les rêves, tous les caprices, toutes les comédies de la terre, les plus folles comme les plus raisonnables, — et cela rien qu'avec le regard. Peut-être même vous aimerez-vous sérieusement pendant quelques heures. Puis tout à coup, le voyage fini, voilà que vous cherchez dans vos

poches votre bulletin de bagage, et que vous vous penchez avec impatience à la portière; le roman est interrompu; votre regard ne pense plus qu'*à ses affaires*. On ouvre le wagon; la dame retire ses jambes d'entre les vôtres, vous la saluez, et tout est dit. Jamais vous ne la reverrez.

— Jamais vous ne la reverrez... murmura M. de Cupidon; jamais vous ne la reverrez... cela dépend de vous. Pourquoi ne pas lui parler? pourquoi ne pas la suivre?

— Ah! oui, pourquoi? le sais-je mieux que vous, ce pourquoi? et ne me suis-je pas demandé souvent si cette absence de franchise dans l'aveu des attractions spontanées est un bien ou un mal social? Pourquoi, en effet, ces sympathies nées du hasard et que le hasard brise? Que de fois, au détour d'une rue, sur la marche d'une allée, derrière la vitre d'un magasin, au bal, que de fois j'ai rencontré la femme de mon rêve, celle qui m'eût compris, la fiction toujours poursuivie! Lui tendre les bras et lui dire : « Vous m'appartenez! » cela était possible et facile. Pourquoi ne l'ai-je pas fait? pourquoi ne le fait-on presque jamais? La femme s'enfonce dans les dédales de la rue obscure, en vous laissant immobile et hésitant; ou bien elle reste dans son magasin, et vous ne pouvez pas vous décider à en franchir le seuil. Vous songez que le bonheur est peut-être là et que vous n'avez qu'à avancer la main pour vous en emparer. De son côté, la femme fait peut-être le même rêve.

Et cependant vous passez à côté l'un de l'autre sans ouvrir la bouche; une fatalité vous pousse par des chemins différents; vous ne vous reverrez jamais, et cependant vous étiez faits pour vivre ensemble, vous étiez les *semblables*, — et il n'y avait qu'à vouloir.

— Ma foi! répliqua M. de Cupidon, lorsque je m'appelais Don Juan et Richelieu, je voulais toujours.

— Aussi ces deux noms ont-ils été retenus comme représentant deux exceptions.

— Soit. Je ne discuterai pas davantage avec vous. Je me contenterai, puisqu'il le faut, de votre petite histoire limpide. Cependant vous ne m'avez point fait assister encore à l'éclosion et aux développements d'une forte passion dans deux cœurs jeunes, simples, honnêtes. Votre Berdriquet, votre Justin Ronan, votre Frédéric sont tous des roués, dont les soucis et les intrigues ne me touchent qu'à demi.

— En d'autres termes, répondis-je, il faut vous en tirer d'un meilleur tonneau. Eh bien, allumons un cigare, et écoutez ceci.

CHAPITRE XXVII

Histoire de mademoiselle Jeunesse.

I

On appelait ou du moins on surnommait ainsi une petite grisette du quartier des Chartrons, à Bordeaux.

Fleuriste, tailleuse ou lingère, je ne sais pas *au* juste ce qu'elle était; mais ce que je peux certifier, c'est qu'elle n'avait pas sa pareille pour la façon délicieuse dont elle portrait le madras rejeté sur l'épaule, — qui est la coiffure habituelle de toutes les artisanes.

Aujourd'hui qu'il ne reste presque plus rien à Bordeaux de son ancienne splendeur commerciale,

— il lui reste encore pour se consoler deux de ses produits les plus riches en goût et en couleur : le vin et les grisettes.

De ces deux choses, on chercherait vainement la seconde à Paris, à l'heure qu'il est; ce qu'il y a aujourd'hui de petites filles de magasin refusent de porter leurs cartons autrement qu'en chapeau.

Dans quelques années, il ne restera donc aucune trace de la grisette, si ce n'est par les livres et peut-être par la province, pourvu, cependant, que Bordeaux ne se dépêche pas trop à bâtir son quartier Bréda.

Je ne vous dirai pas ce que les grisettes de Bordeaux ont de plus que les autres. Partout la femme ressemble à la femme; c'est le même patron qui a servi pour l'ancien et le nouveau monde. Qu'il vous suffise de savoir qu'elles sont jolies comme les plus jolies, spirituelles comme les plus spirituelles, — au point que ce sont elles qui deviennent plus tard les véritables Parisiennes.

Elles sont petites et bien prises. Elles sont brunes, comme presque toutes les femmes du Midi, avec des yeux et des cils longs de cela, et des cheveux à profusion.

En outre de leur coiffure, qui est d'un *lâché* ravissant, elles ont une manière irréprochable de se vêtir. De même que la Parisienne a la science du détail, elles ont surtout le secret de l'harmonie. Jamais chez

elles une robe ne couvrira une jupe souillée. Leurs brodequins auront toujours été faits pour leurs pieds.

La Parisienne n'est coquette qu'à une certaine heure du jour, — heure souveraine, il est vrai. La Bordelaise est coquette depuis le moment où elle se lève jusqu'au moment où elle se couche. Elle ignore le négligé du peignoir et n'ouvre les contrevents de sa fenêtre qu'une fois son corset mis et ses bandeaux lissés. C'est une petite Vénus sortie tout habillée du sein des flots, dans une conque de palissandre.

Quoique vous n'ayez pas besoin de chercher à Bordeaux les grisettes pour les rencontrer, trouvez-vous le matin, entre sept et huit heures, dans la rue Sainte-Catherine, cette principale artère de la ville. C'est là que ces mignonnes créatures foisonnent, pullulent, fourmillent, trottinent, les unes se rendant à leurs ateliers, les autres à leurs magasins. Il en arrive de tous les faubourgs, les plus divers et les plus distants : de Sainte-Croix, de Saint-Seurin, des Chartrons et de la Fondaudége. C'est pendant une heure environ un va-et-vient perpétuel, un encombrement de minois en belle humeur; le pavé en semble obscurci, — comme un champ de blé par un essaim d'oiseaux.

Elles s'en vont ordinairement par bandes de quatre ou cinq, un panier au bras, renfermant les cerises et le *choine* (petit pain) du déjeuner. Leur démarche a cette affectation de vivacité qui provoque à les suivre, et il règne dans leur manière de porter les

coudes en dehors une sorte d'élégance, la plus amusante à voir.

Rien ne saurait rendre surtout l'effet de leurs mouvements de tête, brusques et gracieux. Les regards qu'elles lancent de droite et de gauche, fermes et arrêtés, petillent d'une malignité fulminante.

Que si vous voulez alors les connaître de plus près, hasardez-vous à accoster l'une d'elles et faites entendre à son oreille la musique du madrigal. Si elle ne vous répond pas dès le premier mot, ce qui est probable, soyez assuré qu'au troisième elle vous jettera quelque bonne réplique aux jambes, de cette réplique de comédie, preste et audacieuse, qui suppose l'accroche-cœur et le nez à la Roxelane. Leur esprit est mordant et accentué comme leur langage : une pointe d'aiguille trempée dans l'eau de la Garonne.

Quant à leur moralité, elles en parlent beaucoup pour y faire croire un peu.

Les grisettes représentent à Bordeaux toute une population nombreuse et bien distincte, dont la fastueuse grande ville a raison de se parer. Ceux qui les connaissent savent qu'il n'y a rien de flatté dans ces quelques notes préliminaires.

II

Je ne serai pas invraisemblable en disant qu'à dix-sept ans Jeunesse était encore vertueuse ; il faut bien, si l'on en croit la tradition, que toute femme commence par l'être. D'ailleurs, Jeunesse avait beaucoup de principes et très-peu d'occasions.

Elle avait une mère qui n'avait pas assez de tout son cœur pour la chérir ; une brave femme de mère qui pleurait d'amour rien qu'à causer d'elle, et qui eût volontiers cédé sa petite part de paradis pour lui en faire une plus grande. Cette digne femme avait donné à sa fille tous les bons sentiments qu'elle avait trouvés dans son cœur et dans ses livres de piété. Puis elle avait prié le ciel de faire le reste et de la préserver de la tentation.

Jeunesse travaillait dans un magasin de la rue Notre-Dame, en compagnie d'une demi-douzaine de fillettes égrillardes. Suivant l'usage établi, la plupart de ces demoiselles avaient plus souvent l'œil aux vitres qu'à leur ouvrage : c'étaient des critiques à l'emporte-pièce sur chaque passant et des éclats de rire sans fin. Elles *faisaient* l'étude de mœurs plutôt que la lingerie ou la couture.

Jeunesse était trop fille d'Ève pour tarder long-

temps à marcher sur leurs traces. Elle les dépassa. Mieux que personne elle savait trouver de ces observations qui assassinent, — de ces mots qui poignardent. Je connais un pauvre diable d'employé qui, pour avoir eu l'imprudence de mettre une cravate blanche avant la saison, était assuré de ne jamais passer devant elle sans entendre invariablement résonner à ses oreilles le refrain de *Bouton de rose*. Beaucoup avaient pris le parti de faire un long détour, pour éviter les sabords du redoutable magasin.

Il n'était qu'un article sur lequel Jeunesse n'avait pas voix au chapitre. C'était le calendrier des Léon, des Alfred, des Adolphe, longuement feuilleté par ses compagnes. Son rigorisme à ce sujet était sans égal; on l'en avait plaisantée à diverses reprises, et l'on avait fini par lui supposer quelque passion secrète et malheureuse, la vertu étant toujours la dernière supposition à laquelle on s'arrête.

Ce n'était pas que Jeunesse n'eût été mainte fois courtisée par la fine fleur des Adonis de comptoir. Plus d'un, en choisissant pour elle le ruban le plus nouveau, et en lui faisant la *bonne mesure*, avait essayé une déclaration de mirliton et de chevalerie. Les dandys de la Chaussée de Tourny, eux-mêmes, n'avaient pas dédaigné de la suivre, et, mâchonnant un bout de cigare, lui avaient souvent adressé cette honnête proposition:

— Petite, veux-tu venir souper?

Mais de la timidité de l'un et de l'impertinence de l'autre, Jeunesse n'avait fait que rire. Non que le commis Céladon n'eût le regard expressif et la voix tendre; non que le dandy ne fût admirablement monté sur cravate. Jeunesse leur rendait justice à tous les deux. Elle s'avouait même en secret qu'en forçant un peu sa nature, elle serait peut-être parvenue à aimer le premier, malgré ses qualités, — le second, malgré ses défauts. Mais elle était encore à cette époque heureuse où l'amour fait autant de peur que d'envie, et où le cœur n'ose pas oser.

Il y avait pourtant depuis six mois un jeune homme qui passait régulièrement deux fois par jour devant le magasin de la rue Notre-Dame. Celui-là n'avait jamais suivi Jeunesse, ne lui avait jamais parlé. Chaque fois, au contraire, que son regard avait rencontré celui de la jeune fille, son regard s'était abaissé subitement. C'était un musicien des environs qui donnait des leçons au cachet, jeune homme de vingt-deux ans à peine, un bon cœur et un droit esprit, d'ailleurs; une de ces natures abandonnées à elles-mêmes au milieu d'une demi-éducation.

Paul Lorrain s'était pris à aimer Jeunesse, sans que celle-ci s'en aperçut. Et comme il l'aimait véritablement, il n'avait jamais osé le lui dire. Un jour cependant qu'il s'était longtemps arrêté à rêver au bonheur et à l'avenir, il saisit son courage à deux mains et écrivit à Jeunesse les lignes suivantes :

« MADEMOISELLE,

» Je suis le jeune homme de *neuf heures et demie* et de *trois heures*. Ce sont les instants auxquels je passe devant votre magasin, pour aller donner des leçons de musique dans le quartier. Il ne dépend point de moi de passer par un autre chemin, et même, en aurais-je le choix, je n'en voudrais pas d'autre. — Peut-être m'avez-vous remarqué à cause de ma boîte à violon.

» Je vous aime, mademoiselle, et voilà bien longtemps que je retiens cette parole au bout de ma plume et de mes lèvres; car il y a une chose qui égale mon amour, c'est mon respect. Aussi je ne me consolerai jamais, si cet aveu vient à vous déplaire. Il fallait pourtant bien finir par vous en informer, n'est-ce pas?

» Pourquoi ne m'aimeriez-vous pas un peu, — vous qui remplissez toute mon âme, et que j'aime d'autant mieux que je ne tiens plus à personne au monde? Ma vie entière vous appartient; prenez-la ou ne la prenez pas, mon amour sera toujours à vous, et je sens que je n'en guérirai jamais.

» Au revoir, mademoiselle.

» PAUL LORRAIN. »

III

Cette fois, l'heure de Jeunesse allait sonner ; elle s'était sentie émue des paroles de Paul, et elle y avait mis sa croyance. Mais, soit par une fausse honte, soit par ce damnable esprit qui porte les femmes à donner à chaque plaisir l'attrait du fruit défendu, elle se cacha soigneusement et ne voulut mettre personne de moitié dans ses nouvelles sensations. — A quoi bon? se dit-elle ; et ne sera-t-il pas toujours temps ? Ce fut son premier tort.

La grisette aima donc le musicien. Elle ne répondit pas à sa première lettre, ni à la deuxième, ni à la troisième ; — mais elle répondit à la quatrième, et cela pour le prier de ne plus lui écrire. Et le lendemain, elle recevait quatre pages plus brûlantes et pl s passionnées que jamais, — quatre pages qui équivalaient à quarante-huit ; car elle les relut chacune douze fois, et douze fois elle se sentit défaillir dans sa conscience et dans sa vertu.

Jeunesse aima Lorrain. — Elle avait pourtant refusé de le voir et de lui parler ; mais un matin que le hasard était d'intelligence, ils se rencontrèrent, et tout fut dit entre eux. Depuis, ils se virent tous les jours, et ils jurèrent d'appartenir l'un à l'autre. Leurs chastes et mystérieux rendez-vous prirent leur essor

et s'abattirent tour à tour au sein des obscurs carrefours, à l'angle des rues désertes, sous les arbres des promenades, partout, en un mot, où ils pouvaient se serrer furtivement la main, échanger un joyeux regard, se dire : « Je t'aime! — tu m'aimes? » et s'en retourner en faisant de beaux rêves.

Jeunesse aima Lorrain. — Et comme si ce n'était pas assez de se voir matin et soir, ce fut elle à son tour qui se prit à lui écrire de ces lettres où la passion naïve ruisselle en fautes d'orthographe, de ces lettres où la même chose redite vingt fois a vingt sens différents pour celui qui l'écrit et pour celui qui la lit.

Jeunesse aima Lorrain; — mais d'un amour pur, qui suffisait à leur bonheur mutuel. L'un et l'autre n'eussent pas voulu dans le ciel d'autre félicité que celle qu'ils goûtaient sur la terre, et leurs vœux se bornaient à en souhaiter la continuation éternelle. Rien que cela!

C'est ce qui fait qu'un soir, passant devant une église, il leur vint à tous les deux la bonne pensée d'y entrer, afin de demander à Dieu de bénir leurs deux âmes et leurs deux destinées. Réfugiés à l'ombre d'un pilier, ils chuchotèrent à voix si basse que les saints de pierre auraient pu seuls surprendre le secret de leurs paroles. La nef était silencieuse; quelques lampes brûlaient d'espace en espace, et l'on n'entendait par intervalles que le pas retentissant d'un prêtre se dirigeant vers son confessionnal. A quelque

distance d'eux, et leur tournant le dos, une vieille femme était agenouillée. — Pour qui priait-elle de la sorte? C'était ce dont ils ne s'inquiétaient guère, et ils ne prêtaient aucune attention aux lambeaux d'*oremus* qui venaient frapper leurs oreilles. Ils étaient dans le ciel, alors ! un ciel qu'ils bâtissaient eux-mêmes, blanc de flamme, et rempli d'harmonie. Leurs cœurs ployaient sous l'extase, un tressaillement courait par toutes leurs veines ; — *et il* vint un moment où Jeunesse se sentit inondée de tant de joie, qu'elle ne put réprimer un *soupir* d'amour qui vibra sous les voûtes de l'église.

La femme qui priait se retourna comme pour lui reprocher de troubler son recueillement.

Jeunesse reconnut sa mère.

IV

Celle-ci n'eut pas un mot, pas un geste. Il y a de *ces* douleurs qui vous coupent bras et jambes. Elle emmena sa fille et elle sortit de l'église sans s'être signée.

C'était une femme du peuple, une de ces mères dont la tendresse, bavarde et étourdie partout ailleurs que devant leurs enfants, se fait devant eux humble et retenue, comme dans la crainte de leur être importune. Elle n'avait jamais songé à se montrer

sévère et soupçonneuse pour sa fille, car il ne lui était jamais venu dans l'idée que celle-ci pût faillir un seul instant. C'était un ange qui lui avait été donné, et s'avise-t-on de soupçonner les anges?

Sa plus grande joie, son unique affaire, sa pensée de tous les jours et de tous les instants, était de lui préparer un avenir heureux et digne d'elle. On eût dit qu'elle n'avait d'autre souci que de balayer le terrain devant ses pas. Dans ce but, elle avait arrangé secrètement un projet d'union avec un honnête artisan, dont l'aisance et le caractère lui offraient toutes les garanties de sécurité. Mais elle hésitait avant de se séparer entièrement de Jeunesse, et elle reculait de jour en jour le moment où il faudrait enfin lui dire : — Adieu, mon enfant ; je viens d'assurer ton bonheur aux dépens du mien ; sois heureuse maintenant avec une autre personne que ta mère.

Le coup qui la frappa fut donc terrible. Elle ne trouva cependant dans son cœur ni colère ni reproche pour sa fille. Elle l'assit au contraire tendrement sur ses genoux, et, lui prenant les mains, elle la conura de tout lui raconter. Jeunesse obéit en rougissant.

Alors, à mesure qu'elle parlait, la pauvre femme entreprenait de se persuader à elle-même que le mal n'était pas aussi grand qu'elle l'avait d'abord pensé ; qu'une affaire d'amourette n'était pas une chose tellement sérieuse que l'on dût sitôt en prendre l'alarme ; que c'était l'âge, et puis la folie, — mille raisons enfin et mille excuses qu'elle s'efforça

de trouver toutes naturelles. Si bien que, lorsque sa fille eut terminé sa confession en cachant sa jolie tête dans son sein, elle l'embrassa à plusieurs reprises sur les joues, et lui dit en souriant à travers ses pleurs :

— Allons, il faut oublier tout cela.

Mais ce fut en ce moment au tour de Jeunesse de frémir et de s'inquiéter. Son regard se leva plein d'étonnement, et sa bouche murmura : Oublier?... — Ce fut le premier mot de la lutte qui s'engagea entre elles deux pour ne plus finir. Sa mère eut beau lui représenter sa misère et celle de Paul, les peines qu'une semblable union entraînerait à sa suite, lui peindre l'avenir sous les couleurs les plus sombres, — à toutes ces raisons, Jeunesse n'avait qu'un mot à opposer : — Je l'aime; — et puis encore : — Je l'aime.

Dire ce que cette mère trouva de courage dans son cœur pour combattre cette cruelle parole et ressaisir un peu cet amour que lui volait Paul Lorrain, est impossible. Elle se montra si persuadée de leur malheur futur, qu'elle resta inébranlable dans ses larmes; et ce fut en jetant ses bras autour du cou de sa fille qu'elle lui déclara qu'elle n'accorderait jamais son consentement à un tel mariage.

De ce jour, sa surveillance, pour être cachée, ne s'en fit pas moins sentir autour de Jeunesse. Il devint désormais impossible à cette dernière de voir Paul. Par malheur, il était trop tard, et son amour s'augmenta de tous les obstacles suscités par l'amour ma-

ternel. Ce fut alors que le chapitre des ruses et des fourberies eut son cours. Grâce aux soins d'une amie imprudente, une correspondance put se renouer entre les deux amants, jusqu'au moment où elle vint à être découverte par la mère.

Cette nuit-là qu'elle veillait en rôdant, la pauvre femme s'étonna d'apercevoir de la lumière dans la chambre de sa fille. Elle vint à pas de loup coller son oreille au trou de la serrure, et elle surprit Jeunesse qui écrivait à Paul. Elle attendit (une heure environ) que la plume lui fût tombée des mains, et lorsqu'elle fut assurée de son sommeil, elle alla, — retenant son haleine, — lui prendre sa lettre sous son chevet.

Puis, elle remonta chez elle, en s'appuyant au mur.

Elle passa le reste de la nuit à déchiffrer ce papier, car elle savait à peine lire, la malheureuse; — elle en épela un à un les moindres mots, sans en excepter un seul, et chacun d'eux lui saigna le cœur. C'étaient des promesses de s'aimer toujours, des espérances, mille tendresses à lui donner mille morts! Il y avait souvent des lignes entières dont elle ne pouvait venir à bout. Elle avait beau frotter ses yeux brûlants et approcher la lettre de la lumière, c'était en vain. Alors elle se prenait à pleurer toutes les larmes de son corps, à accuser le ciel et la Vierge elle-même, à maudire son ange gardien. Elle se demandait pourquoi les enfants n'ont jamais pour leur mère de ces élans si vrais, de ces phrases si douces, pourquoi

ils vont chercher au loin l'amour qu'ils ont près d'eux... — Puis elle se remettait à sa lecture avec un fiévreux acharnement; ses mains tremblaient, son front suait, — et elle allait toujours. — Vingt fois elle faillit à la peine, et vingt fois elle surmonta ses tortures. Le Dieu cruel permit qu'elle allât jusqu'à la fin. La lettre se terminait par ces mots : « Je n'aime et n'aimerai jamais que toi... »

Le lendemain, sa résolution était prise. Elle se rendit chez Paul Lorrain.

En la voyant arriver, le jeune homme comprit de suite la démarche qu'elle venait essayer. Elle prit avec lui son regard le plus humble et sa voix la plus suppliante. Elle se mit à lui parler des projets qu'elle avait formés pour sa fille, dont elle voulait assurer le repos, disait-elle, avant de s'endormir pour toujours. Elle le conjurait donc, — s'il aimait Jeunesse, — de renoncer à la voir, de chercher à l'oublier, de n'y plus penser enfin. Et, en échange de ce sacrifice, elle lui promettait de le chérir comme un fils, de bénir chaque jour son nom dans ses prières, et bien d'autres choses encore qu'elle lui dit avec cet accent, ce geste, ce regard que les mères savent seules trouver.

Paul fut ému. Il aimait Jeunesse par-dessus tout, nous l'avons dit, et son amour était fort de toute son honnêteté. Mais la profonde humilité de cette mère et les raisons qu'elle lui donna ébranlèrent ses résolutions. Qu'avait-il, en effet, à faire partager à cette jeune fille? Sa pauvreté, et pas autre chose. De quel

droit lui fermerait-il un avenir possible, exempt d'in-
quiétudes ? L'amour qu'elle exprimait pour lui était-
il donc si vivace qu'il ne pût, avec le temps, s'effacer
de son cœur ? — Peut-être un jour lui saurait-elle
gré de son dévouement.

Paul Lorrain céda, et il jura de ne plus revoir Jeu-
nesse.

V

Bordeaux a son Ranelagh et son jardin Mabille, — représentés par les deux établissements rivaux de Plaisance et de Vincennes. Rien n'y manque, ni le plafond guirlandé de nymphes, ni les candélabres aux flancs des murailles, ni l'orchestre paré de draperies. Au dehors, mille verres de couleur tracent des arcades de feu sous des arcades de feuillage; des labyrinthes cythéréens serpentent autour des Faunes de plâtre; les cimes des arbres frissonnent au vent des balançoires, appelées des *câlines* en style local. — Au dedans comme au dehors, court et tourbillonne toute une charmante population. Une foule de jeunes filles, robes roses et robes blanches, dansent, le front dans la lumière et les pieds dans le bruit. C'est le triomphe du cornet à piston et de la bouteille de bière ; le Pa-

phos bourgeois de la blanchisseuse, de la lisseuse et de la calendreuse.

Par un bizarre et philosophique contraste, ces deux salles de danse sont le plus mélancoliquement sises du monde. Elles entourent la Chartreuse, ce magnifique jardin des morts, et font au champ du repos une longue ceinture de fête et d'oubli. Plus d'un jeune couple, causant d'amour, a pu voir se lever curieusement derrière le mur d'enceinte le fût blanc d'un tombeau, entre les branches des noirs platanes; — ce qui n'empêche le Bordeaux dansant et oublieux d'y accourir chaque dimanche d'été.

De ces deux établissements, à l'époque où se passe cette histoire, le plus fréquenté était Plaisance. Il n'était pas rare de surprendre, à l'angle extérieur d'une vitre de la salle, la capote voilée de quelque grande dame ou le frac de quelque élégant. La ville l'avait adopté pour ses expositions de fleurs et les corps d'états pour leurs fêtes patronales.

C'était à une de ces fêtes de nuit, — qui se prolongent ordinairement jusqu'au matin, — que Plaisance ouvrait, ce soir-là, ses portes. Paul Lorrain, entraîné par plusieurs de ses amis, était venu y promener sa tristesse. Il avait tenu son serment, et depuis deux semaines il se trouvait sans nouvelles de Jeunesse.

Paul marchait lentement dans une allée, coudoyé par la foule. Des rafales d'harmonies lui arrivaient à travers les bosquets.

Tout à coup, un essaim de jeunes filles vint à le raser de si près, qu'il leva les yeux, — et son regard rencontra l'une d'elles. Au même instant une exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres :

— Jeunesse! s'écria-t-il.

C'était bien Jeunesse, en effet, Jeunesse que sa mère inflexible avait laissée, ce soir-là, s'envoler. Désolée de la voir toujours triste, elle lui avait permis d'aller au bal avec deux de ses amies de magasin. Jeunesse avait refusé d'abord, n'ayant plus le cœur au plaisir; mais un pressentiment lui avait dit ensuite qu'elle risquait d'y rencontrer Paul, et elle était venue.

Voilà ce qu'elle lui raconta, une fois qu'ils furent seuls, et pendant qu'ils s'enfonçaient dans une contre-allée.

— Toi ici! répétait Paul, pétrifié.

Mais Jeunesse ne l'écoutait pas. Elle se suspendait à son bras et le regardait avec un doux sourire.

— Viens plus loin, disait-elle : cette musique nous fatigue; et j'ai tant de choses à te conter encore! Tous ces jours-ci, on m'a fait bien souffrir. Chacun s'entendait pour me dire que tu m'avais oubliée, que tu ne pensais plus à moi. Je ne l'ai pas cru, je t'assure. Ma mère est si méchante!

Paul essaya vainement de dégager ses mains d'entre les siennes.

— N'est-ce pas que tu es toujours à moi, comme je suis à toi? poursuivait-elle, — que rien ne pourra

nous séparer, comme tu l'as dit bien souvent ?— que notre destinée est une destinée d'amour? — N'est-ce pas que tu es toujours mon Paul adoré, comme je suis ta Jeunesse, ta Jeunesse chérie?...

Une larme tomba de la paupière de Paul vaincu. Il se mit à deux genoux et lui dit :

— Pardonne-moi!

Puis ils s'assirent sur un banc et se turent,— pour écouter leurs cœurs. De rares promeneurs passaient devant eux. Le chant d'une valse expirait à leurs oreilles. La campagne exhalait des odeurs chaudes.

— O Jeunesse! Jeunesse, que je t'aime! murmura Paul.

Tout entier au bonheur présent, il chassait sans remords le souvenir de sa promesse. Il ne concevait plus comment il lui avait été possible de s'y arrêter. L'aimer encore et puis l'aimer toujours, telle était maintenant sa seule idée, son unique serment.

Les heures se passèrent dans ce ravissement.

Déjà la fête tirait à sa fin, et la foule commençait à s'écouler.

Les illuminations allaient pâlir devant les lueurs de l'aurore. Les bruits de l'orchestre s'éteignaient pour faire place aux bruits de la terre. Ni l'un ni l'autre ne s'en étaient pourtant aperçus. — Jeunesse avait incliné la tête sur l'épaule de son jeune amant.

— Dors-tu ? lui demanda-t-il après quelques minutes.

Elle leva sur lui son tendre regard, et elle reprit sa charmante attitude.

Mais tout à coup, elle se réveilla brusquement, — silencieusement, — et regarda avec effroi autour d'elle. Une pâleur subite se répandit sur son visage.

— Mon Dieu ! j'oubliais, fit-elle avec inquiétude ; vois donc comme il est tard... voici le jour qui va paraître.

— Non, ce n'est pas le jour, c'est la lune.

— Si je n'allais plus retrouver Claire et Nathalie ? Oh ! partons, partons bien vite !

— Pourquoi sitôt ? demanda Paul, enivré.

— Voici la salle qu'on ferme ; il n'y a presque plus personne. Viens ! Elles me cherchent sans doute.

Et sans l'attendre, elle se mit à courir dans le jardin et à le parcourir dans toutes les directions en appelant ses amies à haute voix. Mais les jeunes filles étaient parties depuis longtemps, après avoir inutilement battu les allées à sa recherche, — sans apercevoir le coin isolé où ils tenaient si peu de place et faisaient si peu de bruit.

— Partons ! s'écria-t-elle éperdue ; nous les rejoindrons peut-être en route.

Il était grand jour quand ils sortirent. Les rues étaient désertes, et l'air avait de ces brises froides et tristes, qui glacent l'âme aussi bien que le corps. Ils allaient à grands pas, sans dire mot. Paul baissait la tête, et Jeunesse tremblait de tous ses membres en

pensant à sa mère. Le chemin leur semblait ne plus devoir finir.

Ils arrivèrent enfin au pavé des Chartrons, juste au moment où l'horloge de Saint-Louis sonnait cinq heures. Jeunesse tressaillit et s'arrêta pour reprendre sa respiration. Mais ce fut bien pis lorsque, au détour de la ruelle où elle demeurait, — sur le seuil de la maison, immobile comme un fantôme, — elle aperçut sa mère qui l'attendait.

— Oh ! fit la jeune fille, je ne pourrai jamais rentrer.

Et elle s'enfuit, épouvantée, sans regarder derrière elle.

Paul la rejoignit.

— Jeunesse ! lui dit-il doucement.

— Non, — répondit-elle en secouant la tête, — je n'oserai jamais.

En ce moment passaient des ouvriers de sa connaissance. Ils se retournèrent plusieurs fois pour la regarder, et poursuivirent leur chemin en ricanant.

Ce fut alors qu'ils perdirent tous les deux la tête. Jeunesse se vit déchue dans l'opinion, — séparée de Paul à tout jamais; — elle se rappela la ferme résolution de sa mère et son refus de jamais consentir à ce qu'elle appelait leur malheur commun.

Une idée insensée leur passa dans l'esprit : ils crurent avoir trouvé le moyen de lui arracher son consentement.

Un char à bancs qui passait les conduisit jusqu'à la petite ville de Libourne.

VI

Le bonheur de Jeunesse et de Lorrain passa rapidement. Après, vint l'adversité, qui s'abattit sur eux comme la grêle sur les arbres en fleur.

Jeunesse avait immédiatement écrit à sa mère pour implorer son pardon. Mais il fut impossible à cette dernière de répondre : une fièvre ardente l'avait couchée sur son lit, et le délire commençait à gagner son imagination.

Lorrain et Jeunesse avaient suspendu le nid de leurs amours coupables dans une mansarde, où ils passaient pour le frère et la sœur. Rien n'était plus intéressant à voir, au dire des voisins, que ces deux charmants enfants : l'un, avec ses cheveux noirs et son front pâli ; l'autre, avec ses cheveux blonds, son fin sourire et sa taille élancée.

Dès les premiers jours de leur arrivée à Libourne, Jeunesse s'était mise à chercher de l'ouvrage, et, comme elle était jolie et avenante, elle obtint facilement ce qu'elle demandait. Son petit cœur ploya sous l'allégresse au premier argent qu'elle apporta

au logis. — Elle acheta sur-le-champ une cravate à Paul et un bonnet pour elle.

De son côté, Paul n'avait pas attendu d'être à bout de ses faibles ressources pour se procurer des écoliers. Mais moins heureuse que Jeunesse, ses premières démarches étaient restées infructueuses. Ce ne fut qu'après trois semaines et des difficultés extrêmes, qu'il parvint à rassembler quatre ou cinq fils de boutiquiers, au cachet le plus modique. Car il faut le dire aussi, Paul Lorrain n'avait rien qu'un mérite très-ordinaire. Ses études n'avaient jamais été sérieuses ni poussées loin. Fils d'un musicien célèbre, il avait hérité d'une partie bourgeoise de sa clientèle, sans hériter de son talent. Lui mort, il s'était borné à ce qu'il en avait appris, et comme cela lui avait toujours suffi, il supposait que cela lui suffirait toujours.

Lorrain s'aperçut trop tard qu'il s'était trompé. Éconduit par plusieurs familles de Libourne sous prétexte d'incapacité, son amour-propre s'irrita de ces premiers échecs et il se remit à son art avec une belle et obstinée passion. Il revint sur ses études d'autrefois et il recommença un laborieux apprentissage de toutes les heures, pendant lequel, il est vrai, les leçons ne lui arrivaient pas ; mais il s'en consolait avec des rêves de gloire et l'espérance d'un brillant avenir. Aussi, du travail de tous les deux, c'était celui de Jeunesse qui donnait seul un résultat.

La pauvre petite n'avait garde de s'en plaindre.

Elle partageait d'ailleurs les illusions de son amant, dont le caractère était devenu aussi confiant qu'il avait été autrefois soucieux.

Et puis souvent, après une difficulté vaincue, un thème surmonté, il jetait ses cahiers de musique dans un coin de la chambre, et, poussant sa chaise auprès de la sienne, il lui disait, en la prenant par la tête pour la baiser au front :

— Patience, ma petite Jeunesse, un jour nous serons riches, car un jour je serai un bon artiste.

En attendant, Jeunesse ne quittait pas l'ouvrage et passait les nuits sur son métier. Sa santé délicate ne tarda pas à s'en ressentir, ses yeux se creusèrent, et les roses de son teint disparurent peu à peu. Parfois, au milieu du silence et des ténèbres, alors que Paul s'endormait, heureux des progrès de sa journée, il lui arrivait de laisser tristement tomber son aiguille à terre, et de penser à ses beaux jours de la rue Notre-Dame, à ses amies de magasin, à sa mère aussi. Elle se voyait passer à sept heures, souriante, l'œil mutin et le panier au bras... — Alors elle allait s'agenouiller devant une sainte image, et elle priait avec ferveur pour obtenir la force de continuer sa tâche. Puis elle tirait soigneusement les rideaux de sa fenêtre, afin de n'être pas tentée de regarder les belles étoiles du ciel,— et elle revenait incliner vers la lampe son cou engourdi de fatigue.

VII

Sur ces entrefaites, Jeunesse vint à apprendre la mort de sa mère. A son dernier soupir, elle lui avait pardonné en pleurant.

Jeunesse resta quinze jours en proie à une douleur sombre et réfléchie, — pendant lesquels elle fut forcée de suspendre tout travail.

Le seizième jour, elle vit Paul qui furetait dans le buffet.

Une heure après, elle avait repris sa broderie et sa place auprès de la fenêtre. Mais, malgré des efforts inouïs, il lui fut impossible de venir à bout d'un seul point. Une faiblesse inconcevable s'était emparée de tous ses organes. Tant de secousses l'avaient épuisée.

Cette fois, Lorrain ouvrit les yeux : il mit ses cahiers de côté, et courut par la ville solliciter un emploi immédiat, — quel qu'il fût, — pour l'aider seulement à vivre, lui et sa sœur, disait-il. Mais comme la chance n'arrive jamais aux gens pressés, il fut obligé d'emprunter en attendant.

Grâce à cette ressource, il put donc veiller à ce que Jeunesse ne manquât de rien, et gagner du temps pour obtenir à utiliser, au service de n'importe quelle industrie, sa tête et ses bras de vingt-deux ans. Par

malheur, on ne peut pas toujours emprunter : il vient un moment où les visages se font rébarbatifs, où les portes se ferment, où il faut alors recourir, pour subsister, à ce qu'on nomme les *expédients*; — et un matin que Paul Lorrain se vêtait pour se rendre dans une maison de commerce où il avait appris qu'on demandait un commis, il ne put s'empêcher de dire en riant :

— C'est singulier comme mon habit m'est devenu large.

En sortant, il apprit que la place était prise de la veille. Dans sa mauvaise humeur, il s'irrita tellement contre son habit, qu'il jugea à propos de s'en défaire.

— Il me reste encore une redingote, se dit-il.

Et, ce jour-là, il y eut gala dans la mansarde.

Une semaine s'écoula ainsi. Jeunesse allait mieux et commençait à sortir. La maladie avait donné à ses traits une expression de langueur. Mais une pensée inquiète assombrissait son front et la rendait rêveuse.

— Dans une de leurs récentes promenades au bord de l'Isle, cette petite rivière ombragée d'aunes frémissants, elle avait demandé à Paul, avec étonnement, ce qu'il avait fait de sa montre, et pourquoi il ne la portait plus depuis plusieurs jours.

Paul avait rougi et répondu qu'il l'avait égarée.

— Oh! mon Dieu! se dit Jeunesse, s'il l'avait vendue, la montre de son père! C'est donc moi qui suis la cause de tous ses malheurs...

Depuis ce moment, cette idée n'avait pu s'effacer

de son cerveau. Tout le jour elle y pensait, et elle s'accusait intérieurement dans son amour. C'était ce fatal amour qui avait entraîné Paul. Sans elle, il n'eût jamais connu le besoin, et il continuerait à l'heure qu'il est sa vie de calme et de contentement. Cette idée faisait le tourment de Jeunesse.

Il arriva enfin que leur dénûment se trouva aussi complet qu'il pouvait l'être, — au point de ne plus pouvoir être dissimulé par l'un à l'autre. Leur angoisse était la seule chose qu'ils pussent encore cacher sous un sourire.

Un matin, Paul Lorrain sortit de bonne heure en disant qu'il allait chercher de quoi déjeuner. Au bout de deux heures, et après avoir fait vainement deux fois le tour de la ville, il rentra, tenant à la main un bouquet, — qu'il offrit à Jeunesse en pleurant. C'était là tout ce qu'il rapportait pour le repas.

— Attends-moi jusqu'à dîner, lui dit-il en soupirant. J'espère être plus heureux. Le comte B... est arrivé hier soir à sa campagne. Ce n'est qu'à deux lieues. Je vais le voir; il a connu mon père et il viendra à notre aide, j'en suis sûr.

— Adieu! lui dit Jeunesse, en l'embrassant avec plus d'effusion que de coutume.

Le comte B... passait pour être un des plus riches propriétaires du département. A l'époque de la République, ce n'était rien qu'un homme du peuple, un roulier, qui était parti, le sac sur le dos et un bâton à

la main, pour les campagnes d'Italie. Vingt ans après, il avait la croix et le grade de général ; et puis encore, un peu plus tard, il se trouva qu'il était de la graine dont on faisait pousser les nobles et les sénateurs de l'Empire. Dans la grande pluie de titres que fit Napoléon en ouvrant la main, l'ancien voiturier de la République accrocha celui de comte. Il n'en fut ni plus fier, ni moins affable, et quoiqu'il portât haut son nouveau blason, avec la conscience de l'avoir gagné aussi bien que tant d'autres, il ne gardait pas moins avec religion la mémoire de ses premiers jours et de ses anciens camarades. Le père Lorrain avait été un de ceux-ci, et le comte B... aimait à se rappeler en souriant les verres de vin autrefois échangés avec le vieux musicien, dans un café de la place Royale de Bordeaux, au temps où elle s'appelait la place Guillaume Tell.

Aussi, quand Paul Lorrain vint lui dire confusément son embarras, — le général lui serra le poignet à le lui briser, et lui montrant du bout de sa botte deux enfants qui se roulaient sur un tapis :

— Tiens ! lui dit-il, — avec cette brusque bonhomie dont les vaudevillistes ont tant abusé, — prends ces marmots, ce sont mes petits-fils, et en attendant que je leur apprenne à porter un fusil, apprends-leur à racler de ton instrument ; mais aie soin de ne pas en faire des musiciens, surtout ! Viens demain, viens tous les jours et prends ceci, c'est un à-compte sur tes appointements.

Il prit une poignée de pièces d'or dans son secrétaire et les mit dans la main de Paul.

Paul voulut lui sauter au cou.

— Pardieu! s'écria le général, il ne sera pas dit que je n'aurai rien fait pour le fils du vieux Lorrain!

Il était presque nuit quand Paul prit congé du comte B... En sortant de cette maison bénie, son cœur ne se sentait pas de joie. Il courait plutôt qu'il ne marchait, il volait plutôt qu'il ne courait; mille projets d'ambition, mille plans passaient et repassaient dans sa tête. Désormais le calme et l'abondance allaient rentrer dans la mansarde. Jeunesse satisferait toutes ses fantaisies, tous ses caprices, et lui, — lui, pourrait enfin poursuivre sans relâche la réalisation de ses rêves et saluer un jour l'idéal de la gloire.

Tout entier à ses pensées, le chemin ne lui sembla qu'un pas.

En approchant de sa demeure, cependant, il sentit son cœur se serrer, — car il se souvint que Jeunesse l'attendait depuis le matin, et que grande devait être son inquiétude; mais il se hâta de chasser ces idées noires, en songeant qu'il rapportait la joie et la richesse avec lui. Il monta donc avec empressement en appelant: « Jeunesse! Jeunesse! » tout le long de l'escalier et jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de marches. Là, surpris de n'entendre personne répondre à sa voix, il poussa vivement la porte et il entra.

La chambre était déserte.

Une chandelle, seule, mourait sur une table.

A côté de la chandelle, il y avait un papier qui frappa de suite son regard.

Il se jeta dessus avec avidité et y lut ces mots fraîchement écrits : « Adieu, Paul, je t'ai attendu jusqu'à huit heures... »

Le jeune homme fut obligé de se retenir à l'angle du lit pour ne pas tomber. Quand il reprit connaissance, son premier mouvement fut de ressaisir le fatal adieu laissé par Jeunesse, — et, le visage baigné de larmes, les mains brûlantes, il se demanda avec effroi si c'était la mort ou le déshonneur qu'elle avait choisi.

VIII

Aujourd'hui que deux ans se sont passés, Paul Lorrain est devenu un artiste.

Ses rêves se sont enfin réalisés, grâce à sa volonté énergique, et aussi un peu à l'active protection du comte B... — Il avait trouvé un jour dans son cœur une belle mélodie. Il n'en fallut pas davantage pour commencer sa réputation.

Cette mélodie, Paul l'avait appelée d'un titre fort simple, qui était un mot pour tout le monde, un nom pour lui seul : — il l'avait appelée *Jeunesse*.

Pendant longtemps, le souvenir de la petite grisette

bordelaise ne le quitta pas d'une heure. Elle lui apparaissait sans cesse, — tantôt vive et gaie, — plus souvent pâle, avec des herbes humides mêlées à ses cheveux...

Les premiers jours de son arrivée à Paris, il croyait retrouver ses traits dans toutes les femmes qui passaient près de lui.

Aujourd'hui même encore, il n'est pas rare de le voir se retourner dans la rue, pour suivre des yeux cette ressemblance.

Je fus témoin un soir d'un de ses accès de monomanie. — C'était au bal de l'Opéra. — L'océan des masques nous avait violemment rejetés dans un angle de la salle. Paul Lorrain, le lorgnon négligemment promené, regardait de droite et de gauche en souriant au fouillis changeant d'un galop. — Tout à coup sa figure devint blême ; il ouvrit la bouche comme pour crier, et, me meurtrissant le bras de sa main gauche, de l'autre il me désigna vivement, à travers les groupes qui se succédaient devant nos yeux, un petit débardeur, grimpé sur les épaules d'un robuste titi, qui l'entraînait en hurlant, au son des terribles accords de l'orchestre.

Autant qu'il est possible de me la rappeler, c'était une délicieuse figure. Un soleil de cheveux blonds flamboyait sous sa coiffure coquettement inclinée sur l'oreille ; — d'une main, elle se cramponnait à la tête touffue de son colosse, l'autre s'agitait triomphalement dans l'air en signe de ralliement ; — sa bouche,

une mignardise au pinceau, jetait de petits cris adorables ; — une longue écharpe de soie bleue frangée d'or semblait courir après sa taille d'abeille, et son pantalon de velours laissait à demi découverte aux bras de son compagnon une jambe à coins dorés, dont le modelé et la finesse eussent fait le désespoir des trois sœurs Camargo.

Voilà les seuls traits que j'aie pu en fixer ; car, plus vite que je ne saurais le dire, — au bruit des cuivres de Musard, — elle passa avec son géant, comme une vision céleste aux cris d'un rêve diabolique...

J'eus le temps, néanmoins, de demander son nom à l'un de mes voisins, habitué des bals de l'Opéra, qui me répondit par quelque chose comme Mousqueton ou Couleuvrine.

— Quelle idée ! dit Paul en souriant, et en m'entraînant vers la porte.

CHAPITRE XXVIII.

Monologue suivi d'une églogue. — La chanson de Gautier-Garguille. — M. de Cupidon part pour un village. — Il y cherche des bergères et n'y trouve que des paysannes. — Suzon et son chevreau. — Mauvaise fille. — Elle se sauve. — L'échelle du grenier. — Un drame dans une meule de foin. — Cupidon, vole! vole!

Le cinquième jour de son arrivée à Paris, — en s'éveillant — M. de Cupidon se tint à peu près ce discours, pendant qu'il se faisait habiller par son valet de chambre :

— Parbleu! voilà un voyage qui me coûtera infiniment moins de temps que je me l'étais imaginé. Il s'en faut peu de chose, je crois, pour que mes études soient complètes et que je sache de l'amour autant qu'homme en France. En moins d'une semaine, j'ai fait connaissance avec la fille d'Opéra, avec Mme Trois-Étoiles, avec Penserosa, avec la bourgeoise du bou-

levard et la baronne de la rue de Lille; j'ai vu les dames du jardin Mabille. Il ne me reste donc plus qu'à dénicher une Suzon en bavolet et en jupon court, pour terminer entièrement mon éducation. Justement, le soleil est beau, et le zéphyr agite doucement son éventail sur la face du soleil. Allons donc au village, au village où j'ai coulé jadis de si heureux jours au sein des près fleuris et sur le bord des étangs, en compagnie de mes agneaux et de mon chien Fidèle...

Il partit pour le village.

Chemin faisant, — M. de Cupidon regretta de n'avoir pas commencé par là, car il se souvint que de temps immémorial l'amour avait toujours habité les champs, — et que la douce paix des hameaux, l'ombre des vallons ont plus d'empire sur les imaginations sentimentales que le bruit et l'éclat des cités. — Il se rappela à ce sujet les pastorales de Bernis et les idylles de Léonard. Le tambourin de Lycas lui revint aussi en tête, et peu s'en fallut qu'il ne se prît à danser au milieu de la grande route, en croyant entrevoir des rondes à travers l'épaisseur des feuillages.

Il grava deux cœurs entrelacés sur l'écorce d'un hêtre.

Il trempa ses lèvres dans l'*eau salutaire* de la fontaine.

Il mit un bouquet de fleurs à son chapeau.

Il écouta le chant d'un bouvreuil dans les verts noisetiers.

Il chanta lui-même la chanson du bel Aucassin à Nicolette, et celle de Gautier-Garguille, si belle de naïveté :

I

Je m'en allai à Bagnolet,
Où je rencontrai un mulet
Qui plantait des carottes.
Ma Madelon, je l'aime tant,
Que quasi je radote.

II

Je m'en allai un peu plus loin ;
Je vis une botte de foin
Qui dansait la gavotte.
Ma Madelon, je l'aime tant,
Que quasi je radote.

III

Je rentrai dans notre jardin;
Je vis un chat incarnadin
Qui décrottait ses bottes.
Ma Madelon, je l'aime tant,
Que quasi je radote.

En passant devant la grille d'un parc, — il aperçut au fond d'une charmille une jeune fille en robe blanche et un jeune homme en habit de lycéen, qui se promenaient à pas lents sous la même ombrelle.

M. de Cupidon ne demanda pas d'autre explication.

Il reconnut de suite le poëme éternel des dix-huit ans et du premier rendez-vous, de la fleur tombée du corsage et de l'aveu rougissant, cette fraîche histoire du cœur qui s'éveille et qui marie toutes les choses de la nature à ses nouvelles sensations, depuis les baisers des ramiers jusqu'aux prédictions des marguerites et aux paroles de la brise nocturne. Il sourit en pensant aux lettres jetées par-dessus le mur, aux pieds pressés par-dessous la table de jeu, aux quadrilles de Bohlman-Sauzeau joués à quatre mains, peut-être aux promenades en batelet à l'île voisine, — cette île qui se trouve partout et dont les gazons émaillés de boutons d'or semblent inviter à l'amour.

Mais ce n'était pas cela qu'il cherchait, — c'était Suzon, la naïve bergère, qui porte un chapeau de paille à l'oreille, et, la houlette à la main, mène paître ses moutons.

Déjà il avait fait trois fois le tour du village, et, découragé du peu de succès de ses recherches, il s'était assis sur le banc d'un bosquet de chèvrefeuille, — lorsqu'il fut tiré de ses rêveries par un éclat de rire qui partit soudain à son côté. Il se retourna et crut d'abord que c'était un vieux faune qui se moquait sous la feuillée. Mais aussitôt une jeune fille passa rapidement devant lui, suivie d'un chevreau, qu'elle agaçait par ses bonds joyeux.

— Suzon ! Suzon ! s'écria-t-il.

La jeune fille et le chevreau se cabrèrent à la fois, et celle-là tirant une belle révérence :

— Comment savez-vous mon nom ? demanda-t-elle en montrant un sourire épanoui sur ses lèvres et dans ses yeux.

Ce n'était pas tout à fait le rêve de M. de Cupidon ; la houlette avait disparu ainsi que le corset semblable à un rosier ; le fichu était un tantinet posé de travers et les cheveux se dénouaient sur les épaules. Évidemment cette Suzon-là n'aurait eu que faire parmi les Églé et les Sylvanire du val de Tempé ; mais elle n'en avait pas moins sa poésie, aussi elle, — poésie chaude et sauvage, comme le parfum des mûres saignantes sur leurs branches d'épines.

A défaut de mieux, M. de Cupidon dut s'en contenter. Il lui passa le bras autour de la taille, et, pour réponse à sa question, il lui planta sur la joue un gros baiser.

— Eh ben ! ne vous gênez pas, monsieur *des Grands-Airs !* dit-elle en se débattant. Je vous conseille d'y revenir, et nous aurons beau jeu...

— Fi ! Suzon, vous êtes revêche comme une infante, répondit-il ; bannissez ces façons-là, ma mie, et allons ensemble cueillir des noisettes sur la lisière du petit bois.

Suzon avança dédaigneusement les lèvres et formula un nenni bien sec, — confirmé par un brusque virement de tête — de gauche à droite et de droite à gauche.

Puis elle tenta de s'échapper, mais M. de Cupidon la retint par la robe.

— Hélas! poursuivit-il, un rival plus heureux, je le vois bien, a su mériter vos faveurs : Palémon sans doute, qui n'aura pas manqué de vous offrir le miel de ses abeilles, ou Lycoris, pour avoir furtivement déposé dans votre chambre le nid de colombes qui faisait votre envie. Ah! volage beauté, pourquoi prêter l'oreille aux discours frivoles des bergers d'alentour?

— Bon! s'écria la Suzon, parions que ce Palémon dont vous parlez est ce monsieur qui dînait tout à l'heure sur l'herbe avec sa femme.

M. de Cupidon fit une légère grimace.

— Après tout, ce ne sont pas mes affaires, reprit-elle, et je vous prie une fois pour toutes de me laisser retourner à la ferme, où l'on m'attend pour traire les vaches.

Disant cela, elle tira violemment sa robe à elle, et s'enfuit en riant à gorge déployée.

Mais M. de Cupidon était l'entreprenance même. Avec la meilleure grâce du monde, il se mit à sauter les haies et les fossés, courant à perdre haleine après Suzon et son chevreau, jusqu'à ce que l'une et l'autre fussent arrivés dans la cour d'une ferme, où gloussaient cinq ou six poules.

— Ah! pour le coup, ma pauvrette, on vous tient! dit-il d'un air triomphant, en venant s'abattre au milieu des volatiles.

Suzon poussa un cri d'effroi, et n'eut que le temps de monter à une échelle qui conduisait au grenier...

Il n'hésita pas à la suivre dans ce nouveau chemin, — et, parvenu au dernier échelon, il passa bravement la tête — et puis le corps, par la lucarne étroite où elle avait disparu.

Suzon s'était blottie dans une meule de foin, où il ne l'aperçut pas d'abord, — mais il tâtonna si bien et si bien, que de tâtonnements en tâtonnements il en vint à découvrir son pied — puis sa jambe — et puis le reste — et que, ma foi, de fil en aiguille, Suzon allait peut-être payer cher sa résistance, — lorsqu'une voix brutale vint changer le dénoûment.

Une sorte de rustre était devant lui et le menaçait d'un gourdin.

— Sacrebleu[1] ! criait-il furieux, nous allons en dégoiser, monsieur l'enjôleur de filles! Attends, gringalet! faisait-il en retroussant ses manches; pare celui-là, mon beau gars !

M. de Cupidon comprit que le danger était pressant; il se mit à tourner autour de la meule, dont il se fit un rempart. Mais, après quelques instants de ce manége, le paysan, impatienté, fendit la meule d'un coup de pied, et marcha sur lui en levant son bâton.

1 Autrefois il eût dit : — *Ventregué ! morgué !* ou *tatiguoi ! jarni ! jarnonbille ! jarnicoton !* (NOTE DE L'ÉDITEUR)

A ce moment, M. de Cupidon se ressouvint qu'il était dieu — et, filant à point entre les jambes de son adversaire, il s'envola par la lucarne, sous la forme d'un bel ange ailé, — et remonta vers le ciel, où on le vit peu à peu disparaître..... disparaître..... disparaître.....

CHAPITRE XIX ET DERNIER.

La mort d'une grisette.

Un mois après le départ de M. de Cupidon, — le lecteur voudra bien se transporter dans une chambre au cinquième ou sixième étage. Là, auprès d'une fenêtre chargée de fleurs, il verra une jeune fille assise avec tristesse. Au-dessus de sa tête, un oiseau saute et chante dans une case balancée. Tout autour d'elle respire un parfum de calme et de mélancolie assoupie. Quelques vases garnissent la cheminée. Un petit miroir se penche coquettement pour ne mirer que la blancheur du mur et la propreté des meubles. Pauvres meubles: une commode de noyer avec de larges anneaux de cuivre à chaque tiroir,— un buffet qui ressemble à une armoire ou une armoire qui ressemble à un buffet, — deux chaises, voilà tout, dont l'une encore avait toujours attendu.

Autrefois pourtant, il y avait eu dans cette chambre des airs de fête et des heures de gaieté. En outre de la chanson de l'oiseau, il y avait eu souvent aussi

la chanson de la jeune fille, — et avec les cloches du dimanche, cela faisait un ravissant carillon. Il y avait eu un minois souriant devant ce miroir ; il y avait eu de petites mains pour faire tinter les fermoirs de cuivre de la commode, et en retirer des dentelles, des chiffons, mille riens. Les bonnets de tulle et les fripons à dents de loup avaient couru çà et là sur le lit virginal.

Elle avait, dans ce temps, une aiguille entre les mains, et elle se levait avec le jour. Un écureuil aurait fait moins de bruit que son pied mignon, allant et venant sur le plancher. Puis, elle se mettait à l'ouvrage, non sans avoir auparavant donné son coup-d'œil aux fenêtres d'alentour. L'ouvrage allait vite et bien. Pendant que ses doigts allaient, son cœur allait aussi, et avec son cœur sa tête. Elle inventait les romans les plus fabuleux, quoique les moins nouveaux ; c'étaient toujours l'amour et la richesse qu'elle mettait en jeu, et de l'union desquels elle faisait résulter le bonheur. Quoi de moins nouveau et de plus fabuleux, en effet ? Elle remplissait sa pensée de châteaux en Espagne, ces beaux châteaux étincelants de pierreries, de lumière, de dorure, dont toutes les croisées ouvrent sur des horizons enchantés, et qui jettent autour d'eux la musique et l'éclat de rire par toutes leurs portes !

Aujourd'hui, l'ouvrage ne va plus, la tête ne va plus ; seul, le cœur va toujours ; mais sans espoir désormais. La pauvre jeune fille est malade, malade

de quoi ? personne ne peut le dire, elle moins que tout autre. Seulement, elle pense que la vie est une chose bien belle et que c'est grand dommage de la quitter ainsi, si vite, quand surtout il y a tant de parfums dans l'air, et que Dieu verse tant de soleil sur les fleurs. Son cœur ne désire plus, il regrette. Elle rappelle les uns après les autres ses souvenirs les meilleurs, ses joies les plus grandes, et elle se dépêche à les rappeler, — car elle n'est pas sûre d'avoir le lendemain pour les rappeler encore.

On dirait parfois qu'elle attend, et elle se tourne de temps à autre vers la porte, comme s'il allait entrer quelqu'un. Il lui semble qu'elle n'a pas encore dit son dernier mot au monde, et qu'il serait possible de la sauver si on le voulait bien. Une vision a plusieurs fois passé dans son sommeil, avec des traits qu'elle avait vus ailleurs confusément. Mais ce ne sont là que des songes, rien que des songes; personne ne vient, et la porte demeure soigneusement fermée.

Elle aurait tant aimé! — Son cœur contenait tant de trésors d'affection, tant d'abîmes de joie et de larmes! son regard était si chargé de tendres promesses! ses lèvres si fraîches appelaient tant de baisers! Elle aurait si bien donné son âme et sa vie, et elle aurait été si heureuse de ne rien garder pour elle! Elle aurait tant aimé! — elle n'aimera pas.

La jeune fille était couchée dans sa chaise. Elle se regardait et elle s'écoutait s'éteindre. Une à une s'effaçaient les couleurs de son charmant visage, un à un

s'envolaient les éclairs de son charmant regard. Sa beauté s'en allait comme les feuilles d'une rose épanouie avant l'heure : les plus grandes d'abord, les plus petites ensuite, et le calice enfin avec sa poussière d'or. — Pendant son court passage sur la terre, son sourire n'avait brillé pour personne ; ses cheveux ne s'étaient point mêlés et confondus avec d'autres cheveux ; sa main n'avait jamais frissonné à la pression d'une autre main, — et, aujourd'hui, main, cheveux, voix, sourire, tout cela descendait lentement au ombeau. N'est-ce pas une chose triste?

Elle ne devait point passer le printemps. Elle ne le passa point. Il lui fallut renoncer à voir se dorer les blés et ployer les treilles au temps des vendanges. Elle dit adieu à sa petite chambrette où sa jeunesse s'était si doucement écoulée, adieu à son miroir, adieu à sa fenêtre où l'étoile venait s'encadrer ; et, poussant un faible soupir, elle s'endormit du sommeil éternel, les bras croisés sur sa chaste poitrine.

Le soir de sa mort, on trouva une petite flèche au-dessous de son sein gauche, — une flèche oubliée par M. de Cupidon [1].

[1] Pauvre Babet ! il était écrit que le même amour devait la tuer deux fois à cent ans de distance ! (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

FIN.

TABLE

Pages.

AVANT-PROPOS. — L'ÉCHELLE DE VIE. 1

CHAPITRE Ier. — Début sans fracas. — Pourquoi toutes les femmes levaient la tête en passant devant notre héros. — Ah! le fripon. — Une miniature. — On ne s'attend pas à ce qui va arriver. — Il jette son cigare. — Ce n'est qu'une fillette qui passe. — Voyez-la montrer son brodequin et la naissance de son bas. — Événement imprévu. — La première flèche de M. de Cupidon. — Comment cela finira-t-il? 15

CHAPITRE II. — Quelques pas en arrière. — Les modes nouvelles. — M. de Cupidon en carrosse. — Il dîne au restaurant, et il prend quelques libertés avec la dame du comptoir. — Indignation générale. — Le chevalier Tape-Cul. — Nouvel incident 19

CHAPITRE III. — Don Cleophas est amené sur la scène. — Effet du hachich. — Le pied de Cléopâtre. — M. de Cupidon suit toujours la grisette. — Renseignements sur les mœurs galantes de notre époque. — O ciel! c'est Babet! 24

CHAPITRE IV. — HISTOIRE DE BABET. 31

CHAPITRE V. — On plaint Babet. — Pendant ce temps, la grisette a disparu. — Rue de Lille. — Une grande dame est à son balcon. — Elle nous lorgne. — La deuxième flèche de M. de Cupidon. . . . 44

Pages.

CHAPITRE VI. — Visite au temple de Terpsichore et de Polymnie (l'Opéra). — L'entrée de M. de Cupidon est trop bruyante. — A la porte ! à la porte ! — Il n'est pas au bout de son étonnement. — La troisième flèche. — Ne voilà-t-il pas que nous apercevons M. de Lamartine ! — Divers portraits. — La Cymbeline. 47

CHAPITRE VII. — Meyerbeer. 57

CHAPITRE VIII. — Suite des portraits. — Narcisse Diaz. — La clochette du foyer. — Mlle Cymbeline fait prier M. de Cupidon de vouloir bien passer dans sa loge. — C'est déjà l'effet de la troisième flèche. 60

CHAPITRE IX. — La loge de Cymbeline. — Un opéra d'un nouveau genre. — Où en étiez-vous de vos discours ? — Entrée de M. de Cupidon. — Peste ! comme il boit ! — Mme de Trois-Étoiles et Penserosa. — Théories qui feront crier les danseuses et les chaussettes d'azur. — M. de Cupidon en apprend de belles. — Il se console avec le vin de Champagne, qui est toujours resté le même. — Départ général. 63

CHAPITRE X. — Très-intéressant, quoique moral. — M. de Cupidon entre dans un magasin. — La marchande de tout. — *Traité de l'Amour, en vingt-six leçons ;* prix : dix francs ; à Paris, chez les marchands de nouveautés. — Portraits et maximes. — Plus de bourgeoises ! — Le mari entre, notre héros s'en va. 73

CHAPITRE XI. — Histoire de la belle Épicière. 80

CHAPITRE XII. — Un café littéraire. — Dialogue de vaudevillistes. — Justin Ronan. — De l'exploitation de l'homme par la femme. — M. de Cupidon lit des fragments de cet important ouvrage. — L'amour triste. — Comment aiment les gens de lettres. 121

CHAPITRE XIII. — Berdriquet et son romancier. 137

CHAPITRE XIV. — Digression. — Influence des feuilles publiques. — Tacite et son journaliste, histoire qui fait pendant à la précédente. 174

CHAPITRE XV. — Où l'intérêt prend des proportions colossales. — Nuit sombre. — Trois inconnus. — Embarras de M. de Cupidon. — Une prise de tabac. — Quelle heure est-il ? — Les trois hommes

Pages.

l'obligent à monter dans un coupé, malgré son peu de résistance. — Fouette, cocher! — Le coupé s'arrête. — Certainement il va se passer des choses incroyables 184

CHAPITRE XVI. — Dans un boudoir. — Comment le somnambulisme est toujours à la mode. — Le cordon de sonnette. — La baronne de Bois-Laurier et l'*et cætera* de son portrait en pied. — Conversation. — Deux vers de *Tartuffe*. — Façon ingénieuse de mettre la puce à l'oreille de son mari. — M. de Cupidon est myope. — Un roman entr'ouvert. — On revoit le cordon de sonnette. — Qui veut la fin veut les moyens 187

CHAPITRE XVII. — Le plus court mais le mieux rempli; — et qui prouve surabondamment que les Baronnes d'aujourd'hui sont plus avancées que les baronnes d'autrefois. 207

CHAPITRE XVIII. — Violente sortie de M. de Cupidon contre les grandes dames. — Justin Ronan chante. — Le musicien Brévignon devient narrateur à son tour. — Une femme franche. — Personne ne veut croire à son existence. — Débats. 208

CHAPITRE XIX. — UN BEAU BRIN DE FILLE. 210

CHAPITRE XX. — Si l'on faisait un vaudeville avec M. de Cupidon? — Le bois de cerf. — Chez la Gourdan. — On côtoie le genre égrillard. — Par qui ont été remplacées les courtisanes et les maîtresses. — Justin Ronan prend congé de nous. — On parle de lui. — Je m'offre à raconter son histoire. 222

CHAPITRE XXI. — LA BOUTEILLE VIDE ET LES FEUILLES DE ROSE. 232

CHAPITRE XXII. — Second dénoûment. 273

CHAPITRE XXIII. — Les femmes du jardin Mabille, Musquette, Frisette, Hermance, Fanchonnette-Dandin, Mauviette, les quatre filles Aymon. — Elles ont succédé aux Éliante et aux Zulmé de l'autre siècle. — Chapitre indispensable. — Danses modernes. — La carte de Tendre. — M. de Cupidon fait des économies sur ses flèches. 275

CHAPITRE XXIV. — M. de Cupidon ne veut pas de l'amour vénal. — Il aspire après les sentimentalités. — N'aime-t-on plus gratis en France? 285

Pages.

CHAPITRE XXV. — Une tête de femme dans un moulin. . . . 287

CHAPITRE XXVI. — Réflexions. — Critique de la nouvelle précédente. — Physiologie du regard. — Tête-à-tête dans un wagon. — M. de Cupidon est insatiable. — Il lui faut encore des récits. — Pour le coup, celui-ci sera le dernier. 300

CHAPITRE XXVII. — Histoire de mademoiselle Jeunesse. . . 504

CHAPITRE XXVIII. — Monologue suivi d'une églogue. — La chanson de Gautier-Garguille. — M. de Cupidon part pour un village. — Il y cherche des bergères et n'y trouve que des paysannes. — Suzon et son chevreau. — Mauvaise fille ! — Elle se sauve. — L'échelle du grenier. — Un drame dans une meule de foin. — Cupidon, vole ! vole ! 336

CHAPITRE XXIX ET DERNIER. — La mort d'une grisette. . . . 341

COLLECTION MICHEL LÉVY

UNE

GRANDE DAME RUSSE

Paris. — Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

UNE

GRANDE DAME RUSSE

PAR

[redacted]

Vasily Alexandrovich Vonlyarlyarsl

TRADUIT DU RUSSE

PAR

X^e MARMIER

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

Reproduction et traduction réservées.

S.S.O.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

UNE

GRANDE DAME RUSSE[1]

I

Dans un des districts éloignés d'une de nos provinces de l'Ouest, sur les bords peu pittoresques de la petite rivière de Kormoretz, est une maison seigneuriale qui autrefois appartenait à Pierre Abdievitch Polevelof. En l'année 18.., Pierre était capitaine dans un régiment de uhlans, lorsqu'il fut, par la mort de son père, appelé à prendre possession de

1. L'auteur de ce roman est Basile Alexandrovitsch Vonliarliarski, descendant d'une ancienne famille nobiliaire du gouvernement de Smolensk, qui s'est acquis en peu de temps une place des plus distinguées parmi les écrivains modernes de la Russie. Né en 1814, mort en 1852, il composa, dans les trois dernières années de sa vie, en partie dans son propre pays, en partie en France, en Algérie, en Italie, des romans, des nouvelles, quelques pièces dramatiques et quelques poésies qui illustrèrent rapidement son nom. Deux de ses nouvelles les plus estimées sont celles que nous réunissons dans ce volume. Ses œuvres, recueillies par des mains pieuses, ont été publiées à Pétersbourg en 1853. Vsie Sotchinenia, 7 vol. in-8°.

cette petite maison et du domaine qui en dépendait. Sa mère était morte quelques années auparavant, et comme il n'avait ni frère ni sœur, il crut devoir quitter le service pour gérer ses propriétés. A cette époque, Pierre était un homme de vingt-huit ans. D'une taille moyenne, il avait les épaules larges, les mains larges, le front étroit, les cheveux noirs et durs, les dents blanches, les yeux sans expression; en somme, une physionomie très-commune. Le plus bel ornement de sa figure était une paire démesurée de moustaches qui, de sa lèvre supérieure, s'étendaient jusqu'à ses oreilles. Une de ses qualités était de monter très-bien à cheval.

La nouvelle inattendue de la perte qu'il venait de faire produisit sur lui une singulière impresssion. Il ne pleura pas. Mais à chaque officier qu'il rencontrait, il disait : Vous ne savez pas ce qui m'arrive? figurez-vous que mon père est mort. Puis il tordait ses moustaches et s'éloignait.

Dans la nuit qui succéda à la journée où il avait reçu sa lettre de deuil, Pierre dormit mal; mais le lendemain il était déjà plus calme, et avant qu'une semaine fût écoulée, il avait recouvré la douceur habituelle de son sommeil. Pour être juste, nous devons dire que le flegmatique orphelin n'avait guère connu les joies de la famille. Dès l'âge de neuf ans il était enfermé dans un pensionnat. Plus tard, les exigences du service et la distance des villes où stationnait son régiment ne lui avaient permis que de loin en loin une courte visite à ses parents.

Par une belle journée du mois de mai, une téléga de poste arrivait à Kostioukoff (ainsi s'appelait le domaine de Pierre). De cette voiture descendit un valet de chambre d'une trentaine d'années, puis le capitaine avec ses vêtements poudreux et une longue barbe. Depuis cinq ans il n'avait pas franchi le seuil de la demeure paternelle, depuis cinq ans il n'avait pas revu les lieux où s'était écoulée son enfance, la chapelle tombant en ruines, les vieux chênes aux larges rameaux, l'humble village qui lui appartenait, le chemin crevassé qui conduisait à la rivière, et enfin la maison natale, séparée du jardin et des bâtiments de la ferme par une clôture de sapins. En approchant de cette maison le capitaine ne s'écria point : Seigneur, souvenez-vous de David dans votre miséricorde; il ne tomba point à genoux sur le seuil de la porte; cependant il y avait une expression de tristesse dans ses yeux.

— Bonjour, Conrad, dit-il au vieil intendant, qui se précipita sur lui pour lui baiser la main, et qui ensuite se hâta de lui ouvrir ce qu'on appelait le salon.

Ce salon n'était qu'une chambre assez mesquine, éclairée par cinq fenêtres, très-mal parquetée, rustiquement meublée de chaises de paille, et décorée d'un cadre d'or renfermant le portrait du père d'Abdievitch. Il était là, l'ancien propriétaire de Kostioukoff, représenté en costume de chasse, avec sa poire à poudre à la ceinture, son cor en bandoulière; de la main gauche tenant son fusil, et de la droite indiquant une bécasse presque aussi grosse que son chien. Derrière lui

on entrevoyait les linéaments de sa ferme, de son château, et plus loin un horizon confus.

Pierre fixa en silence ses regards sur ce portrait, puis passa dans une seconde chambre, puis dans une autre où couchait son père.

— Je coucherai ici, dit-il à l'intendant, qui le suivait pas à pas.

— Je comprends, monsieur, je comprends, répondit Conrad; mais cette chambre était celle...

— De mon père? je le sais.

— Et c'est là qu'il est mort.

— Eh bien! après? De quoi as-tu peur?

— Je n'ai pas peur. Cependant il me semble...

— Allons, les morts ne reviennent pas. Fais-moi préparer ici mon lit. Mais, dis-moi, mon père pensait-il quelquefois à moi?

— Assurément! mon digne maître pensait souvent à son cher fils. Que fait Pierre à présent? me disait-il; peut-être range-t-il en bataille son escadron, peut-être qu'il donne des leçons à ses soldats. Puis le soir, le bon seigneur, étalant sur la table un jeu de cartes, cherchait à deviner par leur agencement quel serait notre sort, si bientôt nous nous marierions, si bientôt nous aurions un nouveau titre. Tout à coup il est tombé; il se plaignait d'une soif ardente et demandait de l'eau, et l'eau ne le soulageait pas. Ah! c'est une chose certaine que quand le moment fatal est venu on ne peut échapper à la mort.

— A-t-on fait venir un médecin?

— Un médecin! un médecin! non. On a appelé le

être, et il était là à l'heure de l'agonie. Votre père t mort en bon chrétien.

A ces mots l'intendant soupira, et le capitaine resta bsorbé dans une mélancolique rêverie.

Pendant ce temps son valet de chambre Uhlian, le ils de l'intendant, tirait de la téléga un porte-manteau, une cantine, un sabre, des pipes, des pistolets de oyage, et déroulait tous ces objets aux yeux d'une roupe de femmes et d'enfants, qui observaient ses mouvements avec une vive curiosité. Cette première tâche accomplie, il fouilla dans ses poches, y prit une bourse où il puisa quelques pièces de monnaie, qu'il jeta au postillon, puis, ôtant sa casquette, il embrassa trois fois de suite à la ronde tous les gens de son village réunis autour de lui.

Pierre continuait à rêver; mais le besoin matériel mit fin à ses réflexions.

— Conrad, dit-il, je voudrais bien dîner.

— Cela me paraît tout naturel, répondit l'intendant, surtout après une longue course.

— Y a-t-il ici des provisions?

— Comment donc! la maison de mon seigneur est une bonne maison. Faut-il appeler Procope, le cuisinier?

— Il vit encore?

— Sans doute; seulement il est un peu vieux.

— Eh bien! fais-le venir... Mais non, va plutôt lui commander mon dîner... Voyons, que vais-je ordonner? Pas de soupe d'abord; non, mais une oie rôtie ou un canard.

— Très-bien.

— Puis quelques tranches de jambon.

— Parfaitement.

— Ou des rognons grillés dans la poêle.

— A merveille ! Si vous voulez bien avoir un peu de patience, dans un instant vos ordres seront exécutés.

— Vas et dépêche-toi.

L'intendant sortit, et le capitaine se mit à faire la revue des divers objets qui l'entouraient. Le premier qui attira son attention était l'armoire des livres ; mais elle ne réveillait dans l'esprit de Pierre qu'un douloureux souvenir. Que de fois ces malheureux livres avaient désolé son enfance ! que de larmes lui avait coûté un méchant petit abrégé de géographie qu'il devait apprendre par cœur ! Que de jeûnes amers, que de punitions cruelles n'avait-il pas dû subir pour d'autres œuvres maudites ! En ce moment il éprouvait une indicible satisfaction à voir ensevelir dans la poussière ces ennemis de son jeune âge, et il les regarda avec un profond mépris.

Quelques gravures rangées symétriquement entre le poêle et la porte lui rappelaient d'autres émotions. Une de ces gravures représentait deux beaux enfants surpris au bord de la forêt par un loup affamé, et sauvés tout à coup d'un péril imminent par un chien vigoureux. Il se souvenait de l'impression qu'il avait souvent ressentie en contemplant la gueule ouverte et les yeux ardents de l'animal vorace. Il voulut le revoir encore, et essuya patiemment avec son doigt la glace du cadre ternie par la poussière, noircie par le

emps. Puis, pour attendre plus patiemment le moment où il pourrait se mettre à table, il descendit dans la cour, il visita les bâtiments de sa métairie. C'était une triste inspection; le jardin en désordre, les écuries abandonnées, la roue et les ailes du moulin brisées, et une douzaine de chiens étiques hurlant dans le chenil.

Il rentra dans sa demeure très-déconcerté de ses découvertes, mais espérant au moins trouver dans la salle à manger Conrad avec la serviette sous le bras, selon l'usage établi par son père, qui n'aurait pas mangé un morceau de pain sans avoir ses domestiques rangés debout derrière lui.

Personne, et pas la moindre apparence de dîner. Il sonne : on ne répond pas à son appel. Il sonne de nouveau avec colère; enfin il entend un pas lourd retentir sur le plancher, et voit apparaître dans le plus grossier costume le vieux cuisinier.

— Ah! te voilà, Procope, dit-il; comme tu es changé! j'ai peine à te reconnaître.

— La vie n'est pas bonne quand le maître est absent, répond Procope. Beaucoup d'enfants, pas de ressources : on vieillit vite en de tels soucis.

— M'as-tu préparé mon dîner? s'écria le capitaine, qui n'avait nulle envie d'entendre les lamentations de Procope.

— Comment vous préparer à dîner? il n'y a rien.

— Comment, rien?

— Non. Une oie et une cane qui pondent : on ne peut les arracher à leurs couvées. Pas de jambon, pas

de rognons. Les choux ont été consommés pendant le carême.

— Que le diable t'emporte ! Il faut pourtant que je mange, j'ai faim.

— On peut envoyer un pêcheur prendre quelques petits poissons, et pour les accommoder on demandera du beurre à l'intendant.

— Si telle est ma disette, je m'y résignerai pour aujourd'hui; mais il faudra que j'y mette ordre. Va chercher du poisson, et hâte-toi.

Ce rapide entretien avec le cuisinier n'était pas fait pour égayer l'esprit du capitaine. Il rentra d'un air sombre dans sa chambre, en tordant violemment ses moustaches.

— Eh quoi ! se dit-il, est-ce pour m'enfermer dans une pareille tanière que j'ai quitté mon escadron, mes camarades, et renoncé à mes épaulettes ? Quelle folie ! Mais je dois trouver ici les livres de comptes de mon père. Je verrai par là l'état de ses dépenses et de ses provisions.

Il ouvrit précipitamment son secrétaire et en tira plusieurs cahiers, qu'il parcourut l'un après l'autre. Ces cahiers ne renfermaient que des recettes de cuisine et pas la moindre note sur ce qu'il désirait savoir.

— Rien ! s'écria-t-il avec colère; il faut que je m'en rapporte à la probité de Conrad, et Dieu sait ce qu'elle vaut !

Le soir enfin, après cinq heures d'attente, le jeune propriétaire de Kostioukoff eut la joie de savourer un

plat de poisson, quelques tasses de thé, fuma plusieurs pipes et se mit au lit.

Dans le courant de la semaine il découvrit successivement qu'il possédait cent vingt paysans, que son domaine était grevé d'une hypothèque et son sol fort mal cultivé, que son intendant était un fripon, et que son cuisinier avait un goût prononcé pour les larcins.

A la rigueur cependant, et en se conformant aux modestes habitudes de son père, il pouvait se créer dans sa demeure solitaire une existence sinon brillante, au moins confortable; mais il tenait à avoir un équipage élégant, de beaux chevaux, et l'inspection de sa remise était pour lui une affaire importante.

— Est-ce que mon père, dit-il à Conrad, n'a pas une autre voiture que mon vieux droschky, dont il se servait autrefois?

— Pardon, il s'était procuré une briscka.

— Ah! vraiment, une briscka, cela me plaît; voyons-la.

— Elle est en mauvais état, je dois le dire, reprit Conrad d'une voix embarrassée en entrant dans la remise.

— On la fera réparer.

— Mais où est-elle donc? murmura l'intendant en cherchant de côté et d'autre derrière des amas de planches, je ne l'aperçois pas. C'est peut-être Timothée qui l'aura enlevée. Le coquin! elle n'est pourtant pas à lui. Ah! la voilà!

— Quoi! s'écria le capitaine avec un mouvement de

fureur, c'est là ce que tu appelles une briscka? Crois-tu donner le nom de briscka à cette lourde caisse décolorée, qui n'a plus ni roues ni timon?

— C'est Timothée qui est chargé de prendre soin des voitures, et Timothée est un batailleur qu'on ne gouverne pas aisément. Que de fois je lui ai dit qu'il devait être moins négligent, que le maître se fâcherait, et mes remontrances sont inutiles, il n'en fait qu'à sa tête.

— En vérité! Appelle-le, ce misérable, et je lui montrerai... Oui, je lui montrerai qu'on ne se joue pas impunément de moi, balbutiait le capitaine en se promenant de long en large dans le hangar.

Un instant après il se trouva en face d'un garçon de vingt-cinq ans, au visage rouge, aux cheveux crépus, aux formes athlétiques.

— Viens ici, mon cher, lui dit-il.

Le jeune géant s'avança de deux pas.

— Approche encore. Dis-moi ce que c'est que cela.

— Cela?

— Oui.

— Le sais-je?

— Comment! si tu le sais. N'es-tu pas le cocher de la maison?

— Moi, le cocher!

— N'es-tu pas Timothée?

— Assurément; mais je ne suis pas cocher. Pour qu'il y ait un cocher, il faut qu'il y ait des chevaux, une voiture. Est-ce là une voiture? ajouta dédaigneu-

sement Timothée en donnant un coup de pied aux restes informes de la briscka.

Cette brusquerie de langage et d'action n'augmenta point la colère du capitaine; tout au contraire, elle l'apaisa. Peut-être aussi que la haute taille et les muscles vigoureux de Timothée lui imposaient à son insu une certaine modération. Il n'était point d'une humeur querelleuse, l'honnête Pierre, et dans son régiment, lors même qu'il avait bu un peu plus que de coutume, il gardait toujours une juste mesure dans ses paroles.

— Il n'y a pas longtemps que tu es ici? dit-il à Timothée d'un ton de voix plus doux; je ne t'ai pas encore vu.

— Non, il n'y a pas longtemps.

— Il est évident qu'il faudra me procurer une autre voiture, et d'abord il faut que j'achète des chevaux.

— Certainement, répliqua Timothée avec un accent de joie.

— Sais-tu où je pourrais en trouver?

— Qui le saurait, si ce n'est moi?

— De jolis chevaux?

— Oui, de jolis chevaux. Dans la ville voisine nous allons avoir une foire, et là vous n'aurez qu'à choisir.

— Et quand a lieu cette foire?

— Jeudi prochain.

— C'est bien, nous irons, et à défaut d'autre véhicule nous prendrons la téléga.

— Soit! je préparerai la téléga

A ces mots le capitaine sortit de la remise et se dirigea vers sa demeure en causant amicalement avec le flegmatique Timothée.

II

Quiconque a vécu d'une vie modeste comme celle de Pierre Abdievitch, sans s'égarer dans un rêve idéal, sans construire des châteaux aériens, sans se regarder comme un être exceptionnel destiné à une carrière extraordinaire, se figurera aisément la joie que le capitaine devait éprouver, dans sa morne et solitaire existence de campagnard, à l'idée de voir cette fameuse foire de la ville, aussi célèbre dans sa province que la foire de Leipzig en Allemagne. La perspective de cet événement produisait sur lui une telle impression de gaieté, qu'il se montra plus affable envers le rusé Conrad et plus indulgent envers les autres gens qui l'entouraient. Il versa lui-même, de ses propres mains, un grand verre d'eau-de-vie à Timothée, et ne quitta cet agréable cocher que pour se mettre au lit.

Cependant une idée le préoccupait, une idée pénible. Je dois acheter des chevaux, se disait-il, c'est évident. Les misérables animaux que mon père m'a laissés ne peuvent me servir. La difficulté seulement est de trouver de l'argent. Conrad en a, le coquin, j'en suis sûr; mais il ne m'en donnera pas. Il faudra que je m'informe demain matin s'il n'y a pas près d'ici

quelque juif. S'il y en a un, je suis tranquille. Ces canailles-là sont toujours prêtes à faire toute sorte de marchés. A demain donc.

Et le capitaine s'endormit avec cette aimable réflexion.

Si humbles que fussent le titre et la fortune de Pierre, son arrivée dans le district excitait la curiosité. Son nom avait été prononcé plusieurs fois dans la maison du maire de la ville voisine. On s'étonnait que le jeune capitaine ne fût pas encore venu présenter ses devoirs aux principaux habitants du canton, et déjà on l'accusait d'incivilité et de fierté. Le fait est, comme nous l'avons vu, que Pierre n'osait sortir avec sa mauvaise voiture et ses mauvais chevaux.

Heureusement, à quelque distance de son domaine, dans une méchante masure, se trouvait un juif, qui se rendit avec empressement à l'invitation du capitaine, regarda son jardin, sa ferme, son château, et lui remit, on ne sait à quelles conditions, une bonne sacoche pleine de sonores écus.

Le jeudi tant désiré arriva enfin, brillant comme un jour de fête, un ciel pur, une douce température et le sol verdissant de tous côtés. Timothée avait si bien nettoyé la téléga et paré avec tant de soins les deux vieux chevaux du défunt propriétaire de Kostioukoff, qu'à le voir au premier coup d'œil, plus d'un observateur pouvait se tromper sur la valeur de cet équipage, et que le capitaine lui-même le regarda avec une satisfaction inespérée.

De bonne heure une quantité de charrettes char-

gées de toutes sortes d'objets défilèrent sur le chemin vicinal. A côté de ces charrettes cheminait une multitude de villageois, les hommes portant fièrement leurs longs sarreaux en toile blanche et leurs chapeaux noirs ornés d'un galon d'or, les jeunes filles parées de fleurs et revêtues de leurs plus belles robes. Aux accents confus des entretiens de cette légion de paysans se mêlaient le criaillement des roues des charrettes, le hennissement des chevaux et le son des clochettes suspendues à leur cou. La plupart de ces paysans avaient été dès le matin faire leurs dévotions à l'église, afin de sanctifier les plaisirs de cette grande journée; car dans les diverses provinces de l'empire russe les foires sont encore d'importants événements. Quels que soient les progrès de la civilisation européenne dans les hautes classes de la société russe, le peuple n'en a guère ressenti l'influence, et au dix-neuvième siècle les foires l'attirent et le charment par le même spectacle et les mêmes intérêts qui, il y a deux siècles, charmaient ses aïeux.

Vers midi tous les marchands, tous les acheteurs étaient réunis dans un vaste champ, fermé d'un côté par les remparts de la ville, et de l'autre par le mur du cimetière. Au milieu de cet espace était l'arène remplie de chevaux de toute sorte, depuis le fougueux coursier des steppes, qui devait ravir les regards du plus hardi cavalier, jusqu'au paisible et patient attelage de charrue.

Au pied du rempart une exhibition d'un autre genre attirait aussi une foule de chalands et de cu-

rieux. Là s'élevaient des boutiques en planches, où l'on voyait étalées de fines étoffes de soie, des robes de mousseline, des rouleaux de rubans. Là un traiteur allemand offrait à l'appétit des gourmets des tranches de jambon, du caviar, des compotes et des flacons de liqueurs. Près de cette séduisante taverne un jongleur autrichien avait étendu sur le sol un tapis et avait fait, aux sons d'un orgue de Barbarie, des exercices prodigieux. Puis sur ce même tapis on avait vu apparaître successivement, avec la jaquette de velours, la ceinture à paillettes et les pantalons de mousseline, un petit garçon, deux jeunes filles qui, à l'exemple de leur vénérable père, accomplissaient d'étonnantes évolutions. Après les premiers actes de cette gymnastique, qui avait été fort applaudie, le nomade saltimbanque prit une assiette d'étain et fit le tour du cercle qui l'environnait, en sollicitant la bienfaisance de ses admirateurs. Mais en arrivant près d'un groupe de trois hommes qui se tenaient un peu à distance des autres, il ne présenta point son assiette, il s'inclina respectueusement comme pour remercier ces personnages distingués de l'honneur qu'ils voulaient bien lui faire en assistant à l'une de ses représentations.

L'un de ces hommes, gros et replet, serrant à l'un des coins de ses lèvres un cigare, et de l'autre exhalant dans l'air des bouffées de fumée avec une visible satisfaction de son importance, était le maire de la cité. A côté de lui se tenaient, avec un air marqué de déférence, l'inspecteur des écoles publiques, Démétrius Loukiawitch, et le commissaire de police, tous

deux assez grotesquement vêtus, et tous deux armés d'une longue pipe.

Malgré son respect pour un personnage aussi éminent que M. le maire, et malgré les égards qu'il lui témoignait en toute occasion pour une raison particulière, Démétrius n'avait pas craint de le contredire et d'engager avec lui une discussion sur les moyens que le jongleur autrichien avait dû employer pour donner à son intéressante progéniture une si admirable prestesse de mouvements. Le maire, qui tenait à son opinion, haussait les épaules. L'opiniâtre inspecteur appela un de ses voisins à juger la question : — N'est-il pas vrai, lui dit-il, qu'on ne peut donner au corps une telle agilité que par la patience et peu à peu? Car, voyez-vous, que de choses n'opère-t-on point par la patience? On érige des monuments, on s'enrichit. Qu'un homme mette seulement un rouble de côté, que chaque jour il y ajoute un autre rouble, il deviendra millionnaire.

— En combien d'années? s'écria le commissaire, qui s'était rangé du côté du maire.

A cette question le digne Tobie Petrovitch (ainsi s'appelait le maire) éclata de rire, le voisin que Démétrius avait choisi pour arbitre aussi, et l'inspecteur, déconcerté par ces rires sardoniques, secoua sa pipe et s'éloigna d'un air de mauvaise humeur.

En ce moment le propriétaire de Kostioukoff, assis dans sa téléga à côté de Timothée, arrivait à une demi-werste de la ville, à une croisière de chemin, en même temps qu'une lourde calèche jaune, attelée

de quatre chevaux assez mal appareillés. Le siége du vieil équipage était occupé par un grand cocher efflanqué et par un petit paysan faisant l'office de valet de pied. D'épais rideaux de cuir ne permettaient pas de distinguer les personnes assises à l'intérieur de ce patriarcal véhicule, qui, malgré la vigueur de ses quatre chevaux, roulait péniblement sur la route raboteuse.

Le capitaine ralentit sa marche pour le suivre, et voyant que Timothée regardait avec une vive attention cette singulière voiture, il lui demanda s'il savait à qui elle appartenait.

— Oui, répondit Timothée, c'est la calèche d'Élisabeth Kotchkina, la sœur du maire de la ville. Son mari est mort il n'y a pas longtemps en lui laissant, dit-on, une jolie liasse de billets de banque qu'elle a si bien cachés, que son frère lui-même n'a pu les découvrir. Elle en a seulement employé une partie à acheter une cinquantaine de paysans avec une petite terre qui n'est pas loin de la vôtre. Mais ce qui m'occupe, c'est le mouvement de cette voiture; elle vacille de telle sorte qu'il faut qu'elle soit à demi démontée.

— En effet, s'écria Pierre, elle trébuche à chaque instant et semble prête à tomber dans chaque ornière. Que faire?

— Évidemment, reprit Timothée avec son calme habituel, le timon est détaché de sa jointure, et nous allons descendre vers la ville par une pente rapide, et au bas de cette descente est un précipice traversé

par un pont dont les solives, dont la balustrade pourrie, n'ont pas plus de consistance que des champignons. Voilà les chevaux qui courent, sur ma foi ! le diable lui-même ne les arrêterait pas.

A cet aspect le capitaine poussa un cri d'effroi. Un autre cri déchirant résonna dans la calèche, et deux figures de femmes épouvantées apparurent aux portières.

Du même coup d'œil le capitaine voyait à la fois et le précipice profond, et le pont vermoulu, et les chevaux irrités par le timon oscillant, qui leur frappait les jambes.

La chute de la voiture était imminente, le péril mortel; un effort désespéré pouvait seul le prévenir. Le capitaine n'hésita pas. — En avant! s'écria-t-il en s'emparant du fouet de son cocher pour le faire siffler sur les flancs de son attelage.

— Laissez-moi faire, je vous comprends, dit tranquillement Timothée en reprenant possession de son fouet. A ce moment même il dirigea ses chevaux de côté, tout en les lançant au galop, et, par une manœuvre d'une merveilleuse audace, abattit sa téléga en travers de la route, à quelques pas en avant de la calèche jaune, à l'instant même où la malheureuse calèche, que le cocher ne pouvait conduire, allait infailliblement tomber dans l'abîme.

Maître et valet roulèrent à la fois dans la poussière, puis se relevèrent un peu meurtris, un peu contusionnés, mais sans fracture.

— Comment es-tu, Timothée? dit d'une voix inquiète le capitaine.

— Très-bien, répondit le laconique cocher.

— Dieu soit loué ! mais je m'aperçois que j'ai perdu mon chapeau et tout un pan de ma redingote : aide-moi donc à les chercher.

Cependant la foule réunie au pied du rempart avait salué par ses clameurs le généreux conducteur de la téléga, et quelques minutes après le capitaine se trouvait au milieu d'un nombreux cercle de curieux. Dans ce cercle ses regards rencontrèrent ceux d'une belle jeune fille, dont la pâle figure et le doux sourire le frappèrent. Au même moment un gros homme s'avança vers lui avec un empressement cordial, et lui tendant la main :

— Honneur à vous ! s'écria-t-il, vous avez fait une noble action; que Dieu vous en récompense ! Mais, je vous en prie, dites-moi donc à qui je dois le salut de ma sœur et de ma nièce ?

— Je n'ai fait qu'une chose toute simple, répondit Pierre d'un air distrait en cherchant de côté et d'autre la moitié de sa redingote. Le cocher de la calèche ne pouvait plus maîtriser ses chevaux; le timon était... Mais où diable est donc resté ce misérable lambeau de drap !

— Ah ! vous avez agi d'une façon héroïque !

— Vous êtes bien bon. Il n'y avait pas un autre moyen d'empêcher cette voiture de rouler dans le ravin, et il fallait bien...

Ces paroles furent interrompues par Élisabeth Kotchkina, qui s'approcha du capitaine en lui disant qu'elle et sa fille lui devaient la vie, et que jamais

elle n'oublierait à quel mortel danger il s'était lui-même exposé pour sauver des inconnues.

— Voilà ma sœur et voilà ma nièce, reprit le gros homme en montrant Élisabeth et la pâle jeune fille au doux sourire. Moi je suis Tobie Petrovitch, le maire de cette ville, et vous allez venir dîner avec nous.

Pierre, qui avait conservé les habitudes de propreté de la vie militaire, regardait d'un air confus ses vêtements souillés par la boue, son habit déchiré, et hésitait à se rendre à cette invitation; mais le maire le prit par le bras et l'emmena par la ville. Derrière lui venaient Élisabeth et sa fille, le commissaire Andrevitch et une quantité de gens qui avaient quitté la foire pour voir les héros de cette scène dramatique.

Dans le trouble de son esprit le capitaine oubliait son domestique et son équipage. A l'aide du cocher de la calèche et de quelques paysans de bonne volonté, Timothée releva ses chevaux, renoua les traits brisés, puis se rendit à la ville, où déjà la nouvelle d'un si mémorable événement s'était répandue avec plusieurs enjolivements et plusieurs épisodes imaginaires. Chemin faisant, le brave Timothée eut la joie d'exciter l'attention générale et d'être invité à boire çà et là plusieurs verres d'eau-de-vie par des bourgeois et des marchands, désireux de l'entendre raconter lui-même l'acte d'audace auquel il avait pris une si grande part.

Pendant ce temps Pierre, appuyé sur le bras du maire, continuait son trajet, toujours préoccupé du

dégât de ses vêtements et pensant qu'on ne pouvait le regarder sans se moquer de lui. Il marchait la tête baissée, n'osant tourner ses yeux ni d'un côté ni de l'autre, de peur d'apercevoir des figures qui, dans sa pensée, devaient toutes avoir une expression railleuse. Que le chemin lui parut long! A chaque instant il essayait d'accélérer le pas; mais le grave et lourd Tobie, qui ne pouvait avoir une telle prestesse de mouvements, le ramenait aussitôt à une allure plus mesurée. Enfin voici la dernière rue à traverser; voici la place où s'élève la maison du maire. — Grâce à Dieu, se dit Pierre, je vais là me dérober à tous les regards.

D'un pas rapide il s'avance vers ce refuge désiré, et sur le seuil de la porte il est arrêté par la femme de Tobie, qui l'attend avec ses deux filles pour lui souhaiter la bienvenue par une longue harangue.

Enfin il entre dans une chambre où le jour ne pénètre que par quelques étroites fenêtres. A l'angle de cette chambre il avise un large fauteuil et s'y jette, en se promettant de ne plus quitter cet asile tutélaire. Ce fut là qu'il reçut les nouvelles félicitations de son hôte et des amis de son hôte.

Il commençait à respirer quand la jeune fille dont le sourire l'avait déjà ému s'approcha de lui à son tour et lui tendit, en le remerciant de son courage, une main un peu épaisse, mais assez douce et assez blanche. A cette dernière surprise le capitaine sentit faiblir sa résolution, il se leva, fit un profond salut

et s'élança vers la première porte qu'il trouva devant lui.

Cette porte conduisait au cabinet de Tobie, et Tobie était là.

— Qu'avez-vous donc? s'écria le maire alarmé de sa physionomie effarouchée; seriez-vous malade?

— Non, répondit le capitaine; mais je ne puis rester devant des femmes avec un tel costume.

— Ces femmes sont de ma famille; et comment pourraient-elles faire une remarque déplaisante sur la toilette de l'homme qui a été prêt à sacrifier...

— Mais voyez donc dans quel état je suis.

— Ce n'est rien.

— Comment, rien! répliqua le capitaine en exhibant d'un air piteux sa redingote en loques.

— Bah! je vous prêterai ma robe de chambre, elle est un peu large pour moi; mais ce n'est qu'un petit mal. Puis, se tournant vers la porte : Anna, Anna! cria-t-il, apporte-moi la robe de chambre que ma femme m'a donnée il y a quelques jours.

— Mais je n'oserai jamais m'asseoir à votre table dans cet accoutrement, j'aime mieux me retirer. Excusez-moi.

— Allons donc! vous allez voir. Holà! Dora, Catherine, Milanore! s'écria Tobie d'une voix retentissante, venez ici, venez tout de suite.

Aussitôt trois femmes entrèrent dans le cabinet.

— Au nom du ciel! disait le capitaine, ayez pitié de mon embarras, laissez-moi partir.

— Non, vous ne partirez pas, vous dînerez avec nous. Dora, ma chère amie, retiens-le.

Dora et ses deux filles joignirent leurs instances à celles du maire.

Le capitaine résistait encore, quand soudain résonna à son oreille la voie argentine de la jolie nièce, qui lui disait :

— Nous vous en prions, nous vous en conjurons, ne vous en allez pas.

Pierre céda à ces doux accents, revêtit la vaste robe de chambre faite à la taille de Tobie et se laissa traîner au salon, où plusieurs personnes étaient réunies.

— Que je suis honteux, dit-il, de me présenter ainsi. Daignez m'excuser.

Chacun s'empressa de le rassurer par diverses formules banales. L'un dit d'un air sentencieux : « L'habit ne fait pas le moine. » Un autre : « Ce sont les qualités de l'âme qui constituent la véritable valeur de l'homme. » Mais ces philosophiques consolations ne pouvaient empêcher le capitaine de regarder d'un œil sombre le vêtement grotesque dont il s'était affublé, et il attendait avec impatience le moment où le dîner détournerait de lui une curiosité qui l'embarrassait.

Ce moment de répit arriva enfin. Tobie s'approcha du capitaine, qui de nouveau s'était retranché dans un fauteuil, lui dit de donner la main à sa nièce et de s'asseoir à côté d'elle, à la place d'honneur.

Le dîner était mal servi mais très-copieux, et le vin

très-bon. Le commissaire savourait avec délices ces jouissances gastronomiques. L'inspecteur Démétrius se montrait, au contraire, très-froid et très-taciturne, et de temps à autre dardait du côté du capitaine un regard peu amical. La jeune nièce avait une attitude rêveuse et mélancolique. Chaque fois que Pierre lui adressait la parole, elle rougissait, baissait les yeux, et ne pouvait prononcer un mot.

— Pauline, lui dit sa mère, pourquoi donc es-tu si sotte? Réponds donc quand le capitaine te parle.

— Ne grondez pas mademoiselle votre fille, repartit Pierre. Ce que je lui dis n'a pas la moindre importance et ne vaut pas la peine d'y répondre.

— Son silence n'est pourtant pas poli, surtout envers celui qui a été son libérateur.

— Je vous en prie, madame!

— Non, je vous le dis du fond du cœur, et Pauline devrait le comprendre comme moi.

Ce dialogue fut interrompu par le domestique, qui déposait sur la table plusieurs bouteilles de vin de Champagne. Tobie, ayant fait sauter les bouchons, proposa un toast à sa sœur.

— Pourquoi à moi? dit Élisabeth; je n'ai plus que peu de temps à passer en ce monde, il faut boire à la santé de ceux qui ont encore en perspective une longue existence : à la santé de Pierre Abdievitch.

— A celle de mademoiselle Pauline, s'écria Pierre qui, par l'efficacité d'un généreux vin de Xérès, avait recouvré sa fermeté.

Une telle proposition ne pouvait manquer d'être

considérée comme une avance assez significative. Le maire pinça le bras de l'inspecteur, assis à côté de lui, en jetant sur lui un regard scrutateur, et la physionomie de Démétrius se rembrunit.

Le soir, une société de jeunes gens et de jeunes filles se réunit dans le salon, et Pierre, qui avait fini par oublier à peu près complétement son service du matin, témoigna le désir de jouer un de ces jeux naïfs qui, depuis un temps immémorial, sont en usage parmi le peuple russe. Dans l'un de ces jeux, toutes les jeunes filles, se liant l'une à l'autre avec leurs mouchoirs, se retirent à l'écart, comme des oiseaux effarouchés à la vue d'un oiseau de proie prêt à fondre sur eux. Un homme est chargé de les défendre, un autre figure le ravisseur devant lequel toute la timide cohorte s'enfuit en poussant des cris de terreur.

Démétrius fut investi des nobles fonctions de protecteur, Pierre représentait l'oiseau rapace. Les deux adversaires avaient la même force et la même agilité. Longtemps ils luttèrent l'un contre l'autre avec une opiniâtreté et un acharnement inusités en général dans ces riantes scènes de famille. L'inspecteur attachait à son rôle une importance extraordinaire; le capitaine poursuivait le sien avec ardeur, et s'irritait d'échouer dans toutes ses tentatives. Enfin, dans un dernier effort, il jeta par terre son rival et, s'élançant vers les jeunes filles, saisit la main de Pauline.

— Monsieur! s'écria Démétrius qui se relevait tout confus au milieu des éclats de rire de l'assemblée.

— Hé bien! qu'y a-t-il?

— Monsieur...

— Que voulez-vous?

— Je vous dirai... je vous ferai voir...

— Je suis à vos ordres, répondit Pierre, jetant un regard de mépris sur le visage blême de son antagoniste.

Mais Pauline, le tirant à l'écart, lui dit d'une voix tremblante et en rougissant :

— Je vous en conjure, capitaine, calmez-vous; ne provoquez pas cet homme qui vous hait.

— Qui me hait! Et pourquoi?

— Il me semble... Comment dire? Il me semble qu'il est en colère contre vous... parce que... parce que vous vous êtes occupé de moi, et j'ai si peur de ce qu'on appelle un duel!...

— Ne craignez rien, répliqua le capitaine en riant. Je ne crois pas que M. l'inspecteur ait envie de tirer l'épée.

L'attitude de Démétrius justifiait déjà cette opinion. Il s'était retiré à l'écart, et observait à la dérobée les mouvements du capitaine, mais n'osait le regarder en face.

Au jeu de l'oiseau de proie, qui avait eu pour lui un si triste dénoûment, succéda un autre jeu auquel il refusa de prendre part. C'était comme un de ces naïfs divertissements qui égayent encore parfois les soirées de famille dans les provinces de France, et qui se sont maintenus avec tout leur caractère primitif au sein de la bourgeoisie et du peuple russes.

Ceux qui commettaient une faute à ce jeu devaient donner des gages et les racheter par diverses expiations. Le maire se constitua lui-même le juge de la partie, mit les gages dans sa casquette, et condamna les délinquants à toutes sortes d'évolutions burlesques. Mais quand il en vint à prononcer la sentence de Pierre, qui avait failli comme les autres, il lui ordonna de prendre la main de Pauline et de la conduire à table pour souper. Nouvel incarnat sur les joues de la jeune fille, nouveau nuage sur la figure de Démétrius, qui, dès que le souper fut fini, s'esquiva tristement.

Les autres convives prirent l'un après l'autre congé du magistrat en le remerciant de sa bonne hospitalité. Élisabeth et sa fille se retirèrent dans leur chambre, et Tobie conduisit le capitaine dans le salon, où il avait fait préparer un lit.

— Mon cher Pierre, lui dit-il, agissez ici sans façon, je vous en prie, regardez ma maison comme la vôtre, et ma famille comme votre famille, y compris ma nièce, ajouta-t-il en souriant. Bonne nuit! dormez bien. Je vais vous envoyer Denis, mon domestique.

A ces mots, il l'embrassa affectueusement et s'éloigna en lui souhaitant encore une bonne nuit.

Resté seul, Pierre se rappela qu'il avait un cocher dont il n'avait pas entrevu le visage de tout le jour, et un malheureux habit qu'il désirait vivement faire réparer. Il apprit par Denis que Timothée s'était couché dans un complet état d'ivresse, et que son habit

avait été confié par le maire à l'agent de police du quartier. Pour quelle raison? C'est ce que Denis ne pouvait expliquer.

— Bah! se dit Pierre, que cette nouvelle étonnait, demain j'en parlerai à Tobie.

Et il alluma philosophiquement sa pipe, but une carafe d'eau pour apaiser les feux du vin de Champagne, puis s'endormit d'un profond sommeil.

A la même heure, Pauline se mettait aussi au lit; mais elle ne jouit point du même repos que le capitaine. De toute la nuit elle ne put fermer l'œil.

Pauline avait passé la plus grande partie de sa vie dans la maison de son oncle. Elle était de toutes les réunions et de toutes les fêtes de la petite ville où le digne Tobie exerçait de si hautes fonctions, et dansait avec ardeur à chaque bal. Elle était ainsi arrivée à l'âge de vingt-trois ans sans songer à se marier. Le mariage lui semblait une condition inévitable, à laquelle tôt où tard elle devait arriver comme sa mère et sa tante, comme toutes les femmes de sa connaissance. Mais ce qu'elle y entrevoyait de plus positif, c'était une corbeille de noce, une parure nouvelle, un dîner pompeux, et un bal. La contre-partie de cette agréable proposition était le mari lui-même : elle l'avait entendu dire plusieurs fois et elle le croyait. A ses yeux le mari apparaissait comme un être grossier et malfaisant, qui fume, qui boit, réprimande sa femme, la fait pleurer et ne lui donne pas d'argent. Par suite de cette ingénue conception, Pauline voyait sans regret se prolonger son célibat, et

ne se trouvait nullement pressée de se soumettre à la chaîne matrimoniale.

L'inspecteur lui faisait cependant une cour assidue. Non content de la rencontrer chaque jour quand elle était en ville, il allait la voir à la campagne. La mère de Pauline le recevait avec une visible satisfaction, et souvent lui parlait des douceurs de la vie conjugale et des joies de cœur qu'on éprouvait à voir naître et grandir des enfants. En lui faisant d'une voix mielleuse le tableau de cette félicité, elle fixait sur lui un regard expressif, et alors Démétrius se tournait du côté de Pauline; mais elle était insensible à ses attentions, ou elle n'en éprouvait qu'une impression désagréable, et jamais elle n'avait pu associer un heureux rêve de mariage avec l'image de l'inspecteur.

La journée qui venait de s'écouler avait éveillé en elle de tout autres émotions. Elle se plaisait à revoir dans sa pensée le visage bronzé du capitaine avec ses longues moustaches noires. Elle se le représentait avec une prédilection particulière, tel qu'il lui était apparu au moment où il se relevait de sa chute.

— Non, se disait-elle alors, cet homme ne peut pas être pour moi un homme ordinaire. C'est un sauveur qui m'a été envoyé par mon bon ange; c'est un être providentiel sans lequel je serais restée sur la grande route, meurtrie, brisée, morte peut-être. C'est grâce à lui que je vis encore, que je sens mon cœur palpiter.

En se livrant à ses réflexions, l'enthousiaste Pau-

line levait, dans la nuit obscure, les yeux au plafond, et de ses lèvres s'échappa un long soupir.

— Qu'as-tu donc? lui dit sa cousine, qui couchait près d'elle. Serais-tu malade?

— Non, répondit la jeune fille, en exhalant un nouveau soupir.

Et de nouvelles images plus vives, plus lucides que les premières s'élevaient dans son esprit, Le capitaine s'offrait à elle comme un fiancé, comme un mari. A cette idée, elle tressaillait, mais cet indéfinissable tressaillement ne lui était point désagréable. Son cœur battait avec force, et, en quelques instants, elle avait éprouvé dans sa nocturne rêverie plus d'émotions que le galant inspecteur ne pouvait lui en donner en une longue suite d'années, et des émotions toutes différentes, car lorsque la figure de Démétrius se retraçait dans sa pensée, elle en ressentait une pénible impression, comme si on lui avait versé un flot d'eau froide sur la poitrine, et de nouveau elle soupirait, et de nouveau Catherine lui demandait la cause de son agitation.

Les premiers rayons de l'aube commençaient à peine à pénétrer à travers les rideaux de la chambre de Pauline, quand tout à coup elle entendit résonner sous ses fenêtres le bruit d'une voiture.

— Serait-ce sa voiture? dit-elle; serait-ce lui qui partirait de si bonne heure pour échapper au chagrin qu'il éprouvait hier de se montrer devant nous dans son vêtement d'emprunt? Hélas! il croit que tous les habitants de la maison dorment encore. Il ne sait pas

qu'il y a ici une pauvre fille qui toute la nuit n'a fait que songer à lui !

L'inquiète Pauline se leva, et jetant un châle sur ses épaules, s'approcha de la fenêtre, regarda dans la rue ; mais elle ne vit que des voitures de charretiers. Dieu soit loué ! murmura-t-elle en regagnant son lit et en respirant plus librement, ce n'est pas sa téléga. Il ne part pas encore.

Il ne partait pas en effet, il continuait à dormir d'un paisible sommeil, sans se douter de l'agitation dont il était l'objet. Il ne se réveilla qu'au son de la cloche de l'église, appelant les fidèles à l'office du matin. A cette heure-là il fallait qu'il se levât et qu'il s'habillât pour la parade. Mais maintenant plus de service militaire, plus de parade. Il alluma tranquillement sa pipe, entra dans la salle à manger, où Denis dormait sur un canapé au milieu des débris du souper de la veille, prit sur ce canapé son manteau, dont l'ingénieux valet s'était fait un oreiller, et se dirigea vers l'écurie.

A son approche, Timothée sortit d'un air confus de la stalle vide où il avait passé la nuit.

— Te voilà donc, coquin, lui dit Pierre, je ne t'ai pas aperçu depuis hier. Tu aurais voulu me faire croire que tu souffrais de ta chute, et c'est ta passion pour l'eau-de-vie qui t'a rendu malade. Il faut qu'à tes vicieuses habitudes tu joignes encore l'imposture.

Mais le capitaine n'était pas tenace dans ses emportements, et sa colère ne pouvait résister au flegme impassible de son cocher. A peine lui avait-il adressé

ces reproches qu'il se mit à l'interroger sur l'état de ses chevaux, et lui demanda où il pourrait en acheter deux comme il les désirait.

— Le maire, répondit Timothée, en a d'excellents; par malheur, il ne veut pas les vendre. J'irai bientôt vous en chercher une bonne paire. Fiez-vous à moi.

En ce moment le maire entra dans l'écurie. Il venait chercher son hôte pour prendre le thé. Quand cette opération matinale fut finie, une opération à laquelle le digne magistrat consacrait une grande heure, Pierre retourna dans sa chambre pour s'habiller... S'habiller! hélas! se disait-il, quelle ironie! Moi, qui me faisais un point d'honneur d'être toujours si nettement, si proprement vêtu, moi qui me distinguais au milieu des officiers de mon escadron par le vernis de mon baudrier, par la rectitude de mon uniforme, me voir à présent condamné à paraître dans un accoutrement burlesque! Quelle honte!

Mais le sort qui, la veille, l'avait favorisé d'une façon si éclatante, lui réservait encore une heureuse surprise. Tandis que Pierre contemplait d'un œil triste la fatale robe de chambre qui pour lui était comme une autre robe de Nessus, tout à coup Denis ouvrit la porte et lui présenta sa redingote, sa chère redingote recousue, redoublée, rajeunie, plus fraîche et plus luisante que jamais.

— Est-il possible! s'écria Pierre avec un des plus vifs sentiments de joie qu'il eût éprouvés dans le cours de sa modeste existence. Mon bon Denis! mon cher Denis! mon impayable Denis! comment te re-

mercier? Quel bonheur inespéré! Qui donc a fait un tel miracle?

— C'est un juif, répondit Denis, un juif qui est un habile tailleur. Je vous le recommande; seulement, si vous lui faites faire des habits, fournissez-lui vous-même le drap et la passementerie, sinon il vous volerait.

Tout fier de reparaître enfin dans son vrai costume, le capitaine entra au salon, où déjà se trouvait Pauline avec ses deux cousines, deux pauvres filles très-maltraitées par la nature. Leur père avait été d'abord fort affecté de leur laideur, puis il avait fini par se résigner, il avait même renoncé à l'espoir de les marier, en sorte que lorsqu'il vit le capitaine s'éloigner de ces débiles créatures pour s'occuper de Pauline, il n'en fut point choqué. Les deux sœurs ne sortaient guère de la maison paternelle; elles faisaient cinq à six repas par jour, et passaient le reste de leur temps à jouer aux cartes et à tricoter. S'il leur arrivait quelque visite, elles parlaient peu, mais écoutaient d'un air niais ce qui se disait, et de temps à autre souriaient sans qu'on sût pourquoi.

Ce jour-là, Pauline, animée par un secret désir de plaire, était si jolie que, près d'elle, ses infortunées cousines paraissaient encore plus défigurées que de coutume. Elle avait revêtu sa robe des grandes occasions, une robe de mousseline à demi décolletée, qui avait inspiré à l'inspecteur un très-galant madrigal. Pierre n'avait point les dispositions poétiques de son rival; mais il ne put voir sans être assez vivement

impressionné les blanches épaules et la taille gracieuse de la jeune fille.

— Comment avez-vous passé la nuit? lui dit-elle d'une voix timide.

— A merveille.

— J'en suis charmée... Moi, je n'ai pu dormir.

— Peut-être par suite de l'effroi que vous avez eu hier?

— Non. Cet effroi n'a pas été de longue durée. Je crains seulement de ne pas vous avoir remercié comme je le devais de votre dévouement.

— Quel dévouement?

— Mais n'avez-vous pas exposé vos jours pour nous sauver?

— Permettez. Je n'ai fait que remplir un devoir d'humanité.

— Et vous auriez rempli ce même devoir envers toute autre personne? balbutia Pauline d'un ton inquiet.

— Assurément. C'est la loi de la nature, c'est la loi de Dieu qui nous ordonne de secourir nos semblables.

— Ainsi, reprit la jeune fille en rougissant, pour toute autre personne que ma mère et moi vous auriez agi de même?

— Sans aucun doute. Quand j'ai dit à mon cocher: Voilà une voiture qui va tomber dans le ravin, marche, je n'avais pas l'honneur de vous connaître; je n'avais pas même pu distinguer dans votre calèche ni votre figure, ni celle de madame votre mère.

A cette réponse, qui n'était point celle qu'elle désirait, Pauline soupira et se retira vers la fenêtre.

Le capitaine rejoignit Tobie pour lui rendre grâce du soin qu'il avait pris de faire si lestement et si habilement réparer son habit, puis sortit avec lui pour parcourir la ville.

Chemin faisant, le grave fonctionnaire s'arrêtait à causer avec tous les passants. A celui-ci il adressait une parole amicale; à celui-là un conseil, à d'autres une réprimande. Il aimait à faire voir au capitaine sa popularité et son importance. En même temps, il lui montrait ses connaissances administratives par les détails qu'il lui donnait sur les diverses améliorations de la petite cité, et sur le caractère des gens qu'il rencontrait.

Peu à peu, il en vint à parler de sa propre situation.

— Je me fais vieux, lui dit-il avec une sorte de cordial abandon, ma femme est vieille aussi. Voilà trente ans que je sers mon pays, et je crois l'avoir servi dignement, et, Dieu soit loué ! ma vie n'a pas été infructueuse. J'ai une assez jolie fortune, une belle maison que je compte agrandir et embellir encore. Mais à qui reviendra mon héritage? Mes filles ne peuvent se marier.

En prononçant ces mots, il regardait Pierre pour voir l'impression qu'il produirait sur lui. Mais Pierre l'écoutait avec une parfaite indifférence, en tordant ses moustaches.

— Ah ! si j'avais un fils ! reprit Tobie. Mais le Ciel

n'a pas voulu m'accorder cette grâce. Et mes filles sont si laides et d'une constitution si débile qu'il n'est pas possible de songer à leur trouver des fiancés, bien qu'en vérité je ne sois pas difficile, et que j'accepterais volontiers un honnête homme sans fortune.

— Est-ce qu'il n'y a pas moyen, demanda tranquillement Pierre, de les guérir de leurs infirmités?

— Non. Leur mère a tout essayé. Il faut que je renonce à avoir par elles un héritier. Toutes mes espérances reposent à présent sur la fille de ma sœur.

— Sur mademoiselle Pauline?

— Oui : elle est d'un caractère agréable, bien élevée et jolie. Qu'en dites-vous?

— Très-jolie.

— Que Dieu lui donne un bon mari, et ma foi, il sera pour moi comme un gendre, car elle m'est aussi chère que si elle était ma propre fille. Son père, qui était juge au tribunal de ce district, lui a laissé un petit capital qui n'est pas à dédaigner, car il était prudent, économe, habile, et s'il avait vécu plus longtemps, je ne doute pas qu'il ne fût devenu riche. Mais il est mort tout d'un coup, un soir, en sortant de chez moi, après souper.

— Sans doute d'une attaque d'apoplexie? dit le capitaine.

— Oui, répliqua le maire, un peu choqué de voir ses bienveillantes insinuations si froidement reçues.

Au retour de leur promenade, les deux nouveaux amis trouvèrent dans le salon de la mairie le commissaire alléché par l'espoir d'un nouveau dîner, et

l'inspecteur, dont l'ironique expression de physionomie annonçait quelque malin projet.

— Mon cher Tobie, dit-il en s'approchant du maire, qu'est-ce que c'est donc que ces deux loutres que je viens de voir à votre porte?

— Deux loutres! s'écria le maire; quelle plaisanterie!

— C'est-à-dire deux quadrupèdes d'une espèce extraordinaire, qui, par leur taille et la couleur de leur peau, ressemblent à des loutres.

Le capitaine comprit aussitôt le sens de cette raillerie et n'en fut point offensé.

— Il s'agit sans doute de mes chevaux, dit-il; c'est vrai qu'ils sont bien petits et d'un aspect bien chétif. Et, ma foi, l'inspecteur a raison, ajouta-t-il en riant. Ils ressemblent à des loutres. Mais ce sont les seuls que mon père m'ait laissés, et je suis obligé de m'en servir, en attendant que je puisse m'en procurer d'autres.

— Est-ce que vous cherchez des chevaux? demanda Tobie.

— Oui, je suis venu ici dans l'intention d'en acheter.

— Je puis vous en indiquer trois excellents.

— Où sont-ils?

— Dans mes écuries.

— Je les ai vus, et n'en demande pas de meilleurs. Mais mon cocher m'a dit que vous ne vouliez pas vous en défaire.

— Je vous les céderai.

— En vérité!

— En vérité.

— A quel prix ?

— Écoutez, mon cher capitaine, vous avez conquis le cœur de Tobie, et l'on vous dira que Tobie est heureux quand il peut faire plaisir à un ami. Je vous donne cet attelage, et j'ose croire qu'on n'en trouverait pas un plus beau dans le pays. Venez le voir.

A ces mots il entraîna avec lui le capitaine tout joyeux, et en même temps confus d'une telle générosité. Le commissaire les suivit, et Démétrius resta dans le salon, très-déconcerté du résultat de son épigramme.

Pauline s'était retirée près de la fenêtre. L'inspecteur s'approcha d'elle avec un mielleux sourire.

— Me permettez-vous, dit-il, de m'asseoir à côté de vous?

— Je ne puis vous en empêcher, repondit sèchement la jeune fille.

— Vous êtes sévère aujourd'hui envers moi.

— Pas plus que les autres jours.

— J'aime à croire pourtant qu'il n'en a pas toujours été de même.

— Comme il vous plaira.

— Cette jolie robe ! Il me semble qu'autrefois vous étiez contente de vous en parer quand je devais dîner avec vous?

— Et maintenant?

— Maintenant, vous vous en êtes parée pour un autre.

— Je ne vous comprends pas.

— Ah ! Pauline, reprit l'inspecteur après un moment de silence, vous avez tort. Vous n'imaginez pas peut-être quelle faute vous avez déjà commise. Vous pouvez ne tenir aucun compte de mon jugement. Mais l'opinion de toute la ville !...

— Est-ce que la ville s'occupe de moi ?

— Comment ? ne vous a-t-on pas vue hier traverser pas à pas les rues et la place derrière cet homme, qui avait la tournure d'un cocher de fiacre ?

— Osez-vous parler ainsi d'un courageux officier qui, au péril de sa vie...

— Bah ! vous ne le connaissez pas cet officier. Vous ne savez pas qu'il a été renvoyé de son régiment, où il ne faisait que des sottises, qu'il est criblé de dettes.

— Taisez-vous ! s'écria la jeune fille en colère, vous êtes un impudent calomniateur.

— Mais écoutez...

— Pas un mot de plus, sinon je dirai à mon oncle de quelle façon vous outragez un homme qu'il s'honore de recevoir sous son toit.

Au même instant le maire rentrait dans le salon avec Pierre. L'œil étincelant, la joue empourprée de la jeune fille révélaient son indignation. Démétrius était contraint et embarrassé.

Tobie interrogea sa nièce sur ce qui était arrivé. Quoiqu'elle refusât de s'expliquer nettement, il en apprit assez pour deviner la cause de son irritation, et en fit d'amers reproches à l'inspecteur. Celui-ci balbutia quelques mots d'excuse, puis se retira à l'écart, et un instant après sortit. A vingt pas de dis-

tance de la maison, il tourna la tête en arrière, aperçut la jolie figure de Pauline à la fenêtre, et il allait lui faire un de ses plus gracieux saluts, lorsqu'il vit apparaître à côté d'elle le visage sombre du capitaine, avec ses longues moustaches. A cet aspect il s'éloigna en toute hâte.

Quelques heures après Timothée, fier de conduire son nouvel attelage, amenait la téléga devant la porte. Le capitaine allait partir, et le maire et sa famille et quelques-uns de ses amis lui disaient adieu. Élisabeth, qui la veille, s'étant trouvée indisposée, était restée dans sa chambre, descendit au salon. Pour la vingtième fois, elle répéta ses remercîments à Pierre, ajoutant que sa fille et elle se rendraient coupables de la plus noire ingratitude, si elles oubliaient un instant leur libérateur.

A ces ardentes protestations, le capitaine, qui n'était pas doué du don de l'éloquence, répondit par une foule de compliments surannés et de phrases banales. Le maire le suivit jusqu'à sa voiture, et lui tendant encore une fois la main :

— J'ai bien envie, lui dit-il, de vous parler à cœur ouvert, de vous manifester plus nettement nos vœux. Mais non, ce sera pour une autre fois. Adieu. Que le ciel vous protége !

Timothée donna au coup de fouet à ses chevaux qui, partirent au galop.

— Doucement, doucement s'écria Tobie. Mais déjà sa voix n'arrivait plus aux oreilles du joyeux cocher, et la téléga disparaissait à ses yeux.

III

Longtemps, longtemps, Pauline resta rêveuse à la fenêtre, les regards fixés sur le chemin par lequel s'en allait celui qui en si peu de temps avait produit sur elle une si vive impression.

Elle resta absorbée dans sa méditation jusqu'à ce que sa mère, qui était une femme économe, lui rappelât qu'elle devait quitter sa belle toilette pour revêtir sa robe de chaque jour.

Le soir il n'y eut dans la maison de Tobie ni danses ni chants. Pauline s'assit à une table avec un jeu de cartes et se mit à faire une *patience* entre ses deux cousines, qui l'observaient avec leur niaiserie habituelle. D'abord ses cartes, qu'elle rangeait l'une après l'autre devant elle pour y chercher un présage de l'avenir, lui offrirent par leur arrangement le plus heureux augure. Elle poussa un cri de joie et continua son naïf sortilége avec un nouvel espoir. Mais bientôt elle vit apparaître une dame de pique dont la figure sombre l'inquiéta. Près de cette dame noire, qui représentait une veuve, était le valet de cœur. Elle bouleversa avec impatience tout son jeu, le recommença en entier, et de nouveau la funeste veuve se trouva placée à côté de son valet de cœur. Par un hasard désespérant, un troisième essai amena le même résultat. Cette fois, la pauvre jeune fille en eut les larmes aux yeux. Elle prit la vilaine dame de pique entre ses mains, la

froissa en colère, la jeta sous la table, et se retira dans sa chambre avec de sombres pressentiments.

Pendant ce temps le capitaine parcourait avec rapidité la route qui conduisait à son domaine. La vue du pont périlleux et du précipice réveilla en lui une foule de sensations. Que d'événements imprévus en deux jours ! Que de péripéties étranges dans cette excursion qu'il avait entreprise si simplement pour acheter des chevaux ! Et pourquoi donc était-il triste, cet honnête gentilhomme campagnard qui, de sa vie, n'avait compris les vaporeuses mélancolies des femmes et des poëtes? Pas une ombre à l'horizon, pas un nuage sur sa tête. Le ciel était bleu et pur. Une brise molle agitait doucement les branches des bouleaux; les oiseaux sifflaient et chantaient sous le feuillage. La nature entière souriait autour de lui. Pourquoi donc allait-il, le front baissé, l'esprit pensif, sans admirer ses nouveaux chevaux, dont naguère la vive allure l'eût ravi, sans répondre à Timothée, qui, de temps à autre, essayait d'engager avec lui la conversation?

A son arrivée dans sa demeure, il fit appeler Conrad, puis révoqua cet ordre, se retira seul dans sa chambre et fuma, coup sur coup, trois pipes, en lançant avec l'impétuosité d'une machine à vapeur d'épaisses bouffées de fumée autour de lui. Il était dans un tel trouble et dans une telle agitation que si dans ce moment on lui eût demandé à quoi il songeait, c'est à peine s'il aurait pu rendre compte de ses idées confuses. Peu à peu cependant il aurait fini par dire

qu'il voyait devant lui la grosse figure du maire, le maladif visage de ses filles, la cauteleuse expression de physionomie d'Élisabeth, et ces images le poursuivaient, l'obsédaient. Enfin elles s'effacèrent devant la fraîche et gracieuse image de Pauline, et Pierre s'endormit en contemplant dans sa pensée la jolie jeune fille avec sa légère robe de mousseline et ses blanches épaules.

Si le sommeil et les rêves dépendaient de notre volonté, combien de pauvres gens se réjouiraient de dormir sans cesse pour posséder en rêve les trésors qu'ils convoitent! Combien d'ambitieux, trompés dans leurs efforts, se reposeraient également ainsi de leurs déceptions! Combien d'amants tourmentés par la crainte prolongeraient avec bonheur le songe qui leur montre leurs vœux réalisés. Pierre aurait voulu aussi prolonger le sien; mais le matin, à l'heure habituelle, son domestique vint l'éveiller pour lui servir sa potion de thé.

Le capitaine se frotta les yeux, se plaignit de n'avoir pas assez dormi, et se leva à regret. Toute cette journée lui parut très-longue et très-ennuyeuse, la seconde et la troisième de même, la quatrième.....

Mais retournons près d'une personne plus intéressante que le capitaine, près de Pauline. Elle est rentrée à Sorochki, dans la retraite champêtre de sa mère. Elle y est rentrée avec un sentiment tout nouveau pour elle, avec une mélancolie indéfinissable qui la fait pleurer. Ses vingt-trois ans se sont écoulés sans qu'elle éprouvât jamais rien de semblable. Dé-

métrius lui a fait une cour assidue et ne lui a inspiré aucune sympathie. Des officiers en garnison dans la ville voisine se sont montrés très-empressés envers elle et ne l'ont pas émue. Un major même, après l'avoir vue fréquemment chez son oncle et à la campagne, a manifesté des intentions sérieuses de mariage et n'a pas été écouté. Maintenant enfin elle aime, et elle s'abandonne à son amour avec la franchise, avec la candeur d'une jeune fille élevée loin du monde, étrangère à tous les calculs de vanité ou d'ambition, à toutes les prudentes réserves et les habiles manœuvres qu'on appelle, en termes polis, l'esprit de conduite.

L'inspecteur et le major ont à peine, dans le cours de leurs assiduités, effleuré sa pensée, et en deux jours son cœur s'est enflammé comme une paille sèche à un soleil ardent. Elle ne songe qu'à ce vaillant Pierre qui l'a sauvée d'un si grand péril, qui ensuite a reçu avec tant de modestie les compliments qu'on lui adressait et qui s'est montré si occupé d'elle. Loin de lui tout lui paraît morose ou vide, et elle se demande avec anxiété si elle le reverra, et quand elle le reverra.

— Eh bien ! lui dit sa mère, le soir, quand Pauline descendit au salon pour prendre le thé, tu as donc encore pleuré ?

— Ce n'est rien, répond la jeune fille en essuyant ses paupières.

— Comment, rien? Tu as les yeux tout rouges, regarde-toi au miroir.

— Cela ne vaut pas la peine que vous vous en inquiétiez.

— Et si quelqu'un venait nous voir, oserais-tu te montrer ainsi ?

— Cela passera.

— Cela passera, et voilà que tes larmes coulent de nouveau. Que signifient ces tristesses? Serais-tu amoureuse?

— Ah ! ma chère mère ! que dites-vous ? s'écria Pauline en essuyant une seconde fois les pleurs qui, malgré elle, ruisselaient sur son visage.

— Si ce que je suppose est vrai, c'est une sottise que de s'abandonner à je ne sais quelle déplorable émotion qui ne peut que t'enlaidir. Il faut au contraire que tu aies une physionomie riante et gracieuse, que tu ries et plaisantes, que tu tâches de plaire.

— Mais croyez-vous que je puisse lui plaire ?

— Je n'en doute pas. Tu es assez jolie et agréable. Prends seulement un peu plus de soin de ta toilette. Dis à Annette de te préparer un bonnet avec des rubans bleus, qui s'harmonisent très-bien avec ta figure. Mets une robe qui fasse ressortir la finesse de ta taille et te dégage les épaules.

— Et vous pensez qu'en usant de tous ces petits moyens...

— Laisse-moi te diriger, reprit l'habile Élisabeth. Je sais par quels fils imperceptibles on fait manœuvrer les hommes les plus difficiles. Quand ton père commença à s'occuper de moi, il avait le caractère

plus rétif que le capitaine. Je n'étais pas plus jeune que toi, et n'étais pas si jolie. Pourtant, dans l'espace d'un mois, je fis fléchir ses irrésolutions.

— Croyez-vous que je puisse réussir de même? demanda Pauline en souriant.

— Certainement. Attendons encore un jour ou deux. Je suis sûre que nous verrons le capitaine. Je l'ai engagé à venir ici : il m'a promis de venir.

Ces dernières paroles tranquillisèrent le cœur de Pauline. Elle embrassa sa mère, la remercia gaiement, puis descendit au jardin, cueillit des narcisses, s'en fit une guirlande, puis d'un doigt craintif éplucha des marguerites, et les prophétiques marguerites lui donnant les espérances qu'elle désirait, elle rentra l'esprit léger, le front serein dans sa chambre. Mais le lendemain elle était de nouveau inquiète, et de nouveau pleurait.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis son départ de la ville.

Ce jour-là, de bon matin, Pierre ordonna à son valet de chambre Ulric de préparer sa valise, d'y mettre du linge, des rasoirs, du tabac, et de faire atteler sa voiture.

Dès que ces préparatifs furent achevés, il monta lestement dans sa téléga, et dit à Timothée de prendre le chemin de la ville.

Arrivé à l'endroit où il avait rencontré la calèche jaune, il demanda à son cocher où conduisait la route qu'il voyait par derrière, à sa gauche.

— Elle conduit à beaucoup de villes, répondit Timothée : d'abord à Kief.

— Je n'ai nulle envie d'aller à Kief, imbécile ; je voudrais savoir quels sont de ce côté mes voisins.

— Il y en a un bon nombre, répliqua le traître Timothée, qui devinait bien ce que son maître désirait, mais qui voulait le punir de ne pas parler plus ouvertement. A deux verstes d'ici est la demeure d'un marchand.

— Et plus loin ?

— Une vieille femme avec son fils, qui a été secrétaire d'un tribunal.

— C'est tout ?

— Je ne dis pas que ce soit tout. A quelques verstes de distance est le village de Vincelki, puis Korometz, puis le vaste domaine de Gravskoï.

— A qui appartient ce domaine?

— A la comtesse Bielerietzka. Mais elle n'y réside pas. Sa propriété seigneuriale est régie par un intendant.

— Mais enfin, s'écria le capitaine, obligé, comme le voulait son cocher, à révéler ses intentions, n'est-ce pas près d'ici que demeure la veuve du juge que nous avons rencontrée dans sa vieille calèche?

— Élisabeth Kotchinka ? Oui, sans doute.

— Tu connais sa maison ?

— Certainement. J'y ai été plus d'une fois avec votre père du vivant du juge, et la bonne dame m'a donné de ses jolies mains plus d'un rouble d'argent.

— Que tu as employé à acheter de l'eau-de-vie ?

— Ah ! quelle idée. Moi qui déteste l'eau-de-vie, répliqua le sournois Timothée en souriant à la dérobée. Elle a une jolie fille, cette charitable veuve ; irons-nous la voir?

— Que dis-tu?

— Faut-il m'expliquer? Eh ! bien, tenez, si cette jeune fille vous plaît, vous devriez l'épouser. Le père avait une telle masse de billets de banque, que le diable lui-même n'aurait pu les compter ; et tout serait à vous.

— Est-elle donc riche, sa fille?

— Riche? Interrogez tous les gens du pays, ils vous diront que ce juge faisait habilement ses affaires. Il amassait, il amassait, et ne dépensait rien. Dieu sait ce qu'il a laissé d'argent et de denrées de toutes sortes !

Ces exclamations de Timothée, qui s'accordaient avec ce que le maire lui avait déjà fait entendre, déterminèrent le capitaine à suivre résolûment une idée qui déjà avait traversé son esprit.

— Oui, se dit-il, je devrais épouser Pauline. Et pourquoi n'essayerais-je pas de l'obtenir? Le pis qui puisse m'arriver, c'est que ma demande soit rejetée. Je puis bien en conscience m'exposer à ce malheur. Elle est riche, et de plus elle est si séduisante que si mon domaine n'était pas grevé d'hypothèques, si pour payer mes dettes ou tout au moins pour ne pas en contracter de nouvelles, il ne fallait pas m'astreindre au régime le plus économique, je l'épouserais bien sans attendre d'elle la moindre fortune. Allons, Ti-

mothée, s'écria-t-il, conduis-moi à la demeure de la veuve. Est-ce loin encore?

— C'est de l'autre côté de cette forêt, et nous sommes obligés de faire un détour pour éviter ce terrain marécageux. Dans quelque temps d'ici, à Noël, quand la terre sera couverte d'une belle couche de neige, c'est là qu'on voit des loups et qu'on peut faire de fameuses chasses.

— Avec de petits cochons de lait pour attirer les bêves fauves !

— Oui, il faut avoir des cochons de lait. Je dirai, si vous voulez, à Mathieu, le berger, de vous en garder deux, et vous aurez de l'agrément.

— As-tu chassé par là?

— Oui, plusieurs fois, un jour entre autres avec mon cousin Théodore. Nous étions dans ce bois, armés de deux bons fusils. Je dis à Théodore: « Tire donc un peu la queue de notre petite bête, » ce qu'il fit; et à peine avait-elle poussé quelques cris, que de droite et de gauche, de tous les côtés, nous vîmes vemes venir les loups, et alors...

— Un instant! cette maison que je vois là, au milieu d'une enceinte de bouleaux, serait-ce par hasard celle où je veux aller?

— Précisément.

— Arrête.

Le capitaine, qui, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer, attachait une grande importance à sa toilette, mit pied à terre, épousseta ses souliers et sa casquette, ajusta sa cravate, boutonna sa

redingote, donna un coup de pouce à ses moustaches pour en refaire le crochet, puis remonta en voiture.

Un instant après il arrivait en face d'une construction de chétive apparence, plus semblable à une isba de paysan qu'à une maison de maître. Deux portes s'ouvraient devant lui. Il entra par celle qui lui paraissait la moins dégradée, et traversa l'antichambre, puis une seconde pièce, sans rencontrer personne. Dans la troisième pièce, décorée du nom de salon, sur une table ovale en bois de bouleau, était un jeu de cartes dont on avait fait un fréquent usage. A côté de la table était un canapé de forme grossière et orné de deux coussins en tapisserie, dont l'un représentait un barbet endormi, et l'autre un turc aux yeux noirs, tenant à la main un énorme chibouk. A l'un des côtés de ce rustique salon étaient appendus trois portraits. Le premier représentait le défunt juge, avec six médailles attachées par un large ruban à sa boutonnière; le second était celui d'Élisabeth, et le troisième, autant qu'on pouvait en juger par quelques lignes tracées d'un main inhabile, devait être celui de Pauline.

Ces naïves ébauches n'étaient pas de nature à fixer longtemps les regards du capitaine, qui d'ailleurs, il faut le dire, avait peu de goût pour la peinture et les autres œuvres d'art. Il s'assit près de la table, et en ouvrit machinalement le tiroir. Dans ce tiroir il y avait des quartiers de pommes, des pelotons de fil, des débris de fleurs fanées, un emplâtre, des ciseaux ébréchés et une petite bague en cuivre noirci.

Pendant que Pierre faisait l'inspection de cet

étrange réservoir, la porte d'une chambre voisine s'ouvrit, et la maîtresse de la maison s'avança vers lui.

— Ah ! s'écria-t-elle, je vous demande un million de pardons.... J'étais occupée, et je ne savais pas quelle précieuse visite j'allais recevoir... Mes domestiques sont d'une négligence... Comment ! pas un pour vous recevoir ? personne dans l'antichambre !

— Nous autres soldats, répondit Pierre, nous ne sommes pas habitués aux cérémonies. Je vous en prie, ne vous dérangez pas.

— Que je suis donc contente de vous voir ! Et Pauline sera bien heureuse aussi. Plusieurs fois elle m'a dit : Que fait donc le capitaine ? Il ne vient pas nous voir. Il nous oublie, lui, notre bienfaiteur...

— Ah ! vous m'affligez.

— Comment donc ? Moi vous affliger ? J'aimerais mieux mourir.

— Oui ce titre de bienfaiteur ne s'applique en général qu'à des vieillards, et je ne me crois pas vieux.

— Bien ! bien ! s'écria Élisabeth en riant, vous m'avez fait peur. Je me disais : Est-il possible que je sois assez malheureuse pour affliger celui qui nous est si cher ! Voyons, ajouta-t-elle en le prenant par la main et en le conduisant vers le canapé, asseyez-vous là, et pardonnez-moi si je ne vous reçois pas aussi bien que je le désirerais. Je suis dans des travaux de réparation, de construction ; j'ai de la besogne à ne pas savoir où donner de la tête, et personne pour m'aider. Mon mari est mort. J'avais un fils qui aurait pu être pour moi d'un grand secours et qui est mort

aussi loin de moi. Je suis seule avec ma fille. Heureusement, la meilleure des filles. Je remercie chaque jour le Ciel de me l'avoir donnée. Mais parlons de vous. Dites-moi si vous avez moins de soucis que moi.

— Ma vie est encore plus solitaire que la vôtre, répondit le capitaine, et vous savez comme il est difficile d'obtenir ce qu'on veut des paysans. Ils sont si peu intelligents et si paresseux!

— A qui le dites-vous? Il n'y a pas de jour que je ne sois obligée de réprimander les miens; et mes propres domestiques, quelle engeance! quelle race insupportable! Mais j'ai entendu dire que vos paysans sont dans une assez bonne situation.

— Grâces à Dieu, ils vivent.

— Ils sont riches.

— Non, mais à leur aise.

— Et combien en avez-vous?

— Environ cent cinquante.

— Eh! c'est un joli nombre !

— Par malheur la terre...

— Est-ce que la terre ne serait pas bonne?

— Elle n'est pas mauvaise, mais très-négligée.

— Il faut y remédier. Des champs qui se détériorent, c'est une vilaine affaire.

— Je le vois bien. Mais que voulez-vous! depuis plusieurs années mon père ne s'occupait plus de son domaine. Tout était abandonné à un intendant, et vous savez comme ces sortes de gens abusent de la confiance de leurs maîtres.

— Je m'imagine que vous n'allez pas le garder?

— Non. C'est pour régir moi-même ma propriété que j'ai quitté le service. Je travaillerai avec ardeur à remettre l'ordre dans mon patrimoine, et avec l'aide de Dieu j'espère y parvenir.

— Priez Dieu aussi de vous donner une bonne et fidèle compagne, qui vous aiderait et vous encouragerait dans votre tâche.

— Oui, cela me plairait assez.

— Vous désirez sans doute que cette femme soit jolie?

— Oui.

— Et intelligente?

— Assurément.

— Vous voudriez peut-être aussi qu'elle fût riche? Mais il vous sera difficile de faire un riche mariage dans nos environs, à moins que vous n'épousiez ma voisine.

— Quelle voisine!

— La comtesse Nathalie-Alexandrine Bieleretzka, dit la fine Élisabeth en riant.

— Je ne la connais pas.

— C'est une femme de vingt-quatre ans, bien jolie, dit-on, mariée toute jeune avec un vieillard immensément riche, et veuve depuis trois mois. Elle demeure à Pétersbourg et possède plusieurs belles maisons et dix mille paysans. Voilà ce qu'il vous faudrait.

— Vous plaisantez. Des femmes de cette sorte ne sont pas destinées à de modestes campagnards comme

moi, et, croyez-moi, je n'élève pas si haut mon ambition. Ce que je voudrais trouver, c'est précisément comme vous me l'avez dit, une jeune fille agréable, intelligente, et ce que j'exige avant tout, c'est qu'elle ait une bonne santé.

— Vous avez parfaitement raison, s'écria Élisabeth, c'est là un point essentiel. Avec une femme maladive il n'y a nul repos à espérer. Elle se tourmente elle-même et épuise la patience de son mari. Mais, mon cher capitaine, elles ne sont pas faciles à trouver dans notre pays, les filles qui se portent bien. Vous pourriez chercher longtemps de côté et d'autre sans en découvrir une seule. La faute en est aux parents, qui au lieu de s'occuper comme ils devraient le faire de leurs enfants, les abandonnent à des gouvernantes qui ne songent qu'à gagner leur salaire en se donnant le moins de peine possible. Y a-t-il beaucoup de mères qui aient sans cesse la pensée fixée sur leurs filles, qui s'efforcent de les préserver de tout accident, épient en elles la moindre indisposition et ne les quittent pas d'une minute quand elles les voient malades? Je vous le demande, y a-t-il beaucoup de mères qui emploient ces minutieuses précautions, si utiles pourtant et souvent si nécessaires. Aussi voyez comme la plupart des jeunes filles ont l'air débile, la figure jaune. Pour dissimuler leur faiblesse, elles ont recours à tous les artifices de la parure, et une fois mariées, Dieu sait l'ennui qu'elles causent à leur mari !

— C'est vrai.

— Oui, c'est vrai. Mais moi on ne m'accusera pas d'avoir manqué à mes devoirs de mère. J'ai moi-même nourri et élevé ma fille. Je l'ai vue grandir sous mes yeux, je ne l'ai pas perdue de vue un seul instant. Si, à la suite d'une promenade, elle me paraissait fatiguée, si elle avait mal à la tête, j'étais là pour la soigner, pour lui administrer le remède dont elle avait besoin, pour veiller près de son lit tant que ma présence pouvait lui faire du bien. Voilà comment on développe les forces physiques et les facultés morales d'un enfant; voilà ce qui vaut mieux pour une fille que de lui donner une pédante institutrice qui lui enseignera à répéter comme un perroquet: Comment vous portez-vous? Parlez-vous français?... Mais la voici, ma chère petite Pauline. Je me réjouis de la regarder, comme si je ne l'avais pas vue depuis une semaine.

La jeune fille s'avança dans le salon en souriant et rougissant, tendit la main d'un air craintif à Pierre, et relevant sa robe en minaudant, s'assit sur le canapé. En vain Pierre chercha à se rappeler en ce moment quelques compliments en usage dans ses villes de garnison. Sa mémoire trahit ses efforts, et honteux de son inhabilité, il salua assez gauchement la brillante Pauline, et prit un fauteuil sans prononcer un mot.

Ce fut l'habile veuve qui, la première, rompit le silence.

— Tu vois, dit-elle, en se tournant vers Pauline, tu vois que le capitaine ne nous avait pas oubliées.

Pauline leva timidement les yeux sur Pierre et toussa pour se dispenser de répondre.

— Je te disais bien qu'il viendrait, reprit Élisabeth.

— Oui, ma mère.

— Ta mère ne te trompe jamais. Une autre fois tu ne douteras pas de ses promesses.

— Je serais venu plus tôt, balbutia le capitaine, mais je ne savais si le maire ne vous avait pas retenues chez lui.

— Mon cher voisin, répliqua la veuve, le lendemain de votre départ nous étions installées ici, et du matin au soir nous vous avons attendu. Maintenant, comme on agit sans cérémonie au village, et comme vous êtes pour nous non pas un étranger, mais un ami, je vous demande la permission de retourner près de mes ouvriers et je vous laisse avec ma fille. J'espère que vous ne vous ennuierez pas trop près d'elle.

A ces mots, elle sortit en adressant au capitaine le plus gracieux sourire.

Après son départ, Pierre et Pauline se sentaient également l'un et l'autre très-embarrassés, ne sachant que dire, et se regardant avec inquiétude. Le capitaine tirait ses moustaches, et Pauline toussait comme si elle eût été très-enrhumée.

Enfin, la jeune fille essaya de rompre ce silence pénible.

— Vous ne pouvez vous imaginer... murmura-t-elle, puis elle s'arrêta.

Le capitaine attendait la fin de cette phrase, et la jeune fille restait muette.

— Que voulez-vous dire? demanda le capitaine.

— Moi? rien. Il me semble que c'est vous qui aviez commencé à raconter...

— Pas du tout. C'est vous.

— Non. Vous êtes dans l'erreur.

— Soit, reprit le capitaine. Eh bien! je vous dirai que ces derniers jours m'ont paru très-ennuyeux.

— Et à moi aussi, balbutia Pauline en soupirant.

— En vérité. Et pourquoi donc?

— Je ne sais. Mais c'était bien ennuyeux. D'abord ma mère m'a fait de très-vives remontrances.

— Votre mère est pourtant bien bonne.

— C'est un ange de bonté.

— Et pourquoi vous a-t-elle réprimandée?

— Parce que je m'ennuyais et que je pleurais. J'avais tort, je le confesse. Mais ce village me semblait si triste après les délicieuses heures que je venais de passer chez mon oncle!

— Je le conçois.

— Ah! vous êtes de mon avis?

— Assurément, quoique pourtant je n'aie pas pleuré.

— Vous autres hommes, vous êtes heureux!

— Par quelle raison le serions-nous plus que vous?

— Parce que les hommes n'ont pas la même sensibilité que les femmes.

— Quelle idée! Les hommes sont au contraire très-sensibles, et certainement beaucoup plus qu'on ne se

l'imagine. Je pourrais vous en donner une preuve.

— Je suis curieuse de la connaître.

— Il y avait dans mon régiment un officier qui devint amoureux d'une fille assez jolie, il est vrai, mais fort commune, dont le métier était de danser dans les cabarets. Pour cette espèce de saltimbanque, il a failli se brûler la cervelle. Voilà jusqu'où va l'amour de l'homme.

— Et vous, murmura Pauline, en jetant sur le capitaine un regard à la fois craintif et languissant, est-ce que vous seriez capable d'aimer comme votre camarade?

— Une danseuse de taverne?

— Non, mais une autre personne. Supposons une jeune fille de bonne naissance comme...

— Comme qui?...

— Je ne trouve pas de comparaisons.

— Cherchez un peu.

— Non, je ne saurais dire...

— Je vous en prie.

— Eh bien! comme moi, balbutia Pauline en baissant la tête et en rougissant.

— Comme vous! s'écria le capitaine avec un subit accent d'enthousiasme. Ah! si j'avais le bonheur de rencontrer dans le monde une personne qui vous ressemblât... mais non, il n'y en a point.

— Vous plaisantez.

— Non. Je vous parle franchement comme un homme loyal, ou, pour mieux dire, comme un soldat qui n'a point vécu dans le monde élégant des grandes

villes et n'a point appris l'art de faire des compliments.

— Les hommes, m'a-t-on dit, sont si dissimulés.

— Il se peut qu'il y en ait qui méritent ce reproche. Quant à moi, je vous jure...

— Ne jurez pas !

— Eh bien ! croyez-moi.

— Soit; je vous crois. Mais ne trouvez-vous pas qu'il fait ici horriblement chaud. L'air est plus doux dehors. Voulez-vous venir vous promener?

— Très-volontiers.

— Allons, je vais mettre mon chapeau.

— Me permettez-vous de prendre ma pipe? s'écria le capitaine, qui ne pouvait oublier une habitude de garnison.

— Certainement, répondit Pauline, de la chambre voisine où elle se tenait devant une glace, rajustant sa collerette, nouant ses rubans. En même temps, elle faisait des signes d'intelligence à une servante vêtue d'une grossière robe, qui trottinait autour d'elle pour l'aider dans sa toilette.

Quand elle fut sortie, la servante appliqua son œil au trou de la serrure, pour voir cet officier dont on avait tant parlé depuis quelques jours, et que les gens de la maison regardaient déjà comme le fiancé de leur maîtresse.

Une demi-heure après, Pierre et Pauline rentraient à la maison, très-contents l'un de l'autre. Pauline agitait en riant un rameau fleuri qu'elle avait cueilli

dans le bois, et le capitaine la contemplait avec une visible satisfaction.

En les observant l'un et l'autre, Élisabeth s'affermit dans l'idée qu'elle avait déjà plusieurs fois exprimée, qu'une jeune fille plaît quand elle désire réellement plaire. Tout allait au gré de ses vœux. Déjà elle faisait ses petites combinaisons maternelles. Si ce soir, se disait-elle, le capitaine formule sa demande de mariage, demain Pauline revêtira sa plus belle robe, et quelle envie elle excitera dans la ville quand on apprendra qu'elle a été si vite fiancée!

Mais Pierre ne se souciait nullement de se montrer si pressé. Si naïf qu'il fût, il n'avait point passé dix ans de sa vie dans divers cantonnements sans y faire plus d'une sérieuse remarque. Il avait vu des jeunes filles qui, avant d'avoir trouvé un fiancé, charmaient tout le monde par leur modestie, leur douceur, leur bonté, et qui, une fois mariées, démasquaient sans réserve toute une effrayante ligne des plus insupportables défauts.

En parlant si éloquemment de sa tendresse maternelle, en faisant un pompeux éloge de sa fille, l'astucieuse Élisabeth n'avait point produit dans l'esprit du capitaine l'impression qu'elle désirait. Tout au contraire, elle l'avait inquiété.

— Elle veut se débarrasser de Pauline, se disait-il, elle lui donnera sa bénédiction, rien de plus. Et moi, que ferai-je avec le peu que je possède? La lune de miel ne peut durer toujours. Supposons qu'elle dure trois ou quatre ans. Ce serait une lune extraor-

dinaire. Après il faudra que je rentre au service; car, avec un modique revenu à demi rongé par les dettes que je ne puis acquitter, comment faire pour subvenir aux dépenses d'une femme, à l'achat des robes, des châles, des chapeaux et autres colifichets? Je ne parle pas même des enfants, autre cause de sollicitude, autre cause de ruine. Non, non, je ne me laisserai pas prendre comme un moineau étourdi à la glu que cette bonne mère m'a si bien tendue. Je viendrai ici, je me promènerai dans les bois avec Pauline, je prendrai le thé en causant avec elle et en la regardant, ce qui n'est nullement désagréable; mais quant à me marier avant que, par sa mère ou par son oncle, je sache au juste quelle dot on lui donnera, non, non, ce n'est pas Pierre Abdievitch qui commettra une telle imprudence.

Avec le calme que lui donnait la fermeté de sa résolution, Pierre prit gaiement sa potion de thé habituelle avec un assaisonnement de rhum, puis se plongea dans le lit moelleux qu'on lui avait préparé, et s'endormit sans la moindre sollicitude. Le lendemain et le surlendemain Pierre resta à Sorochki, déjeûnant et dînant de bon appétit, causant amicalement avec Élisabeth et s'en allant, dans l'après-midi et le soir, cueillir avec Pauline des fleurs ou des champignons dans la forêt. Puis il annonça que ses affaires l'obligeaient à retourner dans son domaine, mais qu'il reviendrait bientôt.

Quand la veuve se trouva seule avec sa fille, elle lui fit une foule de questions sur les dispositions que

le capitaine avait manifestées dans leurs entretiens particuliers, dans leurs courses solitaires. Pauline n'avait rien à lui confesser. Fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était tracée, le capitaine n'avait pas dit un mot qui pût l'engager, et ne s'était pas permis la moindre galante liberté. Deux fois seulement il lui avait baisé la main, mais en présence de sa mère. Après cet interrogatoire, dont le résultat n'était point tel qu'elle l'attendait, Élisabeth resta quelques instants troublée, rêveuse, puis finit par penser que si ses désirs de mariage ne se réalisaient pas si promptement qu'elle le voulait, que si Pierre tardait à faire sa déclaration, il ne fallait attribuer ce retard qu'à sa timidité de caractère et à son inexpérience. Il aime, se dit-elle, voilà le fait essentiel. Son amour grandira et subjuguera ses irrésolutions. Il me suffit de savoir attendre. Quelque jour il viendra humblement me demander la main de Pauline, et je la lui accorderai en l'embrassant et en le conjurant de rendre heureuse cette chère enfant.

Ensuite la bonne mère se faisait un joli petit rêve de félicité terrestre. Son intention était de garder jusqu'à son dernier jour le trésor que le défunt juge avait amassé. Avec ce trésor elle pourrait passer fort à son aise l'été à la campagne, et l'hiver à la ville, donner des soirées et des dîners, jouer au boston, acheter des robes de satin, des bijoux, et porter, comme signe de sa dignité de douairière, une tabatière comme celle qu'elle avait vue un soir entre les mains d'une grande dame, une tabatière en argent

ciselé, représentant le monument de Pierre le Grand.

Les dernières semaines de l'été et l'automne pourtant s'écoulèrent sans lui donner la solution qu'elle désirait. Mais elle ne doutait pas de la réussite de ses combinaisons et elle était patiente. Pas une semaine, d'ailleurs, ne se passait sans qu'elle vît s'arrêter à sa porte la téléga du capitaine, et il restait deux ou trois jours à Sorochki et paraissait ne s'en aller qu'à regret. Quand elle allait faire une visite à son frère, il les rejoignait là, et se montrait si assidu près de Pauline que l'amoureux Démétrius en mourait de jalousie.

De temps à autre les voisins officieux demandaient au maire quand se ferait le mariage de sa nièce.

— Patience! patience! répondait le grave Tobie, cela viendra!

Aussitôt les zélés amis s'en allaient de maison en maison répandre la nouvelle qu'on préparait le trousseau, et que dans quelques jours le capitaine conduirait mademoiselle Pauline à l'autel.

Cependant la jeune fille, qui se considérait déjà comme la fiancée de Pierre, commençait à se plaindre de ses lenteurs, et quelquefois pleurait et l'accusait de rester trop peu de temps près d'elle, ou de ne pas lui témoigner assez d'affection.

Pierre était impassible. Le sentiment de vérité avec lequel nous avons entrepris de raconter cette histoire même, nous oblige à dire que le rustique propriétaire de Koschioukoff, si timide en apparence, et qui,

aux yeux d'ordinaire si perspicaces d'Élisabeth, semblait si inexpérimenté, avait eu, dans le cours de sa carrière militaire, plus d'une aventure délicate. Il était aguerri aux soupirs féminins, cuirassé contre les larmes. Pauline lui plaisait. Il voulait bien l'épouser, mais non sans dot, et il avait pris la ferme décision d'amener, par l'obstination de son silence, le maire ou la veuve à lui dire positivement le chiffre de la dot.

A la suite d'une de ces excursions en ville et d'une des boutades de la jeune fille, Pierre était rentré dans sa demeure. C'était au mois de décembre, par un ciel nébuleux, par un temps de neige. Le capitaine se retrouvait seul en face de lui-même, très-ennuyé de sa personne. Que faire dans son isolement? Il n'avait ni l'habitude du travail, ni le goût de l'étude. La bibliothèque de son père ne lui offrait que quelques vieux volumes dont la vue seule lui agaçait les nerfs : un abrégé de géographie universelle, un résumé d'histoire ancienne, les voyages de Cook, un traité fastidieux d'agronomie. Je suis trop vieux, se disait-il, pour recommencer mon éducation, et, Dieu soit loué ! je nai plus d'examen à subir ! Mais que faire? Causer avec Timothée? Déjà Timothée lui avait répété à satiété tout ce qu'il savait sur les qualités et les vices des chevaux. On ne pouvait rien lui demander de plus. S'informer du produit de la moisson, de la vente des bestiaux? le châtelain de Koschioukoff répugnait à entrer dans ces calculs, qui ne lui donnaient jamais que d'amères déceptions. Un

soir enfin, après avoir fait cinq ou six fois le tour de sa salle à manger et de son salon, fumé plusieurs pipes, rêvé mélancoliquement sur son divan, il fit appeler Conrad.

— Eh bien! Conrad, lui dit-il, en voyant entrer le vieil intendant hypocrite, qui, selon sa coutume, le saluait avec un profond respect. Voilà un joli temps!

— Le temps de la saison, répliqua l'intendant. Il gèle. Demain la neige sera affermie et nous pourrons envoyer les ouvriers au bois, car il nous faut des poutres pour réparer la grange et l'étable.

— Ah! que je m'ennuie!

— C'est que vous n'êtes pas habitué à vivre au village.

— Tu te trompes. J'ai passé plusieurs hivers en cantonnement dans des villages, et je n'y étais pas seul. J'avais des camarades avec moi, et je m'ennuyais mortellement.

— Vous n'aviez pas la ressource de la chasse?

— Quelle chasse? J'allais avec mon fusil à la poursuite des loups. Les maudits animaux! Jamais je n'ai pu les atteindre. Je suivais leur piste; je les attendais à l'affût. Ils se sauvaient lâchement à mon approche.

— Vous n'avez peut-être pas réfléchi qu'il faut une forte gelée pour que les loups ne trouvent rien à manger dans les bois. C'est alors qu'ils sortent de leurs repaires et viennent rôder autour des villages.

— Quand aurons-nous cette gelée?

— Probablement bientôt.

— Que faire en attendant?

— Est-ce que vous ne pourriez pas vous amuser à deviner...

— Quoi deviner?

— Je vais vous dire. En ce saint temps de Noël, il se passe dans le monde toutes sortes de choses merveilleuses. Il y a des morts qui sortent de leur tombe. Il y a des esprits invisibles qui révèlent les secrets de l'avenir à celui qui les interroge. Dans ce pays, maîtres et paysans, tout le monde est bien convaincu qu'à cette époque solennelle de l'année on peut soulever le voile de la destinée, et tout le monde a la même curiosité. Les uns, avec des paroles de conjuration, cherchent, dans un miroir ou dans du plomb fondu, l'image qu'ils désirent voir. D'autres se rendent à une croisière de route ou dans un carrefour. C'est là que les revenants ont coutume de se montrer. Votre père, que Dieu ait son âme! croyait à ces traditions, et en a d'une façon étonnante reconnu un jour la vérité.

— Est-il possible? Conte-moi donc cela.

— Voici, monsieur. Votre digne père n'était pas encore marié, et même il n'avait jamais vu celle qui devait être notre bonne maîtresse. La veille de Noël, il me fit appeler. Je remplissais alors près de lui l'office de valet de chambre. — Conrad, me dit-il, je voudrais savoir si ce qu'on rapporte des apparitions prophétiques est exact. Il est près de minuit. Viens avec moi. Nous sortons. Le ciel froid était clair et étincelant. A peine étions-nous arrivés au delà de l'en-

clos que nous aperçûmes sur la route une kibitka. Mon maître, s'en approchant, demanda : — Qui est là? On ne lui répondit pas. — Qui est là ? répéta-t-il. Est-ce un homme ou une femme? — C'est une femme, murmura une voix douce à l'intérieur de la voiture. — Comment s'appelle-t-elle? — Eudoxie. — Et voyez, monsieur, ce qui est arrivé. Quelques mois plus tard mon maître se mariait avec votre vénérable mère, qu'il ne connaissait pas à Noël et qui s'appelait Eudoxie, Après de pareils faits, peut-on douter de l'authenticité des traditions que nos aïeux nous ont transmises?

— C'est bien drôle ce que tu viens de me raconter.

— C'est la vérité.

— Je te crois, et je veux faire le même essai que mon père. Justement, c'est à peu près le temps où l'on voit ces miracles. Je vais prendre mon fusil et sortir de l'enclos.

— Il est inutile de vous armer. La croisière des chemins est près d'ici, et vous n'avez rien à craindre.

— Soit. Dis à mon domestique de m'apporter mes grandes bottes et ma touloupe. Quelle heure est-il?

— Onze heures et demie.

— C'est bientôt le moment solennel, le moment des apparitions, si je m'en rapporte à tes récits. Je vais me rendre à l'endroit que tu m'as indiqué. Peut-être ferai-je comme mon père, une curieuse rencontre. En tout cas, cette promenade me distraira.

Sans oser se l'avouer formellement à lui-même, le capitaine avait été frappé de l'histoire que Conrad

venait de lui raconter, et son esprit, comme celui de la plupart des Russes, était enclin aux superstitions.

Il chaussa à la hâte ses grosses bottes, mit sur sa tête un bonnet en peau de mouton, s'enveloppa dans sa touloupe, et sortit.

Au dehors, l'atmosphère était si froide qu'il marcha à grands pas pour se réchauffer et cacha son visage dans les plis de son manteau. Mais les étoiles scintillaient à la voûte céleste et la neige scintillait sur les champs.

Nuits d'hiver, magnifiques nuits de décembre, je vous aime avec votre ciel étoilé, vos glaces étincelantes, votre silence mystérieux. C'est dans ce temps des fêtes de famille, c'est par de telles nuits qu'autrefois je retournais à la maison natale. Quelle joie quand de loin j'apercevais la pointe du clocher de mon village, quand je reconnaissais les bois, les champs paternels! Splendide nuit de décembre, quelle autre nuit pourrait-on te comparer. N'est-ce pas toi qui suspends aux rameaux tes girandoles de givre, qui répands à la surface de la terre tes diamants de neige? N'est-ce pas toi qui, comme une tendre mère, enveloppes la délicate beauté des filles du Nord dans les moelleuses fourrures de martre et de renard bleu?

Pierre, qui, de sa vie, ne s'était jamais livré à une rêverie poétique, aurait eu de la peine à comprendre la poésie d'une température qui lui paraissait de plus en plus glaciale, et des masses de neige qu'un coup de vent lui lançait de temps à autre au visage. Après

avoir franchi la clôture de ses domaines, il s'arrêta un instant pour réfléchir, en ayant soin de tourner le dos au vent et de serrer son collet sur ses oreilles. Puis il se remit en marche. A une courte distance de là se trouvait une croisière de chemins. C'était là qu'il devait se rendre pour tenter son épreuve.

Minuit sonnait quand il y arriva et, chose étrange, au même instant il crut entendre vibrer le grelot d'un cheval de poste. Il s'arrête et rabat le collet de sa touloupe; il écoute. Non, ses oreilles ne l'ont point trompé. Il distingue très-nettement les sons de ce grelot, puis d'un autre qui retentit un peu plus loin.

— On ne réussit pas mieux dans ses entreprises, se dit-il; voilà mon apparition, et je vais peut-être apprendre, comme mon père, le nom de celle que j'épouserai. C'est singulier, pourtant! Qui peut voyager sur ce chemin de traverse, à cette heure et avec deux voitures? Ce n'est pas le capitaine ispravnik ni quelque autre fonctionnaire du district? Non, aucun d'eux n'oserait se donner le luxe de deux voitures. Sur ma foi! Conrad n'est pas si sot, et ce qu'il dit des prodiges de la nuit de Noël pourrait bien être vrai. Mais voyons. Il faut que, comme mon père, j'interroge à leur passage ces inconnus.

Pierre s'avança au milieu du chemin, tourna ses regards du côté où il entendait résonner les grelots, puis bientôt distingua l'ombre d'une grande voiture, puis une plus petite. A la première de ces voitures il n'y avait pas moins de sept chevaux; ce n'était pas une kibitka, mais une belle et large berline. Le

capitaine avait plus de chances brillantes que son père.

— Halte! s'écria-t-il, en s'élançant au-devant du pompeux équipage. Qui va là?

A ce cri, le postillon commença par imprimer à ses chevaux un mouvement de côté; puis s'apercevant que celui qui l'arrêtait ne portait à la main ni fusil, ni bâton, il voulut continuer en droite ligne sa route.

— Halte! répéta le capitaine en saisissant les rênes. Qui est dans cette voiture? Un homme ou une femme?

— Une dame! répondit le postillon.

Au même instant un domestique assis sur le siége à côté du postillon, la tête enfoncée dans le collet de son manteau, se leva pour voir celui qui arrêtait ainsi la voiture, et s'apprêta à descendre. Mais déjà Pierre était à la portière et d'un ton impérieux disait: Madame, quel est votre nom?

Une faible voix de femme balbutia quelques mots inintelligibles. Pierre répéta sa question.

— Clément, Clément, cria la même voix, que me veut cet homme[1]?

— Je désire savoir quel est votre nom et d'où vous venez? dit le capitaine, qui, ne sachant pas un mot de français, n'avait pu comprendre les paroles de l'étrangère.

— Mon nom est Nathalie, murmura la personne qui se trouvait dans la berline.

1. En français dans le texte.

— Nathalie! dit le capitaine. C'est singulier, mon père apprenait dans une rencontre comme celle-ci le nom de la femme qu'il devait épouser, et moi je prépare mon mariage avec une jeune fille qui ne s'appelle pas Nathalie, mais Pauline.

— Et vous, qui êtes-vous? demanda l'inconnue.

— Un habitant du voisinage.

— Vous connaissez donc ce pays?

— Assurément.

— Vous pourrez me dire alors s'il y a encore loin d'ici au village de Gravskoï.

— Sans doute. D'ici à Gravskoï on compte quarante verstes.

— Est-il possible?

— Je vous en réponds. Je pourrais vous énumérer station par station toutes les distances.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria d'un ton de douleur l'étrangère, en passant la tête par la glace de la portière, Clément, vous entendez, nous nous sommes égarés. Il y a de quoi devenir folle... Où sont mes gens?

— Ils sont à cent pas en arrière, madame la comtesse, répondit respectueusement le valet de chambre, qui venait de descendre de son siége,

— Que faire? Nous n'arriverons jamais avec ces maudits chevaux.

— En vérité, dit Pierre en regardant le misérable attelage de la berline. Je ne crois pas que ces chevaux épuisés de fatigue soient en état de vous conduire à Gravskoï. Tout au plus pourront-il aller jusqu'à Vincelki.

Ces paroles de Pierre augmentèrent l'anxiété de la comtesse, qui de nouveau adressa en français quelques mots à son domestique, et le domestique lui répondit qu'il fallait absolument tâcher de trouver un gîte dans les environs.

— Je vous en prie, mon brave homme, reprit-elle, en s'adressant au capitaine, n'y a-t-il pas près d'ici une maison, une cabane où je pourrais passer la nuit? Je payerai tout ce qu'il faudra.

— Une maison ! J'en ai une à vous offrir, répliqua en souriant Pierre, dont l'oreille était charmée par le doux organe de la comtesse.

— Ah! que je vous serai obligée. Je vous en prie, ayez donc la bonté d'indiquer le chemin au cocher.

— Ce n'est pas loin d'ici.

— Tant mieux !

— S'il m'est permis de monter sur le siége, je vous conduirai moi-même.

— Quel bonheur ! Clément, cédez votre place à ce brave homme.

Clément alla rejoindre la seconde voiture. Pierre, riant intérieurement de la méprise de la comtesse, qui le prenait pour un simple paysan, s'installa à côté du cocher, s'empara des rênes et se dirigea vers sa demeure.

Les grelots des chevaux, les cris des postillons réveillèrent tous les habitants de Koschioukoff. Le vieux Conrad se hâta d'appeler le domestique de Pierre, qui dormait sur le poêle. Mais dans sa précipitation, celui-ci ne trouvait ni ses chaussures, ni

ses vêtements, et lorsque le capitaine s'arrêta sur le seuil de sa maison, il n'y vit qu'un petit garçon de ferme salement habillé, tenant d'une main une chandelle, et de l'autre en protégeant la flamme contre le souffle du vent.

Pierre sauta lestement à terre, ouvrit la portière, offrit la main à l'étrangère pour l'aider à descendre et la conduisit dans la chétive pièce de sa maison décorée du nom de salon. La comtesse ne put s'empêcher de faire une petite moue dédaigneuse en voyant l'asile qui lui était offert; puis soudain se retournant d'un air gracieux vers son guide, elle lui demanda à qui elle devait l'hospitalité.

— A moi, madame, répondit Pierre avec un sourire de satisfaction.

— A vous! s'écria-t-elle en le regardant avec curiosité. Qui donc êtes vous?

— Pierre Abdievitch, propriétaire de ce village, capitaine en retraite.

— En vérité! Et moi qui vous prenais pour..... combien je vous demande pardon de ma méprise!

— De grâce, madame, n'en ayez nul souci. Mais à mon tour, oserais-je vous demander à qui j'ai l'honneur?....

— Je suis une de vos voisines.

— Est-il possible?

— Mon domaine est celui dont vous avez vous-même indiqué la situation, à quarante verstes d'ici.

— Quoi! vous seriez la comtesse Nathalie Alexandrovna?

— Précisément.

— Que je suis heureux que Votre Excellence!...

— Mettons de côté les titres et les compliments. Vous me recevez chez vous. Donc, c'est moi qui suis votre obligée. Pour vous montrer que j'agis sans cérémonie, je vais vous demander du thé.

— Excellence.....

— Encore!

La comtesse ôta son capuchon, son manteau, tendit la main au capitaine, en le priant une fois pour toutes de vouloir bien ne pas répéter sans cesse son titre, et d'appeler son domestique.

Le pauvre Pierre, tout confus d'une si éblouissante apparition, n'osa pas même toucher du bout du doigt la jolie petite main qui lui était offerte. Il s'inclina respectueusement et sortit pour exécuter les ordres de la belle voyageuse.

Une demi-heure après, il rentrait dans son salon. En ce court espace de temps, quel changement! Des tapis de Perse sur le parquet, des rideaux de soie aux fenêtres, des tentures sur les murailles, du linge blanc, des candélabres en argent sur les tables, des bougies à la place de la hideuse chandelle de son valet, et une atmosphère parfumée dans cette pièce où d'ordinaire on ne respirait que les âcres exhalaisons de la fumée de tabac. Le capitaine ne savait s'il devait en croire le témoignage de ses sens et s'il n'était pas le jouet d'un songe féerique.

A la troisième invitation que la comtesse lui adressa pour prendre le thé avec elle, il sortit de nouveau,

s'en alla dans sa chambre lisser ses cheveux avec une brosse trempée dans de l'eau, revêtit son uniforme, puis s'avança timidement en regardant tour à tour le magnifique service à thé étincelant sur la table, puis Clément, qu'il considérait comme un important personnage, puis la comtesse.

De sa vie le capitaine n'avait rien imaginé de pareil à cet être idéal qui se trouvait là assis en face de lui sous son toit. Dans ses petites villes de garnison, il n'avait rien connu de plus distingué que les femmes de la bourgeoisie ou celles des fonctionnaires de sixième, de huitième classe, qui affectaient de ridicules prétentions. Il n'avait pas la moindre idée de ces reines du grand monde à qui le sort a départi à la fois le prestige du titre, la jouissance de la fortune, la fascination de la grâce et de la beauté. Il n'avait jamais rencontré une de ces créatures exceptionnelles qui, d'un regard, font fléchir jusqu'à terre ou exaltent dans un suprême orgueil les cœurs les plus rebelles. Quand le regard de la comtesse se dirigeait vers lui, Pierre ne pouvait en soutenir l'éclat et détournait les yeux. Pourtant il l'observait à la dérobée, et il remarquait qu'elle ne portait point de festons sur la tête comme Pauline, ni d'étoffes éclatantes. Elle n'avait qu'une robe noire et une mantille noire garnie d'une fourrure qu'il n'avait jamais vue. Ses cheveux noirs et luisants, divisés en deux bandeaux, encadraient une figure mignonne d'une expression charmante, et tombaient sur deux petites oreilles blanches comme le marbre. Sous la robe, il

distinguait deux bottines de satin enlaçant deux pieds pareils à de jolis pieds d'enfant.

Pierre s'approcha timidement de la table, en saluant de nouveau Clément, qui, à sa grande surprise, semblait ne pas faire attention à ses saluts.

— Vous voyez, mon cher, dit Nathalie, que j'agis sans façon chez vous et que je profite librement de votre hospitalité. Venez vous asseoir près de moi et prenez du thé. Si je ne suis pas plus aimable, vous m'excuserez. Je suis horriblement fatiguée.

— Votre Excellence ne voudrait-elle pas se reposer?

— Non. Pas encore. Plus tard. Il faut auparavant que j'aie un long entretien avec vous.

— Avec moi, madame ?

— Oui.

— Je suis à vos ordres.

— D'abord, mettez-vous là, à côté de moi. En vérité, je vous le répète, faites-moi grâce du titre d'excellence, puis prenez du thé pour vous réchauffer, car vous avez eu froid comme moi; puis enfin donnez-moi quelques détails sur les gens de ce pays, et en particulier sur mon village, que je ne connais pas et où je compte passer quelque temps... Clément, mes cigarettes!

Le valet de chambre posa sur un plateau d'argent un porte-cigares et l'apporta à sa maîtresse, qui lui fit signe d'abord de le présenter au capitaine. Celui-ci s'inclina poliment devant le domestique, qu'il per-

sistait à regarder comme un personnage de distinction.

— C'est mon domestique! s'écria Nathalie, qui s'aperçut enfin de cette longue méprise.

Pierre, confus de son erreur, prit sur le plateau une cigarette et la mit entre ses lèvres si gauchement qu'elle se déroula en entier, et que le tabac qu'elle renfermait lui tomba dans le gosier.

— Attendez, dit la comtesse, je vois que vous n'avez pas l'habitude de fumer ces cigarettes. Je vais vous en faire une plus solide.

En disant ces mots, elle prit une petite feuille de papier espagnol, y mit un fin tabac jaune, la roula de ses jolis doigts et la remit à Pierre, qui restait stupéfait de tant de grâces et de tant de bonté.

L'aimable et facile entretien de la comtesse apaisa pourtant son trouble. En prenant du thé, en fumant, peu à peu il s'enhardit au point de causer presque aussi librement que s'il eût été près d'Élisabeth, et d'appeler, selon l'usage russe, la grande dame de Pétersbourg tout simplement par son nom.

— Il faut vous avouer, lui dit-il, que je me suis d'abord trouvé très-mal à l'aise devant vous. Oui, je me sentais si gêné, que j'étais comme dans un état de fièvre. Et maintenant, Nathalie Alexandrovna, me croirez-vous? Je suis avec vous comme si je vous connaissais depuis longtemps. J'éprouve pour vous une vraie sympathie.

— J'en suis charmée, dit la comtesse en riant.

— Vous vous moquez de moi, peut-être?

— Pouvez-vous le supposer.

— Je ne sais ce que je dois penser!

— Pensez que c'est très-mal de douter des sentiments d'amitié.

— Est-ce que j'oserais attendre de vous quelque amitié?

— Certainement.

— Non, cela n'est pas possible. Je ne suis qu'un pauvre campagnard, sans titre, sans éclat, sans instruction. Entre vous et nous, quelle distance infinie!

— Ainsi, vous ne voulez pas de mon amitié?

— Oh! Nathalie Alexandrovna, ce que j'éprouve est-ce l'amitié? C'est un sentiment que je ne puis m'expliquer. Mais dites-moi de me jeter pour vous dans l'eau, dans le feu, je n'hésiterais pas, je vous assure.

Le capitaine prononça ces paroles avec une telle animation dans le regard et dans la voix, que la comtesse se hâta de changer de conversation et se mit à questionner l'inflammable capitaine sur les habitants de son district, sur leur caractère et leur façon de vivre, sur toutes sortes de choses enfin, excepté sur les relations d'amitié.

Nous n'entrerons point dans les détails de cette conversation ; nous ne pouvons dire non plus si Nathalie attachait un grand intérêt aux réponses minutieuses du capitaine. Quoi qu'il en soit, deux heures s'écoulèrent dans cette vagabonde causerie, et Pierre n'aurait pas mieux demandé que de veiller jusqu'au matin, quand la comtesse lui dit qu'elle craignait

d'abuser de sa complaisance et qu'il était temps de dormir.

Le pauvre Pierre se retira à regret, le cœur agité par une émotion qui lui rappelait bien quelque peu celle qu'il avait ressentie à sa première rencontre avec Pauline, mais qui était cependant plus vive, plus profonde et plus indéfinissable.

En traversant l'antichambre, il rencontra Clément, qui le salua respectueusement.

— Il est heureux, dit-il, ce coquin d'étranger qui peut vivre près d'elle. Et un long soupir s'échappa de sa poitrine.

Machinalement il descendit l'escalier, ouvrit la porte de sa demeure, aspira avec ardeur l'air froid de la nuit, regarda dans un mélancolique sourire la voiture de la comtesse, puis entra dans une espèce de grenier où il avait fait préparer son lit, en pensant avec joie que sa chambre allait être occupée par la merveilleuse Nathalie.

A peine était-il couché qu'il entendit aboyer le chien de basse-cour.

— Le maudit chien, s'écria-t-il, va la réveiller.

Il appela son domestique et lui ordonna de faire taire le vigilant animal. Un instant après, c'était le coq qui chantait. Cette fois, il se leva lui-même, s'en alla prendre le coq par le cou, et le serra de telle sorte, que désormais l'innocente bête ne devait plus chanter. Il allait enfin essayer de dormir, quand il fut encore inquiété par les rumeurs des cochers de la comtesse, qui tiraient de l'eau à la pompe pour leurs

chevaux. Il sortit de nouveau et les envoya casser la glace pour puiser de l'eau dans l'étang. Telle était sa sollicitude et son agitation, que si Nathalie eût passé quinze jours dans sa demeure, il est probable que le malheureux Pierre en serait arrivé à un état de folie.

Avant de laisser partir la belle voyageuse, il voulait lui offrir à déjeuner. Dès le matin il expédia de divers côtés des messagers chargés d'acheter tout ce qu'ils pourraient trouver de gibier, de poisson et de liqueurs fines. A huit heures les provisions étaient à la cuisine, et son rustique Procope cherchait dans un de ses cahiers manuscrits la recette pour préparer un salmis et une coquille à la financière.

— Ne sais-tu donc pas ton métier, imbécile? lui dit avec impatience le capitaine en le voyant épeler péniblement sa leçon et en l'aidant lui-même à déchiffrer des caractères hiéroglyphiques.

— Soyez tranquille, répondit avec une fière assurance le vaillant cuisinier, ce n'est pas la première fois que j'assaisonne de tels mets, et vous serez content.

— Vas donc te mettre à la besogne. Montre-nous toute ton habileté, et dis à la femme de Conrad de nous apprêter des gâteaux, des biscottes et un baba comme elle en fait pour les grands jours de fête.

Au moment où il venait d'achever ces importantes dispositions, la comtesse le fit prier de venir prendre le café avec elle.

Il la trouva dans le salon, habillée comme la veille,

affable et gracieuse comme la veille, seulement un peu plus pâle.

— Comment Votre Excellence a-t-elle passé la nuit? lui demanda-t-il en s'avançant vers elle avec empressement.

— A merveille, répondit Nathalie en indiquant du doigt le fauteuil sur lequel elle avait dormi.

— J'ai craint que les aboiements d'un chien et le chant d'un coq...

— Je vous remercie de votre sollicitude, mais je n'ai rien entendu.

— Ah! j'en suis charmé.

Clément venait de servir le café. Un instant après il rentra, apportant un large plateau sur lequel on voyait une douzaine de brioches et une énorme masse de pâte jaune.

— Qu'est-ce que c'est que cela? bon Dieu! s'écria Nathalie.

— Madame, c'est ce que nous appelons ici un baba. C'est un gâteau composé de fine fleur de farine, d'épices et de safran. C'est très-bon. Voulez-vous bien en goûter?

— Voyons.

Le capitaine retroussa ses manches, coupa dans le baba un morceau qui devait peser une livre, et l'offrit à la belle voyageuse, qui en prit quelques miettes du bout des doigts.

— Cela n'est pas mauvais, dit-elle; mais je ne mange jamais rien le matin.

— Est-il possible!

— Oui, je vous assure.

— J'espérais avoir le plaisir de vous offrir à déjeuner.

— Je vous remercie. Je ne déjeune pas, et je désire partir.

— Pas aujourd'hui? s'écria d'un ton de douceur le capitaine.

— Aujourd'hui, à l'instant même! répliqua la comtesse avec une expression si impérieuse, si vive, que Pierre en fut bouleversé.

Ilse leva en silence et s'approcha de la porte. Mais Nathalie voyant l'impression qu'elle venait de produire sur lui par son brusque changement, courut après lui et le retint par le bras.

— Vous êtes fâché contre moi, mon cher voisin, lui dit-elle avec son doux sourire.

— Moi, madame?

— Oui, vous. Parlez franchement.

— Pourquoi serais-je fâché?

— Parce que je vous ai dit si vivement que je désirais partir.

— Cela m'afflige, il est vrai. Mais...

— Écoutez-moi, reprit-elle avec ce son de voix argentin qni pénétrait jusqu'au fond du cœur du capitaine, il faut que je parte. On ne m'attend pas dans mon château, et je veux y arriver avant la nuit pour ne pas m'exposer à coucher dans une chambre froide. Mais ne devons-nous pas avoir ensemble de bons rapports de voisinage? Si vous avez envie de me voir,

vous ne vous laisserez pas arrêter par une distance de quarante verstes.

— Quarante verstes, s'écria Pierre avec enthousiasme, ah! je les ferais nu-tête, à genoux, ces quarante verstes!

— Vous n'avez pas besoin de parcourir ce chemin à genoux, reprit Nathalie en riant. Vous vous assoirez après-demain dans votre traîneau, et vous viendrez passer quelques jours avec moi... Voyons, est-ce convenu?

— Non, vous plaisantez encore. Vous vous moquez de moi.

— Pas du tout. Je vous répète que je vous attends après-demain, et je veux que vous me promettiez de venir.

— Je vous le jure, dit le capitaine, en prenant dans sa grosse main rouge la délicate petite main de la comtesse; et maintenant je vais gaiement faire atteler vos voitures.

Une heure après, Pierre avait reconduit la comtesse jusqu'à la grande route et rentrait chez lui. En arrivant, il prit de la neige entre ses mains, s'en frotta les tempes, qui étaient brûlantes, puis se mit au lit. Il y était depuis quelques instants, les yeux ouverts, ne pouvant dormir, lorsqu'il vit entrer Procope.

— Que veux-tu? s'écria-t-il avec impatience.

— Faut-il vous servir votre salmis?

— Au diable ton salmis et toute ta cuisine! Laisse-moi tranquille.

Mais il ne devait pas rester tranquille. A peine avait-il remis sa tête sur l'oreiller qu'il entendit résonner les grelots d'un cheval. Il se leva précipitamment, courut à sa fenêtre, puis descendit avec un serrement de cœur pour recevoir l'homne qu'il désirait en ce moment le moins voir, le maire.

— Bonjour, bonjour, mon cher, lui cria Tobie, en l'embrassant cordialement. Un joli petit froid, un vrai froid de décembre. J'ai eu peur d'y perdre mon nez. Bien des compliments de la part de ma sœur. Mais pourquoi restons-nous ici sur la porte? Entrons.

— J'ai un violent mal de tête, répondit Pierre avec embarras.

— Mettez-vous sur le front des compresses d'eau-de-vie. C'est un excellent remède. Mais quelle bonne odeur on respire ici! Vous avez donc répandu des parfums dans cette chambre?

— Non, pas moi.

— Qui donc?

— Vous ne devinez pas?

— Je n'ai jamais su deviner une énigme.

— Eh bien! Tobie, une grande dame s'était égarée en chemin. Elle s'est arrêtée ici, et elle vient de partir.

— Une grande dame! N'est-ce pas elle qui voyage dans une énorme berline attelée de sept chevaux?

— Justement.

— Je viens de la rencontrer. Elle chemine lentement. Les chevaux ne sont pas forts et sa voiture est lourde. Derrière est une kibitka.

— Précisément.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria le maire avec une expression d'effroi, en se frappant le front, n'est-ce pas la comtesse ?

— Oui, la comtesse.

— Quel malheur ! quel malheur ! Où donc avais-je la tête ?

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a, mon cher, que la semaine dernière j'ai reçu du chef-lieu de notre gouvernement l'ordre de faire réparer, sur la route que va suivre la comtesse, un pont qui est un horrible piége, un pont que le moindre mouvement peut faire crouler. Je m'étais bien promis de mettre au plus tôt à exécution l'ordre qui m'était adressé, et je l'ai entièrement oublié. Quel malheur, grand Dieu ! que va-t-il arriver ?

— Mais ne peut-on éviter ce pont en faisant un détour ?

— Oui, un détour d'un quart de lieue par la prairie.

— Je vais ordonner à Timothée de courir en toute hâte après la comtesse pour la conduire par cet autre chemin.

— Quelle bonne ! quelle excellente idée ! De grâce, ne perdez pas une minute !

Pierre courut à l'écurie, fit atteler et revint annoncer que Timothée partait.

— Mon cher capitaine, s'écria Tobie en l'embrassant de nouveau, vous êtes donc destiné à être le bienfaiteur de toute ma famille. Naguère vous sauvez d'un péril mortel ma sœur et ma nièce, et aujour-

d'hui vous me sauvez du danger de perdre mon emploi par suite de mon oubli.

— Vous ne me devez pas tant de remercîments, repartit le capitaine, qui, en lui-même, songeait que s'il venait d'expédier si vite son domestique, c'était bien moins par intérêt pour Tobie que par dévouement pour la comtesse. Mais vous n'avez pas déjeuné?

— L'émotion que je viens d'éprouver m'a ôté l'appétit.

— Calmez-vous. A supposer même que mon cocher ne rejoigne pas assez tôt la comtesse, je vous réponds qu'elle ne cherchera pas à vous nuire.

— Vous ne connaissez pas les grandes dames!...

— Je connais celle-là, et je ne saurais vous dire comme elle a été affable, bienveillante et gracieuse envers moi!.....

— Vous plaisantez!

— Non. Hier soir j'ai pris le thé avec elle, ce matin le café, et elle n'a pas cessé d'être charmante.

— Elle-même vous a invité à prendre le thé avec elle?

— Oui. Sans cette invitation je n'aurais osé entrer dans la chambre qu'elle occupait.

— Et elle a causé avec vous?

— Comme avec un vieil ami, avec une simplicité et une bonté parfaites, avec un tel charme qu'il y avait de quoi en devenir fou.

— Je crois que vous l'êtes un peu devenu.

— Que voulez-vous dire?

— Rien. Je plaisante.

— Si vous vous imaginez que je ne sais pas conserver mon jugement, vous êtes dans l'erreur. Je me souviens d'un de nos vieux proverbes : « Que le grillon reste attaché à son foyer. » Mais il est vrai que je ne connais pas une personne plus aimable que la comtesse Nathalie.

— Vous a-t-elle engagé à aller la voir?

— Oui, par politesse, bien entendu.

— Et vous irez?

— Non. Je ne pense pas. Pourquoi irais-je dans son château?

— Vous avez raison, et vous ferez mieux de venir chez ma sœur.

— Quand donc?

— Le plus tôt possible. Demain, ou après-demain.

— Non, je ne puis.

— Pourquoi donc?

— Tenez, je me fais une sorte de scrupule d'aller si souvent chez votre sœur.

— Voilà une idée à laquelle je ne m'attendais pas.

— Je m'explique mal. Je voulais vous dire que j'étais toujours bien disposé à me rendre chez votre sœur, et tout de suite si vous voulez; mais demain ou après.....

— Ce que vous me dites est étrange. Ma sœur vous a toujours reçu, je crois, non pas comme un étranger, mais comme un ami, et comme un ami bien cher.

— Mais écoutez-moi.

— Je n'écoute rien; montons en voiture et partons.

— Pour revenir ici demain?

— Non ; je réfléchis qu'aujourd'hui il est trop tard. Mon cheval est fatigué. Les vôtres sont pris par Timothée. Nous partirons demain.

— Je ne le puis, repartit d'un ton résolu la capitaine, qui ne pouvait oublier la promesse qu'il avait faite à la comtesse.

— Comme il vous plaira ! repartit le maire en fronçant le sourcil.

Ce pénible dialogue fut interrompu par Conrad, qui venait d'un ton solennel annoncer que le dîner était servi.

Tobie mangea sa soupe en silence. Quand il vit apparaître la casserole en cuivre dans laquelle fumait le salmis, il regarda du coin de l'œil le capitaine, et savoura encore en silence le chef-d'œuvre de Procope. Mais quand vint la fameuse coquille à la financière :

— Peste ! dit-il, en se tournant vers le capitaine, depuis quand vivez-vous d'une vie si somptueuse?

— Il faut vous avouer, répondit Pierre, que je comptais offrir à déjeuner à la comtesse.

— Ah ! ah ! Ces belles dames, vous ne les connaissez guère. Elles s'installent dans votre demeure comme dans un cabaret, jettent l'argent sur la table, et ne disent pas seulement merci.

— Celle-ci a pourtant été très-gracieuse.

— Quelle grâce vous a-t-elle donc faite? Celle d'honorer votre maison par sa présence? Mais vous ne réfléchissez donc pas que si elle n'avait pas eu le bonheur de franchir le seuil de votre porte, il fallait

qu'elle passât la nuit dans les bois ou dans quelque misérable cabane de paysan?

— Pourquoi me dites-vous cela, Tobie?

— Pour que vous ne vous mettiez pas en tête de sottes chimères, pour que vous ne pensiez pas déraisonnablement à cette excellence, qui déjà ne pense plus à vous.

— Vous n'êtes pas juste, repartit le capitaine, qui avait le cœur navré des paroles du maire; car au fond de lui-même il se disait que ces remarques étaient vraies, et il ne pouvait surmonter l'impétueux sentiment qui l'entraînait vers Nathalie.

Le dîner s'acheva tristement. Tobie, très-mécontent de celui qu'il avait considéré comme son futur neveu, fit attacher son cheval et retourna à la ville.

Le surlendemain Pierre partait pour Gravskoï et passait sans s'arrêter devant le village habité par Pauline.

Le domaine de la comtesse était une de ces vastes propriétés que les tzars, dans leur munificence, donnaient autrefois à leurs favoris. Là un architecte italien avait construit dans le style de la renaissance un pompeux édifice. Pour l'ornement de ce palais l'Italie avait fourni ses marbres, l'Oural son or, Venise ses glaces; le chêne au tronc noueux, le sapin, l'érable, avaient été enlevés aux forêts voisines et transplantés autour de cette demeure princière. Un mur en pierre enlaçait dans son vaste circuit un parc, des serres, une volière, une ménagerie, tout le luxe le plus dispendieux.

Quand Pierre aperçut cette splendide habitation il se souvint de ce que le maire lui avait dit. — Où vais-je? se dit-il; quelle folie m'emporte? Ne ferais-je pas mieux de retourner, pauvre être que je suis, dans mon humble refuge?

Au même instant il entendit une voix qui l'appelait par son nom.

C'était la voix dont le son mélodieux exerçait sur lui une si grande puissance.

— Pierre Abdievitch! répéta la voix fascinante.

— Eh quoi! madame, s'écria le capitaine, vous ici en traîneau, toute seule avec votre cocher?

— Cela vous étonne?

— Je ne puis en croire mes yeux.

— Croyez et venez vous asseoir ici. J'espère que vous savez conduire?

— Je m'en vante.

— A merveille. Venez donc.

Pierre s'élança hors de son traîneau avec la prestesse d'un jeune homme, prit les rênes des mains du cocher et dit à Nathalie qu'il était prêt à la conduire au bout du monde.

— Nous n'irons pas si loin, répondit-elle. Nous ferons seulement une promenade dans la forêt. Vous n'avez pas peur d'aller dans la forêt?

— Je voudrais qu'il y eût quelque péril à craindre, pour vous montrer avec quelle joie je l'affronterais pour vous.

A ces mots, comme pour faire voir sa résolution, il cingla d'un coup de fouet les flancs du cheval.

Le fier animal, qui n'était point habitué à sentir cet aiguillon, se cabra, s'emporta. Mais le capitaine ne pouvait se laisser déconcerter par ses mouvements impétueux; il le subjugua d'une main vigoureuse et le maintint à un galop régulier.

— Quel beau cheval! dit-il en le voyant courir sur le chemin aplani par la gelée.

— C'est mon mari, dit la comtesse, qui l'a acheté je ne sais où, et je crois en effet qu'il n'est pas mauvais.

— C'est une bête superbe. Quel jarret! quelle croupe!

— Vous aimez les chevaux?

— Extrêmement.

— Et vous en avez de beaux?

— Non. Comment en aurais-je? à moins de vendre mon domaine à quelque juif pour pouvoir en acheter.

— Voulez-vous que je vous vende celui-ci?

— Celui-ci?

— Oui.

— Et vous prendrez en échange ma maison de Kostioukoff?

— Quelle folie!

— Autrement, comment vous payerais-je?

— J'attendrai.

— Non, madame, je ne suis pas habitué à faire de tels marchés, et n'en ferai jamais.

— Vous n'agissez pas envers moi comme un bon voisin.

— Et vous, madame, vous ne craignez pas de me blesser.

— Comment donc?

— Vous savez que je suis pauvre, et en vous recevant dans ma chétive demeure je ne pensais pas qu'il vous vînt à l'esprit que je pouvais attendre une rémunération... Ah! voyez : je mourrais volontiers pour vous... Croyez-vous qu'on rémunère une telle pensée?

Ces paroles furent prononcées avec un accent si simple, si vrai, si profondément senti, que la comtesse en fut toute troublée. Elle prit la main du capitaine, la serra vivement, et elle avait une larme dans les yeux.

— Est-ce que j'aurais dit une sottise? demanda Pierre, surpris de cette émotion.

— Non pas vous, mais moi, répondit Nathalie. Excusez-moi, et dites-moi que vous oublierez mon étourderie.

— Vous excuser! Ah! vous pouvez me dire bien autre chose sans que jamais je puisse... Mais voici deux routes, laquelle faut-il prendre?

— Rentrons.

Le long du chemin Nathalie resta plongée dans une silencieuse rêverie. Arrivée devant le perron de son château, elle posa sa main sur le bras du capitaine, s'élança hors de son traîneau avec l'agilité d'une sylphide, entra d'un pied léger dans un vaste vestibule; puis, se tournant vers son compagnon :

— Voulez-vous, lui dit-elle, voir l'appartement

préparé pour vous? Je vous y conduirai moi-même.

— Un appartement préparé pour moi! s'écria Pierre avec surprise.

— Sans doute. Vous m'avez bien donné le vôtre! Croyez-vous que je n'aie pas compris tous les efforts que vous avez faits pour me rendre plus agréable votre hospitalité? Et pour en finir tout d'un coup avec un chagrin que vous m'avez causé tout à l'heure, il faut que je m'explique. Je vous ai offert de vous vendre mon cheval; je ne songeais pas à ce que vous m'avez dit de votre peu de fortune, et n'avais certes pas l'intention de vous humilier. Malgré moi, bien malgré moi, par mon ignorance ou mon irréflexion, je vous ai fait de la peine, et tout de suite je vous en ai demandé pardon. C'est à vous à présent de me demander pardon pour m'avoir mal comprise, pour avoir été injuste envers moi.

— Si j'ai commis quelque faute envers vous, je suis prêt à solliciter ma grâce, les mains jointes, à deux genoux.

— Et moi, qui suis magnanime, je vous l'accorderai, mais à une condition.

— Quelle condition?

— Promettez-moi d'avance de vous y soumettre.

— Je le jure.

— Eh bien! Pierre Abdievitch, je vous donne ce cheval, qui a été la cause de notre dissentiment. Je vous le donne comme un gage de mon amitié.

— Comtesse! comtesse! s'écria Pierre, stupéfait de cette générosité.

— Baisez ma main, et pas un mot de plus. J'ai faim, et le dîner doit être servi.

Le capitaine s'inclina en silence, puis suivit la jeune veuve, qui le conduisait vers l'appartement qu'elle lui avait réservé.

Si quelque lecteur est surpris de ces traits de caractère de la comtesse, s'il doute de l'exactitude de notre récit, c'est qu'il n'aura point eu occasion de rencontrer et de connaître ces châtelaines des provinces russes, ces grandes dames de Pétersbourg, de Moscou, ces femmes exceptionnelles, dont la jeunesse s'est épanouie dans l'atmosphère des salons, dont le mariage a été un événement pour la haute société. Dans les sphères où s'est développée leur existence factice, leur cœur ne s'est point développé comme leur esprit. Pour elles un acte de bienveillance n'est souvent qu'une distraction, la générosité un caprice, et presque toujours elles considèrent leur volonté comme un droit absolu, irrécusable.

Nathalie Alexandrovna avait passé sa jeunesse dans la capitale, entourée d'une foule de courtisans dont les hommages flattaient son amour-propre sans éveiller sa sensibilité. Tous ces élégants adorateurs plaisaient également à ses regards, chatouillaient également son oreille. Pas un ne lui avait inspiré une sérieuse pensée, et lorsqu'elle en vint à l'âge où décemment elle devait se marier, elle choisit celui qui se distinguait entre tous, non point par une plus grande tendresse ou par une supériorité morale, mais par son rang et sa fortune. Quelque temps

après elle était veuve. Son deuil l'obligeait à une certaine retraite, et que faire dans une grande ville, sans bals, sans spectacles, sans concerts ? Pour se distraire de son isolement elle résolut de visiter ses propriétés, qu'elle ne connaissait pas encore. Elle n'avait pas la moindre idée de la vie de province, et ses amis lui en faisaient une fantastique peinture. Au lieu des riantes habitations, des splendides jardins qui décorent les îles de la Néva, elle ne devait plus trouver là, lui disait-on, que des pâturages immenses, des forêts ténébreuses, des cabanes en bois, des hommes grossiers, des sauvages comme elle n'en avait jamais vu, qui ne savaient pas un mot de français et ignoraient jusqu'aux premiers éléments de la polka. Mais ces récits, qui excitaient la curiosité de Nathalie, ne faisaient que l'affermir dans son projet. Elle voyait se dérouler devant elle toute une série de tableaux singuliers, d'incidents étranges, d'aventures romanesques. Dans le juvénile essor de son imagination, peu s'en fallait qu'elle ne se considérât comme un de ces voyageurs intrépides qui, par amour pour la science, s'exposent aux plus grands périls, et avec quel orgueil elle raconterait à son retour, devant un cercle d'auditeurs, étonnés de son courage, les fatigues, les dangers, les étranges péripéties de son exploration !

Elle partit avec cette séduisante pensée, elle voyagea sans s'arrêter jusqu'à Kostioukoff, et crut voir là le premier échantillon de cette nature d'hommes à demi sauvages qu'on lui avait décrite. D'abord la figure, les manières, le langage de Pierre l'amusè-

rent, puis elle reconnut que c'était un caractère droit, honnête, désintéressé; puis elle découvrit..... mais nous dirons plus tard ce qu'elle découvrit.

En entrant dans son appartement, qui n'était pourtant qu'un appartement de second ordre, réservé pour les visiteurs d'un rang subalterne, le capitaine fut émerveillé de la profusion d'objets de luxe qui y étaient étalés.

Dans cette variété d'objets il y en avait plusieurs dont il ne devinait pas l'utilité, et d'autres qui lui semblaient très-superflus, notamment un bel encrier garni de plumes d'acier, d'enveloppes et de cire à cacheter.

— Quoi! tout cela pour moi, se dit-il, et de plus un cheval, le plus admirable cheval, que la comtesse me donne comme un gage de son amitié! Je suis, à ce qu'il paraît, destiné à recevoir des chevaux dans les maisons que je visite. Mais je rendrais volontiers au maire le présent qu'il m'a fait, tandis que celui de Nathalie est pour moi le trésor le plus précieux. Quelle surprise pour les personnes de ma connaisance, quand elles me verront apparaître avec ce cheval qu'un roi serait heureux de posséder! Que dira Élisabeth? que dira Pauline?... Pauline! Est-il possible que j'aie considéré cette petite fille comme la plus charmante créature de la terre? Elle n'est pas même digne d'être comparée au petit doigt de la comtesse.

Tel était l'enthousiasme de Pierre pour la châtelaine de Gravskoï, qu'il ne connaissait que depuis trois jours.

C'est souvent un bonheur pour celle qui nous aime qu'elle ne puisse lire dans notre pensée. Il est des heures où les émotions qu'elle découvrirait dans les replis de notre cœur lui feraient maudire la race humaine tout entière. Pauline ne se doutait pas du nouvel entraînement du capitaine. Elle avait appris l'arrivée de la comtesse à Gravskoï ; mais comment aurait-elle pu deviner que l'infidèle Pierre était installé dans ce château ; que pour arriver au plus vite il avait passé sans s'arrêter devant la maison où naguère il se rendait assidûment chaque semaine, et qu'en un court espace de quelques heures il en était venu à se dire que la fraîche jeune fille ne méritait pas même d'être comparée au petit doigt de la grande dame.

En se rendant dans la salle à manger, le capitaine traversa plusieurs pièces dont la décoration et l'ameublement lui causaient à chaque pas une nouvelle surprise. Le salon surtout, avec ses statues de déesses, ses Amours suspendus au plafond, ses guirlandes de fleurs et ses arabesques, l'éblouit de telle sorte qu'il se demandait s'il ne faisait pas un rêve, et qu'il toucha plus d'une fois les murs et les meubles pour s'assurer qu'il était réellement éveillé.

Le dîner fut pour lui une autre merveille. Il ne connaissait ni la plupart des mets, ni la plupart des liqueurs qu'on lui servait, et contemplait dans une muette admiration l'éclat des porcelaines et la splendeur de l'argenterie. Cependant, au milieu de ce faste si nouveau pour lui, l'honorable propriétaire de Kostioukoff faisait quelques sages réflexions. Un des

domestiques lui ayant présenté au dessert une corbeille de fruits aussi frais qu'en été :

— Pourquoi donc, lui dit la comtesse, ne voulez-vous pas goûter ces fruits. Je vous assure qu'ils sont très-bons.

— C'est précisément pour cette raison, répondit le capitaine, que je ne veux pas y toucher, ils sont trop bons pour moi. Si j'y prenais goût, je voudrais y revenir.

— Eh bien ! qui vous en empêcherait? J'espère, mon cher voisin, que vous viendrez me voir plus d'une fois.

— Mais, serez-vous ici longtemps?

— Quelques mois peut-être.

— Soit, vous n'y serez pas toujours.

— Il n'y a rien en ce monde qui dure toujours.

— Pardon, madame, il est des chagrins qui peuvent durer toujours.

— Ah ! vous êtes philosophe.

— Écoutez : je vous dirai la pensée qui m'est venue. Naguère, j'étais content de ma modeste fortune, de ma vieille maison, de mon chétif dîner... et maintenant retrouverai-je les mêmes satisfactions? Ah ! si j'étais à votre place, je crois que je n'inviterais pas les pauvres gens à voir les richesses de mon château.

— Vous plaisantez? Est-ce que ce clinquant peut vous éblouir? Est-ce que vous n'avez pas vu d'autres châteaux plus brillants que celui-ci?

— Oui, il m'est arrivé de voir de grands édifices et des tables splendides.... mais...

— Eh bien, achevez.

— Mais, voyez, madame, il ne m'était point accordé d'entendre votre voix dans l'enceinte de ces édifices, ni de m'asseoir à une de ces tables princières, ni d'être admis à l'honneur de dîner en face d'une personne telle que vous. Voilà ce qui ne m'est jamais arrivé, et voilà ce qui me trouble.

Ces simples paroles, qui exprimaient une si naïve et si honnête pensée, émurent Nathalie et éveillèrent en elle un sentiment d'intérêt pour celui qui avait un sentiment si délicat de sa situation. Dès ce moment elle cessa de considérer le capitaine comme une bête curieuse, de s'amuser de son costume et de son ignorance.

— Je vous rends votre liberté, lui dit-elle, en se levant de table. J'ai l'habitude de faire après dîner ce que les Italiens appellent une sieste, c'est-à-dire de me reposer. Peut-être c'est aussi votre usage. Nous nous reverrons ce soir.

Pierre, qui ne connaissait point la mollesse de la sieste italienne, ni du kief oriental, se dirigea vers les bâtiments du château qui le séduisaient le plus, vers les écuries, et chemin faisant, fut accosté par un petit vieillard vêtu d'une redingote fourrée, et portant un bonnet de castor, qui, après l'avoir humblement salué, lui dit qu'il était le régisseur du domaine.

— Est-ce que vous êtes né dans ce pays? lui demanda Pierre.

— Non, je suis originaire de la Courlande, d'une famille allemande. M. le comte, en me prenant à son son service, m'a imposé un nom russe. Je m'appelle à présent Théodore Ivanovitch.

— Eh bien ! Théodore, puis-je voir vos chevaux ?

— C'est très-facile ; si vous me le permettez, je vous les montrerai moi-même.

— Il faut vous dire que j'ai servi dans la cavalerie, et que c'est pour moi un plaisir extrême de regarder ces nobles animaux.

— Ah ! nous en avons de magnifiques !

— Savez-vous que la comtesse a daigné m'en donner un ?

— Celui qui était attelé ce matin au traîneau ?

— Précisément.

— On l'appelle l'Hermine.

— Un joli nom !

— C'est un cheval de race, à peine trois ans, un peu vif.

— Dites-moi, mon cher, comment se dessaisit-on d'un tel trésor ?

— Puisque cela convient à madame la comtesse....

— Mais à une première rencontre...

— Est-ce que vous ne connaissiez pas depuis longtemps Son Excellence ?

— Non.

— C'est singulier, très-singulier ; mais vous aurez sans doute, dès le premier abord, beaucoup plu à madame.

— En vérité, je ne sais comment je puis avoir mérité un tel honneur.

— Entre nous soit dit, reprit Théodore en baissant la voix, les grandes dames ont leurs caprices. Il est des gens qui échouent dans toutes leurs entreprises; il en est d'autres que la fortune protége, et qui sait? peut-être qu'après vous avoir fait présent d'un cheval, demain on vous donnera un village.

— Que voulez-vous dire? s'écria le capitaine en fronçant le sourcil.

— Tout simplement que quand le sort commence à vous accorder ses faveurs, on ne peut prévoir où il s'arrêtera.

— Pour mon compte je ne puis avoir cette pensée; la comtesse m'a dit : Prenez ce cheval comme un témoignage de mon amitié. A ce titre, en conscience, je ne pouvais le refuser. Mais quant à un présent plus considérable, non, non, il ne peut en être question.

— Son Excellence est si riche que sans se gêner elle pourrait...

— Pas un mot de plus, si vous ne voulez m'offenser. Je suis heureux d'avoir ce cheval, et ne désire rien de plus. Je le garderai avec soin, et ne l'échangerais pas pour un domaine de mille paysans, je vous en donne ma parole de gentilhomme.

En causant ainsi avec l'intendant, Pierre était arrivé près de l'écurie; il y entra comme un chef d'escadron habitué à passer de sévères revues. Après avoir examiné l'intérieur du bâtiment, la disposition

des stalles, il réunit autour de lui les palefreniers, et, d'un ton imposant, leur donna ses instructions sur les diverses méthodes d'équitation, sur la meilleure façon de conduire les chevaux et de les soigner dans leurs maladies. Tous l'écoutaient avec une déférence marquée; car dès les premières observations qu'il avait faites, ils avaient reconnu en lui un maître expérimenté.

Après cette dissertation, dans laquelle il avait déployé à plaisir ses connaissances pratiques, Pierre s'approcha de la stalle d'Hermine.

— Prenez garde! lui cria l'intendant, le cheval est fougueux, irritable, et il vous mordra.

— Moi! répondit en riant le capitaine. Vous allez voir.

Il entra dans la stalle, posa doucement la main sur le dos du jeune étalon, lui caressa la croupe, puis la tête et le museau, ensuite détacha son licol, fit quelques pas en arrière, et le cheval le suivit docilement, à la grande surprise des spectateurs.

— Vous voyez, dit-il en se tournant vers les palefreniers, qu'il connaît déjà son nouveau maître. Sachez donc, mes amis, que le cheval a plus d'intelligence que l'homme; il suffit de savoir le traiter convenablement pour le rendre doux comme un mouton, fidèle comme un chien. Maintenant, que l'un de vous m'amène cette belle bête à Kostioukoff, et je vous donnerai une gratification pour que vous buviez tous à ma santé.

— Merci! merci! s'écrièrent à la fois les valets, et

puissiez-vous monter Hermine pendant un siècle!

— Il est tard, reprit Pierre en se retournant vers l'intendant. Venez-vous avec moi rejoindre la comtesse?

— Je ne suis, répliqua Théodore, que le serviteur de Son Excellence, et ne me présente devant elle que lorsque j'ai un ordre à lui demander, ou lorsqu'elle me fait appeler. Mais je vous reconduirai jusqu'au vestibule.

En rentrant dans le château, tout fier de la respectueuse déférence que l'honnête Théodore venait de lui témoigner, Pierre rencontra un domestique qui lui dit que la comtesse l'attendait dans son petit appartement.

Ce petit appartement, situé à l'une des extrémités du palais, se composait de plusieurs pièces solitaires meublées et décorées avec un goût exquis. Dans une vaste cheminée de marbre petillait un joyeux feu de bouleau, et en face de cette cheminée, près d'une petite table à ouvrage, Nathalie était assise, un livre à la main.

— Vous ici! s'écria le capitaine.

— Oui, j'aime cette retraite silencieuse qui autrefois n'était qu'un froid réduit servant d'office ou de garde-manger. Voyez à présent comme elle est jolie avec ces tableaux, ces statuettes et ces tentures!

— Il suffit de vous connaître pour ne plus douter des miracles que vous pouvez opérer.

— Mais ce n'est pas moi qui ai fait cette transformation, c'est mon mari; et, chose singulière, il n'aimait

pas cette habitation. Peut-être qu'il la trouvait trop éloignée de Pétersbourg. Peut-être qu'à son âge on ne peut plus se résoudre à voyager par de mauvais chemins, ni à vivre dans la solitude.

— Quel âge avait-il donc?

— Plus de soixante ans.

— Est-il possible!

— Soixante-dix, peut-être.

— Et comment avez-vous pu vous déterminer à épouser un homme si âgé?

— J'ai été heureuse avec lui. Il était bon, intelligent, et il avait de l'affection pour moi. Dans un mariage que peut-on désirer de plus? Et vous, mon voisin, pourquoi ne vous mariez-vous pas?

— Hélas! madame, dans ma position ce n'est pas chose facile. Être pauvre et épouser une femme pauvre, c'est s'exposer pour le reste de ses jours à de tristes anxiétés.

— Vous pourriez épouser une personne riche.

— Où la trouver? et quand je la trouverais, pensez-vous qu'elle veuille d'un homme tel que moi?

— Vous êtes trop modeste. On voit à Pétersbourg des hommes qui n'ont aucune fortune et qui font de très-beaux mariages; je pourrais vous en citer plus d'un exemple.

— Je n'en doute pas, mais ces hommes sont plus civilisés que moi et plus instruits. Ils connaissent les usages du monde, ils parlent français, ils lisent, ils ont un extérieur agréable et un langage intéressant,

tandis que moi, avouez que vous me regardez comme un ours à peine apprivoisé ?

— Qui vous empêche de vous instruire et d'étudier aussi le français, si vous croyez que ces connaissances sont si essentielles? Cela dépend de vous.

— De moi ?

— Certainement. Avec la résolution de caractère dont je vous crois doué, vous pouvez atteindre le but que vous vous serez proposé.

— Vous parlez sérieusement ?

— Très-sérieusement.

— Vous pensez que si je voulais apprendre le français, j'y parviendrais ?

— J'en suis convaincue.

Le capitaine baissa la tête en silence.

Le lendemain matin, aux premiers rayons du jour, il arrivait dans son traîneau à la porte de la ville.

— C'est chez le maire que nous allons? lui dit Timothée.

— Non... chez cet homme!... Comment s'appelle-t-il donc?... Démétrius ! je crois !

— Ah ! l'inspecteur des écoles.

— Précisément ! Tu sais où il demeure?

— Très-bien.

— Conduis-moi tout droit chez lui.

L'inspecteur habitait une petite maison sale, délabrée, qui penchait d'un côté et semblait s'enfoncer dans le sol. Devant cette demeure, dont l'aspect annonçait ou la misère ou l'avarice, était un petit jardin rempli de mauvaises herbes et d'immondices.

— M. Démétrius Laskiawitch est-il chez lui? demanda le capitaine en s'adressant à une vieille femme qui ramassait du linge étendu sur les palissades du jardin.

— Ayez la bonté d'entrer, répondit-elle. M. l'inspecteur est dans son cabinet.

Pierre posa le pied avec précaution sur une planche pourrie qui formait le seuil de cette triste habitation. Dans l'antichambre il trouva Démétrius, vêtu d'une robe de chambre d'indienne, qui, à la vue de son rival, parut fort décontenancé. Pierre, remarquant l'impression qu'il produisait sur celui dont il avait bouleversé les projets, se hâta de lui dire, dans les termes les plus polis, qu'il avait une prière à lui adresser.

— Une prière! à moi!... s'écria l'inspecteur d'un air peu amical. Soit. Voulez-vous venir dans mon cabinet?

Ce cabinet d'un des principaux fonctionnaires du district était une pièce étroite, dont tout le mobilier se composait d'un lit recouvert par une touloupe, d'une table sur laquelle était un tapis en cuir, et d'un vieux divan usé.

— Je voudrais, dit Pierre, obtenir de vous quelques renseignements sur une question que vous devez particulièrement connaître.

— Parlez.

— Je désirerais savoir comment on apprend le français.

— Quoi! c'est là le renseignement que vous venez me demander?

— Oui.

— Mais on apprend le français tout simplement, comme une autre langue !

— Comme le russe?

— A peu près. On impose une tâche à l'élève, et s'il ne l'accomplit pas...

— Je ne veux pas vous faire entrer dans ces détails. Je voudrais savoir si vous pourriez m'indiquer un bon maître à l'aide duquel on parviendrait assez promptement à parler français.

— Un maître, oui, j'en connais un que je pourrais vous recommander ; un brave homme qui est pauvre et a grand besoin de gagner quelque argent. Seulement je dois vous en prévenir, il n'a pas une très-bonne prononciation : il grasseye d'une façon désagréable et écorche la plupart des mots.

— N'importe, si l'on peut profiter de ses leçons.

— Pour qui donc voulez-vous avoir cet instituteur ; est-ce pour mademoiselle Pauline?

— Non, il y a longtemps que je n'ai vu mademoiselle Pauline.

— Vraiment !

— Assez longtemps.

— Vous m'étonnez.

— C'est comme je vous le dis. Et si vous voulez bien me mettre en rapport avec ce maître, je vous serai fort obligé.

— Rien n'est plus aisé, répondit l'inspecteur, réjoui d'apprendre que le capitaine n'était plus si assidu auprès de Pauline. L'homme dont je vous parle de-

meure près d'ici. Je vais, si vous le voulez, l'envoyer chercher par votre domestique, car tous mes gens sont sortis, et je suis seul. Pendant ce temps nous fumerons une pipe. Il y a là du tabac sur la table; servez-vous sans cérémonie.

Après avoir donné ses instructions à Timothée l'inspecteur rentra près du capitaine, et, par un léger détour, ramena l'entretien sur la jeune fille, dont il était toujours occupé.

— Le bruit s'est répandu, dit-il, qu'un mariage allait se faire dans la famille du maire.

— En vérité! Est-ce que Tobie aurait eu le bonheur de trouver un fiancé pour une de ses filles?

— Il ne s'agit pas de ses filles. Vous savez bien de qui je veux parler.

— Non, sur ma foi.

— Mais vous avez été à Kochkina?

— Sans doute, et à plusieurs reprises.

— Et là il n'était pas question d'un mariage?

— Pas que je sache.

— Comment donc! André Andreovitch m'a affirmé hier que le jour des noces était déjà fixé.

— Des noces de qui?

— De Pauline.

— Et avec qui?

— Mais avec vous, je pense. Seigneur de Dieu! pourquoi tout ce mystère?

— Avec moi! c'est une erreur.

— Est-il possible!

— Je vous en donne ma parole.

— Quoi ! s'écria Démétrius avec un accent de bonheur, vous n'épousez pas cette jeune fille... Vous y avez pourtant songé ?

— Je l'avoue, mais j'ai réfléchi.

— Ah ! vous êtes un homme sensé.

— J'ai réfléchi que je n'étais pas assez riche pour épouser une fille sans fortune ; et comme on ne peut pas en venir à parler de la dot de Pauline...

— Vous avez raison.

En ce moment Démétrius aurait voulu se précipiter dans les bras de celui dont il ne pouvait naguère entendre prononcer le nom sans un sentiment d'horreur ; mais il pensa qu'il commettrait peut-être une imprudence en lui laissant trop voir sa joie, et l'arrivée du professeur, que Timothée avait été chercher, interrompit l'entretien inespéré qui avait rempli de joie l'âme de l'amoureux inspecteur.

Ce professeur était, comme Démétrius l'avait annoncé, un pauvre diable qui, dans le cours d'une existence aventureuse, avait appris d'ici, de là, tant bien que mal, à parler français. Il vivait misérablement du produit de quelques copies ou de quelques leçons, et il accepta avec empressement l'offre qui lui fut faite d'aller s'installer pour le reste de l'hiver à Kostioukoff.

Dès le lendemain Pierre se mit à l'œuvre. Ce n'était pas une tâche facile pour lui, qui avait si peu le goût de l'étude ; mais il était vivement stimulé par le désir de donner un témoignage de sa soumission aux conseils de la comtesse, par l'espé-

rance de pouvoir, dans quelques mois, parler français avec elle.

Il poursuivait son œuvre avec ardeur quand un des domestiques de Gravskoï lui amena son beau cheval et lui remit un billet de Nathalie, qui se plaignait de sa longue absence et l'engageait à venir bientôt la voir.

Ce billet, le capitaine le serra avec un transport d'ivresse entre ses mains, le relut vingt fois de suite et appela Timothée.

— C'est demain, lui dit-il, le premier de l'an; prépare la voiture pour aller à Gravskoï.

— Très-bien! répondit Timothée avec son imperturbable sang-froid.

Le lendemain au soir Pierre entrait dans le salon de la comtesse, transi de froid et portant sur ses épaules un lourd fardeau.

— Voici, lui dit-il, mon offrande pour le premier jour de la nouvelle année, l'offrande d'un vivant qui est votre serviteur, et d'un mort que je dépose à vos pieds.

— Qu'est-ce que cela, bon Dieu! s'écria la comtesse en voyant tomber sur le parquet un animal monstrueux. Un loup! je crois.

— Oui, un loup superbe, que j'ai tué non loin d'ici. Nous sommes dans la saison où les loups affamés sortent de leur repaire et viennent rôder près des habitations. Quelle chasse on ferait avec un cochon de lait pour les attirer par ses cris et de bonnes armes! N'avez-vous pas des armes ici?

— Certainement, et en quantité. Je vais ordonner à mon domestique de vous les montrer, et si vous trouvez un bon fusil, j'irai à la chasse avec vous.

— Comment ! vous oseriez ?...

— Avec vous ce sera pour moi un vrai plaisir.

— Et vous n'aurez pas peur ?

— A la campagne il faut chercher tous les moyens possibles de distraction. S'il s'y joint un petit frisson de crainte, cela n'en vaut que mieux. Mais je ne crois pas que j'aie peur avec vous.

— Eh bien ! c'est dit, et je ne mérite pas de m'appeler Pierre Abdievitch si nous ne faisons pas une fameuse capture.

A ces mots le capitaine reprit son loup, qu'il déposa dans l'antichambre, ordonna aux domestiques d'atteler au traîneau des chevaux sûrs, d'y mettre un cochon de lait et un sac avec une longue corde. Puis il se rendit avec le valet qui lui servait de guide dans la chambre que Nathalie appelait son arsenal. C'était en effet un noble arsenal composé de panoplies brillantes, d'armes de toute sorte : yatagans de Turquie, sabres de Perse et du Caucase, lames damasquinées, avec des poignées qui auraient fait envie à des pachas, puis des fusils forgés par les plus habiles artistes ; les uns avec des crosses ciselées comme des bijoux ; d'autres si légers, qu'ils semblaient façonnés tout exprès pour la main délicate d'une châtelaine. Le capitaine, après les avoir admirés l'un après l'autre, en prit un très-solide et très-lourd, qui entre ses deux tubes

portait le nom d'un armurier distingué et rentra dans le salon.

Clément, ayant servi le thé, annonça que le traîneau était prêt.

— Votre Excellence, demanda Pierre, est-elle encore décidée à entreprendre cette partie de chasse? Le temps est froid et la nuit est sombre.

— Je n'ai pas changé d'avis, répondit la comtesse. Plus la nuit sera noire, plus nous aurons d'émotions.

— Au moins, je vous en prie, habillez-vous chaudement.

— Ne vous inquiétez pas de moi et partons, répliqua la romanesque Nathalie en s'enveloppant dans son manteau de fourrure et en prenant des mains de son valet de chambre son porte-cigares. Elle s'assit au fond du traîneau, et Pierre en face d'elle.

— En avant! s'écria-t-il en se retournant vers le cocher. Tiens, c'est donc toi, Timothée?

— Je n'ai pas voulu céder à un autre le plaisir de conduire Son Excellence, et si nous voyons des loups, un autre aurait pu être effrayé.

— Et vous ne le serez pas, vous? dit la comtesse d'une voix émue.

— Non, madame, pas pour mon maître ni pour moi... mais pour vous, peut-être.

— Soyez tranquille en ce qui me concerne, et allez vers la forêt.

— Je vous en prie, dit le capitaine, ne parlons pas trop haut. Les loups ont l'oreille fine. Si voraces qu'ils

soient, le moindre bruit souvent suffit pour les faire fuir. Et toi, Timothée, tourne à gauche et dirige-toi vers le ravin.

— Bien ! dit Timothée.

La nuit était obscure. La lune, voilée par des nuages épais, ne projetait dans le ciel qu'un étroit et vacillant sillon de lumière. Les chevaux couraient au galop, la neige durcie craquait sous leurs pieds. En peu d'instants le léger véhicule était déjà loin du château, au milieu de la plaine déserte, où l'on n'apercevait plus que de distance en distance, tantôt un sapin gigantesque, tantôt un pâle bouleau ou quelque amas de buisson.

Dans cette sombre solitude, dans un silence profond, Nathalie ne pouvait se défendre d'une sorte de saisissement, et peut-être qu'elle aurait renoncé à son audacieuse expédition si en ce moment elle ne se fût rappelé les salons de Pétersbourg. L'idée de reparaître prochainement dans ces salons comme une héroïne raviva son courage. Quel plaisir de raconter un jour devant ses timides amies, devant un cercle de dandies efféminés et de poëtes langoureux comment, par une sombre nuit d'hiver, elle avait osé s'aventurer au milieu des bois, seule avec Pierre et Timothée ! Que de fines épigrammes elle pourrait alors adresser à ses vaillants adorateurs qui, en se rendant le soir au théâtre ou au bal, prenaient tant de précautions pour ne pas s'enrhumer ! De quel air superbe elle pourrait regarder les prudentes lionnes de la capitale ! et combien de beaux gentilshommes, en écoutant ses dra-

matiques récits, envieraient peut-être le sort du rustique capitaine!

Voilà ce qu'elle disait, la vaniteuse Nathalie, et la perspective d'un si éclatant succès lui donnait une intrépide résolution.

— Arrête un instant, Timothée, dit à voix basse le capitaine, en attachant la corde du sac à l'un des côtés du traîneau, et en le lançant sur la neige.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Nathalie.

— Ce sac vide est l'appât trompeur que nous allons offrir aux loups, pendant que je ferai crier le petit cochon de lait que je tiens sous mes pieds.

— Mais la pauvre bête ne leur sera pas livrée, j'espère?

— Non, non. Elle sera demain tout aussi vivante qu'à présent. Les loups se jetteront sur la sacoche, croyant qu'elle renferme l'animal qu'ils entendent crier. Maintenant, voulez-vous bien regarder à droite tandis que je regarderai à gauche, et dès que vous verrez flamboyer les yeux de la bête féroce, faites-moi un signe, sans prononcer un mot.

— Que c'est amusant! murmura la comtesse, avec un accent qui, malgré elle, trahissait son effroi.

— Bientôt cela sera plus amusant encore, répondit le capitaine à voix basse.

Le traîneau descendit dans une gorge profonde hérissée de sapins. Les chevaux marchaient au pas; le sac glissait à une vingtaine de pieds de distance et quelquefois sautait en l'air après s'être accroché à des buissons.

— N'avez-vous pas froid? dit Pierre à la comtesse. Il me semble que vous frissonnez.

— Non. Mais je ne sais ce que j'éprouve. Si vous vouliez vous asseoir à côté de moi, il me semble que je serais mieux.

—Avec grand plaisir, répondit Pierre en s'asseyant à l'arrière du traîneau, sur un banc étroit qui l'obligeait à se serrer contre la comtesse. Quelle douce obligation pour l'heureux Pierre! En ce moment il n'eût pas échangé sa place pour le trône du tzar. En ce moment il oubliait les bois, la chasse, les loups et son domaine de Kostioukoff, et Pauline, et le monde entier. Tout à coup deux yeux phosphorescents scintillèrent dans l'ombre. Ni le capitaine, ni Nathalie ne les virent, mais Timothée, qui n'avait point les mêmes motifs de distraction, se retourna vers lui, et le touchant légèrement avec le manche de son fouet : — Regardez à droite, lui dit-il.

Aussitôt Pierre, s'arrachant à sa rêverie, agaça le petit cochon pour le faire crier, arma son fusil et courba la tête sur ses genoux. Trois loups s'étaient élancés du milieu du bois et ne se trouvaient plus qu'à une vingtaine de pas de la sacoche.

— Les voilà! les voilà! s'écria gaiement la comtesse.

— Plus bas... Je vous en prie.

— Ah! pardon. J'ai oublié vos recommandations. Mais pourquoi ne tirez-vous pas?... Tenez, les voilà qui s'éloignent... qui fuient!

Les loups, en effet, comme s'ils eussent reconnu

le piége qu'on leur tendait, venaient de disparaître dans la profondeur de la forêt. Pierre releva la tête, et dans l'amertume de sa déception de chasseur, reprocha d'un ton assez vif à son oublieuse compagne de lui avoir fait manquer un coup superbe par ses éclats de voix. Si vous voulez, lui dit-il, parler encore si haut, il vaut mieux que nous renoncions tout de suite à notre chasse, car nous ne tuerons rien.

Nathalie, qui se sentait coupable, s'excusa si humblement de son étourderie, et promit si bien d'être plus prudente, que le capitaine, à son tour, crut devoir lui demander pardon de sa brusque réprimande, agita la corde du sac, et tortura la pauvre bête entre ses genoux pour attirer de nouveau les loups. Mais on eût dit que les sauvages animaux s'étaient avertis l'un l'autre du péril qui les menaçait. Plus d'une fois on vit encore leurs yeux étinceler à la lisière du bois, pas un ne se hasarda à s'avancer sur le chemin.

Cependant la comtesse était transie, et soudain elle s'écria qu'elle avait les pieds à moitié gelés. La pelisse, le manteau ne suffisant plus pour les réchauffer, Pierre les prit entre ses mains, les frotta jusqu'à ce qu'il y eût rétabli la libre circulation du sang. Ensuite, comme elle se plaignait d'avoir également froid aux mains, il les frotta de même, en bénissant la rigueur du climat russe, à laquelle il devait la plus douce tâche qu'il eût accomplie de sa vie.

Aux premiers rayons de l'aube, le traîneau rentrait

dans la cour du château. Le capitaine n'avait pas eu l'occasion de tirer un seul coup de fusil. Mais jamais il n'avait passé une si délicieuse nuit. La comtesse s'assit en grelottant près d'un large brasier, se fit servir à déjeuner, et remplissant un grand verre de vin de Champagne :

— Buvez, dit-elle à Pierre, c'est aujourd'hui le premier de l'an. Moi, je bois à votre santé, à votre prospérité, et au succès de nos chasses futures.

Clément la regardait à la dérobée en souriant d'un air caustique. Pourquoi il souriait ainsi, le vieux valet de chambre, lui seul aurait pu le dire.

La belle chasseresse se retira dans sa chambre, très-contente après ces actes de vaillance de retrouver le chaud duvet d'un bon lit. Après un long sommeil, la fin de cette première journée d'une nouvelle année lui parut ennuyeuse et triste. Le brave capitaine ne pouvait lui faire oublier les vives et spirituelles causeries de Pétersbourg. S'il cherchait pour elle un moyen de distraction, son imagination n'allait guère au delà des courses en traîneau, des parties de chasse, des exercices équestres, et l'élégante comtesse ne pouvait s'intéresser longtemps à ces exploits de la vie champêtre. Avec son défaut d'usage et son peu de ressources intellectuelles, son voisin pourtant lui était utile. C'était un bon homme qu'elle pouvait traiter sans façon, et qui, tant bien que mal, atténuait de temps à autre la monotonie de la solitude. Et d'abord, nous devons le dire, elle ne jouait pas avec lui un vilain jeu de coquetterie, elle ne s'imaginait pas

qu'elle pût éveiller en lui un sentiment extravagant. Toute seule, à cent lieues de sa sphère vitale, de son monde, du théâtre de ses succès, que pouvait-elle faire pour abréger le cours des heures dans l'exil temporaire qu'elle s'était imposé? Elle ne savait pas s'occuper de l'administration de son domaine, n'avait pas l'habitude d'une occupation régulière, et n'était pas capable de lire deux heures de suite. Pouvait-elle recourir aux gens de son voisinage? Quelles gens! Un maire ignorant et grossier; un inspecteur vaniteux et pédant! Non. Ce qu'il y avait de meilleur pour elle, c'était ce naïf Pierre, qui n'avait pas la moindre prétention, et dont elle disposait comme d'un valet.

— Capitaine, lui disait-elle, vous m'ayez bien ennuyée aujourd'hui; allez-vous coucher.

Et le docile capitaine se retirait en la saluant humblement, pour reparaître le lendemain avec la même soumission.

— Capitaine, lui disait-elle une autre fois, je crois que vous aviez l'intention de partir aujourd'hui, mais j'entends que vous restiez avec moi toute cette semaine.

— Bien volontiers, répondait le capitaine, qui n'avait plus d'autre joie que de rester près d'elle.

En s'éloignant ainsi de son vieil ami Tobie et de Pauline, qui ne cessait de penser à lui, le capitaine obéissait à un entraînement irrésistible dont il ne cherchait pas à se rendre compte. Non, l'idée ne lui était pas encore venue de se demander : Pourquoi

suis-je ici? quelle est la pensée qui m'y ramène et m'y tient si fortement attaché? est-ce de l'amitié? est-ce de l'amour? Si c'est de l'amour, quelle folie! Comment moi, pauvre propriétaire d'une centaine de paysans, puis-je m'abandonner à un tel rêve? Ce n'est que dans les fables mythologiques qu'on voit des déesses tendre la main à des bergers.

S'il avait fait ces réflexions, l'honnête Pierre, il en serait venu à se dire qu'il devait retourner près de Pauline, et ne pas sacrifier la sincère affection de cette jeune fille aux caprices d'une grande dame qui, dès qu'elle serait rentrée à Pétersbourg, ne se souviendrait plus de lui, et n'oserait même pas, si elle le rencontrait, l'admettre dans son salon.

Telle n'était point pourtant l'opinion de Tobie.

Le vieux maire était né à une époque où il n'était pas rare de voir une riche châtelaine épouser un petit officier qui, pour toute fortune, n'avait que sa belle figure et ses vingt-cinq ans. Tout ce qu'il apprenait des relations de Pierre avec la comtesse le portait à croire à une alliance du même genre. Il savait que celui qu'il avait considéré comme son futur neveu se rendait souvent à Gravskoï et y passait des semaines entières. Il savait que Nathalie lui avait donné un cheval d'une valeur extraordinaire. Il avait entendu raconter la partie de chasse nocturne, amplifiée par les domestiques du château. Un nouvel incident, dont il apprit aussi promptement les détails, vint encore corroborer ses idées. Voici ce qui s'était passé :

Un jour, vers la fin de janvier, le capitaine, prêt à retourner à Kostioukoff, dit à la comtesse quel chagrin c'était pour lui de retourner seul sous son toit après avoir vécu près d'elle, et combien sa demeure lui semblait misérable depuis qu'il avait vu les magnificences de Gravskoï.

Nathalie se rappelait le délabrement de cette maison où elle avait passé une nuit, les murs noirs et gris, les vieux meubles usés du salon, toute cette pauvreté enfin qui l'avait d'autant plus frappée que jusque-là elle n'avait rien vu de semblable.

Tout à coup un riant projet se développa dans son esprit :

— Rien ne vous oblige à partir, dit-elle au mélancolique capitaine. D'ailleurs, j'ai besoin de vous pour donner de nouvelles instructions à mes palefreniers, pour faire plusieurs promenades, et je vous garde encore quinze jours.

— Quinze jours ! s'écria Pierre avec joie, j'accepte et vous remercie.

Dès qu'il se fut retiré après dîner, Nathalie appela son intendant.

— Dites-moi, lui demanda-t-elle, n'a-t-on pas fait venir des tapis, des tentures, des meubles pour le pavillon du parc ?

— Oui, madame, il y a plus d'un an que tout ce mobilier est arrivé de Pétersbourg.

— J'en suis charmée. Et où est-il ?

— Dans le hangar, où il a été déposé lorsque nous l'avons reçu.

— Puis-je le voir?

— A l'instant même, si Son Excellence le désire.

L'intendant prit les clefs. La comtesse le suivit dans le hangar.

Le soir même plusieurs charrettes se réunissaient dans le parc, et défilaient l'une après l'autre avec un lourd chargement.

Le jour suivant la comtesse était d'une gaieté extraordinaire. Pour la maintenir dans cette heureuse disposition, Pierre imagina toutes sortes de combinaisons ingénieuses. Il construisit dans le jardin une pyramide de glace, il organisa une chasse aux perdrix et une course en traîneau sur l'étang. Mais dès que la nuit était venue et qu'il rentrait dans le salon, il retombait péniblement sous le poids de son ignorance. C'était alors Nathalie qui cherchait un moyen de distraction, qui tantôt lui faisait une lecture, et tantôt jouait avec lui aux cartes.

Les deux semaines étant écoulées, Pierre, qui ne pouvait pourtant déserter tout à fait son petit domaine, monta tristement dans un traîneau et dit adieu à regret à la comtesse. Peu à peu, il en était venu à ne plus vivre que par elle et pour elle. Il ne se souvenait plus du passé, il ne songeait pas à l'avenir. Gravskoï était le seul mobile de ses pensées, le seul but de son existence.

Hors de là, dans son profond ennui, il n'avait plus qu'une ressource, qui tenait encore à la comtesse, c'était de se remettre à l'étude du français, sous la direction de son singulier maître.

Il s'en allait ainsi, rêvant aux heureux jours qu'il venait de passer, aux tristesses qu'il allait subir dans sa froide solitude, quand la voix de Timothée l'arracha subitement à ses silencieuses méditations.

— Que vois-je? s'écria le cocher au détour de la forêt qui touchait au jardin de Kostioukoff, il se passe quelque chose d'étrange dans votre maison.

— Je voudrais qu'elle brûlât toute entière, se dit le capitaine. Au moins, j'aurais une raison pour rester plus longtemps à Gravskoï. Mais qu'y a-t-il donc? s'écria-t-il en tournant les regards du côté de son odieuse demeure.

— Regardez. Quelle clarté extraordinaire! Ne dirait-on pas la lueur d'un incendie?

— C'est peut-être mon valet de chambre, cet ivrogne, qui y aura mis le feu?

— Non, non. Ce n'est pas la flamme éclatante d'un brasier. Ce sont des lumières étranges qui brillent aux fenêtres. C'est le diable, peut-être.

— Fouette tes chevaux et ne cause pas tant. Nous saurons plus tôt ce qui est arrivé.

Quelques minutes après Pierre entrait dans sa demeure et en contemplait, avec une indicible surprise, la transformation : des papiers de couleur sur les murs, des tapis sur le plancher, des meubles élégants rangés avec soin de côté et d'autre; ici, quelques tableaux représentant des scènes de chasse; là, une panoplie composée des plus belles armes de Gravskoï, un merveilleux fauteuil près de la cheminée du salon, et des lampes Carcel allumées sur la table.

Pierre regardait cette sorte de métamorphose féerique, tout troublé, tout confus, bien porté à s'en réjouir et se demandant en même temps s'il ne devait pas en être grièvement offensé.

Un billet que lui présenta Conrad mit fin à ses irrésolutions. Ce billet était ainsi conçu :

« Si un de mes plus agréables caprices déplaît à mon cher voisin, je l'invite à venir au plus tôt près de moi pour que je lui en donne l'explication.

« NATHALIE. »

Le capitaine, ravi, porta cette lettre à ses lèvres, puis entra dans son cabinet. Après avoir tourné plus d'une fois sa plume entre ses mains, après s'être gratté le front et s'être promené de long en large en cherchant une heureuse inspiration, il finit par formuler cette galante déclaration :

« Madame,

« On ne peut se révolter contre des caprices. Ils ne sont pas de longue durée. Mais le sentiment que j'éprouve en vous écrivant ne finira jamais. »

Il chargea Timothée de porter cette lettre à Gravskoï, et de dire à la comtesse qu'il irait bientôt la voir. Mais laissons de côté un instant Pierre et Nathalie, pour voir ce que deviennent quelques autres personnages de notre histoire.

IV

Pauline, retirée avec sa mère dans sa petite maison champêtre, attendait chaque jour le capitaine. Ne le voyant pas venir, elle inventait elle-même toutes sortes de raisons pour expliquer son absence, car elle ne doutait pas qu'il ne l'aimât d'un amour exclusif et immuable. Chaque matin, malgré la froide température de décembre, elle revêtait, pour lui paraître plus belle, sa plus fine robe de mousseline. Elle passait de longues heures à sa fenêtre, prêtant l'oreille au moindre bruit ; puis elle s'avançait sur le seuil de la porte, et quelquefois franchissait la haie du jardin. Là, dès qu'elle entendait résonner le grelot d'un cheval, dès qu'elle distinguait au loin un traîneau sur la route, elle sentait battre son cœur, elle se disait : « C'est lui, le voilà qui arrive. » Mais le traîneau passait devant elle, emportant d'un autre côté un voyageur inconnu.

— Patience ! se dit-elle encore, après ces longues et tristes journées d'attente. Il est occupé sans doute, il a des affaires difficiles à traiter, de graves devoirs à remplir. Mais il ne manquera pas de venir à Noël. La joyeuse fête de Noël fut célébrée gaiement dans toutes les familles du village, Pauline resta seule plongée dans la tristesse. Sa mère, pour la distraire, lui proposa de chercher la révélation de l'avenir par

un des moyens fréquemment employés dans les villages russes, par le plomb fondu.

Toutes deux firent couler un lingot de ce métal dans un vase plein de neige, puis en recueillirent avec soin les différents morceaux et examinèrent attentivement les figures qu'ils représentaient à la lueur de la lampe par la projection de leur ombre sur les murailles. Mais l'un de ces fragments n'offrait à leurs yeux inquiets que la forme d'une montagne; un autre, les branches d'un buisson, et rien qui ressemblât à l'image du capitaine.

— Attendons, murmura Pauline, en poussant un profond soupir; il faudra bien du moins qu'il vienne nous faire une visite le jour de l'an.

Le jour de l'an, dès le matin, la jeune fille était chaussée, coiffée, parée. Assise devant sa table à ouvrage, essayant de travailler pour trouver le temps moins long, elle comptait les heures, les minutes. Enfin des pas pressés retentissent sur l'escalier; la porte s'ouvre; Pauline se lève précipitamment et voit apparaître l'odieux inspecteur.

Elle revient tristement prendre sa place, tandis que sa mère, déconcertée comme elle, mais sachant mieux se maîtriser, échange avec son importun visiteur les compliments d'usage.

— Je ne m'attendais pas, dit Démétrius, à vous trouver seules en ce jour solennel.

— Pourquoi donc? C'est un jour que chacun aime à passer dans sa famille.

— C'est vrai. Mais j'aurais cru que votre voisin Pierre....

— Sans doute, balbutia Pauline, il devait venir... Probablement il est malade.

— Lui, malade ! Non, je ne le crois pas.

— Que fait-il donc ? Le savez-vous ?

— Il lui est arrivé des événements dont on a beaucoup parlé dans nos soirées.

— Vous plaisantez.

— Non. D'abord je vous dirai que la dernière fois qu'il est venu à la ville, c'était pour me prier de lui procurer au plus vite un professeur de français.

— Est-il possible ! s'écria Élisabeth ; et pourquoi un professeur de français ? Et pour qui ?

— Pour lui, je suppose. Mais ce n'est pas tout. On raconte à son sujet de singulières choses.

— Quoi donc ?

— On dit qu'il a renoué une liaison avec une personne qu'il avait particulièrement connue autrefois.

— C'est faux ! s'écria Élisabeth. C'est une invention des méchantes gens de votre petite ville. C'est une calomnie.

— Mais, reprit tranquillement l'inspecteur, n'avez-vous pas même entendu dire que la comtesse Nathalie était arrivée dans son château ?

— Certainement. Mais quel rapport y a-t-il entre ce voyage de la comtesse et le capitaine ?

— On affirme qu'autrefois il a beaucoup connu cette riche veuve.

— Mensonge !

— Je vous répète ce que j'ai entendu dire à des personnes graves.

— Mensonge !

— Permettez, madame, répliqua Démétrius de son ton placide et sournois. Si votre voisin n'a pas connu cette grande dame de la capitale, d'où vient qu'il est sans cesse chez elle?

— Encore une invention !

— Non, je vous assure. C'est la vérité même. Votre frère vous l'attestera. Votre frère vous dira que, dès que la comtesse a eu recouvré sa liberté par son veuvage, elle a quitté la capitale pour rejoindre le capitaine, qu'elle connaissait du vivant de son mari, et qu'avant d'arriver à son château, elle s'est arrêtée à Kostioukoff. Voilà ce que je sais et ce que je puis vous affirmer.

Les yeux fixés sur l'inspecteur, qui lui faisait cette étrange révélation, la veuve du juge ne remarquait pas l'émotion de Pauline. Aux premières affirmations de Démétrius, la jeune fille s'était jetée dans un fauteuil, pâle comme une morte et les paupières baignées de larmes. Un instant après, elle se levait et sortait de la chambre en vacillant, comme si elle avait le vertige.

S'il lui restait encore quelque doute sur l'exactitude du récit de l'impitoyable inspecteur, et par là quelque espoir de consolation, cet espoir ne devait pas être pour elle de longue durée. Le lendemain elle vit venir son oncle, et avant qu'il eût répondu à une seule question, sa physionomie sombre présageait assez de fatales nouvelles.

— Tout ce que Démétrius, dit-il, vous a raconté, n'est malheureusement que trop vrai. Je dois même ajouter que Pierre Abdievitch ne veut plus nous voir. Que sommes-nous pour lui maintenant qu'il a l'esprit absorbé par cette belle grande dame? Le cheval qu'elle lui a donné vaut à lui seul plus que toute la dot de Pauline. Que fera-t-elle quand elle arrivera à la fin de son deuil? A vous parler franchement, je ne vois rien qui l'empêche d'épouser Pierre. Il est jeune encore, assez bel homme, et d'une bonne ancienne famille. Peu de fortune, il est vrai, et un rang très-modeste. Mais qu'importe! La comtesse a une fortune immense et peut faire de son mari un sénateur... Allons, ma chère Pauline, ne pleure pas. Tes larmes ne feront pas de toi une comtesse. Tâche d'écarter de ta pensée le souvenir de celui qui te délaisse. Après tout le capitaine n'est pas, grâce au ciel, le seul homme que tu puisses épouser. Tu trouveras un autre fiancé qui saura mieux t'apprécier et te rendra heureuse.

En prononçant ces mots, le maire déposa tendrement un baiser sur le front de sa nièce; puis celle-ci, se cachant le visage entre ses mains, se mit à fondre en larmes.

Pendant que la malheureuse Pauline gémit et se lamente, et que sa mère essaye en vain de la consoler, Pierre, qui ne se sent plus vivre quand il est loin de la comtesse, est déjà reparti pour Gravskoï. Il se croit obligé de dire à Nathalie quelle a été sa confusion à l'aspect des changements opérés dans son vieux ma-

noir; mais à peine a-t-il balbutié quelques mots qu'elle l'arrête en lui mettant, avec une grâce enfantine, un doigt sur les lèvres.

— Vous savez, lui dit-elle, incorrigible grondeur que vous êtes, vous savez que le premier des devoirs de l'homme est de céder sans réflexion à toutes les fantaisies de la femme. Pourquoi donc cet embarras, ces inquiétudes et ces scrupules qui n'ont aucun sens? D'ailleurs, ce n'est pas pour vous que j'ai envoyé ces meubles à Kostioukoff. C'est pour moi. J'ai pensé qu'un jour, en revenant ici, je pourrais être obligée encore de passer une nuit dans votre demeure, qui m'a paru très-négligée; j'ai voulu y mettre un peu d'ordre pour m'y trouver plus à mon aise, si je devais de nouveau y séjourner.

— Si telle est votre idée, répondit Pierre, ma maison entière vous appartient, et dès maintenant, je n'en serai plus que le gardien.

— J'y consens.

— Ce n'est pas tout. Pour ne rien déranger dans l'appartement que vous venez de faire si richement décorer, je ne l'habiterai pas. Je me retirerai dans le pavillon de la cour.

— Comme vous voudrez. Mais en voilà assez pour votre maison de Kostioukoff. Parlons un peu de vous.

— De moi?

— Oui. Je voudrais savoir quels sont vos projets pour l'avenir.

— Je ne fais pas de projets. Je serai près de vous

tant que vous le permettrez, et lorsque vous serez partie, peu m'importe ce qui peut m'arriver.

— Ce que vous me dites là est fort aimable, mon cher voisin, mais ne répond pas à ma question. Je vous demande si vous avez quelque but en vue, car je ne puis croire qu'à votre âge vous vous résigniez à vous ensevelir pour le reste de vos jours dans votre prison de Kostioukoff.

— En vérité, madame, je ne forme aucun plan pour l'avenir ; je ne rêve aucune fortune et ne compte sur personne.

— Je vous remercie bien de me parler ainsi, à moi qui ai la prétention d'être votre amie.

— Je n'ose croire que Votre Excellence...

— Vous êtes insupportable. Je vous répète que je ne vous permets pas de me ranger au nombre des indifférents. Dès qu'une personne m'a réellement intéressée, mon bonheur est de lui prouver mes sympathies par tous les moyens possibles.

— Je vous écoute et je voudrais vous écouter toujours.

— Très-bien. J'ai une foule de choses à vous dire ; et d'abord il faut que je vous dise la plus essentielle, de peur de l'oublier. Vous êtes jeune, capitaine, et vous n'êtes pas laid...

— Madame !...

— Taisez-vous, sinon je me fâche.

— J'obéis.

— Non, vous n'êtes pas laid. De plus vous êtes bon et honnête ; vous avez donc tout ce qu'il faut pour

rendre une femme heureuse. Par malheur, vous n'êtes pas assez riche pour qu'il vous soit permis de vous amouracher d'une belle jeune fille qui n'aurait pas de fortune. Mais songez que l'amour passe, et que ce qu'il y a de plus durable c'est une vraie, une' sérieuse affection conjugale. Quel âge avez-vous?

— A la Saint-Michel, j'aurai vingt-neuf ans.

— Vingt-neuf ans seulement... Dites-moi franchement, est-ce qu'une femme de mon âge... une femme de vingt-trois ans, vous semblerait trop vieille pour vous?

— Vous... moi!... Oh! Dieu du ciel! s'écria le capitaine en regardant la comtesse d'un air égaré.

— Une femme comme moi, reprit Nathalie, vingt-trois ans à peu près et de la fortune. Eh quoi! vous ne me répondez pas?

Pierre se frottait vivement le front, n'osait plus lever les yeux sur Nathalie et ne pouvait prononcer un mot.

— Je vous comprends, dit en souriant la comtesse. Une femme de vingt-deux à vingt-quatre ans vous paraîtrait trop vieille.

— Vous qui avez toujours été si bienveillante envers moi, murmura enfin, d'une voix tremblante, le capitaine, voilà qu'à présent vous vous moquez de moi..... Je ne me serais pas attendu à cette cruauté.

— D'où vous vient cette idée?

— Que Dieu vous pardonne! reprit Pierre avec un long soupir.

— Vous êtes fou!

— Il faut bien que je le sois, puisque vous le désirez... Pourquoi donc me dites-vous...

— Je vous dis ce que pense.

— Est-il possible ! grand Dieu !

— Je vous le jure.

— Quoi ! ce n'est pas une horrible plaisanterie?

— C'est si peu une plaisanterie, que si vous voulez bien suivre mes conseils, je m'engage à vous faire un heureux avenir.

— Vous ! vous ! Ah ! comment vous consentiriez... s'écria Pierre dans l'égarement de son ivresse, en tombant à genoux aux pieds de la comtesse.

— Relevez-vous ! Quelle extravagance ! dit Nathalie, stupéfaite de cette exaltation.

— Non, je suis mieux ainsi.

— Mais moi, je suis fort mécontente de vous voir dans cette posture.

Le capitaine se releva en silence. La comtesse, qui ne comprenait rien à un tel transport, réfléchit pourtant qu'elle ferait bien d'abréger un entretien qui produisait une si étrange commotion dans le cœur de son impressionnable voisin.

— Écoutez-moi, lui dit-elle, nous ne reviendrons plus sur cette question tant que je serai ici. Je compte retourner à Pétersbourg pour les fêtes de Pâques ; vous viendrez me voir là-bas. Alors mon deuil sera fini, alors je serai libre.

Pourquoi Nathalie n'ajouta-t-elle pas qu'en déposant ses vêtements de deuil, elle reprendrait aussitôt ses habitudes mondaines? Pourquoi ne dit-elle

pas que son intention était de chercher autour d'elle ou de confier à un de ses amis le soin de chercher une jeune personne d'une condition honnête, ayant quelque fortune, pour en faire la châtelaine de Kostioukoff?

Si elle avait parlé plus explicitement, la fatale comtesse, le pauvre Pierre n'aurait pas éprouvé une si terrible agitation toute la soirée, et n'aurait pas appelé à minuit Timothée pour se faire tirer plusieurs palettes de sang dans la crainte d'être frappé d'une congestion cérébrale.

Le lendemain, en descendant près de la comtesse avec sa ligature, il dit qu'il s'était, par accident, légèrement meurtri le bras et, en lui parlant, il la contemplait avec une expression de mélancolie et de douceur qu'elle n'avait jamais remarquée en lui.

Plusieurs jours s'écoulèrent, comme les jours précédents, dans les seuls divertissements que le capitaine pût inventer. Tantôt le capitaine faisait faire à Nathalie une longue promenade en traîneau; tantôt il la faisait glisser sur la pente d'un de ces amas de neige qu'on appelle les montagnes russes. Il eut même la joie de la conduire encore la nuit à la chasse, et le soir il jouait aux cartes avec elle ou l'écoutait chanter. Pour lui, une telle existence était l'idéal d'une félicité humaine, et le château, les champs et les bois de Gravskoï lui semblaient un paradis terrestre.

Mais, hélas! de jour en jour les charmes que ces exercices champêtres avaient offerts à la comtesse par

leur nouveauté pâlissaient, s'effaçaient de plus en plus à ses yeux. Ses pensées mondaines retournaient à leur véritable élément. Deux fois par semaine elle recevait de Saint-Pétersbourg des journaux, des lettres, et ces lettres, en lui donnant de longs détails sur les fêtes de la capitale, souvent lui causaient une vive inquiétude ou un amer regret. Que de bals ! que de dîners sans elle ! Que de réunions brillantes où d'autres femmes trônent à sa place, où ceux qui naguère étaient à ses pieds ne paraissent même plus se souvenir d'elle. Il faut que je parte ! se dit-elle. Il en est temps ! il en est temps !

Au mois de février la température s'adoucit. Les chasses nocturnes offraient peu de chances de succès. Les montagnes russes commençaient à s'amollir et à décroître.

Pierre retourna à Kostioukoff et étonna son maître par la quantité de locutions françaises qu'il avait recueillies pendant son séjour à Gravskoï. Le fait est que Pierre écoutait la voix de la comtesse comme une mélodieuse musique, et que chaque mot qu'elle disait, il le gravait dans sa mémoire. Le malheureux précepteur l'entendit en frémissant prononcer très-distinctement un assez grand nombre de mots. Il n'avait pas compté sur cette sorcellerie de l'amour appliquée à l'enseignement. Il se trouvait fort satisfait de son installation à Kostioukoff et ne demandait qu'à traîner le plus longtemps possible son élève dans les défilés des conjugaisons et les aspérités des participes. Puis, ce qui était surtout triste pour lui,

c'était de songer qu'après ce facile disciple qui lui donnait si peu de besogne, il n'en retrouverait pas un autre; car quel autre se laisserait tromper aussi aisément que l'honnête Pierre sur sa qualité d'instituteur?

Nathalie n'ayant pas la moindre idée de l'extravagante erreur dans laquelle était tombé le capitaine, continuait à lui témoigner la même bienveillance. Mais un œil perspicace aurait pu aisément remarquer que les beaux jours de Pierre étaient sur leur déclin, que les pensées de la comtesse avaient pris une tout autre direction. Elle n'aspirait qu'à voir briller le jour qu'elle avait elle-même fixé pour son départ. En attendant ce jour si désiré, elle s'ennuyait mortellement et n'avait plus le moindre goût pour les divers moyens de distraction de sa vie solitaire. Si le capitaine lui proposait de faire atteler le traîneau et de la conduire sur l'étang ou dans la forêt : — Non, merci, lui disait-elle, j'ai mal à la tête, je ne puis sortir. Allez vous promener tout seul. Si le capitaine, de retour à Kostioukoff, y restait un peu plus longtemps que de coutume, nul messager ne lui était envoyé, nul affectueux billet ne le rappelait instamment au château.

Tout autre que Pierre n'eût pu, sans une profonde douleur, observer ces visibles changements. Mais l'âme candide de Pierre s'était fait une foi inébranlable. — Pourquoi donc, se disait-il, douterais-je de l'avenir? La généreuse Nathalie ne m'a-t-elle pas prescrit d'attendre la fin du mois? N'était-il pas sûr

qu'elle tiendrait alors ses promesses, et ne devait-il pas, en homme délicat, patienter sans mot dire jusqu'à Pâques? — Et à Pâques, ajoutait-il en clignant de l'œil et en se faisant à lui-même un petit signe du doigt, à Pâques, ah! mon ami Pierre, tu seras un heureux mortel!

Bientôt enfin voici venir les semaines de carême, qui précèdent la grande fête annuelle; voici venir les rayons du soleil qui annoncent le retour prochain du printemps. Les arbres et les champs se dégagent peu à peu de leur linceul de neige; les ruisseaux, affranchis de leurs chaînes de glace, reprennent leur libre cours, s'épanchent et babillent dans les prairies; l'herbe commence à reverdir dans les champs, et l'alouette, la joyeuse alouette, chante dans les airs.

Un matin Nathalie, assise à sa fenêtre, se lève tout à coup dans un vif élan de gaieté, court à sa sonnette et appelle Clément.

— Clément, dit-elle avec un accent de bonheur qu'elle n'avait pas eu depuis longtemps, nous partons aujourd'hui.

— Quand il plaira à madame, répond le vieux valet de chambre.

Un instant après tout était en mouvement dans les appartements naguère si calmes de Gravskoï. Clément et l'intendant allaient de côté et d'autre, dictant leurs ordres, stimulant le zèle des laquais et des femmes de chambre, qui préparaient les valises, les coffres, et deux heures après Pierre voyait devant le perron du château la berline avec ses sept chevaux et

la kibitka, telles qu'il les avait vues trois mois auparavant à la porte de sa demeure.

— Déjà! dit-il en s'approchant tristement de la comtesse. Pourquoi tant de célérité?

— Il est temps de partir, répliqua Nathalie en le conduisant vers la fenêtre. Regardez : voilà le printemps.

— Mais n'auriez-vous pas pu retarder encore de quelques jours votre voyage?

— Non, non, là-bas les amis, le monde, la vie, et ici une affreuse langueur.

Si le capitaine n'avait pas été d'une simplicité d'enfant, cette dernière phrase, vivement accentuée, eût suffi pour l'éclairer. Mais non; il devait rester dans son aveuglement. Seulement il passa douloureusement la main sur son front et soupira.

— D'ailleurs, reprit la comtesse, je compte vous revoir bientôt à Pétersbourg, car j'espère que vous n'avez pas oublié ce dont nous sommes convenus.

— Ah! je mourrai plutôt que de l'oublier.

— Eh bien! c'est dit, n'allez pas vous ensevelir dans votre maison de Kostioukoff.

— J'aimerais mieux la voir s'engloutir dans le sol.

— Et si d'ici à votre départ vous aviez besoin de quelque chose, adressez-vous à mon intendant : je lui donnerai des ordres en conséquence.

— Quels ordres, madame?

— Vous me faites cette question d'un ton qui me déplaît. Ne savez-vous pas que Kostioukoff est à moi?

— Oui, oui, assurément, et tout ce qui tient à Kostioukoff.

— A la bonne heure. Je vous répète donc que si vous vous apercevez qu'il y manque quelque chose, vous aurez la bonté de vous adresser à mon intendant.

— Ah! c'en est trop!

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que c'est de votre part trop de bonté.

— Pierre Abdievitch, je vous défends de venir à Pétersbourg.

— Madame!...

— Je ne vous connais plus...

— Au nom du ciel! excusez-moi, s'écria Pierre éperdu en joignant les mains. Je me soumets à toutes vos volontés. Je ferai tout ce que vous ordonnerez.

— Très-bien! Rappelez-vous qu'il faut obéir à mes caprices, à mes fantaisies, avec la docilité d'un enfant. Soyez donc comme un enfant, et au revoir.

— Adieu, adieu, murmura Pierre en lui baisant respectueusement la main.

Il ne put en dire plus; sa voix était étouffée, et des larmes roulaient dans ses yeux.

La comtesse sortit sans remarquer ou sans vouloir laisser voir qu'elle remarquait cette émotion. Pierre l'accompagna jusqu'à sa voiture, et elle partit; et longtemps encore il la suivit du regard, puis il rentra dans le vestibule du château, s'assit sur un banc et

pleura comme pleure un homme, péniblement, douloureusement, des larmes dures et serrées.

Il est triste de quitter un parent, un ami ; mais s'il faut dire adieu à la femme que l'on aime, c'est l'adieu avec tous ses déchirements, et Pierre aimait la comtesse avec une droiture, avec une naïveté toutes primitives. Peut-être lui était-il arrivé dans le cours de sa vie militaire de se considérer quelquefois comme un homme qui ne pouvait être subjugué par l'amour. Mais ses légères aventures de garnison ne méritaient point ce noble nom d'amour. Peut-être avait-il éprouvé quelque vif sentiment de tendresse pour Pauline ; mais, quelle que fût son inclination pour la confiante jeune fille, cette inclination n'avait point pris racine dans son cœur ; elle n'avait faît que lui imprimer un mouvement passager. La comtesse, au contraire, l'avait complétement fasciné, et le tenait lié à elle par les liens les plus indissolubles.

Après être resté une heure seul dans ses larmes et ses regrets, le capitaine enfin prit son manteau, se dirigea vers la cour, ordonna à Timothée d'atteler et se mit en route pour Kostioukoff. Il accomplit tout le trajet la tête penchée sur sa poitrine, l'esprit absorbé dans ses réflexions. Il ne vit point en passant devant le village de Kochkina deux femmes debout près d'une haie. L'une de ces femmes était la veuve du juge ; l'autre, Pauline, pâle et défaite.

Si vive que soit une impression morale, il est rare qu'elle ne soit pas tempérée par le repos de la nuit, soit que la pensée s'y habitue, soit que les nerfs se

calment par le sommeil ou par le raisonnement. Quoi qu'il en soit, Pierre se trouva le lendemain matin en s'éveillant plus ferme que la veille, savoura avec plaisir sa tasse de thé et alluma paisiblement sa pipe.

Plus d'une fois pourtant, ce jour-là et les jours suivants, il lui arriva de se trouver saisi par un regret et par une sombre appréhension. Mais alors il se disait : J'ai tort de me tourmenter. Ne dois-je pas attendre avec une entière sécurité le délai que la comtesse m'a elle-même fixé? Pourquoi aurait-elle voulu me tromper ? Pourquoi, en me déclarant qu'elle me trouvait bon, honnête et d'une figure qui ne lui paraissait point désagréable, se serait-elle informée de mon âge? Pourquoi aurait-elle ajouté qu'à la fin de son deuil elle serait libre? Pourquoi, enfin, avant de partir, aurait-elle ordonné à son intendant de s'occuper de mes besoins et de ma maison de Kostioukoff? Non, non. Ce sont là des preuves assez éclatantes de sa résolution, et je me rendrais coupable d'une odieuse injustice si j'en doutais.

Après ces belles réflexions, Pierre pensait à faire ses préparatifs pour se rendre à Pétersbourg, et là était la difficulté. Traverser un espace de quelques centaines de lieues quand on a un portefeuille amplement garni de billets de banque, rien de plus aisé. Mais la cassette du pauvre Pierre n'avait jamais été bien remplie, et en ce moment, elle était complétement épuisée... A qui m'adresser? se demandait-il. A un juif à qui je vendrais quelques bestiaux ou

quelques sacs de grain? Ce qu'il m'en donnera suffirait à peine pour payer les relais de poste, et je ne puis pas décemment me présenter à Pétersbourg avec les vêtements que je porte ici. Il faut que je m'achète un chapeau neuf, un manteau avec des revers en velours. De plus la dépense à l'hôtel, des voitures de louage, tout cela coûte cher. Puis enfin le trousseau! O Dieu! la comtesse n'est point de ces femmes à qui l'on puisse dire : Permettez-moi de vous offrir mille roubles pour que vous achetiez les divers objets de toilette qui vous seraient agréables. Ah! il faut que j'agisse grandement, si je ne veux m'exposer à perdre mon magnifique avenir.

Après avoir longuement réfléchi aux moyens qu'il pourrait employer pour se procurer de l'argent, un jour enfin le capitaine ordonna à Timothée d'atteler sa téléga, car déjà on ne pouvait plus se servir du traîneau, et les amas de neige amoncelés en certains endroits, les ornières et les mares d'eau produites par la fonte des glaces rendaient tout trajet très-difficile, sinon dangereux. Mais Pierre, inaccessible à toute crainte de ce genre, s'assit à côté de son cocher et, prenant lui-même les rênes, il fouetta vigoureusement ses chevaux et les lança au galop sur le chemin de la ville.

— Où allons-nous? demanda Timothée qui, en arrivant près de la barrière, avait repris possession de son emploi de cocher.

— Chez le maire, répondit le capitaine en secouant son manteau éclaboussé par la boue.

Le maire, qui était à sa fenêtre, vit avec surprise entrer dans sa cour la téléga, que bien il connaissait et qu'il ne comptait plus revoir.

Pierre franchit d'un pas résolu le seuil de la porte, et apercevant dans l'antichambre des manteaux de femme :

— Ton maître, dit-il au domestique, est à la maison?

— Oui.

— Et il a du monde avec lui?

— Seulement sa sœur et sa fille.

— Ah! diable! murmura Pierre en serrant les lèvres. Mais n'importe! allons! Et il entra dans le premier salon, où il trouva Tobie tout seul.

— Je désirerais, lui dit-il, après l'avoir très-poliment salué, avoir avec vous un entretien particulier.

— Quelles conférences secrètes peut-il y avoir entre nous, Pierre Abdievitch, répliqua le maire. Nous sommes devenus si étrangers l'un à l'autre que je ne devine pas ce qui pourrait...

— Les circonstances ne m'ont pas permis de vous rendre visite comme par le passé, mais mes sentiments pour vous sont, je vous assure, restés les mêmes.

— Je ne vous demande pas compte de vos sentiments. Si vous avez besoin de mon ministère, il est de mon devoir de vous écouter, et je vous écoute.

A ces mots le maire montra du doigt une chaise à Pierre, en prit une pour lui, et s'assit de l'air d'un homme qui se résigne à un fastidieux entretien.

— Personne ne peut nous entendre? dit le capitaine.

— Vous le voyez, il n'y a ici personne.

— Eh bien! Tobie, je vous avouerai que ce qui m'amène aujourd'hui près de vous, c'est la nécessité de me procurer au plus tôt de l'argent.

— Et c'est à moi que vous vous adressez?

— Oui, je vous le répète, j'ai grand besoin d'argent, et non pas de quelques centaines de roubles, mais d'une somme considérable. J'ai pensé que vous aviez en réserve un bon sac d'écus.

— Vous vous êtes trompé. Si j'ai quelques billets de banque à ma disposition, c'est pour subvenir aux dépenses journalières de ma maison. Vous savez que sans argent on ne vit aisément nulle part, surtout quand on n'est pas seul, quand on a une femme, des enfants.

— Mais si vous avez du superflu!...

— Qu'appelez-vous du superflu? Est-ce que jamais l'argent peut être superflu?

— Je veux dire, Tobie, que vous avez peut-être un capital placé dans quelque établissement qui ne vous en donne qu'un intérêt modique. Moi, je le prendrais à des conditions plus avantageuses pour vous.

— Nul ne sait ce que j'ai, répliqua Tobie d'un ton aigre, et quel que soit l'emploi que je fasse de mes fonds, cela ne regarde personne.

— Vous vous fâchez, Tobie?

— Non, mais je trouve singulier que vous veniez

ainsi vous enquérir de ce que je possède, de ce que mon argent me rapporte.

— Écoutez-moi, je vous en prie, jusqu'à la fin.

— Soit. J'écoute.

— Des raisons graves m'obligent à me rendre à Pétersbourg pour la fête de Pâques. Un tel voyage doit coûter cher, et je n'ai pas le sou. Pour trancher nettement la question, je viens vous demander un emprunt en vous donnant en gage mon domaine de Kostioukoff. Je vous offre mes cent vingt paysans à raison de soixante roubles par tête; c'est une somme de 7,200 roubles pour laquelle je signerai l'acte que vous désirerez. Acceptez-vous ?

— Je n'ai point une si grosse somme à ma disposition, repartit le maire d'un ton pourtant plus radouci.

— Ainsi, vous ne voulez pas?

— Je ne dis pas que je ne veux pas. Au contraire, je serais heureux, très-heureux... Je crois connaître votre propriété; elle vaut bien...

— Pardonnez-moi de vous avoir dérangé.

— Attendez. Il me vient une idée... Comme vous le savez, je n'ai pas le moindre capital.

— Je n'en sais rien du tout.

— Tout le monde le sait. Mais par le désir que j'ai de vous rendre service, je pourrais, si vous y consentiez, vous adresser à ma sœur.

— Cela m'est égal.

— Voulez-vous que j'aille lui en parler à l'instant même?

— Vous me ferez plaisir.

— Attendez-moi ici quelques minutes. C'est par amitié pour vous, uniquement pour vous, que je me résous à entreprendre une telle négociation.

Le capitaine le remercia de ce témoignage d'intérêt, s'approcha rêveur de la fenêtre, et se mit à tambouriner avec ses doigts sur les vitres.

Un moment après Tobie entra avec une expression de physionomie anxieuse.

— Eh bien! quelle réponse? demanda Pierre; est-ce un refus, est-ce une acceptation?

— Comme vous êtes pressé! Ma sœur ne dit pas non, mais ne dit pas oui... Elle hésite; et d'abord, elle voudrait connaître le motif de votre voyage à Pétersbourg.

— C'est mon affaire.

— D'accord. Mais ma chère sœur désire savoir si vous emploierez utilement pour vous ces milliers de roubles. Quoique vous nous ayez depuis quelque temps bien délaissés et bien oubliés, nous ne pouvons cependant cesser de nous intéresser à vous.

— Je vous rends grâces, Tobie, et je rends grâces aussi à Élisabeth de ses affectueux sentiments, mais il ne m'est pas permis de vous entretenir d'un secret qui ne m'appartient pas à moi tout seul.

— J'apprécie votre réserve; elle est d'autant plus juste qu'un nom important est impliqué dans vos projets.

— Je me tais.

— Mais le monde ne se tait pas, et on a beaucoup

parlé du magnifique cheval qui vous a été donné et d'une foule d'autres choses.

— Je ne puis empêcher les causeries de notre petite ville.

— Et il n'y a nulle raison de le faire quand ces causeries vous honorent, quand on apprend par là que vous avez eu la gloire d'enlever à cent rivaux une personne telle que la comtesse Nathalie.

— Mon cher Tobie, répliqua le capitaine avec un sourire de satisfaction, vous qui êtes un homme d'honneur, vous pourrez attester que je n'ai jamais prononcé moi-même un mot à ce sujet.

— Ces rumeurs dont je vous parle, Pierre Abdievitch, n'ont donc aucun fondement?

— Je ne veux rien dire.

— Pourquoi un tel mystère? Je vous jure que nous saurons être parfaitement discrets. Et voyez, il est bon quelquefois de confier ses affaires à d'honnêtes gens. Vous êtes un homme intelligent, mais vous êtes jeune. Les têtes grises ont de l'expérience et peuvent souvent donner d'utiles conseils. Vous allez à Pétersbourg; ne seriez-vous pas bien aise d'être dirigé par une amicale pensée dans cette grande ville? Nous la connaissons. Nous y avons vécu.

— Vraiment! s'écria Pierre avec vivacité, vous avez été à Pétersbourg?

— J'y ai séjourné, et je pourrais vous en faire la complète description. Ah! je dois vous le dire, il n'est guère prudent de s'aventurer en un tel lieu si on n'y a pas de connaissances; mais vous en avez sans doute?

— Pas d'autres que la comtesse.

— On ne peut en souhaiter une meilleure! Mais vous n'irez pas, je suppose, de prime abord, vous établir chez elle?

— Non, sans doute.

— Donc, il faut que vous vous installiez dans un hôtel pour plus d'un jour peut-être.

— Pour plus d'une semaine.

— Vous comptez peut-être rester longtemps à Pétersbourg?

— Oui, répliqua Pierre avec un nouveau sourire de contentement.

— Très-bien. Alors je pense que les suppositions que l'on a faites étaient très-justes, et que l'on ne vous verra pas de sitôt à Kostioukoff. Le domaine de Gravskoï est plus agréable, et avec une femme telle que la comtesse, quel bonheur d'y demeurer! Voyons, mon cher capitaine, pourquoi vouloir encore dissimuler? Répondez-moi franchement. A quand le mariage?

— Vous me faites là une question...

— Voyons, voyons. Puisque c'est un vieil ami qui vous interroge et qui ne demande qu'à se réjouir de votre fortune.

— Eh bien! supposons que ce soit à la Quasimodo.

— Ah! nous n'en sommes pas loin. Il faut, en vérité, vous procurer au plus vite l'argent qui vous est nécessaire.

— Mais, je vous en conjure, pas un mot à ce sujet.

— Soyez tranquille. Je sais garder un secret, même

à table, après avoir bu quelques verres de plus que de coutume.

Maintenant je vous dirai que ma sœur consent à vous remettre la somme que vous désirez. Seulement il faut que je vous fasse encore une observation.

— Laquelle?

— C'est qu'un contrat d'emprunt, un acte hypothécaire, entraîne toutes sortes de difficultés; des enquêtes, des comptes qui n'en finissent pas. Un acte de vente à réméré serait plus simple et plus sûr. Si vous opérez votre remboursement à l'époque à laquelle il a été fixé, on déchire le papier; sinon tout est fini, et ma sœur et moi nous sommes tranquilles.

Le capitaine réfléchit une minute à cette proposition inattendue, puis s'écria: — Soit. Je signerai un acte de vente si cela vous convient mieux, et je vous remercie du service que vous voulez bien me rendre.

— De grâce, au moins, reprit humblement le maire, quand vous serez riche et puissant, n'oubliez pas les pauvres gens infimes comme nous.

— Ne craignez rien. Service pour service, répliqua Pierre avec un naïf sentiment d'orgueil.

— Heureux homme que vous êtes! Quelle destinée que la vôtre! Que d'envieux vous allez faire!

— Il est vrai, répondit le capitaine, qui de plus en plus se laissait entraîner hors de toute réserve. Il est vrai qu'une femme comme celle-là ne peut guère être comparée à...

Il allait dire à Pauline. Par bonheur, il se mordit la langue à temps et n'acheva pas sa phrase.

Mais il en avait assez dit pour ne plus laisser aucun espoir à la jeune fille, qui l'écoutait dans la chambre voisine. Un cri déchirant se fit entendre. Un corps tomba sur le parquet. Tobie, effrayé, se précipita dans la pièce où se passait cette scène de douleur, et Pierre, qui ne se souciait nullement d'y assister, se hâta de sortir.

La semaine suivante le contrat de vente était réglé, l'argent promis était soldé, sauf pourtant quelques centaines de roubles, que la prudente veuve du juge retenait pour les intérêts de son habile transaction et pour les frais de l'acte.

Le capitaine, ravi de joie, acheva promptement ses derniers préparatifs. Le maire lui donna, avec toutes les apparences d'une parfaite cordialité, plusieurs adresses, plusieurs notes qui devaient, disait-il, lui être utiles, et la généreuse Élisabeth, pour faire voir qu'elle pardonnait à Pierre son abandon, lui fit offrir pour son voyage un énorme pâté.

Pierre s'était promis d'arriver à Pétersbourg le jour même de la grande fête que la nation russe tout entière, depuis l'empereur jusqu'aux dernières gens du peuple, depuis le palais des grands seigneurs jusqu'aux plus pauvres isbas des paysans, célèbre si gaiement.

Le matin même de ce jour il arrivait à l'une des barrières de la capitale. Après avoir présenté au bureau de police et fait inscrire son passe-port, il ordonna au postillon de le conduire à l'hôtel que le maire lui avait indiqué. Mais le postillon ne connais-

sait pas même le nom de cette auberge, qui n'existait plus depuis longtemps.

L'aube commençait à poindre à travers les ombres de la nuit. Les réverbères projetaient dans les rues une lueur blafarde. Tout était encore endormi.

— Mène-moi où tu voudras, dit Pierre, pourvu que tu ne me mènes pas dans une maison vulgaire.

— Très-bien, répondit le cocher en reprenant ses rênes.

Il traversa un pont, une place, descendit la perspective Newsky, et s'arrêta devant le plus aristocratique hôtel de Pétersbourg, l'hôtel Demont.

— Vite, une chambre! s'écria le capitaine, fatigué de son long trajet.

— A quel prix? lui demanda, d'un ton poli, un homme en habit noir, qu'il trouva sous le vestibule.

— Êtes-vous le maître de la maison?

— Non, je ne suis qu'un de ses domestiques. Toutes nos chambres sont occupées. Il ne nous reste qu'un appartement au premier étage, qui peut vous paraître un peu cher.

En parlant ainsi il regardait avec un air de dédain le capitaine, dont les vêtements grossiers et couverts de boue n'annonçaient pas un grand personnage... Mais celui-ci, furieux de voir qu'un simple valet osait le toiser ainsi, leva le bras et fit un geste qui aussitôt imposa plus de respect à l'impertinent domestique.

— Voulez-vous bien, monsieur, reprit-il avec un

ton marqué de déférence, prendre la peine de me suivre?

Si Pierre n'eût pas connu le luxe du château de Gravskoï, il aurait pu se laisser éblouir par l'appartement où il s'installa. Il y avait là des tentures rouges, des candélabres en bronze, des pendules dorées, le tout très-éraillé et très-sale. Mais le locataire n'en devait pas moins payer fort cher l'usage de ces meubles surannés.

L'amoureux capitaine ne songea pas même à s'enquérir de ce que lui coûterait cet appartement. Il ne pensait qu'à Nathalie et au bonheur de la rejoindre.

— Elle m'a peut-être, se disait-il, attendu hier tout le jour; comme elle va se réjouir quand elle me reverra! Puis, appelant aussitôt son domestique :

— Ulrich, lui dit-il, descends chez le concierge et demande-lui l'adresse de la comtesse Nathalie Bielozerska.

Le concierge revint avec Ulrich, offrit au capitaine les félicitations d'usage pour la fête de Pâques, et annonça qu'il ne connaissait pas la demeure de la comtesse.

C'est bien, lui dit Pierre, j'irai la chercher moi-même. Ce sera plus tôt fait.

Sans prendre le temps de se raser ni de réparer le désordre de sa toilette, il sortit avec sa vieille redingote, son manteau boueux et sa casquette, en ordonnant à Ulrich de l'attendre.

En ce moment des flambeaux s'allumaient dans les rues, les cloches sonnaient à toute volée, une quan-

tité de voitures, et une foule de gens à pied circulaient de tous côtés. Pierre se jeta dans le mouvement impétueux de cette foule et quelques minutes après il arrivait sur la place du Palais d'hiver. Là, le spectacle qui se déroulait à ses yeux, aux premiers rayons du soleil, lui fit d'abord oublier le ravissant motif de son voyage. Devant lui s'élevait, dans sa majestueuse étendue, la demeure des tzars. Près de là, sur les ondes azurées de la Newa, flottaient les étendards des frégates et des goëlettes. Un peu plus loin il apercevait les imposantes murailles de la forteresse et la haute flèche de sa cathédrale. C'est l'artillerie de cette forteresse qui annonce aux habitants de Pétersbourg les fêtes religieuses et nationales. A ses premiers coups de canon répondirent ceux des bâtiments de guerre. Au loin les airs résonnaient du fracas de ces décharges, pareil à celui de la foudre; le sol semblait trembler, et des nuages de fumée bleuâtre planaient sur la Newa.

Au milieu de ce vacarme, Pierre restait en contemplation devant les fenêtres illuminées du palais impérial.

Un vieillard vêtu d'une longue redingote brune s'approcha de lui et l'embrassa, selon la fraternelle coutume du peuple russe au jour de Pâques, en prononçant les paroles sacramentelles : Le Christ est ressuscité [1].

1. *Kristos voskrece!* C'est la joyeuse exclamation avec laquelle, à la fête de Pâques, les Russes s'abordent dans toutes les classes

— Il est vraiment ressuscité, répondit Pierre en l'embrassant à son tour, et tout joyeux d'avoir reçu cette accolade d'un homme de la ville, il lui demanda s'il ne connaissait point par hasard la demeure de la comtesse Bielozerska.

— Si je la connais? répondit l'homme du peuple; assurément; j'ai plus d'une fois nettoyé le devant de sa porte.

— Que je suis content de t'avoir rencontré! Pétersbourg est pour moi une ville totalement inconnue. J'y suis entré pour la première fois il n'y a pas une heure. Penses-tu que la comtesse ait déjà assisté à l'office du matin?

— Êtes-vous un de ses parents?

— Non; seulement un de ses amis. Indique-moi donc sa demeure. Elle me l'a dit un jour, et je l'ai oubliée; mais j'ai pensé qu'à Pétersbourg tout le monde pouvait me l'enseigner.

— Avec sa langue, le Russe trouve le chemin de Kief.

— C'est vrai.

— La défunte habitait autrefois dans la Liteinia.

de la société. Celui à qui elle s'adresse répond : *Voistini voskrece* (il est vraiment ressuscité). Et à ces mots, qui constatent leur confraternité chrétienne, le riche embrasse le pauvre, le maître embrasse son domestique. Dans la Plata nous avons retrouvé un signe plus fréquent de confraternité religieuse. Quand le *Gaucho* entre dans une maison solitaire des Pampas, il prononce ces mots : *Ave, Maria purissima.* Le propriétaire de l'habitation répond : *Sin peccado concebida.* Et tous deux se tendent la main.

— La défunte! s'écria Pierre avec effroi.

— Figurez-vous donc que la comtesse est morte depuis vingt ans.

— Ah! répliqua le capitaine en respirant plus librement, nous ne nous entendons pas.

— Comment donc?

— Tu me parles d'une femme morte, et moi je te parle de la jeune comtesse Nathalie Alexandrovna.

— Nathalie Alexandrovna! Pardon, attendez. Holà! Procope! Procope, arrive ici!

A cet appel un gros garçon joufflu, endimanché comme un ouvrier, s'approcha du vieillard.

— Tu connais, lui dit-il, la demeure de la comtesse Nathalie Bielozerska, la belle-sœur de Prascovie; indique-la à ce voyageur.

— Rien de plus aisé, répondit le jeune homme en ôtant son chapeau; c'est la belle maison qui est près d'ici, sur la grande Morskoi. Le premier cocher venu vous y conduira, monsieur.

Un instant après, le capitaine s'arrêtait au pied d'un vaste édifice dont les volets étaient encore fermés. Au haut du perron brillait seulement la lueur d'un réverbère.

Pierre s'approcha d'une large porte en bois de chêne sculpté et frappa. Même silence. Alors, s'appuyant le dos contre la porte, il se mit à la frapper avec impatience à grands coups de talon.

A ce vacarme extraordinaire le suisse, qui dormait encore d'un paisible sommeil, se réveilla en sursaut et sortit du vestibule.

— Que demandez-vous? s'écria-t-il d'un ton rogue en regardant le capitaine, dont le piteux accoutrement n'était pas fait pour lui inspirer le respect.

— La comtesse est-elle chez elle?

— La comtesse? Que t'importe? Qu'as-tu à dire à la comtesse, et comment oses-tu te présenter au palais de Son Excellence à cette heure?

— Insolent! canaille! s'écria Pierre en fureur. Je te ferai voir qui je suis. Il ne faut qu'un mot de moi pour te faire chasser.

A ces mots le suisse, convaincu qu'il avait devant lui quelque vagabond dont le cerveau était déjà troublé par des libations trop matinales, prit brusquement le capitaine par les épaules, le jeta au pied du perron et se retira en fermant la porte à double tour.

Pierre, furieux, recommença à frapper, puis se mit à crier de toutes ses forces.

Le noble concierge ne pouvait de nouveau compromettre sa dignité dans une altercation avec un homme si mal vêtu, mais à sa place apparurent deux valets armés de manches à balai, qui, saisissant le capitaine par les deux bras, l'entraînèrent de vive force vers la perspective Newski. En vain il se débattait contre leur rude étreinte; en vain, pour les fléchir, il employait tour à tour les menaces et le raisonnement; en vain il leur disait qu'il n'était venu à Pétersbourg que pour voir la comtesse, et qu'elle l'attendait, et qu'elle les punirait de leur insolence, les deux implacables domestiques, sourds à ses reproches et à ses plaintes, continuaient à le tirailler

brutalement, et ils ne le lâchèrent que lorsqu'ils crurent qu'ils l'avaient conduit assez loin de la rue où il avait fait tant de bruit.

— C'est bon, leur dit Pierre, quand il fut enfin délivré de leurs inflexibles poignets; vous saurez qui je suis, et vous vous repentirez de votre folie.

Il prit un cocher qui le reconduisit à son hôtel. En rentrant dans sa chambre et en se regardant à la glace, il comprit la sottise qu'il avait faite en se présentant à une heure si matinale à la porte de la comtesse. Avec sa figure fatiguée par le voyage, sa longue barbe, ses vêtements boueux, sa cravate et son col en désordre, il comprit que le suisse avait bien pu le considérer comme un personnage équivoque. Pour apaiser son agitation, il but un grand verre d'eau et se mit au lit.

Ulrich, qui n'avait point eu tant d'accidents, se coucha plus tranquillement encore sur un canapé. Il s'était fait servir un bon déjeuner, il avait fumé une longue pipe : que lui fallait-il de plus pour être heureux?

Le beau monde de la ville se mit enfin en mouvement. La perspective Newski resplendissait d'uniformes civils et militaires. Une pluie de cartes de visite tombait dans les grandes maisons. Un torrent d'équipages roulait sur le pavé.

Lorsque Pierre à son tour ouvrit les yeux, il fit coup sur coup trois tristes découvertes. D'abord, il remarqua qu'il était quatre heures de l'après-midi, trop tard par conséquent pour faire sa visite de Pâ-

ques; en second lieu il apprit que tous les magasins étaient fermés pour quatre jours; puis qu'un tailleur dont Tobie lui avait donné l'adresse n'existait plus. Il y en avait un autre non loin de l'hôtel; mais le concierge affirmait que celui-là ne se déciderait pour rien au monde à travailler au commencement de la semaine de Pâques.

Que faire? Il fallait se résigner. Le capitaine s'assit pensif sur un canapé, fuma sa pipe d'un air grave comme s'il en attendait quelque bonne inspiration, tira ses moustaches, puis enfin prit la courageuse résolution de ne pas se montrer en public, de ne pas se présenter chez la comtesse avant de s'être mis en élégante toilette. Nous savons qu'il n'avait pas l'esprit très-inventif, l'honnête capitaine, et comme la lecture lui était fort désagréable, trois jours à passer dans la retraite et l'oisiveté devaient lui paraître longs. Cependant l'espoir de reparaître aux yeux de Nathalie dans tout l'éclat d'un heureux fiancé et d'un vrai gentilhomme soutenait sa résolution. Il resta dans sa chambre comme un prisonnier, tantôt le visage collé à la fenêtre, tantôt se promenant de long en large. Le soir seulement il s'aventurait dans les corridors, et pour se distraire causait avec les gens de l'hôtel ou les domestiques des voyageurs.

Le quatrième jour enfin, dès le matin, il se fit conduire chez Samuel Lebenkin, l'habile tailleur dont le concierge lui avait fait un si complet éloge. Dès qu'il eut expliqué en peu de mots l'objet de sa visite, il vit se dérouler devant lui des étoffes qui lui

parurent les plus belles choses du monde, des coupons de drap bariolés de différentes couleurs, des velours et des soieries à grands carreaux et à grands ramages.

— Voilà, disait Lebenkin en déployant tour à tour ces diverses étoffes et en les faisant miroiter au soleil, voilà les plus riantes productions des premières fabriques de France; voilà ce qui est avidement recherché par les hommes qui sont ici les modèles du bon goût.

Étranger comme il l'était aux usages du monde dans lequel il aspirait à entrer, Pierre ne douta pas un instant de la justesse des observations du rusé Lebenkin. Il se hâta de lui faire sa commande, en le conjurant seulement de se mettre à l'œuvre tout de suite. De là il se rendit au bazar, où, pour compléter l'aristocratique costume qu'il projetait, il acheta un chapeau, des bottes, des manchettes, un flacon de senteur et une canne. Très-satisfait de cette première expédition, il passa la soirée dans une salle de billard fréquentée habituellement par des joueurs de professsion.

Le lendemain le tailleur, harcelé par Ulrich et par le concierge de l'hôtel, lui apporta ses habits. Pierre s'aperçut alors que, pour avoir tout à fait l'apparence d'un homme du grand genre, il lui manquait encore plusieurs choses. Aussitôt il retourna au bazar, acheta des boutons de manchettes, une cravate longue, diaprée d'une quantité de bouquets de fleurs, une épingle ornée de pierres fines et des gants d'une

couleur qu'il eutsoin de choisir parmi les plus larges, selon sa coutume.

Avec ces nouveaux accessoires, il rentra à l'hôtel et fit sa toilette! Quelle magnifique toilette! quel pantalon superbe traversé en long et en large par de larges raies de différentes nuances! quelle variété de boutons de métal brillant à son habit! Il y en avait qui représentaient des étoiles avec leur rayonnement; d'autres, des têtes d'animaux; d'autres, des bouquets de fleurs. Ce qui plaisait surtout au galant Pierre, c'était un gilet lilas avec une bordure si éclatante qu'elle aurait fait clignoter les yeux d'un aveugle.

Ainsi paré, boutonné, ganté, imprégné d'eau de Cologne et de patchouli, le capitaine sortit de l'hôtel avec la dignité d'un homme qui sait son importance, et se dirigea d'un pas ferme vers la maison où il avait subi en un jour néfaste une cruelle humiliation.

Le même suisse qui l'avait si grossièrement traité, et qui ne pouvait le reconnaître, lui ouvrit d'un air de déférence la porte du perron, mais lui dit que Son Excellence ne recevait pas.

— Mon ami, répliqua le capitaine, aie la bonté de faire dire à la comtesse que ce n'est pas un étranger qui demande à la voir, mais un ami, Pierre Abdievitch.

Le domestique à qui le suisse confia cette commission revint dire à Pierre qu'il pouvait monter.

Pierre le suivit avec un vif battement de cœur, en tirant ses manchettes et en jetant un dernier regard

sur son pantalon rayé, sur son habit brun à boutons de métal et sur son beau gilet. Il traversa une enfilade de pièces qui ne lui parurent pas, à beaucoup près, aussi bien décorées que celles de Gravskoï, et fut introduit dans le boudoir de la comtesse.

— Bonjour, mon voisin, lui dit-elle avec le même sourire avec lequel naguère elle l'accueillait dans son château. Je suis très-contente de vous voir. Vous vous êtes donc décidé à venir à Pétersbourg?

— Je suis arrivé ici le jour que vous m'aviez assigné, le matin même du jour de Pâques.

— Et pourquoi donc n'êtes-vous pas venu plus tôt me voir?

— Je suis venu, mais vos gens n'ont pas voulu me laisser entrer.

— Est-il possible? On ne m'en a rien dit.

— C'est pourtant vrai.

— Ah! j'y songe. Dans la matinée du jour de Pâques un vagabond, un malfaiteur peut-être, est venu faire ici un vacarme effroyable, Mes gens ont eu bien de la peine à le chasser, et peut-être que, dans l'épouvante que leur avait causée cette étrange apparition, ils n'auront plus osé ouvrir à un étranger qu'ils ne connaissaient pas.

Le capitaine ne s'avisa pas de dire qu'il était ce vagabond, et se hâta de prendre un autre sujet d'entretien.

La comtesse l'avait fait asseoir auprès d'elle comme à Gravskoï; elle lui versait du café en riant et en plaisantant comme à Gravskoï, et l'appelait constam-

ment son cher voisin. Elle avait déjà oublié le nom de baptême, le nom de famille et le nom du domaine de ce cher voisin.

Le capitaine s'était fait, il faut le dire, une autre idée de cette première entrevue à Pétersbourg ; mais la vive et amusante causerie, le sourire amical, le regard scintillant, la grâce de Nathalie, exerçaient sur lui un pouvoir magique, et lorsqu'elle le congédia en lui disant de revenir souvent la voir sans cérémonie, il était ravi.

— Dieu du ciel ! se disait-il dans l'exaltation de sa joie, quel bonheur tu me donnes ! Comment, pauvre être indigne que je suis, ai-je pu mériter tant de bienfaits? Alors, pour remercier la Providence de ces faveurs inespérées, il faisait vœu de se rendre au monastère de Saint-Alexandre Newski et de faire brûler plusieurs cierges devant l'image de Notre-Dame de Kasan.

Le lendemain il retournait avec empressement frapper à la porte de la comtesse. Mais cette fois on lui dit que Son Excellence dormait et avait défendu qu'on la réveillât. Le surlendemain et les jours suivants elle était sortie.

Trois jours entiers sans la voir, Pierre n'y comprenait rien, et une douloureuse inquiétude lui saisit le cœur.

Pour se distraire de ses sombres pensées il retourna à la salle de billard, et il joua avec des joueurs heureux qui ne gagnaient que lorsqu'il avait mis sur la table un enjeu considérable, ou lorsque cet enjeu

était triplé et quadruplé par ses paris. A la fin de ces intéressantes parties, Pierre avait perdu la moitié de la somme que la veuve du juge lui avait si obligeamment prêtée. Mais, qu'importe, se disait-il, ces quelques liasses de billets de banque pour moi, qui suis destiné à devenir l'époux de la comtesse?

Cette pensée consolante le ramena à la chère demeure où étaient fixés tous ses vœux.

— Entrez, lui dit le suisse d'un air courtois, madame est chez elle.

Il retrouva Nathalie dans son boudoir comme la première fois, vive et riante et un peu caustique comme la première fois. Il se dilatait à la contempler, il s'épanouissait à l'entendre. Elle l'appelait toujours son cher voisin. Il aurait mieux aimé une dénomination plus intime. Mais patience! se disait-il, nous y viendrons.

Tandis qu'il savourait ainsi le bonheur de ses rêves, un jeune homme entra sans se faire annoncer, un jeune homme qui le surprit par la simplicité de sa toilette, car il ne portait que des habits noirs, une cravate noire négligemment nouée, point de gilet éclatant, point d'épingle simulant le rubis, point de boutons dorés.

Il tendit familièrement la main à Nathalie et prit une chaise sans y être invité. Pierre était de plus en plus surpris. La comtesse pourtant ne paraissait nullement choquée de ces façons dégagées du nouveau venu. Elle l'accueillit avec son plus aimable sourire et lui dit amicalement bonjour en français.

Pierre avait fait tant d'efforts pour connaître cette langue qu'il avait fini par la comprendre, au moins en grande partie. La comtesse ne se rappelait plus qu'elle lui avait elle-même prescrit cette étude.

— Pourquoi donc, demanda-t-elle à ce jeune citadin, nous avez-vous quittés hier de si bonne heure?

— Je tombais de sommeil, répondit-il.

— Quel grossier personnage! se dit le capitaine.

— Mais dites-moi donc, madame, reprit l'étranger en regardant Pierre de la tête aux pieds, d'où vous tombe ce prodige?

— Cela? C'est un de mes pauvres voisins de campagne, brave homme du reste, que je voudrais marier [1].

— Avec qui donc?

— Je ne sais, mais peu importe.

A ces mots, le capitaine poussa un cri déchirant et se leva tout à coup, tout hagard, la figure livide.

— Qu'avez-vous donc? dit Nathalie avec effroi.

— Rien, madame... je ne sais... je voudrais...

Et il s'enfuit.

Le soir même il réglait une large note à l'hôtel et faisait atteler des chevaux de poste à sa téléga.

Tous ses comptes soldés, il lui restait de ses sept mille roubles juste de quoi payer les relais jusqu'à Kostioukoff. Il voyagea sans s'arrêter, ne mangeant pas, ne buvant pas, et ne prononçant pas une parole.

1. En français dans le texte.

La première chose qu'il fit en arrivant dans sa demeure fut de faire enlever les tentures, les meubles, les tableaux dont Nathalie avait décoré son salon, de les emballer et de les renvoyer à Gravskoï.

Il annonça aussi qu'il renverrait le magnifique cheval dont la possession l'avait tant réjoui ; mais il ne pouvait se résoudre à s'en séparer. Il allait chaque matin le regarder dans sa stalle, restait là, immobile et silencieux, des heures entières, puis rentrait dans sa chambre et pleurait.

Dans l'espace d'une semaine Pierre avait vieilli comme dans le cours de plusieurs années. Ses cheveux grisonnaient, ses yeux s'éteignaient dans leur orbite, son visage était pâle et défait. Il ne parlait plus à aucun de ses gens, il ne s'occupait plus d'aucun de ses intérêts. Si quelquefois il lui arrivait d'ordonner à Conrad d'acheter quelques provisions nécessaires, et que Conrad lui répondît qu'il n'avait point d'argent : C'est bien, répondait-il, n'y pensons plus.

Cependant le jour approchait où il devait, aux termes de son contrat, rembourser la somme que la mère de Pauline lui avait avancée, et il n'y songeait pas. Mais Tobie y songeait, et ce jour-là, dès le matin, il arriva à Kostioukoff avec l'inspecteur Démétrius.

— Ah ! ah ! dit-il avec un sourire ironique, en entrant dans la maison qu'il avait vue un jour si splendide, les ornements de luxe ont disparu ; la belle dame est loin, et nous avons repris nos vieux meu-

bles. — Où est ton maître? demanda-t-il à Conrad.

— Mon maître est malade.

— Sans doute par suite des grandes fêtes de Pétersbourg. Mais il faut que je le voie, j'ai une petite affaire à traiter avec lui.

Pierre reçut son ancien rival l'inspecteur et le maire rancunier, sans remarquer le ton ironique et les épigrammes mordantes de celui qui autrefois lui témoignait tant d'affection.

— Je n'ai pas le temps de m'asseoir, dit Tobie, je ne viens pas vous faire une visite, mon cher, je désire seulement régler un compte avec vous.

— Quel compte ? demanda le capitaine avec une franche surprise.

— Vous savez que vous devez aujourd'hui rembourser ma sœur Élisabeth?

— Je n'ai pas d'argent.

— Eh bien! nous ne vous demanderons pas d'argent. Nous nous en tiendrons aux clauses de l'acte que vous avez signé, et dans lequel il est dit que si, à tel jour, vous ne pouvez rendre à Élisabeth la somme de 7,200 roubles qu'elle vous a avancés, la susdite Élisabeth entre de plein droit en possession de votre domaine.

— Que faire?

— Comment donc? La chose est bien simple... Payez, ou donnez-moi la déclaration formelle que vous ne pouvez payer. Dans le premier cas, vous êtes libéré de vos engagements; dans le second vous abandonnez votre propriété à ma sœur. A pro-

pos, j'oubliais de vous dire qu'elle marie sa fille... Pauline... vous vous la rappelez peut-être... avec mon ami Démétrius, l'inspecteur de nos écoles. Eh quoi ! vous ne nous adressez pas vos félicitations? Cela n'est pas poli. Vous devez vous souvenir qu'en une semblable occasion je me suis empressé de vous offrir les miennes.

Le capitaine restait muet, la tête baissée, le regard fixe, dans une sorte d'anéantissement moral.

Le maire lui présenta la déclaration, qu'il avait eu le soin de préparer d'avance, sachant bien que son débiteur était hors d'état de se libérer.

Pierre prit cet acte machinalement, le signa sans le lire, le laissa sur la table et se jeta sur son canapé.

— Maintenant, dit Tobie, il me reste une dernière question à vous faire. Je vous la fais à regret, mais ne puis m'en dispenser. Quand comptez-vous quitter Kostioukoff?

— Mon domaine de Kostioukoff! s'écria le capitaine.

— Ce n'est plus le vôtre.

— Ah ! vous avez raison. Pardon : je ne sais à quoi je pensais.

— Il est réellement malade, murmura Tobie; mais ce n'est peut-être que la suite d'une trop grande fatigue.

— Eh bien! reprit le capitaine, je m'en irai aujourd'hui... tout à l'heure.

— Pourquoi donc? Nous ne sommes pas si exigeants.

— C'est bon, c'est bon... Je veux... vous venez... Ah ! mon Dieu !

A ces mots le malheureux homme tomba inanimé. Le maire et l'inspecteur se précipitèrent vers lui, essayèrent de le relever, puis, voyant qu'ils ne pouvaient le ranimer, appelèrent son domestique et s'éloignèrent.

Deux semaines après ce douloureux incident, le fidèle Timothée, qui jour et nuit était resté près de son maître, sortit un matin de sa chambre sur la pointe du pied et rentra avec Gotfried, l'intendant de Gravskoï.

— Voyez, Gotfried, dit le brave cocher, il me semble qu'il est mieux, que ses joues sont moins pâles et sa respiration plus libre. Mais il est toujours assoupi.

— Oui, répondit l'intendant. A présent, nous devrions employer de nouveau le spiritueux que j'ai apporté. Tu lui en frotteras les tempes, pendant que je lui ferai respirer ce flacon.

Un instant après Timothée poussait un cri de joie. Il voyait la physionomie de son maître se raviver. Gotfried lui fit signe en silence de continuer son opération, Peu à peu Pierre leva la tête, ouvrit les yeux, regarda d'un air étonné autour de lui, et demanda où il était et ce qui lui était arrivé; car il ne pouvait recueillir ses souvenirs.

Gotfried le pria de rester tranquille et de ne pas parler jusqu'à ce qu'il eût repris un peu plus de force. Pierre s'assoupit de nouveau et dormit d'un profond sommeil. Timothée, dans l'excès de sa joie, s'enivra.

Le lendemain seulement le capitaine se réveilla. La fièvre nerveuse qui l'avait saisi le jour de la visite du maire était passée; la dernière crise était finie. Il prit avec avidité un bouillon, fuma complétement sa pipe, puis, appelant Gotfried près de lui, il le pria une seconde fois de lui expliquer ce qu'il cherchait en vain à comprendre.

L'intendant lui dit comment il était tombé malade, et avec quelle affection Timothée l'avait soigné...

— Mais, s'écria Pierre, qui était parvenu enfin à recueillir ses souvenirs, comment se fait-il que je sois encore dans cette maison de Kostioukoff, puisqu'elle ne m'appartient plus?

— Voici ce qui est arrivé, répondit Gotfried. Quand j'appris que vous aviez été dépossédé de votre propriété, je crus devoir en informer Son Excellence. Courrier par courrier, elle me donna l'ordre de me mettre aussitôt à l'œuvre, et, à quelque prix que ce fût, de racheter ce domaine en votre nom. A ma demande, la veuve du juge consent à vous le remettre pour 10,000 roubles. J'ai cette somme à votre disposition.

— Où est-elle? s'écria le capitaine, la figure empourprée et l'œil étincelant.

— La voilà, répondit l'intendant en tirant de sa poche un rouleau de billets de banque.

— Oui, dit Pierre en se levant sur son séant et en froissant d'une main convulsive les billets. Tenez, Gotfried, ajouta-t-il, reprenez tout cela et dites à

votre maîtresse que je puis être sot, ignorant, aveugle, — mais m'avilir, jamais !

— Comment, monsieur, pouvez-vous croire...

— Pas un mot de plus. Donnez-moi la main. Adieu. Gotfried se retira avec ses billets de banque; car il y avait dans le regard et dans l'accent du capitaine une expression de résolution immuable.

Le soir Pierre jeta au feu les papiers de son père, fit un paquet de ce qu'il avait rapporté de sa folle excursion à Pétersbourg, et y inscrivit le nom de Timothée. Puis, ayant recueilli le peu d'argent qui lui restait, il s'inclina devant les saintes images, anges gardiens de son foyer, et sortit à la dérobée.

Quelques semaines plus tard la maison de Kostioukoff était occupée par de nouveaux maîtres, par l'inspecteur Démétrius et par Pauline, qui, pour ne pas rester vieille fille, s'était enfin résignée à l'épouser.

Timothée, qui ne pouvait s'empêcher de regretter son ancien maître, fut renvoyé comme un mauvais domestique.

Plusieurs mois se sont écoulés. L'hiver est venu, un hiver si rigoureux, que depuis longtemps on n'en a pas vu un pareil sous le ciel de la Russie. A l'approche des fêtes de Noël, par une nuit glaciale, un voyageur alla frapper à la porte d'une rustique taverne isolée.

La maîtresse du logis quitta nonchalamment le banc sur lequel elle était assoupie, alluma un copeau de

sapin, regarda à travers la vitre couverte d'une couche de givre, et enfin ouvrit la porte au visiteur nocturne.

C'était un homme qui, avec sa figure pâle, amaigrie, ridée, paraissait avoir cinquante ans, et portait des habits en lambeaux qui n'indiquaient pas de profession distincte. C'était un reste d'uniforme militaire avec quelques bribes de vêtements de paysan. L'hôtesse, effarouchée de cette singulière apparition, appela son mari, qui avait été soldat. Celui-ci s'approcha de l'étranger, et remarquant qu'il ne tenait à la main qu'un simple bâton de voyage et qu'il s'inclinait pieusement devant les saintes images, lui demanda s'il voulait souper. L'étranger, après avoir fouillé dans sa poche, répondit qu'il n'avait besoin de rien et qu'il désirait seulement boire de l'eau et coucher sur le poêle.

— Comme il te plaira, dit l'aubergiste. Tu trouveras de l'eau dans le vestibule, et il y a de la place sur le poêle [1]. Bonne nuit.

Le voyageur prit une cruche sur la table, alla puiser de l'eau dans une tonne placée à l'entrée de la chambre, en prit une bonne gorgée, puis monta sur le poêle et se fit un oreiller d'une espèce de besace qu'il portait sur son épaule.

— Cet homme a l'air bien misérable, dit à voix

1. On sait qu'en Russie de larges poêles en terre ou en faïence servent de lit à la plupart des paysans, qui s'y couchent tout habillés.

basse l'hôtesse à son mari, en rentrant dans la pièce où elle couchait.

— Que Dieu lui soit en aide ! répondit le vieux soldat. Et de nouveau le silence régna dans l'isba.

Quelques instants après des coups précipités retentirent à la porte. Cette fois c'étaient des charretiers, les hôtes habituels et les plus lucratifs de la taverne.

La maîtresse de la maison se releva, ralluma son copeau et fit entrer poliment les charretiers.

— Venez, venez, leur dit-elle, vous avez froid, et peut-être vous avez faim. Faut-il vous donner à souper ?

— Oui, répondit l'un d'eux, et le plus tôt possible.

Les nouveaux venus ôtèrent leurs chapeaux, leurs ceintures, essuyèrent leurs barbes roidies par le givre et se promenèrent d'un pas rapide dans la chambre pour ranimer leurs membres engourdis par le froid.

— Quel temps ! s'écria l'un d'eux. A peine peut-on respirer ! Et les chevaux marchent difficilement.

— Vous venez de loin ? demanda l'hôtelier, non moins empressé que sa femme près de ses bonnes pratiques.

— De Kief. Un long et pénible trajet ! Nous espérons trouver ici de meilleurs chemins.

— Oui, le chemin qui traverse la forêt n'est pas mauvais, sauf çà et là quelques amas de neige.

Pendant ce temps l'hôtesse avait étendu une serviette sur la table : elle y plaça successivement une soupe aux choux, une épaule de mouton, une jatte de lait. Les charretiers mangèrent avec avidité. Le

pauvre voyageur inconnu n'avait point été réveillé dans son sommeil par le fumet de ce succulent souper.

Leur repas fini, les voituriers firent leurs prières devant les saintes images et s'apprêtèrent à se coucher.

— Eh quoi! s'écria l'un d'eux, vous ne nous aviez pas dit que la meilleure place était prise.

— C'est un vagabond qui nous est arrivé tout à l'heure et que nous avons reçu par charité. Je vais le renvoyer.

— Hé! s'écria-t-elle en montant sur un escabeau et en tirant l'étranger par le bras. Voici des gens qui ont besoin de se reposer. Tu as assez dormi, je pense, et le jour va venir. Que Dieu t'assiste!

Celui à qui s'adressaient ces paroles leva la tête, promena en silence un regard mélancolique autour de lui, descendit du poêle et sortit.

A peine avait-il franchi le seuil de l'isba qu'il frissonna sous le froid glacial qui le saisissait et fit un pas en arrière; mais déjà la porte était fermée. Il leva ses yeux au ciel, serra sur sa poitrine ses haillons et s'éloigna.

Cette nuit-là, plus d'un oiseau périt dans les bois. Cette nuit-là, pas un être humain n'aurait voulu laisser un de ses chiens hors de sa demeure. Cette nuit-là, le voyageur était forcé de sortir de l'isba parce qu'il ne pouvait y dépenser quelques kopecks, et il errait sur les terres dépendant de la seigneurie de Gravskoï.

Le matin un des gardes forestiers de la comtesse remarqua sur la neige des vestiges qui excitèrent sa curiosité. Il les suivit jusque dans la forêt, et tout à coup recula avec un cri d'effroi. Au pied d'un arbre était un homme couvert de haillons. Il ne respirait plus. Mais ses yeux étaient dilatés, et à voir ses lèvres entr'ouvertes, on eût dit que sa vie s'était éteinte dans un sourire.

L'inspecteur, qui revenait d'un village voisin, s'arrêta là, reconnut son ancien rival Pierre Abdievitch et regarda tristement ce visage, qui souriait dans sa pâleur cadavéreuse. D'où venait ce dernier sourire du pauvre capitaine? Peut-être de la pensée qu'en s'affaissant dans l'étreinte glaciale de la mort, il allait s'endormir du sommeil éternel sur le domaine de Nathalie.

FIN D'UNE GRANDE DAME RUSSE.

LA

NUIT DU 28 SEPTEMBRE

LETTRE PREMIÈRE

DE LA COMTESSE NATHALIE C... A SOPHIE P...

C'est affreux, Sophie. Je ne puis me faire à l'idée de la lenteur de notre correspondance. Huit jours pour que mes soupirs arrivent jusqu'à toi, quinze jours pour que je reçoive une réponse ; et quand nous reverrons-nous? Dieu le sait ! Et ce temps d'ennui, de souffrance, les médecins l'appellent un temps de repos : quelle cruelle mystification !

Figure-toi que nous habitons de grandes chambres revêtues non point d'étoffes de Lyon, mais de toiles d'araignées. Au plafond, des figures de divinités mythologiques boursouflées ; sur les murs, des portraits de nos aïeux avec des costumes étranges ; à la porte, une centaine de vieux domestiques ; au dehors, de vilaines plantes. Mon père est dans le ravissement, et moi j'ai envie de pleurer... Six mois

entiers à passer en un tel gîte, *c'est à en devenir folle*[1].

A propos, dis à ma bonne miss Thor qu'elle ne m'envoie rien de ce qui est dans mon cabinet, pas un chapeau et pas une robe, mais un manteau en caoutchouc, des galoches, un masque pour me préserver des piqûres des abeilles et des cousins, voilà tout ce dont j'ai besoin dans cette horrible solitude.

Nous sommes arrivés ici le samedi soir, et le dimanche après l'office, mon père avait invité chez lui une légion de voisins et de voisines. Quelles gens! ma chère, tu ne peux te les imaginer ! Les jeunes filles avaient des gants à travers lesquels on voyait passer leurs doigts. A dix heures j'étais accablée de fatigue et d'ennui.

Je commence à ne plus aimer mon père. Il se moque de moi et me traite comme une enfant. Dans ma chambre à coucher volaient des chauves-souris ; dans le foyer, un grillon a chanté toute la nuit. J'ai mal dormi. Je me suis levée de mauvaise humeur, et je suis descendue au jardin. De vieilles femmes sont venues m'offrir leurs compliments. On m'a présenté mon cheval de selle, la seule chose qui m'ait fait plaisir. Mon père paraît plus heureux que partout ailleurs. Encore une semaine et nous en viendrons à nous brouiller sérieusement. Quel insupportable égoïsme ! M'obliger à quitter Elaguine pour

1. Nous mettons en italique les mots qui se trouvent en français dans le cours de ce récit.

venir à Ckorloupski ! Le joli nom !... Qu'en dis-tu ? Et il n'y a pas moyen de le changer.

A souper on nous a servi des petits poissons avec de la crème aigre; c'est très-bon, *ma chère*. Mon père dîne à quatre heures, ce qui est bien *mauvais genre*. De plus il s'habille mal; il prend des façons rustiques; il porte une casquette.... quelle casquette !... Oui c'est sûr que je la lui enlèverai pour la brûler.

Je ne peux t'écrire plus longuement. Je suis agacée, irritée; j'ai envie de faire une scène... Ah ! cette casquette ! Adieu, Sophie. Je t'embrasse.

Quand tu verras Nedina, dis-lui que nous sommes heureux, très-heureux.

II

Il faut que je t'écrive encore. Demain on envoie les lettres à la poste de la ville. Figure-toi, mon amie que ce qu'on appelle ici la ville, c'est une rue sale, bordée de petites maisons en bois ou en terre qui ont une couleur de safran. Dans les boutiques, on ne voit que des provisions de savon jaune et de chandelles de suif. De vieilles femmes tricotent leurs bas sur le seuil de la porte, entre des barils de harengs et des bottes de pommade.

Mon père a voulu me faire faire des visites, et j'ai eu la sottise de prendre ma belle robe en soie glacée; mais probablement quelque oiseau s'était posé je ne sais où, sur le canapé où je me suis assise. Adieu, ma

belle robe! J'ai déclaré à mon père que je ne pouvais sortir, que je préférais me tenir enfermée à Ckorloupski.

Au reste, ce Ckorloupski n'est pas si laid. La nature l'a décoré de quelques points de vue qui dans une autre situation produiraient un grand effet. D'abord, à quelques pieds de distance de notre balcon coule le Dniéper. En arrivant ici, je n'y avais pas fait attention. Le temps était calme, le ciel clair. Mais hier soir un nuage monta au haut de la forêt et bientôt s'étendit à l'horizon. Le vent se leva et agita la cime des arbres. Puis, au coucher du soleil, les nuages s'épaissirent, le vent devint plus fort, les bois mugirent. Puis l'ouragan éclata, et son souffle impétueux agitait, courbait les sapins séculaires. Alors, suivant du regard la direction du fleuve, j'avoue que je regrettai de n'avoir pas fait ma tournée de visites.

Le Dniéper était alors superbe à voir dans sa colère. Je le contemplais avec ravissement. La Newa est sans doute fort belle, ses flots sont purs et limpides, ses mouvements calmes et réguliers ; son aspect n'éveille aucune crainte ni aucune appréhension ; elle serpente entre des quais magnifiques, devant des palais ou de charmantes maisons de campagne, et l'on remarque à peine sur son onde quelque agitation. Il n'en est pas de même du Dniéper, de ce vieux, historique Dniéper. En quelques minutes, au souffle de la tempête, je l'ai vu s'enfler, se soulever, se précipiter en vagues impétueuses hors de ses rives. Les rocs qui

naguère s'élevaient fièrement en face de lui semblaient s'abîmer dans son courant ; les grands arbres semblaient se rapetisser. Il allait, il se déroulait au loin, sans s'arrêter à aucun obstacle, sans faire attention à moi.

A neuf heures un coup de sonnette m'a averti que le thé était servi. (*On sonne ici à propos de tout.*) J'ai passé le reste de la soirée toute seule avec mon père, dans son cabinet. Il m'a lu de vieilles légendes de famille, et le temps s'est écoulé assez agréablement.

Ces légendes sont si curieuses qu'il faut, mon amie, que j'essaye de te les faire connaître. Elles se trouvent dans un gros livre relié en cuir doré, avec des fermoirs en cuivre, que mon père a découvert dans la bibliothèque de son bisaïeul, qui était déjà propriétaire de ce domaine.

Tu sais sans doute, ma chère, que cette province a tour à tour jadis appartenu tantôt à la Pologne, tantôt à la Russie; que par sa position sur les limites des deux États elle a été le théâtre d'une quantité de combats. Mon père dit qu'il n'y a pas ici un coin de terre qui ne renferme des ossements humains ou des armes. On n'en finirait pas de raconter tout ce qu'il y a ici de vestiges du passé... Quelle histoire intéressante que celle des anciens temps !

Notre famille appartenait primitivement à la Pologne. La légende dont je veux te parler commence à l'époque où l'un des nos aïeux se convertit à la religion grecque. Quelle légende ! Figure-toi, ma chère amie, que dans cette maison que nous habitons vivait

autrefois un très-hautain et très-riche seigneur. Ses domaines s'étendaient au loin sur les bords du Dniéper, et dans ses domaines se trouvaient de profondes et ténébreuses forêts. Là, sous prétexte d'entretenir des soldats pour défendre la frontière, il gardait sous ses ordres une troupe de brigands et commettait des atrocités auxquelles on peut à peine croire à présent. Dans ces caves où nous renfermons aujourd'hui la récolte de nos arbres fruitiers retentissaient les gémissements des prisonniers; dans cette cour maintenant si pacifique, on appliquait une foule de malheureux à la torture. La plupart de ces victimes étaient des juifs. Aux yeux de mon aïeul, un juif était toujours un coupable. Piller les enfants d'Israël, les tourmenter, les faire périr, pour lui c'était un jeu. Il riait de les voir souffrir, et se mettait en fureur quand sa femme, une belle et douce femme, essayait de l'attendrir et de lui inspirer un sentiment de pitié. Dans son emportement il en vint, ma chère, à la battre plus d'un fois devant les sauvages convives assis à sa table, et il l'a fait mourir.

Le seul être qu'il aimât et dont la vue le réjouît était son fils, un garçon charmant élevé à Varsovie, où les plus brillants gentilhommes de cette époque faisaient leurs études. Beau, grand, alerte, ce jeune homme était le fléau des filles du voisinage. Il les enlevait l'une après l'autre, les cachait dans les bois, puis les renvoyait à leurs parents, qui de peur d'irriter son père n'osaient se plaindre.

Près des domaines de ces terribles pachas vivait

un autre seigneur peu riche, mais distingué par les services qu'il avait rendus à la Russie. Il avait deux enfants : un fils qui servait dans les troupes moscovites, et une fille qu'il gardait avec amour près de lui, comme le dernier charme de son existence, comme un trésor dont sa patrie ne lui demandait pas le sacrifice. Elle s'appellait Prina, et tous ceux qui l'avaient vue en parlaient comme d'une beauté extraordinaire.

Le fils de notre barbare aïeul résolut de s'emparer d'elle. Dans ses plus coupables entreprises, il savait qu'il pouvait compter sur la coopération de son père. Dans celle-ci, le même appui ne lui aurait pas manqué pour surprendre Prina ou l'arracher de force au foyer paternel ; mais il était à craindre que le gouvernement russe n'intervînt dans cette affaire, et le jeune ravisseur se résigna à attendre une occasion favorable pour accomplir ses projets. L'occasion qu'il désirait ne tarda pas à se présenter.

Les troupes polonaises étaient entrées à Moscou, et leur roi Sigismond venait de faire reconnaître son fils Vladislas comme souverain de la Russie. La Pologne triomphait. Je ne cite qu'en passant cet épisode historique. Dans ces circonstances, mon cruel aïeul réussit à représenter son voisin comme un homme dangereux, reçut de Sigismond l'ordre de le faire arrêter et de le traduire devant un tribunal. Le pauvre innocent, vieux et faible, était hors d'état de se défendre. Non-seulement il fut arrêté, mais égorgé, et l'on dit qu'il avait péri dans un conflit san-

glant. Cependant sa fille parvint à se soustraire à ceux qui la cherchaient. Son impitoyable ennemi lança à sa poursuite une centaine de chiens exercés à de pareilles investigations. Par une sombre nuit d'automne, au milieu d'une épaisse forêt, les chiens s'arrêtèrent à l'entrée d'une grotte inconnue et se mirent à aboyer et à fouiller la terre avec leur museau.

Convaincu qu'ils avaient trouvé les traces de la fugitive, le jeune homme accourut près d'eux, descendit de cheval et enleva une grosse pierre qui fermait l'ouverture de la grotte. Mais alors à ses yeux tout à coup apparut un ermite qui, faisant le signe de la croix, le conjura au nom de Dieu de ne pas aller plus loin. Un coup d'épée répondit à cette prière. L'ermite, baigné dans son sang, fit un nouveau signe, et aussitôt les chiens s'élancèrent avec fureur sur leur maître. Terrassé, déchiré, le jeune homme exhala le dernier soupir avec un rire effroyable qui fit trembler tous ceux qui l'entendirent. Les animaux sauvages de la forêt hurlèrent, les cloches des villages voisins s'ébranlèrent d'elles-mêmes, et leur voix plaintive retentit au loin.

Qu'arriva-t-il de l'ermite et de la jeune fille? On ne sait. Mais la légende ajoute que l'année suivante, dans la même nuit, à la même heure, on entendit résonner le même éclat de rire diabolique, puis les aboiements des chiens, les hurlements des bêtes fauves et les vibrations des cloches.

Le vieux seigneur courba la tête avec douleur et

pria. L'année suivante la même scène terrible se renouvela. Alors, sur le lieu où son malheureux fils avait répandu le sang de l'ermite, il fit construire un monastère, se convertit à la religion orthodoxe et prit l'habit de religieux. Ses domaines furent remis à son plus proche héritier. Le monastère existe encore.

Voilà, ma chère amie, mon histoire. Elle est assez étrange; mais ce qui est plus étrange encore, c'est que les habitants de Ckorlotipski prétendent que le 28 septembre, à minuit, on peut distinguer de notre maison même ce vacarme effrayant, ce rire satanique et les mugissements des animaux et le son des cloches. J'ai demandé à mon père s'il croyait à ce récit: je m'attendais à le voir se moquer de moi, selon sa coutume; mais, à ma grande surprise, il a courbé la tête d'un air pensif et ne m'a pas répondu.

Que dis-tu de tout cela? Quant à moi, je prends deux femmes de chambre pour veiller sur mon lit. Adieu, écris-moi, je t'en prie, au nom de notre amitié; dis-moi comment s'est passé le bal de la princesse B...; et qui y a eu le plus de succès. — Mon Dieu! quel ennui! Mais le Dniéper est très-beau!

III

Non, ne m'écris plus de telles lettres, ma chère Sophie. Quand je les lis, ma vie actuelle me devient encore plus insupportable. .... Et cinq mois entiers à

passer de la sorte! On dit que c'est pour ma santé, et on m'expose à mourir d'ennui.

Tu me parles d'un certain M. Paul Ctaroslavski qui se propose de venir dans notre voisinage. Quel peut être cet infortuné? Comment croire que c'est un homme comme il faut, s'il se résout à quitter Pétersbourg pour se retirer dans un désert comme celui-ci? Sans doute il est malade... D'après la description que tu m'en fais, il me paraît que notre futur voisin n'est pas un officier aux gardes... Triste consolation!

Mon père veut me conduire chez une de ses parentes. Je verrai là une foire, et de plus un théâtre de famille. Je ne me fais pas une idée de la foire; quant au spectacle d'amateurs, je sais ce qu'il en est. Nous partons dans quelques jours.

Jusqu'à présent, je n'ai eu pour me distraire que l'ispravnik de notre district, un homme de quarante ans, marqué de la petite vérole et qui porte une chaîne d'or au cou. Pour m'être agréable, il n'a rien trouvé de mieux que l'occupation du monde la plus insipide: il m'a mis une ligne à la main. Nous avons pêché; pendant une journée entière, il prenait lui-même avec ses doigts les vermisseaux vivants pour les accrocher à son hameçon. Tu t'imagines le dégoût que m'a fait éprouver une telle habitude.

Cependant je suis persuadée qu'un jour je serai assez contente de notre résidence à la campagne. Dans la capitale, personne de nous ne sait ce que c'est que la vie de province. Ce monde singulier s'accorde si

peu avec notre genre d'existence, que lorsqu'on y y entre par hasard on serait inexcusable de ne pas l'étudier, de ne pas chercher à en connaître le caractère et les mœurs. Ne te figure pas du reste que cette vie de village, qui nous semble si monotone, soit sans poésie, et que l'humble destinée du paysan n'ait pas aussi ses charmes. Je ne suis pas encore assimilée à cette poésie, je ne la comprends pas encore. Mais parfois j'écoute le bruissement du fleuve, le cri cadencé des grenouilles; parfois la chanson d'un passant arrive à mon oreille, puis la mélodie du rossignol, qui résonne non point dans une cage, non point sous un berceau de fleurs, mais dans la profondeur des bois. Alors, ma chère amie, je t'avoue que j'éprouve je ne sais quelle sensation inconnue, étrange, que je n'ai jamais ressentie dans un bal, aux accords de l'orchestre.

Revenons à ma solitaire retraite. Plus je l'observe, plus j'en viens à goûter la quiétude de cette nouvelle existence; et en vérité, si tu étais ici, avec deux ou trois personnes intéressantes, j'accepterais très-bien la perspective de passer en ce lieu cinq ou six mois.

Le médecin m'a ordonné de me lever presque en même temps que le soleil, de marcher beaucoup, de dîner de bonne heure et de me coucher de bonne heure. Le milieu de la journée me semble toujours un peu long; mais les soirées sont agréables.

Dans un des villages qui avoisinent notre demeure j'ai retrouvé ma nourrice, une bonne et brave femme. Lorsqu'elle m'a revue elle m'a embrassée en pleu-

rant. A sa première visite elle m'a apporté une poule, à laquelle je donne à manger ; à la seconde, encore une poule. Puis j'ai été moi-même à pied la voir. Au premier abord la pauvreté de sa demeure m'a douloureusement impressionnée. Je ne pouvais comprendre comment il était possible de vivre dans une chétive isba où il n'y a presque pas de meubles, pas même un service de faïence. Je n'osais l'interroger sur les causes d'un pareil dénûment, et figure-toi ma surprise lorsqu'au lieu de se plaindre elle s'est mise à vanter son luxe et à proclamer la constante bonté de mon père.

Je suis retournée plusieurs fois chez cette honnête créature ; j'ai vu son jardin, qui n'est pas plus grand que mon cabinet, son potager, son veau, ses poulets, enfin tout son rustique établissement.

Elle m'a dit que les paysans de mon père étaient en général bien heureux, que chacun d'eux possédait au moins deux chevaux. *Je n'y comprends rien, mais c'est égal.* La dernière fois que j'ai été chez elle les jeunes filles du village m'ont reconduite en chantant. Leurs chants ne sont pas harmonieux et leur costume est très-laid ; mais puisqu'elles en sont satisfaites, à la garde de Dieu !

A mon arrivée au logis j'ai voulu, pour les remercier de leur courtoisie, leur distribuer divers petits objets que j'ai en quantité. Mon père m'a fait observer qu'elles ne les apprécieraient pas, et qu'il allait leur donner une meilleure récompense. Alors il leur a déclaré qu'il les exemptait de toute corvée pendant

une semaine entière. Cette grâce les a ravies. Elles se sont remises à chanter et à danser d'une façon que je ne puis te décrire.

J'ai fini cette journée avec le prêtre de notre paroisse, que je ne connaissais pas encore. C'est un homme sans pédantisme et sans prétentions, qui doit être très-bon. Il était dix heures quand nous nous sommes quittés. N'ayant pas envie de dormir, j'ai pris un vieux journal russe et j'ai lu une critique de quelques livres nouveaux. Comme les écrivains russes parlent mal l'un de l'autre! Cependant il y avait dans cette revue quelques fines remarques qui m'ont frappée.

Du même jour.

Cette nuit nous avons eu un violent orage. La grêle frappait à coups redoublés sur nos vitres, elle a brisé nos fleurs et ravagé les champs. Mon père dit qu'une partie de la récolte est perdue, mais qu'il y a encore de l'espoir pour le reste. Comme je plains les pauvres gens! J'ai été réveillée par la pluie qui ruisselait sur le toit, par le bruit de la foudre. Le soleil s'est levé splendide mais pour éclairer un triste spectacle : des arbres renversés de côté et d'autre et des chemins défoncés. L'onde du Dniéper était troublée et agitée. A sa surface flottaient des débris d'habitation, des poutres et divers objets. Des pêcheurs s'en allaient à la recherche de ces débris dans de petites nacelles. L'un d'eux a chaviré. Tu supposes sans doute ma chère amie, que ses camarades se sont hâtés

de venir à son secours. Non, ils se sont mis à rire, et ils s'efforçaient de l'empêcher de regagner le rivage. Lui, du reste, riait comme eux; il les a aspergés en mettant pied à terre, et n'a pas songé à changer de vêtements. Quels hommes! Mon père dit que les habitants des bords du fleuve nagent comme des canards, et que si l'un d'eux se noie, c'est parce qu'il le veut bien, chose qui du reste n'arrive presque jamais.

A propos, j'ai oublié de te raconter un événement qui n'a aucun rapport à la navigation du Dniéper, mais qui est assez curieux. La semaine dernière, j'étais sortie le soir à pied avec mon père pour aller à la rencontre du messager qui nous apporte nos journaux et nos lettres. A quelque distance de notre village nous entendons un chant sonore; rien de plus commun que d'entendre ici les passants chanter. Mais celui-ci chantait une romance française. Nous ne pouvions l'écouter sans étonnement. — Quel peut être ce nouveau virtuose? dis-je à mon père. Au même instant nous vîmes apparaître sur la lisière du bois un homme d'une quarantaine d'années, d'une taille moyenne, d'une physionomie riante et agréable. Il était vêtu d'un uniforme dégarni de boutons, portait un chapeau de paille et un manteau à carreaux.

— *Salut à mon propriétaire!* s'écria-t-il en passant devant mon père, qui l'arrêta pour lui demander qui il était, d'où il venait et où il allait.

Il répondit qu'il était Français et qu'il se dirigeait vers Minsk.

Je te donne à deviner en mille ce qu'il allait faire sur la route de Minsk. Non, tu n'y parviendrais pas, et je vais te dire son projet. Un de ses parents lui avait légué en mourant un baril rempli de ducats, enfoui vingt-cinq ans auparavant par un autre de ses parents sur le chemin de Moscou à Minsk. L'endroit où se trouvait enseveli ce trésor était indiqué par un bouleau sur l'écorce duquel on devait voir une croix. Mon père ne put s'empêcher de rire en entendant ce récit. Il fit observer à l'aventureux voyageur qu'il y avait une innombrable quantité d'arbres depuis Moscou jusqu'à Minsk, que dans l'espace de vingt-cinq ans la croix marquée sur une écorce devait être effacée, et que probablement même le bouleau qui portait cet heureux signe avait disparu.

Le Français l'écouta en silence, réfléchit quelques instants, puis tout à coup se mit à rire aussi et à se moquer très-gaiement de sa crédulité et des dispositions testamentaires de son parent.

Mon père l'invita à passer quelques jours à Ckorloupski. Il accepta sur-le-champ, et nous revînmes ensemble à la maison. Le lendemain matin Joseph (c'est ainsi que s'appelle notre Français) était dans le jardin, armé d'une pelle, donnant des ordres aux ouvriers et dirigeant leurs travaux. Il s'approcha de moi comme d'une vieille connaissance et m'expliqua les améliorations qu'il se proposait d'opérer dans notre enclos, puis il bêcha la terre en chantant, et de temps à autre il indiquait par une vive pantomime

aux ouvriers ce qu'ils devaient faire de leur côté. Mon père a pris tout cela très-gracieusement, et s'est promis de ne pas entraver Joseph dans ses plans de réforme. A l'heure du dîner, notre singulier hôte a demandé une jatte de lait et du pain. — Rien de plus, a-t-il ajouté. C'est une mauvaise habitude que de manger beaucoup.

Le soir il a pris une seconde tasse de lait, puis il s'est couché sur le sol en plein air, et au lever du soleil il était déjà au travail avec ses ouvriers. Voilà près de huit jours qu'il est près de nous. Mon père est si content de lui qu'il s'afflige à l'idée de le voir quelque jour nous quitter. Nous avons appris par son passe-port qu'il est originaire de l'Alsace et relieur de son métier. Tout ce qui se fait dans la maison l'intéresse. Les domestiques l'ont pris en affection, et moi je passe des heures entières à causer avec lui.

Voilà, ma chère amie, ce que c'est que la vie de village. Chaque petit incident occupe l'esprit; une figure nouvelle est un événement. Réponds-moi bien vite pour me prouver que mes lettres ne t'ennuient pas, et je t'écrirai plus souvent.

IV

On vient de me remettre un énorme paquet de lettres apportées par la poste; j'ai aussitôt cherché la tienne; je ne l'ai pas lue, je l'ai dévorée. Il te plaît de décrire la vie brillante de Pétersbourg, et à qui? A

une pauvre habitante d'une lointaine province. Cela n'est pas généreux de ta part, ma chère Sophie, et il y a quelque temps, un tel tableau m'aurait fait pleurer. Mais à présent, mon esprit et mes sensations sont tellement émoussés que je ne pleure plus et ne soupire plus. J'en suis venue à songer très-philosophiquement aux joies brillantes de ce monde, et, faut-il te le dire? j'en suis venue à un tel état de prosaïsme que je préfère la santé à l'éclat des salons.

D'après ce que tu m'écris, il me semble que notre futur voisin a fait sur toi une certaine impression. N'arrivera-t-il pas bientôt, ce beau M. Ctaroslavski, et ne pourrais-tu me le dépeindre un peu plus nettement? Tu dis qu'il est agréable, original, intéressant. A quel homme ne peut-on pas appliquer ces mêmes épithètes? Dans mon discernement, j'ai quelquefois cherché à me représenter ce Ctaroslavski en le dotant de toutes les qualités des gens que je connais, des meilleures, bien entendu. Après avoir ainsi composé mon idéal, je me suis demandé s'il me plairait, et toujours une voix intérieure m'a répondu : Non.

En effet, je le suppose jeune, beau, avec des yeux noirs ou bleus, le visage un peu pâle, cheveux noirs ou châtains, peut-être blonds, le nez grec ou romain. Un esprit?... Quelle sorte d'esprit peut-il avoir?... Grave?... c'est ennuyeux!... Sardonique? c'est mauvais! Mondain? c'est frivole! Quoi donc? Je te le demande. A notre première rencontre nous échangeons un salut, quelques phrases en français et quelques reparties. Il me parle de Pétersbourg, il me

raconte les bals, les concerts, et le reste. Puis après? Admettons qu'il s'occupe de moi et qu'il cherche à me plaire. Qu'en arrivera-t-il? N'ai-je pas déjà entendu cent fois tout ce qu'il peut dire? N'ai-je pas rencontré des regards pareils aux siens? Et nos romanciers n'ont-ils pas dépeint dans leurs livres une quantité de situations semblables? Oh Dieu! que l'homme est borné dans ses facultés d'attraction, et quelle sottise de sa part de ne pas nous tenir enfermées entre de hautes murailles jusqu'au jour du mariage! Mais en voilà assez à ce sujet.

Mon petit district est plus fécond en images nouvelles que ton monde brillant. Tu m'engages à continuer mon journal. J'obéis.

Je suis chez ma parente Agatécla Anastaevna Grioukovskaïa, que l'on considère comme une des grandes dames du pays. C'est une veuve de petite taille, rondelette, à la figure rouge, au front étroit, une perruque, des sourcils blancs, des bagues à tous les doigts. Elle a quatre filles, une foule de domestiques, tout cela vivant dans une longue maison en bois à deux ailes, avec un belvédère.

Le long de notre route, à chaque endroit où nous nous arrêtions, on nous annonçait qu'Agatécla nous attendait d'une minute à l'autre. Mais à notre aspect la même Agatécla a paru extrêmement surprise. Telle est la diplomatie de village : dans ce noble district on se croirait humilié d'attendre.

Mes cousines ne sont pas laides. Elles ont des joues roses, de beaux yeux, de belles dents (à l'exception

pourtant de l'aînée). Deux d'entre elles sont blondes, deux autres brunes. Mais elles sont si affectées et si maniérées, que c'est vraiment risible. Pourquoi ces prétentions ? je ne les comprends pas. Elles ne peuvent pas dire un mot simplement; chacun de leurs mouvements est étudié d'avance, et elles font des exclamations sans fin.

J'ai demandé à l'aînée, qui est extrêmement sentimentale, si elle fumait. — Oh ciel ! s'est-elle écriée, est-ce possible ?

— Pourquoi pas ?

— Vous plaisantez, ma cousine; *mais c'est une horreur*.

Pour toute réponse j'ai allumé une cigarette.

Les plus jeunes de mes cousines, que l'on traite devant les étrangers comme des enfants, quoiqu'elles aient dépassé la vingtaine, sont assez douces, mais mobiles et naïves au suprême degré. Elles rougissent au moindre mot qu'on leur adresse, portent des cheveux bouclés comme les petites filles, des robes courtes et une croix de corail sur la poitrine. Elles ne marchent pas, elles sautillent. Antonina, qui est l'aînée, passe pour être très-instruite. Toutes les questions littéraires sont soumises à son jugement. Elle est l'oracle de la famille.

La même estime et la même déférence sont accordées à son frère Cyprien, fils unique d'Agatécla. C'est un garçon de trente ans, assez curieux dans son genre pour que je croie devoir lui consacrer une mention spéciale. Il est amoureux de lui-même d'une fa-

çon incroyable. Il parle lentement, n'emploie que des expressions recherchées, et s'écoute parler comme si chaque mot qu'il prononce caressait agréablement son oreille, et comme s'il devait s'applaudir. Il a composé quelques essais littéraires qu'il a lus à sa famille et qui lui ont fait décerner le titre de poëte, et il accepte ce titre avec une parfaite satisfaction. Selon lui et selon Antonina il a une grande ressemblance avec Byron, parce qu'il boite un peu et qu'il se rogne souvent les ongles. Sa mère ajoute que, comme tous les grands poëtes, il tombe parfois dans de profonds accès de tristesse, et alors rien ne peut l'émouvoir dans la solennelle absorption de son âme. Ce qu'il m'a dit depuis m'a fait penser que c'était lui qui avait enseigné cette belle phrase à sa vieille mère.

Tu sais, ma chère Sophie, que j'ai la faculté de contrefaire les gens qui me frappent par leurs ridicules. Mon cousin m'a donné une nouvelle occasion d'exercer ce talent. J'imite non-seulement ses manières et le son de sa voix, mais l'emphase de son langage, Quel langage! jamais tu n'en entendis un pareil. En voici un exemple. Il me contemple un instant en silence, puis tout à coup me dit : — Ma cousine, votre regard a un charme qui enivre, et il fait vibrer harmonieusement toutes les cordes du cœur.

A ces mots il lève les yeux en l'air, passe sa main sur son front et tombe dans un fauteuil comme un homme qui n'a plus la force de se tenir debout. Aga-

técla, qui l'a entendu, m'observe avec un sourire de triomphe, et Antonina fait mouvoir ses prunelles à peu près comme son glorieux frère.

Le lendemain de notre arrivée nous devions avoir le spectacle. On préparait dans un hangar le théâtre et les décorations. De temps à autre arrivait à notre oreille un son musical et quelques mots des couplets de vaudeville que mes cousines répétaient l'une après l'autre. Mais quelles pièces devait-on représenter? c'était là le grand secret.

Notre première soirée s'est passée à jouer aux cartes. Un instant avant le souper il nous est arrivé quelques personnes du voisinage, fort peu intéressantes et en petit nombre, ce qui évidemment chagrinait notre maîtresse de maison. Il était près de minuit quand nous avons quitté la table. Je n'avais pas envie de dormir; j'ai proposé à Cyprien de faire une promenade dans le jardin. Il m'a regardée d'un air singulier, puis s'est hâté de mettre des gants qui n'étaient pas propres. Ses sœurs n'ont pas voulu nous accompagner : l'une a prétendu qu'elle craignait l'humidité; une autre, les serpents; une troisième, qu'elle souffrait d'une fluxion. Pas une de ces excuses n'était juste. La température était fort douce, et les serpents étaient une des fictions de l'imagination de la sentimentale Antonina. Mais je n'insistai pas, et je sortis seule avec le jeune émule de Byron.

La lune venait de se lever. Tantôt elle apparaissait à demi voilée par de légers nuages diaphanes; tantôt elle brillait dans tout son éclat sur le ciel bleu et se

reflétait dans un large étang entouré d'arbustes et de roseaux. Parfois du haut des airs, à la surface scintillante de cet étang s'abattait un canard sauvage. Alors tous les oiseaux du rivage se taisaient, puis un instant après le concert nocturne recommençait au bruit de la crecelle du gardien du village.

Nous traversâmes le jardin et nous gravîmes la colline. De chaque côté du chemin s'étendaient des champs à perte de vue; çà et là on apercevait quelques groupes d'arbres disséminés comme des îlots dans cette espèce d'océan; au loin, à l'horizon, une forêt sombre.

Je sentis que Cyprien me serrait le bras comme par distraction. Je le regardai d'un air surpris. Il toussa, rajusta sa casquette, puis me dit : — Vous êtes, ma cousine, une créature bien excentrique. En même temps il soupirait et me serrait de nouveau le bras.

— C'est fort incommode, mon cousin, lui répondis-je, de marcher ainsi; et je m'écartai de lui.

Il s'excusa, puis s'écria que la nuit était ravissante, et que le charme de ma présence l'emportait dans un monde meilleur. Je ne tenais qu'à rester sur mon sentier paisible, et je pris à tâche de garder entre le poëte et moi une distance convenable. Pendant une demi-heure il se lança dans des périodes extatiques sur le bonheur, sur la rencontre des âmes dans un autre Éden, sur les mondes infinis, et les soleils et les étoiles. Comme ces phrases pompeuses ne s'adressaient point directement à moi, je n'étais pas obligée d'y répondre.

Quand nous fûmes en haut de la colline, un nouveau point de vue attira mon attention. Dans le lointain on distinguait, à la clarté de la lune, un point blanc comme le sommet d'un édifice en pierre.

— Qu'est-ce donc que l'on voit là-bas? demandai-je à Cyprien.

— C'est le village de Berchneff, autrement dit: *Grostnii Ctan* (la maison triste).

— Quel singulier nom!

— Il a été donné à cette habitation à la suite d'un malheureux événement.

— Vous connaissez cet événement?

— Pas très-bien. On ne peut s'en rapporter à tout ce que l'on entend raconter. Mais le fait est que les successeurs du propriétaire de ce village ont tous eu quelque chose d'extraordinaire.

— A présent, à qui appartient ce domaine?

— A un homme étrange, à un homme insupportable par ses qualités intellectuelles, à un homme qui renie la poésie dont la Providence a doué certaines âmes d'élite, et n'admet pas les priviléges les plus sensibles, les plus vivants des natures poétiques.

— Mais enfin, m'écriai-je avec impatience, comment s'appelle cet original?

— Ctaroslavski.

A ce nom je tressaillis.

— C'est mon ami, ajouta Cyprien.

Je fus affligée d'apprendre que l'homme dont tu m'as tant parlé dans tes lettres pouvait être l'ami de mon cousin. Je ne voulus pas écouter la longue énu-

mération des défauts que le charitable Cyprien lui attribuait, et je revins vers la maison dans une très-mauvaise disposition d'esprit. Je n'avais plus qu'une espérance, celle de voir arriver dans notre solitude un être intéressant, et la voilà anéantie. C'est affreux! Quand je songe à tout ce que me promettaient tes lettres, et ce nom de Maison triste, quelle chute!

En revenant vers notre demeure, j'ai vu tout à coup apparaître çà et là dans le jardin mes craintives cousines, qui semblaient sortir de dessous terre. Chacune d'elles m'a demandé d'un petit air rusé si nous avions été bien loin, si nous avions agréablement passé le temps, si enfin il ne nous était rien arrivé d'extraordinaire. Au premier abord je ne comprenais pas pourquoi elles me faisaient toutes ces questions. Mais quelques mots à double entente prononcés par Antonina m'éclairèrent. Aux yeux de ces charitables filles, une promenade avec leur charmant frère ne pouvait être qu'une démarche très-imprudente, très-dangereuse; il devait nécessairement avoir produit sur moi une impression profonde, et elles cherchaient à me faire comprendre que cette impression ne pouvait échapper à leur sagacité.

Je souhaitai le bonsoir à tout le monde. Je demandai qu'on voulut bien m'indiquer ma chambre, et j'appris avec chagrin que je n'avais pas d'autre chambre que celle où couchaient mes quatre cousines. Il nous arriva aussitôt je ne sais combien de femmes de chambre dont je ne parvins pas sans peine à me débarrasser. En vain je leur affirmai, je leur répétai

que je n'avais pas besoin de leurs services. Sans tenir compte de mes protestations, elles voulaient à toute force me déshabiller et m'irritaient par leur maladroite obséquiosité. Enfin voilà notre toilette finie ! Nous nous plongeons dans des lits fort incommodes et nous avons causé une partie de la nuit.

Je t'avoue, ma chère Sophie, que je cherchais à amener l'entretien sur Ctaroslavski, uniquement, je t'assure, parce qu'il te plaît. Après divers préambules, je me hasarde enfin à parler de la Maison triste.

— C'est le nom de la propriété de Ctaroslavski, s'écrie une de mes pétulantes compagnes.

— Vous le connaissez? leur dis-je d'un ton indifférent.

— Très-peu. Il ne voit personne, et quelques efforts que Cyprien ait fait pour se lier avec lui, il n'a pu y parvenir.

Cette naïve réponse de ma blonde cousine m'a plu. L'emphatique poëte n'est pas l'ami de Ctaroslavski. Une fois que la conversation a été engagée sur ce sujet, j'ai pu la continuer sans éveiller dans l'esprit de mes cousines le moindre soupçon. L'une d'elles m'a dit : — Il faut que cet homme soit bien borné, ou bien mal élevé, car il préfère la chasse à une aimable société. Il ne sait s'imposer aucune gêne, s'abandonne à toutes ses fantaisies, et il vit comme vivent les gens de son espèce. Un jour, nous l'avons rencontré sur la route, nous l'avons engagé à venir nous voir, il nous a répondu tout nettement que les visites l'ennuyaient. Depuis ce temps-là, bien entendu, nous ne

lui avons pas fait une nouvelle invitation. Du plus loin que nous l'apercevons, nous détournons la tête.

Je t'avoue, ma chère, que cette colère de mes cousines contre Ctaroslavski m'a été beaucoup plus agréable que la prétendue amitié dont Cyprien s'était vanté.

Sous cette impression meilleure, je me suis endormie. Adieu, mon ange, à demain. Je t'écrirai de bonne heure. Le matin j'ai l'esprit plus frais et plus dispos.

Du jour suivant.

Je me suis levée avec un violent mal de tête. Mais aujourd'hui est le grand jour du spectacle, et à moins d'être malade à la mort, je ne sais comment je pourrais me dispenser d'y assister. A dix heures, je suis descendue au salon. Le soleil y dardait ses rayons; pas un souffle d'air, on étouffait. Agatécla nous a engagées à faire une promenade, et Cyprien est venu avec une de ses tirades habituelles m'offrir le bras. Je ne puis me refuser à faire cette promenade ; elle a pour but d'éloigner tout le monde de la maison, tandis qu'on portera les chaises et les fauteuils au théâtre.

A dîner nous avons eu quelques étrangers fort insignifiants. L'un d'eux, qui est un homme d'un âge mûr, d'une figure sans expression, s'est assis à table à côté de moi et n'a cessé de parler. D'abord il m'a demandé si je ne connaissais pas quelques-uns de ses

parents ou de ses amis, et il a cité Ctaroslavski. A ce nom je me suis sentie un peu troublée, puis je me suis remise, et j'ai encouragé la causerie de mon voisin. Ce n'est pas un poëte, cet homme que le hasard a mis à côté de moi; non, il n'y a pas en lui la moindre apparence de rêverie idéale, son langage est d'une extrême simplicité. Mais il connaît intimement Ctaroslavski, sa famille, ses affaires, ses habitudes, son caractère. Ce qu'il m'a dit m'a donné une idée nouvelle de ton ami, et je me sens mieux disposée envers lui que je ne l'étais hier; ce qui me réconcilie avec lui, c'est que d'abord il n'est pas si jeune que je le pensais, il a plus de trente ans. Ensuite, il n'a aucune prétention, mais un caractère ferme et résolu. Puis il est dans une situation honorable, et il n'est ni sentimental ni parcimonieux, et il n'aime pas les chevaux, et il ne se plaît pas aux cancans de province. Enfin on ne lui connaît jusqu'à présent aucune aventure galante. Je note ce dernier point pour toi, mon amie, pour te donner une plus juste idée de l'homme qui, à ce qu'il me semble, te plaît.

Mais revenons à la représentation dramatique que je veux te raconter en détail. A huit heures il est tombé une averse. Les lanternes en papier suspendues aux arbres se sont éteintes, la poussière des chemins s'est changée en boue. Toute la société s'est rendue au théâtre dans des drochkis à quatre places. Par mégarde, j'ai appuyé les mains sur le bord d'une de ces voitures, et depuis vingt-quatre heures, malgré tous les moyens que j'ai employés, je n'ai pu parve-

rent les risées du parterre. A un certain moment il pleura, il se tordit les mains dans un accès de désespoir, mais le public le traitait comme un bouffon, et à chacune de ses déclamation prétentieuses on ne répondait que par des éclats de rire.

La pièce heureusement ne dura pas longtemps. Les acteurs se retirèrent au bruit d'une salve d'applaudissements, et la tremblante Hélène fut portée en triomphe près de sa mère, qui lui permit de rester jusqu'à la fin du spectacle dans son uniforme d'officier.

Entre la première et la seconde pièce, Cyprien reparut sur la scène avec un manteau sombre, un chapeau enfoncé sur les yeux. Il s'avança lentement, à pas comptés, au bord du théâtre, jeta sur le public un regard dédaigneux, secoua la tête en silence, puis se retirant en arrière, éleva les bras en l'air et prononça d'un ton farouche une exclamation ridicule. Alors éclata de nouveau un rire bruyant, inextinguible. Cyprien se tut, puis poussa un profond soupir, et se cachant le visage dans ses mains, disparut. Comme il me semblait à plaindre en ce moment! *Mais mon Dieu, il est donc possible d'être si bête !*

La dernière pièce était de sa composition : un bizarre mélange de vers, de danses, de pantomimes et de tableaux vivants. A la fin, tous les acteurs, rangés sur une même ligne, dans des attitudes comiques, chantèrent des couplets en l'honneur d'Agatécla. Nouvelle rumeur au parterre, et nouveaux bravos.

J'était fatiguée et à moitié endormie. Je me hâtai

de retourner à la maison, et dès que je fus dans ma chambre, je me mis au lit. *Non, on ne m'y prendra plus.* Ma retraite de Ckorloupski pour longtemps, pour toujours même, s'il le faut, plutôt qu'un tel supplice. Quelle joie de ne plus entendre ni une telle musique, ni de tels vers. *Je me sens brisée.* Adieu, Sophie, je ne t'écrirai pas avant d'avoir des choses plus intéressantes à te raconter.

Cyprien a demandé la permision de venir nous voir. *Le moyen de refuser ?* Qu'en arrivera-t-il ?

V

Il m'est arrivé, ma chère amie, une quantité de choses amusantes. Je ne t'ai pas écrit pendant tout un mois pour mieux recueillir ces événements: d'abord Ctaroslavski est dans nos environs; je ne l'ai encore vu qu'une fois; il est vraiment plus original que tout ce que j'ai connu jusqu'à présent; *c'est un être à part.* Mais il faut que je te fasse mon journal en détail, prends donc patience et écoute.

J'ai quitté la demeure de ma cousine avec bonheur. A mon retour ici il m'a semblé que mes plantes avaient grandi pendant mon absence; de nouvelles fleurs s'étaient épanouies, et ma jument favorite, que j'appelle lady Milvort, s'était embellie. Je lui donne à manger dans ma main et la visite deux fois par jour.

Il nous est arrivé de Pétersbourg un ingénieur que

mon père avait demandé pour établir une fabrique près du Dniéper. Chaque soir nous nous rendons sur les bords du fleuve. Beaucoup de gens sont déjà employés à cette construction. Joseph s'y est associé et travaille avec une ardeur merveilleuse. L'ingénieur m'a dit qu'on pourrait régulariser le cours du Dniéper; je ne sais comment, mais je regretterais que cette œuvre fût accomplie par un étranger. Joseph appelle cet ingénieur *mon savant*.

Une semaine après notre réinstallation à Gkorloupski, nous avons vu arriver dans une grande calèche Cyprien et Antonina; le premier tenait à la main un rouleau de papier noué avec un ruban noir. Il a composé un poëme sur les phénomènes du soleil, qui, dit-il, traverse notre domaine plus promptement que tout autre, parce qu'il est jaloux de l'éclat de mes yeux. Après les premiers échanges de politesse habituels, Antonina m'a demandé l'impression que son frère avait produite sur mon cœur. Non-seulement je lui ai fait un aveu qu'elle n'attendait guère, mais je me suis mise à éclater de rire, ce qui l'a bien vivement blessée.

Quand j'observe cet aimable couple, je me rappelle ce que disait un jour devant moi un des amis de mon père, que l'instruction n'est vraiment avantageuse qu'autant qu'elle arrive à un certain degré de consistance et d'élévation. Cyprien et Antonina justifient cette remarque. Une demi-instruction n'a-t-elle pas dénaturé ces deux êtres, qui peut-être étaient nés avec un bon cœur et de louables penchants? Cyprien

ne serait-il pas plus heureux s'il était resté simple et modeste, et Antonina ne vaudrait-elle aussi pas mieux si elle s'était bornée à la pratique des vertus domestiques? mais le premier singe Byron, et la sœur singe cette parodie, et tous deux se sont ainsi écartés du droit sentier que le sort leur avait tracé. Que Dieu leur soit en aide!

Ctaroslavski est plus intéressant; revenons à lui. La façon dont je l'ai rencontré est si bizarre que toi-même, qui le connais, tu seras surprise de sa singularité. J'étais convaincue que je ne devais voir en lui qu'un de ces types humains comme il n'en existe que trop, et je voulais me montrer à son égard très-roide, très-réservée. J'étais dans ces belles dispositions quand un matin le prêtre de notre paroisse est venu me demander si je voudrais bien servir le lendemain de marraine à un nouveau-né. Mon père me permit d'accepter.

Le lendemain, à midi, nous partons pour nous rendre chez le pope. A quelques pas de notre demeure, nous apercevons deux grands chevaux et un homme d'une tenue simple, mais de bon goût. Cet homme s'incline fort poliment devant nous, et nous remarquons à peine son salut, car mon père et moi nous regardions avec admiration ses chevaux. Pense un peu, chère amie, que près d'eux lady Milvort aurait été laide. A qui donc, m'écriai-je, appartiennent ces magnifiques bêtes? mais déjà ils étaient loin, et je n'osais me retourner. Derrière nous cheminaient bras dessus bras dessous Antonina et Cyprien, qui dit que

mes dédains ont réduit son cœur en cendres. Mon père, après avoir cherché à dissimuler son antipathie pour le malheureux poëte, a fini par comprendre que sa présence à Ckorloupski était plus qu'inutile et ne lui parle plus Il n'a pas voulu lui demander à qui étaient ces chevaux, et nous avons continué notre route jusqu'à l'habitation du pope, où déjà étaient réunies plusieurs personnes des environs.

Cette habitation se compose de deux petites chambres: la première ornée d'une quantité de portraits de religieux; dans la seconde est le lit du pope, la lampe allumée devant les saintes images, et la bibliothèque. A l'entrée de la première, sur une grande table, il y avait un amas de pâtés et de volailles rôties.

— Où est votre femme? demanda mon père à notre hôte.

— Près d'ici, répondit-il. Elle prépare le dîner.

En ce moment Antonina s'avança avec Cyprien. Mon père prit une tranche de pâté et en vanta la saveur; Cyprien, après forces grimaces, déclara qu'il ne pouvait accepter qu'un morceau de pain. Antonina resta sur le seuil de la porte, d'un air de mauvaise humeur.

Quelques instants s'écoulèrent ainsi, quand tout à coup ma cousine s'écria : Ah! M. Ctaroslavski! et au même instant apparut ton ami, que je désirais voir depuis longtemps et que je ne m'attendais guère à voir pour la première fois dans la maison du père Cyrille. Je t'avoue qu'en entendant prononcer ce nom je me sentis troublée, et me retirai un peu à l'écart.

Les embrassades de la femme du pope, qui entra au même instant, m'empêchèrent d'entendre la réponse de Ctaroslavski au prétentieux compliment que lui avait adressé Antonina. Il échangea ensuite avec mon père quelques mots que je n'entendis pas davantage. Puis mon père me le présenta. Ctaroslavski me regarda attentivement, puis s'inclina en silence. Je balbutiai je ne sais quoi, et m'assis. Il s'éloigna.

Voilà, ma chère Sophie, ma première entrevue avec ton favori, et voici les remarques que j'ai faites : Ctaroslavski n'est pas beau, mais il n'aurait par là que plus de chances de me plaire. Je ne sais pourquoi chaque fois que j'entends parler *d'un bel homme*, je me représente aussitôt un visage rond avec des moustaches et des favoris frisés, des cheveux bouclés, des yeux noirs que nous avons retrouvés à tous les bals de Pétersbourg. Tu sais de qui je veux parler, tu te rappelles cette physionomie prétentieuse, cette espèce de colosse qui regarde les femmes d'un air si satisfait de lui-même, qui porte une lourde chaîne en or, des gants glacés, des bas à jour et des escarpins vernis. Tu te rappelles quelle aversion il inspirait, et tu comprendras que j'aie eu peur de retrouver en Ctaroslavski un *beau* de cette espèce. Par bonheur, ton ami n'est ni beau, ni grand, ni frisé, et il me semble qu'il a des yeux bleus. De plus, j'ai remarqué qu'il a la main et le pied petits, et les mouvements dégagés. Il porte un habit d'une couleur simple, à demi boutonné, une cravate en *batiste écrue*, du linge fin et blanc, et cette toilette lui sied parfaitement.

Quel dommage que les hommes en général ne songent point à l'idée qu'ils peuvent nous donner d'eux-mêmes non-seulement par les premières paroles qu'ils nous adressent, mais par leur façon de se vêtir, par l'arrangement de leur chevelure, par le nœud de leur cravate, par une foule de petites choses! Quel dommage qu'un grand nombre d'entre eux étudient leur sourire devant une glace, et leurs gestes et leur attitude, et prennent ainsi des façons d'être affectées, insupportables!

Que de fois j'ai regretté d'entendre prononcer des paroles gracieuses par un de ces élégants qui avait des moustaches énormes et le col serré dans sa cravate! J'éprouve la même répulsion à l'aspect de celui qui a un habit mal fait, des manches étroites, des boutons de métal, des épingles avec des perles monstrueuses, des breloques, des cheveux bouclés et imprégnés de parfums, de longues manchettes, un col de chemise qui lui couvre la moitié du visage.

Rien de pareil dans l'extérieur de Ctaroslavski. J'ai fait avec plaisir cette observation. Sa rencontre avec Cyprien n'indiquait pas une grande amitié. L'un et l'autre se sont seulement donné la main et ont échangé quelques mots de froide courtoisie. Mais Ctaroslavski n'avait en ce moment aucune apparence de dédain, et sur sa figure on ne voyait pas poindre ce regard équivoque des gens qui se croient supérieurs à ceux à qui ils adressent la parole. Après avoir écouté très-tranquillement mon poétique cousin, il a pensé, je suppose, qu'il n'avait pas suffisamment répondu

aux politesses d'Antonina : il s'est rapproché d'elle et lui a dit je ne sais quoi qui l'a fait sourire agréablement, comme je ne la vis jamais sourire.

Pendant ce temps on avait apporté les fonts baptismaux. Le père du nouveau-né se retira avec sa femme, après avoir prié un de ses confrères de faire la cérémonie. Une vieille femme s'approcha de moi, me fit un salut respectueux et m'invita à remplir mes fonctions de marraine.

— Qui est le parrain ? demandai-je en me levant.

— C'est Paul Ctaroslavski, me répondit-elle.

En entendant prononcer son nom, il se retourna. La vieille femme s'avança vers lui, le salua et lui adressa la même prière qu'à moi. Tout le monde s'était levé. Mon père me conduisit vers les fonts baptismaux et se plaça à côté de moi. De l'autre côté on apporta l'enfant. On attendait que Ctaroslavski vînt prendre sa place ; mais il ne faisait aucun mouvement et nous regardait d'un air indifférent.

— Nous sommes prêts à commencer la cérémonie, lui dit le pope.

A ces mots, Ctaroslavski parut tout étonné.

Cyprien lui expliqua ce dont il s'agissait, et figure-toi notre surprise, lorsqu'au lieu de s'excuser de sa distraction il déclara que non-seulement il ne serait point le parrain de cet enfant, mais qu'il s'était juré à lui-même de ne jamais accepter ce devoir de parrain.

Le ton avec lequel il fit cette déclaration était si dur que je me sentais près de pleurer, et que j'avais

envie de quitter la chambre. Mon père, pour mettre fin à cette situation pénible, se hâta de dire qu'il prendrait la place de Ctaroslavski, et le baptême fut fait.

Est-il nécessaire de te raconter de quelle façon s'écoula le reste du temps dans la maison du pope? J'évitai toute occasion de m'entretenir avec ton incivil ami, ce qui donna à Cyprien une nouvelle assurance. Il fallut se mettre à table, et y rester jusqu'à six heures. La femme du pope ne cessait de nous offrir ses crèmes et ses gâteaux de miel. Tu ne t'imagines pas, ma chère, ce que c'est qu'un dessert de province! J'aurais voulu faire honneur à cet amas de choses, mais c'était au-dessus de mes forces. Mon père pourtant et Ctaroslavski étaient intrépides, et vantaient l'excellente cuisine de notre hôtesse, qui ne cessait de leur faire la révérence et de les remercier. Après le dîner, la femme qui est chargée de prendre soin de l'enfant vint nous offrir du vin. Tous les convives déposèrent quelques pièces de monnaie sur son plateau. Je ne voulais pas goûter à ce vin ; mais mon père me fit signe que je ne pouvais m'y refuser, et je vidai résolûment mon verre.

A sept heures enfin nous reprîmes le chemin de notre demeure. Mon père invita Ctaroslavski à venir passer la soirée avec nous. Il m'offrit le bras, et tu fus, Sophie, le premier sujet de notre entretien. Il m'exprima sur toi et sur quelques-unes des personnes de notre connaissance des idées si vraies, si nettes, que j'en fus frappée. Chacune de ses paroles était

comme une sentence, et une très-juste sentence. Ce qui me plut surtout, c'est qu'il ne cherchait point à parer son langage de ces traits d'esprit, de ces réflexions caustiques que d'autres hommes se plaisent à entremêler à un entretien sérieux. Non, tout ce qu'il disait était l'expression d'un jugement ferme et impartial. Pendant tout le temps qu'a duré notre conversation, il ne m'a pas adressé non plus un seul compliment ni une seule parole de galanterie, ce qui n'est pas peu de chose.

Je te fais grâce des détails de notre soirée; mais il faut que tu saches de quelle façon ton ami nous a quittés. C'est encore un des traits étranges de cet homme, qui est vraiment l'être le plus original qu'on puisse rencontrer. Il était environ minuit quand nous nous levâmes de table. Ctaroslavski prit son chapeau et s'approcha de nous pour nous dire adieu. Mon père le pria de ne pas oublier ses voisins. Cyprien lui récita je ne sais quelle tirade dramatique. Je lui répétai la prière que mon père venait de lui faire.

Restait Antonina, qui l'attendait à dessein près de la porte. Quand il fut près d'elle, du bout du doigt elle lui fit un geste de menace et lui dit à demi-voix, mais assez haut cependant pour que tout le monde l'entendît, qu'elle savait pourquoi il n'avait pas voulu accepter la place qui lui était réservée dans la cérémonie du baptême.

Ctaroslavski voulait sortir. Antonina lui barra le passage en riant de telle sorte, qu'elle fixa notre attention.

— Oui! oui! s'écria-t-elle, je crois que j'ai deviné; et elle se tenait sur le seuil de la porte. Ctaroslavski la regardait tranquillement; mais elle voulait nous faire part de sa témérité, et il n'était pas possible de ne pas remarquer son manége, et quoique mon père fût persuadé qu'elle faisait quelque sotte plaisanterie, il s'avança vers elle. C'était ce qu'elle désirait.

— Je suis prête, mon oncle, dit-elle, à vous révéler le secret de M. Ctaroslavski. Ce secret m'appartient, puisque je l'ai deviné. Mais je ne sais s'il lui convient que je vous le fasse connaître.

— Selon moi, répondit mon père, le secret que l'on a deviné est plus sacré que tout autre.

— Mais il se rapporte à vous, mon oncle, reprit Antonina, ou plutôt à ma cousine Nathalie.

En entendant prononcer mon nom, mon père parut embarrassé. Moi, je ne savais que dire, et je me rapprochai de lui. Antonina triomphait, et il y avait dans ses yeux une expression de joie enchantée qui ne pouvait échapper à personne. Ctaroslavski seul conservait son calme habituel. Sans que sa voix indiquât le moindre trouble, il nous dit qu'il ne tenait point à dissimuler plus longtemps la pensée que ma cousine avait pénétrée, ni l'entretien qu'il venait d'avoir avec elle. Il ajouta qu'il s'était rendu chez le pope avec l'intention de servir de parrain à son enfant, et que tout à coup il s'était rappelé la loi religieuse qui interdit le mariage entre ceux qui ont tenu ensemble un enfant sur les fonts baptismaux.

Au premier abord je ne comprenais pas bien ces paroles, et je regardais avec curiosité les personnes groupées autour de moi; mais soudain je me sentis rougir et je fis un mouvement pour m'esquiver. Ctaroslavski, qui remarqua ce mouvement, s'avança vers moi et prononça ces mots que je te répète textuellement : « Comtesse, votre cousine m'a obligée à un aveu qui pourrait être considéré comme un signe d'audace et de mauvaise éducation. En refusant l'honneur de m'adjoindre à vous dans la cérémonie de ce matin, j'ai agi par une impulsion mystérieuse dont je puis à peine me rendre compte. Il m'a semblé que, par cette abstention, j'écartais un premier obstacle et faisais un premier pas sur le chemin du bonheur. Si vous m'accordez la permission de revenir vous voir, j'oserai presque croire que j'ai eu raison de concevoir cette espérance.

A ces mots il nous salua et sortit, laissant à chacun de nous la liberté d'interpréter ses paroles comme bon nous semblerait.

— Voilà ce qui s'appelle une jolie déclaration! dit Antonina.

— Une prétention à l'excentricité! s'écria Cyprien.

Je regardai mon père. Il souriait et ne semblait ni mécontent ni étonné. Mais que dis-tu, Sophie, de cette sortie, et de quel regard penses-tu que je puisse revoir celui qui, après avoir passé quelques heures avec moi, fait une telle confession, et devant des étrangers? Quelle aventure!... Mais trêve de plaisanteries. Je suis vraiment effrayée à l'idée de rencontrer

de nouveau ton ami, et ne peux m'imaginer quels seront ses rapports avec moi.

Adieu, je vais me mettre au lit sans avoir la moindre envie de dormir. Quel original que ton Ctaroslavski!

Du lendemain.

Le soleil avait déjà fait une bonne partie de sa course journalière quand j'ai ouvert les yeux, et à peine étais-je réveillée que j'entendis Antonina qui m'appelait dans le jardin. Bon gré mal gré, il fallut la rejoindre. Elle me dit que de sa vie elle n'avait si bien dormi, mais ses yeux prouvaient le contraire, et je suis convaincue qu'elle n'avait pas clos les paupières. Pendant près de deux heures nous nous sommes entretenues de choses insignifiantes; Antonina voulait que j'en vinsse à parler moi-même de Ctaroslavski; mais je ne voulais pas lui donner cette satisfaction, et notre matinée s'est écoulée très-péniblement.

A onze heures, selon notre coutume, nous avons pris le thé. Mon père était de très-bonne humeur. Il a adressé quelques questions à Cyprien et quelques paroles amicales à Antonina. Nous sommes allés ensuite sur les bords du Dniéper. Les travaux avancent rapidement. L'ingénieur étranger fait des phrases charmantes, et mon père a en lui pleine confiance. Cet ingénieur propose de construire une digue au moyen de laquelle il emploierait l'eau du fleuve à faire mouvoir des scieries et des moulins. Tous ces

travaux peuvent se faire à la fois, et dans quelques mois tout serait prêt. Il promet des montagnes d'or. Dieu veuille que ses plans se réalisent! Je me sentais disposée à croire, comme mon père, à ces merveilles; mais je ne sais pourquoi, en observant la physionomie de Joseph, j'ai senti s'élever en moi un soupçon qui m'est resté dans l'esprit.

Joseph a une passion pour le Dniéper; il ne lui donne jamais, il est vrai, que les noms les moins flatteurs, tels que : *vieux monstre* ou *vieux scélérat;* mais il fait de ces noms, par la façon dont il les prononce, autant de gentillesses. Comme il a de la peine à se faire comprendre de ses compagnons de travail, il s'est procuré un nouvel auxiliaire; il a trouvé un horrible chien sans queue qu'il a exercé très-promptement à remplir un office de domestique, à lui apporter sa pipe, son panier, ses ustensiles et une foule d'autres objets. Il l'appelle *Sabachka*, car il ne peut s'habituer à conserver aucune dénomination russe, et il a imaginé pour chacun de nous une désignation particulière : il appelle mon père, *mon général;* moi, *ma châtelaine;* Cyprien, *mon Adonis;* Antonina, *la demoiselle aux yeux de tulipe;* l'ingénieur, *le savant;* le jardinier et les ouvriers, *le vulgaire*. A tous ses talents il joint des connaissances médicales, et il s'est fait dernièrement un grand renom dans notre canton, en guérissant un de nos voisins qui était malade depuis longtemps.

Au retour de notre promenade mon père ordonna d'atteler la calèche. Nous lui demandâmes tous à la

fois où il allait. « Je vais voir Ctaroslavski, » nous répondit-il. Antonina me regarda fixement, je rougis : quelle sottise !

Pour passer le temps, Antonina se mit au piano et fit de fausses notes; Cyprien tambourinait avec ses doigts un morceau d'opéra. Moi, je m'assis sans cérémonie sur un canapé et lus la *Guerre du Nizam*, de Méry. Quel agréable écrivain que Méry, et quel homme charmant que son sir Édouard ! Crois-tu, ma chère, qu'il existe à la surface du globe un coin de terre où deux hommes arrosent avec le sang des tigres les fleurs aux pieds des femmes qu'ils aiment, et s'entretiennent de leurs amours au bruit sinistre du chant sauvage des Taugs? Cyprien assure qu'il a rencontré, je ne sais plus où, la femme d'un marchand qui ressemblait à Arinda. Il en conclut que la fille du nabab était laide et ne plaisait que parce qu'elle possédait des mines de diamants. Le pauvre Cyprien est envieux de Méry, il dit que les productions de cet écrivain sont faibles et sans goût.

Mon père est revenu de sa visite et n'en a rien raconté. Demain, je crois que mon cousin et ma cousine sont disposés à nous quitter. Quel bonheur ! Ni mon père, ni moi, nous n'essayerons de les retenir... De nouveau la nuit... une nuit d'inquiétude et d'insomnie... problablement par suite de l'ennui que j'ai éprouvé dans la journée.

A propos, sais-tu, Sophie, que le profil de Ctaroslavski ressemble à celui de Constantin R... en laid? Cette ressemblance m'a frappée au premier coup d'œil.

VI

Ma chère Sophie, c'est ta lettre qui est cause que j'ai passé deux semaines sans t'écrire, sans t'adresser le récit journalier de mes petits événements, qui t'ont sans doute paru plus d'une fois peu intéressants, mais qui parfois aussi probablement auront amené un sourire sur tes lèvres. La question que tu m'as faite m'a portée à examiner attentivement les divers incidents de mon existence et à scruter chaque mot qui m'est adressé. L'obligation que tu m'imposes serait pourtant bien difficile, s'il s'agissait d'un autre homme que de Ctaroslavski. Par bonheur, notre héros agit de telle sorte que je ne puis mieux répondre à tes demandes qu'en te faisant un récit exact de ce qui se passe entre lui et moi. Accepte ce récit tel qu'il est, et tires-en les conséquences que tu voudras; je n'y peux mais.

Je t'ai dit l'impression qu'il avait produite sur moi à notre première entrevue chez le pope. Son extérieur et ses manières m'annonçaient un homme de bon ton. Quant à sa déclaration, elle ne pouvait que nous paraître très-singulière; c'est positif.

Après cette rencontre, j'étais, je l'avoue, un peu inquiète de revoir Ctaroslavski, et ne savais avec quelle expression de figure je devais le recevoir.

Je t'ai dit aussi que mon père lui avait fait une visite, et à son retour près de nous n'avait pas proféré un mot à ce sujet. Après le départ d'Antonina et de

Cyprien, je me retrouvai seule avec lui. Les premiers jours de cette nouvelle solitude me semblèrent assez longs. Bien que le jeune Byron et sa vaniteuse sœur ne fussent pas pour nous une société agréable, ils faisaient cependant une diversion à l'uniformité de notre vie. Mon père était tout entier livré à ses nouveaux projets. Je tâchais de partager son enthousiasme; mais le Dniéper n'avait plus pour moi le même charme : je l'ai vu trop fréquemment. Joseph pourtant continue à travailler là avec un zèle infatigable.

Les promenades par les mêmes chemins, par les mêmes sentiers, finissent par devenir terriblement monotones, et lire, toujours lire, cela fatigue les yeux, disent les médecins. Il ne reste donc qu'à broyer des couleurs, à prendre des crayons et des pinceaux. Triste ressource! puisque je n'ose franchir les limites qui m'ont été prescrites par mon maître. Cependant les myosotis, les roses et les tulipes m'ennuient tellement, que je me résous, non sans crainte, à ébaucher un paysage. Tant que j'en suis restée aux linéaments d'une esquisse, j'étais assez contente de moi; mais lorsqu'il a fallu remplacer le crayon par le pinceau, et lorsque j'en suis venue à figurer par diverses sortes de couleurs le ciel, les nuages, les bois, je me suis sentie saisie d'un véritable désespoir, et le pinceau s'est échappé de mes mains.

Au même instant j'entends des pas derrière moi. Je me retourne, c'est Ctaroslavski. Impossible de cacher mon dessin, collé par malheur sur une grande planche, et le visiteur inattendu ne pouvait manquer

de remarquer mon barbouillage. Ah ! me dis-je, serait-t-il d'assez mauvais genre pour louer mon talent? Et j'attendais avec crainte ce qu'il allait faire. Il s'assit à côté de moi sans prononcer un mot. Je respirai.

Quelques minutes après il me dit : — Vous ne parviendrez pas à finir ce dessin ; et sans autre préliminaire il prit mon pinceau, et en quelques traits rapides acheva ce que j'avais vainement tenté de faire.

— Vous dessinez à merveille, monsieur Ctaroslavski, lui dis-je en suivant du regard son travail. — Pas trop mal, me répondit-il sans détourner la tête.

Un quart d'heure après il me remettait, à la place de mes taches informes, un très-joli paysage, et me donnait en outre plusieurs bons conseils dont mon maître a oublié de me gratifier.

Après cette dissertation sur la peinture nous nous sommes mis à parler de différentes choses. Ctaroslavski m'a raconté diverses nouvelles qu'il a apprises par des journaux que nous ne recevons pas, et m'a offert de me prêter ces journaux. Deux heures se sont écoulées de la sorte si rapidement, que lorsqu'on a annoncé le dîner il m'a paru qu'on l'avait servi plus tôt que de coutume. Le soir il a causé comme s'il était une de nos vieilles connaissances, et quand il s'est levé pour partir, mon père et moi nous l'avons prié de revenir aussi souvent que possible. Mais je ne sais pourquoi mon père ne m'a pas dit un mot de lui. C'est d'autant plus étrange que mon père a l'habitude

de commenter et d'analyser chaque petit épisode de notre vie journalière.

Le lendemain j'ai reçu les journaux avec un billet dans lequel Ctaroslavski me donnait la liste des livres qu'il avait reçus par le dernier courrier, et me priait de choisir ceux qui m'intéresseraient. Mais pas le moindre compliment ni la moindre phrase prétentieuse. Décidément ton ami est un homme peu commun. Je lui ai répondu poliment que j'acceptais son offre avec reconnaissance.

Le lendemain vers midi il est entré dans ma chambre avec la même physionomie riante, mais calme et grave. Je lui ai tendu la main, en rougissant je crois un peu. Sans faire attention à cet incident, il s'est assis près de moi.

— Vous lisiez? m'a-t-il dit.

J'ai répondu par un signe de tête affirmatif.

— Si vous lisiez, a-t-il repris, et si vous interrompez pour moi vos lectures, vous m'obligeriez par là à rendre mes visites moins fréquentes. — Et si nous lisions ensemble? ai-je répliqué en souriant.

Il a pris mon livre, m'a demandé où j'en étais, et a lu pendant deux heures. L'arrivée de mon père a mis fin à cette occupation. Le soir nous avons été ensemble sur la rive du Dniéper. Ctaroslavski a jeté le trouble dans la confiance que mon père accorde à son ingénieur. Il lui a démontré que l'opinion de Joseph était juste, et que le projet du mécanicien était irréalisable.

Mon père a fait la grimace, a soupiré, et n'a pu se

résoudre à discontinuer les travaux commencés. A onze heures nous revenions à la maison. Nous étions dans le jardin quand un groom amena à notre hôte un des deux chevaux que nous avions quelques jours auparavant admirés. Nous ne pouvions résister au plaisir de le voir encore de plus près. Ctaroslavski m'offrit de le monter, en vantant sa douceur. Je répondis que j'aimerais à le voir manœuvrer un jour dans une promenade. Ctaroslavski nous salua et partit. Je craignais qu'il ne mît son cheval au galop; mais il s'éloigna au pas, et je rentrai avec mon père au logis.

Il me reste à te raconter ma dernière entrevue avec notre voisin, et je finirai par là cette lettre, qui doit te paraître interminable. Trois jours après la visite que je viens de te narrer, le matin, de bonne heure, un tilbury s'arrête à notre porte : Ctaroslavski en descend Derrière lui est un groom, conduisant un beau cheval par la bride. Le ciel était très-clair, l'air un peu frais, un temps excellent pour faire une course à cheval. Cette fois ton ami portait encore un frac. J'en ai fait la remarque, parce que comme il est dans mes habitudes d'avoir toujours quelque crainte, je craignais qu'il n'eût un surtout.

Mon père prenait une dernière tasse de thé quand notre voisin entra. — Je viens, dit-il, vous proposer une longue excursion, une excursion à la *Maison triste*.

Je me tournai vers mon père. Il garda le silence. Ctaroslavski attendait une réponse. Je ne savais que dire, je balbutiai : — Mais c'est bien loin.

— Dix verstes! répliqua Ctaroslavski, et par un très-beau chemin, et nous avons un tilbury. A minuit nous serons de retour.

Si je te disais que je ne désirais pas me rendre à cette proposition, je mentirais. Par son silence et par son sourire mon père paraissait s'en rapporter à ma décision. Je réfléchis encore, puis j'acceptai. Juge de cette décision, ma chère amie, comme il te plaira, je suis prête à recevoir ta sentence dans ta première lettre.

Une demi-heure après nous galopions à travers les bois sur un très-joli sentier; le tilbury et le groom nous suivaient à une courte distance...

Permets-moi d'interrompre une minute mon récit pour t'expliquer le motif de ma résolution. Les usages de l'aristocratie anglaise permettent à une jeune fille de se promener seule avec un homme avec qui l'on n'est point entièrement lié, si cet homme est comme il faut. On est persuadé que sa délicatesse est pour les personnes de notre sexe une protection suffisante. L'aristocratie de notre province n'admet point une telle liberté. Mais que m'importe? Faut-il que je me prive d'un plaisir innocent pour ne pas scandaliser ma cousine Antonina? Cela n'en vaut pas la peine.

Par bonheur pourtant nous ne rencontrâmes dans notre trajet pas une redingote, pas une robe, pas un être vivant. *Ne sois donc pas prude, chère amie,* et lis. Je continue.

En causant tout le long du chemin nous arrivons à la porte du château, une grande porte massive entourée d'arbustes.

Au premier aspect la Maison triste justifie sa dénomination. Elle est sombre, austère, mais très-pittoresque. Ses restes, minés par le temps, m'ont rappelé quelques-uns des vieux édifices de Pétersbourg. Près de là, de côté et d'autre, des nappes d'eau; une église à plusieurs clochetons qui s'élève en haut des sapins séculaires, et tout autour de l'habitation une forêt profonde dont on ne voit pas la fin.

Ctaroslavski m'a tendu la main pour m'aider à descendre de cheval, a lui-même ouvert la porte et m'a introduite dans un grand vestibule. Là il a pris mon chapeau et ma redingote. Pas un domestique ne venait à notre rencontre, ce dont il ne paraissait nullement surpris. Au premier moment la solitude muette de cette demeure m'a singulièrement impressionnée. Nous sommes entrés en silence dans une salle sombre, ornée d'anciennes peintures à fresque, puis dans le salon, tout aussi sombre et décoré avec une certaine recherche, mais d'une façon solennelle : des banquettes blanches et dorées, recouvertes de drap écarlate; des chaises et des fauteuils rangés symétriquement contre la muraille; un second salon, avec un ameublement à peu près semblable, puis un troisième, avec des tapis turcs et de larges divans.

Je n'ai pas voulu m'arrêter à voir les tableaux ni divers autres objets, parce qu'il me tardait de me rendre sur la terrasse, au pied de laquelle le Dniéper tombe dans un profond ravin. Là s'élèvent sur un vaste espace des peupliers gigantesques, des sapins et d'autres arbres groupés avec art. Là de toute part

on reconnaît l'œuvre de la volonté, du travail et d'une intelligente pensée. Là il semble que la nature même ait cédé ses droits à l'homme. Mais de quelle époque datent ces travaux, c'était ce que je me proposais de demander à Ctaroslavski. Lui-même paraissait en ce moment austère comme sa demeure héréditaire, et cette expression lui seyait parfaitement à lui comme à elle. Je le priai de me faire connaître plus en détail la maison, le jardin, les environs.

— La maison, me répondit-il, vous ennuiera, le jardin n'existe plus, et les environs sont remplis de souvenirs plus tristes encore que la maison.

— Mais, répliquai-je, en m'amenant ici, monsieur Ctaroslavski, n'aviez-vous pas une pensée de coquetterie?

— Non; je voulais seulement vous présenter au château.

— Me présenter au château?

— Oui, que trouvez-vous donc là d'extraordinaire?

— Je ne sais...

— Je vais m'expliquer.

— Parlez. Je suis curieuse de vous entendre.

— Avant de vous donner une explication, dites-moi franchement de quelle façon vous envisagez le mariage : croyez-vous au bonheur sans la passion? préférez-vous à un amour ardent un doux accord fondé sur une réciproque sympathie? Répondez-moi sincèrement : quelle est votre idée à ce sujet?

— Je préfère cet amour dont vous parlez, lui répondis-je, sans deviner où il voulait en venir.

— En ce cas, s'écria-t-il, pourquoi ce château ne serait-t-il pas à vous?

— Comment, à moi?

— Oui, Nathalie Nicolavna, puisque, si je ne puis vous inspirer un sentiment d'amour, j'ose au moins compter sur quelque sympathie.

— Vous êtes trop modeste, monsieur Ctaroslavski.

— Non... Mais le mariage est une chose grave, et si je crois à la possibilité...

— Ah! vous croyez?... répliquai-je en riant.

— Pourquoi pas? Je vous répète que je n'espère pas conquérir votre amour; mais il me semble que j'ai les qualités nécessaires pour rendre une femme heureuse.

— Monsieur Ctaroslavski, lui dis-je d'un ton de plaisanterie, avouez que notre entretien a pris une singulière direction?

— Est-ce qu'il vous déplaît?

— Je n'en comprends pas le sens.

— Il est cependant très-clair. Nous parlons de la possibilité de nous marier.

— C'est-à-dire vous parlez, ce qui n'est pas la même chose...

— C'est dommage; car de cette idée j'ai fait la base de mon avenir.

— Mais, au nom du ciel! m'écriai-je avec impatience, faut-il attribuer à l'influence de la Maison triste votre singulière disposition d'esprit? Vous étiez beaucoup plus aimable à Ckorloupski.

— Écoutez, Nathalie Nicolavna, répliqua-t-il avec

une sérieuse expression de physionomie, vous êtes jeune, la vie vous apparaît comme un long enchaînement de fêtes, mais...

— Je m'ennuie souvent, monsieur Ctaroslavski.

— Comme on s'ennuie au bal. Voyez : la jeunesse s'écoule, et alors arrivent les années que nulle joie n'anime. Je les connais, ces années; j'en ai déjà passé plusieurs. Alors la solitude est triste et sombre comme cette demeure, comme ce jardin, comme tout ce qui m'entoure.

— Mais vous êtes jeune....

— Est-on jeune à trente-six ans ?

— Mais les souvenirs et le charme du passé ?

— Le passé ! répéta Ctaroslavski avec un amer sourire; puis il se tut un moment, et ensuite se leva, et me tendant la main : — Écoutez, dit-il avec un accent si mélancolique que je ne puis l'oublier, voulez-vous accorder un instant à mes souvenirs ?

— Très-volontiers, répondis-je, en me levant aussi.

Nous descendîmes de la terrasse. Il me conduisit par un sentier qui se dirigeait vers l'église et m'arrêta à l'entrée d'une vieille chapelle.

— Dans ma famille, me dit-il, c'est une vieille coutume de ne point ensevelir les morts, mais de les garder sous les voûtes de cet édifice.

Sans attendre de réponse, il ouvrit une lourde porte en fer qui roula sur ses gonds avec un gémissement aigu. Je sentis aussitôt sur mon visage l'impression d'un air humide; j'aurais voulu me refuser à entrer

dans cet asile de deuil, mais je n'osais exprimer ma pensée.

En face de la porte s'élevait un iconostase avec les images des patrons de la famille; à gauche on distinguait un escalier. L'intérieur de la chapelle était très-sombre. Ctaroslavski prit un des cierges placés dans de grands flambeaux d'argent, et me donna de nouveau la main pour me faire descendre l'escalier. J'étais toute tremblante et sentais mes genoux vaciller. Mais cette main me tenait fortement, et elle était plus froide que la muraille, plus froide que l'air humide de cette sépulture, et son visage était d'une pâleur mortelle. Il ouvrit une seconde porte en fer, et nous nous trouvâmes au milieu d'un cercle de cercueils noirs, sur chacun desquels on voyait une plaque en cuivre revêtue d'une inscription.

— Vous avez froid? me dit Ctaroslavski.

— Un peu, répondis-je d'une voix mal assurée.

Je n'osais ajouter que surtout j'avais peur. Soit qu'il ne devinât pas ou ne voulût pas avoir l'air de deviner mon émotion, Ctaroslavski s'arrêta près de deux cercueils un peu écartés des autres.

— Là, me dit-il, sont les restes de mes parents. Mon père était un homme d'honneur et ma mère une excellente âme. Peut-être auraient-ils vécu longtemps et heureusement, si....

— Si? répétai-je vivement.

— L'histoire de leur vie est étroitement liée à la mienne. Je vous la dirai en un autre moment. A présent, je ne le puis. Attendons à ce soir.

Nous nous inclinâmes devant ce tombeau, et il me montra successivement ceux de ses aïeux. Une demi-heure s'écoula dans cette visite. Enfin nous sortîmes. Je respirai plus librement quand je vis la porte en fer de la chapelle se refermer derrière moi, et j'aspirai avec plaisir le grand air.

— Et vous descendez souvent dans ces caveaux? dis-je à Ctaroslavski, en cherchant à renouer un entretien qui provoquât sa confiance.

— Chaque fois que je me sens triste et sombre.

— En ce moment, un tel aveu n'est pas flatteur pour moi.

— Si je suis triste en ce moment, répondit-il, c'est à cause de vous... mais vous ne voulez pas me comprendre.

— Encore une plaisanterie!

— Pas du tout : c'est un langage sérieux que vous êtes obligée d'entendre par amitié pour moi.

Ce mot d'amitié qu'il m'adressait pour la première fois produisit sur moi une vive impression. Je ne pouvais en aucune façon rejeter le sentiment qu'il exprimait; car il faut que je rende justice aux remarquables qualités de Ctaroslavski, et je t'avoue que son amitié flatte mon amour-propre. Je lui répondis que j'étais prête à l'écouter avec un intérêt digne du sentiment au nom duquel il réclamait mon attention. Il me prit la main en souriant et en me regardant attentivement, puis me fit une proposition que certes jamais homme de trente-six ans n'a fait à une jeune fille de vingt ans. Si tout autre que lui.... Je ne puis

dire ce que j'aurais répondu. Mais voici sa proposition.

— Nathalie Nicolavna, pour m'écouter avec la patience que je vous demande, il ne suffit pas d'un intérêt amical, et je ne crois pas à votre amitié... Vous admettez, n'est-ce pas, qu'une femme peut être heureuse sans aimer d'amour son mari?... Vous l'avez dit... Accordez-moi quelques instants ce bonheur. Pendant que vous êtes dans cette demeure, regardez-moi, regardez tout ce qui m'appartient comme vous appartenant à vous-même.

— Et vous, monsieur Ctaroslavski, répliquai-je naïvement, de quelle façon me regarderez-vous pendant ce même espace de temps?

— Je verrai en vous une femme qui n'est point amoureuse de son mari, mais qui, par la permission qu'elle lui accorde de l'aimer elle-même, lui rend toutes les bénédictions, toutes les joies qu'il a perdues... Je vous demande, je le sais, une chose difficile; mais songez, Nathalie, qu'en me la refusant vous ne blessez pas l'amour-propre, mais le cœur.

En cet instant, ma chère, sa physionomie était très-singulière.

— Je vous écoute, Paul, lui répondis-je en souriant et en rougissant jusqu'aux oreilles.

A cette réponse, que peut-être il n'osait attendre, une expression de bonheur irradia son visage. Ses yeux étincelaient, ses joues s'empourprèrent. Il voulut parler, et il ne put proférer un mot. Je le regardai, et mon regard confirmait la promesse que je

venais de lui faire... Sophie, au nom de Dieu, ne te laisse pas aller à de folles suppositions; ne m'accuse pas de coquetterie. Non, Ctaroslavski a raison: la femme qu'il épousera peut être heureuse.

Nous nous remîmes silencieusement en marche non plus par les sentiers de l'église, mais par un autre beaucoup plus agréable, le long duquel coulait un frais ruisseau de la montagne, qui tantôt s'élargissait et tantôt semblait s'arrêter; puis de nouveau sautillant et bruissant, reprenait son cours vers le Dniéper.

— Que ce côté du jardin est beau! m'écriai-je. En faisant cette remarque je voulais rompre mon silence, moins pénible, à ce qu'il me semblait, pour Ctaroslavski que pour moi.

— Oui, Nathalie, répliqua-t-il, ce jardin pourrait être assez beau, mais il est négligé.

Ce simple nom de Nathalie me fit de nouveau rougir. Mais mon mari d'un instant regardait d'un autre côté, et nous continuions à cheminer. L'aspect du paysage variait à tout instant, et plus d'une fois je le louai sérieusement. Ctaroslavski partageait mon impression. Après une assez longue promenade nous arrivâmes à l'orangerie, qui me sembla parfaitement entretenue. Il frappa à la porte, et je vis apparaître un homme en veste.

— C'est M. Wierig, notre principal jardinier, me dit Ctaroslavski.

Je répondis par un sourire au salut de *notre* jardinier, qui était évidemment un bon Allemand.

— Voulez-vous bien, reprit Ctaroslavski, indiquer à M. Wierig les améliorations que vous désireriez voir faire dans le jardin. Je vous répońds que vos ordres seront ponctuellement exécutés.

Qu'aurais-tu fait à ma place, ma chère amie? Mon Dieu, que n'aurais-je pas donné pour entendre ta réponse! Mais puisque j'avais à remplir mon rôle de femme, pouvais-je me refuser la joie de transformer le sauvage terrain de la Maison triste en un beau, pittoresque jardin qui rappellerait celui de Paulovski? Je me suis accordé cette joie : j'ai développé mon plan à M. Wierig : ici, des corbeilles de fleurs ; là, un pont; ailleurs, une petite île, et plusieurs autres ornements qu'il est inutile de t'énumérer. Le jardinier m'a répondu que tout serait fait très-prochainement.

Je suis folle, chère amie, n'est-ce pas? mais que veux-tu ? C'est la faute de ton Ctaroslavski, et tu sais que j'ai toujours eu un penchant à la déraison.

Ma tâche de châtelaine accomplie, je me sentais fatiguée, et j'avais faim. Le dîner a été servi, un dîner excellent. J'ai mangé comme une pensionnaire, et nous avons été prendre le café sur la terrasse.

—Ne voulez-vous pas vous reposer? m'a dit ensuite Ctaroslavski ; votre chambre est préparée.

— Non, c'en est trop, me suis-je écriée. Comment! ma chambre? Et j'avais, à ce qu'il paraît, en ce moment, une telle expression de surprise que Ctaroslavski n'a pu s'empêcher de rire.

— Oui, votre chambre, a-t-il repris, et je vais vous y conduire...

Il m'a offert le bras, et j'avoue que j'étais tellement entraînée par la curiosité, que je marchais plus rapidement que lui.

... Ici je m'arrête; je voudrais te faire une description de ce qu'il appelle ma chambre, mais c'est impossible. Figure-toi, Sophie, la plus jolie bonbonnière qu'on puisse imaginer, non point en or, mais en *vieux saxe*, mets-y les plus beaux bouquets de fleurs, et tu auras par là peut-être une idée de *mon réduit*. Je ne puis te dire en détail ce qu'il est. Il me semble que j'ai vu ce réduit en rêve, et je n'ose plus affirmer qu'il existe réellement... Mais sais-tu, mon amie, que si quelqu'un m'obligeait à lire ma lettre, je la déchirerais en morceaux? toi seule tu la liras.

Il me reste à te communiquer l'étrange histoire de Ctaroslavski, qu'il m'a lui-même racontée sur la terrasse de *notre* maison. C'est moi-même qui me suis servi de ce pronom en écoutant la narration de ton ami et les malheurs qu'il a éprouvés; je les appelle aussi nos malheurs. J'en viens à mon récit.

D'abord il faut te dire que la légende dont je t'ai parlé dans une de mes premières lettres n'est pas une fiction, mais un fait positif. Mon aïeul, qui était un riche seigneur polonais, devint réellement l'ennemi de l'aïeul de Ctaroslavski, qui était un boyard russe. La malheureuse jeune fille qui se sauva pour échapper aux poursuites d'un être sans pitié demeurait à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la Maison triste, et Ctaroslavski a promis de me montrer l'entrée de la grotte et le monastère, qui se trouvent

situés à peu près à une égale distance entre son habitation et celle de mon père. Quant aux rumeurs effrayantes qui, selon la tradition, se renouvellent chaque année à heure fixe, il m'a dit que, ne s'étant jamais trouvé ici en cette nuit mystérieuse, il ne les avait pas entendues, mais que le peuple continuait à y croire... C'est terrible, n'est-ce pas ? Nous nous sommes promis de passer cette nuit du 28 septembre sur le balcon de Ckorloupski.

L'histoire des ancêtres de Ctaroslavski est curieuse, mais longue. Je me hâte d'en venir à ce qu'il y a de plus intéressant, c'est-à-dire à l'héritier actuel de cette ancienne famille, et je te transmets son récit, tel qu'il me l'a fait lui-même.

« Il fut prédit à un de mes aïeux, je ne sais auquel ni à quelle époque, que son mariage et le mariage de chacun de ses descendants seraient signalés par quelque événement ou quelque particularité extraordinaire, et cette prédiction s'est constamment vérifiée. Je ne remonterai pas jusqu'aux temps éloignés. Je commence mon histoire à mon grand-père, qui vivait sous le règne de Catherine. Un jour, dans une de ses campagnes en Turquie, il obtint d'un pacha turc une belle jeune fille grecque en échange d'un cheval de luxe. A son retour dans ses foyers il épousa cette jeune fille, malgré les observations, les reproches et la colère de ses parents. Il en eut deux fils, dont l'aîné était mon père.

« Il entra au service, ainsi que son frère; mais bientôt ils le quittèrent, avec la résolution de se reti-

rer dans ce domaine et d'y vivre ensemble, sans partager leur héritage. Leur régiment était en Pologne. Sur la frontière de ce pays ils furent forcés de stationner dans un méchant village où ils n'avaient pu se procurer les chevaux nécessaires pour continuer leur route. Un juif, auquel appartenait la maison où ils s'étaient résignés à passer la nuit, vint leur dire le soir : — Nous avons ici une devineresse. — A merveille ! s'écrièrent les deux jeunes officiers; conduis-nous près d'elle.

« Leur hôte les mena dans une cabane chétive, étroite, sale et remplie d'une foule d'objets de toute sorte, qui étaient comme autant de témoignages de l'inquiétude d'esprit et de la crédulité des gens de cette époque. Là était une vieille femme débraillée, avec un chat, un coq et un vautour apprivoisé. Le juif introduisit près d'elle les deux frères, en lui promettant en leur nom une généreuse récompense si elle leur pronostiquait un heureux avenir.

« — Je n'en ai qu'un mauvais à t'annoncer, dit-elle à mon oncle en se tournant vers lui. A ces mots mon père voulut empêcher son frère d'écouter cette vieille sorcière; mais ses efforts furent inutiles, et elle prédit à mon oncle qu'il mourrait le même jour où mon père se marierait.

« — En ce cas, s'écria mon père, ta prédiction ne se vérifiera pas, car jamais je ne me marierai. En parlant ainsi il jeta quelque argent sur la table et sortit. Par malheur la devineresse ajouta quelques mots qu'il entendit : — Si tu ne te maries pas, dit-elle, tu ne

sauveras pourtant pas ton frère, et prends garde au jeudi!...

« Le lendemain les deux jeunes officiers se remirent en route, en riant des paroles de la devineresse. Afin de rassurer complétement son frère, pour lequel il avait la plus tendre affection, mon père lui jura qu'il n'éprouvait qu'un sentiment d'éloignement pour toutes les femmes, et que, sans tenir même aucun compte des prédictions qui venaient de lui être faites, il n'épouserait pas la plus belle fille du monde. Mon oncle l'accusait de se laisser à son insu influencer par une crainte superstitieuse, et jurait de se tuer s'il ne le décidait pas à se marier. Ce débat entre les deux frères ne dura pas longtemps, et tous deux cessèrent de parler de la prophétesse. Trois années s'écoulèrent, trois années de calme et de bonheur. Un jour ils furent invités au mariage de la fille d'un de leurs voisins. — Allons-y, dit mon oncle; et il y entraîna mon père.

« Ils arrivèrent le soir dans la demeure de la fiancée. Elle était pâle, soucieuse, triste. On attendait le lendemain son futur époux. On dansa jusqu'à minuit, puis les convives se dispersèrent; mais les deux frères couchèrent dans la maison.

« Le lendemain matin mon oncle se mit à parler à mon père de la fiancée, et lui demanda si elle lui plaisait.

« — En toute autre circonstance, répondit mon père en riant, je te dirais qu'elle ne me plaît pas; mais comme elle va se marier, je n'ai nulle raison de te

dissimuler ma pensée; je te dirai donc que cette jeune fille m'a paru charmante, et que si tu l'épousais je serais heureux de lui donner le nom de sœur.

« — Tu parles sérieusement?

« — Très-sérieusement.

« — Eh bien! ce n'est pas son fiancé qui l'épousera, ni moi, mais celui qui lui a inspiré un véritable amour.

« — Quel est donc ce fortuné mortel, et comment as-tu pénétré ce secret d'une jeune fille?

« — Par un hasard bien simple, répliqua mon oncle. Cette nuit je ne dormais pas, et sans le vouloir j'ai entendu la pauvre enfant qui faisait en pleurant ses aveux à sa mère. La mère pleurait aussi, tout en disant qu'elle ne pouvait rompre le mariage décidé malgré elle par son mari. Celui que cette jeune fille aime... c'est toi!...

« A ces mots mon père resta tellement surpris, qu'il ne savait que dire. Mon oncle profita de ce moment de silence pour lui persuader qu'il devait se marier avec cette charmante fille, affirmant que s'il ne parvenait pas à l'y déterminer, il se tuerait.

« — Tu ne peux pas, lui dit-il, te préoccuper des sottises que nous a débitées une vieille bohémienne. Elle n'était pas novice dans son métier, cette vilaine sorcière, et elle a pensé qu'avec des gens tels que nous il ne s'agissait pas pour elle de répéter ses banalités habituelles, mais qu'elle devait pour nous émouvoir inventer quelque chose de nouveau; de là ses présages de mort. Mais je te le répète, si tu ne te maries pas avec

cette douce jeune fille qui t'aime, la prédiction de la prophétesse s'accomplira, car je me tuerai.

« Le lendemain mon père fut uni à celle dont l'amour lui avait été révélé d'une façon si singulière. Ce jour-là même mon oncle, étant sorti de la maison, rencontra le premier fiancé de sa belle-sœur, se battit en duel avec lui et fut frappé d'une balle. En mourant il murmura quelques paroles inintelligibles, à travers lesquelles on discerna seulement un souvenir de la sorcière et le mot de *jeudi*.

« Quel jour affreux pour mes parents! Ils s'accusaient eux-mêmes de la mort de mon pauvre oncle et le pleuraient amèrement, et attendaient avec anxiété chaque jeudi. Ils ne pouvaient, malgré tous leurs efforts, écarter de leur esprit une fatale appréhension, et bientôt, malheureusement, les pronostics de la bohémienne devaient encore se vérifier.

« Ma mère était enceinte, et mon père s'inquiétait plus que jamais du jeudi. Cependant je vins au monde sans accident. Alors ce fut une grande joie dans la maison. Ma mère, en m'embrassant, se rassurait sur l'avenir, et peu à peu oubliait le passé. Mais au commencement du printemps, les rayons d'un soleil trompeur l'ayant attirée vers le balcon, elle se sentit saisie par le froid, puis par la fièvre. Le médecin qu'on envoya chercher à la ville prescrivit quelques remèdes, puis se retira. La semaine suivante il parut inquiet, et quelques jours après il déclara que la malade n'avait pas vingt-quatre heures à vivre. Elle mourut en effet comme il l'avait annoncé, et c'était

un jeudi. Mon père ne put résister à cette catastrophe. Il fut comme égaré, et il riait d'un rire qui faisait frissonner ses domestiques. Quelques mois après il sembla cependant revenir à lui ; il fondit en larmes. Les gens qui l'aimaient le crurent sauvé et en rendirent grâces à Dieu. Mais au jour anniversaire de la mort qui avait ébranlé sa raison, quand il entendit prononcer le nom de sa femme dans les prières de l'Église, il mit la main sur son cœur, puis l'on vit un nouveau sourire éclore sur ses lèvres, le dernier sourire de sa vie. Le lendemain il n'était plus, et ceux qui l'avaient observé à cette cérémonie funèbre disaient qu'il avait eu ce doux sourire et ce doux regard parce qu'il allait au-devant de celle à laquelle il avait juré un amour éternel.

« On m'emmena avec ma nourrice chez mon grand-père maternel, qui devait se charger de mon éducation, et qui en même temps s'empara de l'administration de mes domaines.

« Ma grand'mère vivait encore : elle avait une vive tendresse pour moi, elle me donnait sans cesse en secret quelque friandise, et sanglotait quand on me demandait où étaient mon père et ma mère, et que je répondais en indiquant du doigt la pointe du clocher de la Maison triste. Son mari alors lui reprochait sa faiblesse et l'accusait de me gâter, et ne me faisait quelques caresses que lorsqu'il arrivait des étrangers chez lui. A l'âge de deux ans il m'obligeait à raconter devant ses convives ce qu'il m'avait lui-même révélé, les prédictions de la devineresse, la mort de mon

oncle et celle de mon père et de ma mère. Lorsque j'avais fini ce récit il me louait de ma gentillesse, me donnait une petite tape sur la joue et ajoutait quelque bon mot à mon enfantine narration.

« Plus tard je compris quel triste rôle il me faisait jouer, et un jour qu'il m'invitait à raconter comme de coutume mon histoire pour amuser un étranger, je ne voulus pas y consentir. Il me regarda avec surprise, m'ordonna impérieusement d'obéir, il frappa du pied, il s'emporta. Je fus puni, mais je ne cédai pas. Il me semblait que je sentais se développer à la fois en moi la force physique et la force morale. J'avais alors six ans. Quelques années après ma bonne grand'mère mourut, et une méchante domestique devint la maîtresse de la maison.

« J'avais quatorze ans lorsque enfin on s'avisa de me donner les premières leçons de grammaire. Vers le même temps j'appris que mon domaine héréditaire était en vente. Mon grand-père me ruinait et ne voulait rendre aucun compte au conseil de tutelle des orphelins. Cependant on parlait des nouvelles élections qui venaient d'être faites dans la province et je remarquais que cela l'inquiétait, mais je ne savais pourquoi.

« Un matin une belle voiture s'arrêta à la porte de notre demeure. Un gentilhomme en descendit. Une demi-heure après je fus appelé dans le cabinet de mon aïeul. Je me dis que peut-être on allait encore m'ordonner de raconter la triste histoire de mes parents, et je résolus de résister de nouveau à cet ordre

cruel ; mais je me trompais complétement dans ma supposition.

« Mon aïeul me présenta à un étranger d'une figure distinguée, qui me prit par la main et me fit asseoir à côté de lui. Il me regardait si fixement que d'abord je me sentis très-embarrassé. Il me semblait que son regard pénétrait jusqu'au fond de mon sein. Je me tournais sur ma chaise, n'osant lever les yeux. Mon grand-père paraissait aussi très-confus.

« — Que lui a-t-on enseigné, à cet enfant? demanda l'étranger.

« — Tout, se hâta de répondre mon aïeul.

« L'étranger se retourna de mon côté. Je restais muet. J'aurais eu honte d'avouer que jusqu'alors je n'avais appris que les éléments de la grammaire russe et les quatre premières règles de l'arithmétique.

« — Vous allez venir avec moi, mon petit ami, me dit cet inconnu en se levant, et, sans même saluer mon aïeul, il quitta le cabinet en me faisant passer devant lui. Le vieillard le pria de me laisser encore quelque temps dans sa maison, afin de préparer les différentes choses dont j'avais besoin pour partir; mais l'étranger me fit monter en voiture, et ordonna à son cocher de fouetter ses chevaux.

« A peine avions-nous fait quelques pas qu'il me prit de nouveau la main et m'interrogea avec bonté sur la façon dont j'avais vécu dans la maison de mon aïeul, sur les leçons que j'avais reçues, sur tout ce qui tenait à ma situation. Ensuite il me dit qu'il emploierait tous ses moyens à me faire acquérir l'instruc-

tion qui m'était nécessaire, qu'il me prenait sous son patronage et qu'il saurait défendre mes intérêts. Il se montra si affectueux et m'inspira tant de confiance, que lorsque le soir nous arrivâmes au chef-lieu de la province, dont j'avais à peine entendu parler, je le considérais comme un de mes proches parents.

« En peu de temps, grâce à lui, je pris une tout autre direction. Un nouveau monde s'ouvrait à mes yeux inexpérimentés, de nouveaux désirs s'éveillaient en moi. L'étude qui m'était prescrite non-seulement ne me fatiguait pas, mais devenait pour moi un besoin. Mon bienfaiteur m'avait fait donner une jolie chambre dans sa maison. Là, chaque heure avait son emploi déterminé, et le soir mon travail de la journée était remplacé par des leçons de danse, d'escrime ou par des lectures à haute voix.

« Bientôt j'appris à quelle circonstance je devais mon heureux changement de situation. Les nobles de la province avaient choisi mon protecteur pour leur représentant. La généreuse tâche qu'il accomplissait envers moi n'était qu'une des louables actions par lesquelles il s'était acquis une noble réputation. Pour s'acquitter des fonctions qui lui étaient confiées, il se résignait à passer trois années de suite en province, tandis que sa famille résidait à Pétersbourg. Ces trois belles années s'écoulèrent pour moi comme un jour. J'avais dix-sept ans lorsque mon protecteur me quitta; je l'embrassai en pleurant. Avant de se séparer de moi il m'avait fait incorporer en qualité de cadet dans le régiment où mon oncle et mon père

avaient servi, et j'allai rejoindre mon poste en Pologne. Pendant ces trois années non-seulement il s'était opéré un grand changement en moi, mais un grand changement aussi dans ma position de fortune. Mon domaine n'avait point été vendu, et ses revenus, administrés avec soin, avaient déjà servi à le dégager d'une partie des hypothèques dont l'avaient grevé les artifices de mon grand-père.

« Je fus placé sous la tutelle de quelques gentilshommes; mon bienfaiteur me fit promettre sur l'honneur de ne point toucher à mon héritage jusqu'au temps de ma majorité et de ne pas dépenser plus que la somme qui m'était allouée annuellement. De plus il me fit promettre de ne pas parler de lui, en me souvenant du passé. J'accomplis cette difficile promesse, et lorsque plus tard je le rencontrai, je n'osai me jeter dans ses bras; je répondis par un salut respectueux au salut de cet homme, qui semblait vouloir oublier le bien qu'il avait fait.

« A vingt ans j'étais officier. Le régiment auquel j'appartenais fut rappelé en Russie. Il est inutile de vous dire en quel gouvernement. Ma compagnie fut installée dans deux villages appartenant à une veuve qui parlait un singulier français, s'endormait au milieu d'une société nombreuse, et vivait très-mesquinement. Elle avait deux filles qu'elle faisait élever je ne sais où, probablement par économie; mais chaque fois qu'elle en parlait, elle les louait outre mesure et pleurait d'attendrissement. Le dimanche elle m'engageait à dîner avec mes camarades. Ordinaire-

ment nul autre que moi n'acceptait cette invitation. Ainsi se passa l'automne, puis l'hiver. Au commencement du printemps la veuve partit pour se rendre près de ses filles. Sa maison fermée, il ne me restait plus aucune distraction. Mon protecteur n'ayant pas répondu à une lettre que je lui avais adressée, je cessai de lui écrire.

« Au mois de mai l'ennui que j'éprouvais me devint insupportable. Je ne faisais aucune visite dans les environs. Toute autre société que celle de mes camarades m'effrayait. La présence d'une femme me causait un tel trouble que je sentais aussitôt le sang me monter au visage, et je fuyais. Que de fois, en voyant les officiers causer, sourire, coqueter avec les femmes, je me suis demandé pourquoi j'étais si craintif, pourquoi je ne pouvais pas m'entretenir comme eux de galantes futilités! En doutant des regards encourageants, des regards féminins qui se tournaient de mon côté, je ne me rendais pas justice, car mon extérieur valait au moins celui de mes camarades; de plus je parlais et prononçais bien le français, et ne faisais pas comme eux des solécismes.

« Il me sembla que la femme de notre médecin, une coquette de trente-cinq ans, était plus occupée de moi que des autres officiers. Je ne pouvais l'éviter comme j'évitais les autres femmes, et je dois dire qu'en m'éloignant d'elle, c'était par je ne sais quel sentiment qui ne ressemblait certes pas à l'indifférence.

« La veuve revint et m'invita à dîner. Ce fut mon

domestique qui me remit son billet, sans pouvoir me dire s'il devait y avoir des étrangers chez elle ou si je devais seulement y trouver sa société habituelle, c'est-à-dire un vieux gentilhomme, un pauvre parent de notre hôtesse, et deux ou trois vieilles filles du voisinage. A tout hasard, je fis atteler mes chevaux et je partis. Mais, ô malheur ! dans le vestibule de la maison je vis une nouvelle figure, une jeune fille de seize ans fraîche et jolie, qui me fit une si profonde révérence que sa robe s'arrondit sur le parquet comme un panier ; puis elle disparut, et moi j'entrai tout troublé dans le salon. Là, près de la veuve, était une autre jeune fille un peu plus âgée que la première. Je m'inclinai gauchement et regardai la fenêtre, où j'espérais trouver un refuge ; mais la fenêtre était fermée, et la veuve me présenta sa fille ainée. Je tressaillis, je baissai la visière de ma casquette, et m'assis en silence. A table enfin j'osai me tourner vers une des jeunes filles assises à côté de moi. Je parlai de l'étang qui s'étendait dans l'enclos, à quelque distance du balcon.

« — Aimez-vous à pêcher? me demanda-t-elle.

« — Certainement, répondis-je tout confus, en passant une serviette sur mon visage, croyant me servir de mon mouchoir.

« Ce fut ainsi que je fis connaissance avec mes nouvelles voisines. Après dîner la jeune fille courut prendre sa ligne pour pêcher, la veuve se mit sur un canapé pour faire sa sieste, et je restai seul avec sa fille ainée.

« J'en viens sans transition à l'époque où il s'opéra en moi un grand changement. Dès le commencement de juin on ne m'invitait plus à dîner chez la veuve, car on ne me traitait plus comme un étranger qui ne va dîner dans une maison que lorsqu'il y est engagé. Je passais là toutes mes journées, et ne retournais parfois que très-tard chez moi. Toutes mes pensées étaient fixées sur un seul objet, tout mon avenir n'était éclairé à mes yeux que par une seule espérance. Enfin la fille aînée de mon hôtesse m'avait inspiré ce sentiment profond que les poëtes appellent l'amour pur, l'amour désintéressé... »

Ici, ma chère Sophie, j'ai interrompu Ctaroslavski pour le prier de me dépeindre celle qui avait opéré en lui une telle révolution. J'étais curieuse de savoir comment elle était, et ce qu'il faudrait à peu près... Mais quelle folie!...

« — Vous le voulez! m'a répondu Ctaroslavski. Eh bien, voici le portrait de mon premier amour, de ma première passsion. Dix-neuf ans, une taille moyenne, le pied et la main parfaits, les traits du visage peu réguliers, le nez un peu trop long, mais des yeux comme je n'en avais jamais vus, le sourire ravissant, la peau d'une blancheur éclatante, des cheveux abondants comme ceux des femmes de Frascati, dans tous ses mouvements une sorte de langueur et d'indolence charmante, dans sa voix une harmonie infinie. Enfin elle ne ressemblait en rien à ce qu'on nomme ordinairement une beauté dans le monde. Ce n'était ni un enfant, ni une femme, ni un être

surnaturel, ni un esprit aérien, mais un admirable mélange de tout ce qu'il y a de séduisant et de ravissant. »

J'écoutais Ctaroslavski avec attention, et, il faut l'avouer, ma chère amie, avec une émotion peu agréable, et je cherchais à surprendre dans ses yeux l'impression qu'il éprouvait lui-même en relatant ses souvenirs. Je voulais tâcher de deviner s'il aimait encore cette jeune fille ou s'il la haïssait, et il riait de lui-même comme pour chercher à expier par cette ironie l'erreur de son inexpérience. Peut-être aussi, me disais-je, sa confession est-elle un acte de prévoyance. Peut-être qu'il ne la fait que pour prévenir une indiscrétion, pour que la femme à qui l'on irait traîtreusement révéler cette histoire puisse dire : Je la connais; Ctaroslavski lui-même me l'a racontée; Ctaroslavski s'est moqué de ces juvéniles épisodes de sa vie, et en se condamnant lui-même, n'a-t-il pas par là effacé son passé?

Mais ses yeux ne s'enflammaient point à mesure qu'il faisait son récit, et je l'écoutais comme on écoute une lecture intéressante.

— Ainsi, lui dis-je, vous aimiez beaucoup cette jeune fille, et votre amour n'était point aveugle et déraisonné?

— Non, m'a-t-il répondu, parce que mon amour trouvait toujours un écho dans l'âme de cette jeune fille. Si près d'elle j'étais enthousiasmé par les œuvres d'un poëte, son esprit partageait mon enthousiasme. Les mêmes livres produisaient en nous les mêmes

émotions et nous donnaient la même harmonie. Nous regardions la vie, le monde, avec les mêmes pensées, et nous étions si heureux que l'idée de me marier ne me venait pas à l'esprit pour compléter mon bonheur ! N'avais-je pas la liberté de la voir, seul à seule, à toute heure? Ne lui donnais-je pas les noms les plus tendres? ne la voyais-je pas sourire à l'aveu de mon amour immuable, éternel?... J'avais une passion pour Chopin, et Chopin aurait été ravi de la façon dont elle jouait ses compositions. Elle les sentait profondément, et moi je les sentais comme elle. Que de trésors en un seul être !

« L'automne vint avec les longues pluies. Les fleurs se fanèrent. La veuve eut un refroidissement qui la détermina à se rendre à Moscou pour y passer l'hiver. Je pleurai, et la plus jeune fille de la veuve pleurait aussi par pitié pour moi. Car, pour elle-même, elle éprouvait une joie enfantine à l'idée de retrouver ses amies de pension, d'aller au bal, au théâtre, et de faire des promenades en traîneau. C'était une franche et aimable nature. Elle savait que j'aimais sa sœur, et pour cette raison elle m'aimait.

« Au commencement de l'hiver tous les préparatifs de départ étaient achevés. Un matin la mère et les filles assistèrent à l'office que l'on célébrait pour leur heureux voyage, puis elles prirent leurs châles, leurs manteaux, me dirent adieu, dirent adieu aux gens de la maison et se mirent en route. Je restai sur le seuil de la porte longtemps, tête nue, en silence. Le soir, en retournant au village où stationnait ma compa-

gnie, je fus trempé par la pluie, j'eus froid, et le lendemain j'avais la fièvre... une fièvre dont je souffris tout un grand mois. Pendant ce temps pas la moindre correspondance. Lorsque j'eus recouvré mes forces j'écrivis une longue lettre. On me répondit par une autre lettre très-tendre. Nouvelle épître de mon côté, nouvelle réponse. Bref, je recueillis dans mes archives une quantité de ces lettres, toutes plus tendres l'une que l'autre.

« Avec le joyeux printemps la veuve revint à sa maison de campagne, accompagnée de ses deux filles. Mon bonheur revenait avec elles. L'aînée me tendit une main en souriant; la jeune me les donna toutes les deux.

« Ce séjour à Moscou avait altéré la santé de mon amie. On l'avait obligée à faire des visites, à danser, à figurer dans le monde plus que ses forces ne le permettaient. Elle avait maigri et elle était pâle. Les médecins lui ordonnaient de faire des promenades matinales, de boire du lait, de prendre des bains. Je me levais au point du jour, et j'allais me promener seul avec elle.

« Mon curateur m'écrivit que mon grand-père m'appelait près de lui. Je ne répondis pas à mon curateur. La maladie de celle qui m'était si chère s'accroissait, et sa mère dormait toute la matinée, toute la nuit et une partie de la journée. Qui pourrait me remplacer près de la pauvre fille? quel autre que moi pourrait lui donner les remèdes qui lui étaient prescrits?

« Un jour nous voulûmes aller à la chasse aux ca-

nards sauvages. Nous nous fîmes conduire sur le lac jusqu'à une petite île qui appartenait à sa mère. Là nous nous assîmes l'un à côté de l'autre, et nous causâmes jusqu'au soir. Des volées de canards venaient s'abattre près de nous; mais j'avais oublié mon fusil, et je ne songeais guère à le regretter. Pour la première fois mon amie et moi nous nous entretenions de l'avenir. Elle me parlait avec enthousiasme des environs de Revel, des bains de mer, des promenades du soir sur le sable de la plage. Sa mère lui avait dit que si elle vendait sa récolte à un bon prix, elle la conduirait aux eaux.

« Comme il faut peu, me disais-je, pour la rendre heureuse, puisqu'elle est si enchantée d'un voyage à Revel! Que serait-ce donc si elle pouvait voir Palerme avec ses majestueux palmiers, Sorrente avec sa baie d'azur, Naples avec ses points de vue splendides, Chamouni avec ses tapis de fleurs odoriférantes, et les palais de Venise... et même mon manoir! Au printemps de la vie, quel bonheur d'être là matin et soir avec elle!..... Mais à cette époque, où ma fortune n'était pas encore complétement rétablie, où l'on n'était parvenu qu'avec peine à soustraire mon domaine à une vente publique, pouvais-je lui exprimer mes vœux? Elle était si jeune, et elle m'aimait! Ne devais-je pas attendre? et l'attente, avec l'amour et l'espoir, n'est-elle pas un bonheur suprême?

« Au commencement de l'hiver elle partit de nouveau. Cette fois son absence me causa une douleur profonde. Vingt fois je voulus lui écrire, et je ne

pouvais tracer une ligne. Nous étions si étroitement liés l'un à l'autre, que nulle phrase vulgaire ne pouvait me convenir. Lui dire mon amour? à quoi bon? n'en était-elle pas convaincue? Lui parler du passé? le passé, elle ne pouvait l'oublier.

« A la fin de janvier je reçus l'ordre d'entreprendre un voyage pour une affaire de service, et je devais m'arrêter à Moscou. Comme mon cœur battait quand je vis poindre à mes yeux les dômes des églises de la sainte ville! Mais le bonheur ne tue pas. Je me sentais au contraire plein de vie et de force. A peine arrivé à l'hôtel, je le quittai en toute hâte pour me rendre à la demeure de celle que je désirais tant revoir. C'était le soir. J'arrive, je sonne, je demande si elle est à la maison, si elle se porte bien, et je me précipite dans le salon. Sa sœur cadette jette un cri de joie à mon aspect, et en même temps je vois perler des larmes dans ses yeux. J'aurais voulu déposer un baiser sur ces yeux si doux, mais le salon était plein de monde, et la veuve était en grande toilette de cérémonie, des plumes sur la tête, les épaules et les bras nus. Je tombais à l'improviste au beau milieu d'une soirée priée. Je n'avais qu'une idée, c'était de voir celle que j'aimais, et mon regard la cherchait de tous côtés. — Elle s'habille, me murmure à l'oreille sa jeune sœur, et on lui a fait dire de se hâter.

« Un quart d'heure, une demi-heure se passent : il me semblait que les minutes duraient des siècles. Enfin la voilà... en robe blanche, avec un bouquet de camellias blancs sur la poitrine. Comme elle est belle!

Tous les invités s'inclinent devant elle; à son tour elle les salue, et elle me salue aussi... comme eux. Mais peut-il en être autrement dans une grande soirée? n'est-elle pas obligée de s'occuper de tout ce monde d'invités? Un salon n'est pas une île au milieu d'un lac.

« — Je suis heureuse de vous voir, me dit sa mère à voix basse... Il y a longtemps que vous n'étiez venu à Moscou... Nous sommes en fête aujourd'hui. Dansez-vous?

« — Non... je ne sais... peut-être... ce qui vous sera agréable.

« Voilà tout ce que je pus balbutier; déjà la veuve m'avait quitté.

« L'orchestre donna le signal. La jeune sœur vint m'engager à danser avec elle.

« — Avec joie, lui dis-je. Mais votre sœur?... J'aurais voulu...

« — Elle est priée pour toute la soirée.

« — C'est affreux. Mais que faire?

« Trois heures de danse, et l'on se met à table... et alors... Mais, grand Dieu! quel rêve! quel amour! »

— Avez-vous jamais aimé? me demanda tout à coup Ctaroslavski en s'interrompant dans son récit.

— Continuez, lui ai-je répondu froidement. J'étais choquée de cette question. Que lui importe, ma chère?... N'est-ce pas, que sa demande était fort déplacée?

« La soirée est enfin terminée. Je pense que les convives vont se retirer. Je triomphe. J'étais assis à

table à côté de la sœur cadette, et nous riions ensemble; mais je crus remarquer que son rire n'était pas si franc que le mien, et que parfois il y avait dans ses yeux une expression de tristesse. Tout à coup un domestique s'avance, portant sur un plateau en argent des flacons de vin de Champagne. Pourquoi donc, me dis-je, ce supplément inusité? Mais moi seul en étais surpris. Chacun des convives prend un verre, puis s'incline, d'abord devant la veuve, ensuite devant sa fille aînée... ensuite devant un homme d'un âge mûr, qui avait le cou enfermé dans sa cravate... C'était le futur époux de celle que j'aimais, et ce soir-là on célébrait leurs fiançailles...

« Trois heures après j'avais quitté Moscou. »

— Et vous n'avez pas, dis-je à Ctaroslavski, méprisé celle que vous aimiez?

— Méprisé! m'a-t-il répondu en riant; pourquoi? On m'a dit que celui avec qui elle se mariait avait des maisons, des boutiques à louer, des propriétés rurales, des actions industrielles. N'est-ce pas là un parti très-désirable? La veuve la suppliait de se marier pour faciliter par là le mariage de sa sœur cadette. Elle pleura, m'a-t-on dit, tout une nuit, puis se résigna. Trois ans plus tard je l'ai de nouveau rencontrée à Moscou; elle paraissait assez contente de son sort. Je croyais qu'elle m'aimait réellement; mais ce que je prenais pour un sentiment d'amour de sa part n'était qu'un désir de se marier au plus tôt, selon le vœu de sa mère, et elle devait promptement y parvenir par son étonnante aptitude à se plier à dif-

férents caractères. Par exemple, j'étais, comme je vous l'ai dit, passionné pour Chopin. Elle jouait pour moi les compositions de Chopin avec une rare habileté. Son époux aime la littérature russe et les arbres fruitiers; elle parle avec enthousiasme de nos écrivains et plante des pommiers. Je dois avouer que je souffris d'abord cruellement de ma déception; puis, en y réfléchissant sainement, il me parut que j'avais moi-même eu tort... Mais voilà que le soleil est couché. J'ai assez mis à l'épreuve votre patience. Il faut que je vous rende votre liberté, que j'abdique l'heureux titre qui a fait le bonheur de ma journée. Je ne puis y renoncer pourtant qu'à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous me le rendrez au 28 septembre, à cette heure mémorable signalée par la tradition.

— Par cette tradition terrible à laquelle vous croyez?... Soit! ai-je répondu en riant, soit! si toutefois nous voyons se renouveler ce phénomène qui vous donne une si naïve crédulité. A ces mots, pour confirmer mon engagement, je lui ai tendu la main, qu'il a portée à ses lèvres... pour la première fois, ma chère.

N'est-ce pas singulier qu'un homme tel que Ctaroslavski soit si superstitieux? Quoi qu'il en soit, j'ai passé dans sa demeure une journée très-agréable et très-poétique.

Vers minuit, comme il l'avait annoncé, son tilbury me ramenait à Ckorloupski. Mon père vint à ma rencontre sur la porte. Ctaroslavski nous fit un profond

salut et s'éloigna. Je m'attendais à une réprimande de mon père; mais il ne m'adressa pas le moindre reproche, et avec sa délicatesse habituelle il ne me demanda pas même ce qui m'avait retenu loin de lui si tard.

Pendant le souper il me parla des travaux qu'il a entrepris sur le Dniéper. Quoique je n'y comprenne rien, je vois bien que c'est une œuvre très-importante. L'ingénieur parle de former des cours d'eau qui entoureraient une partie de notre domaine et en feraient une presqu'île. Sur un de ces cours d'eau il y aurait des scieries, des moulins, des forges, des filatures. Tu ne peux t'imaginer tout ce que l'on a déjà enfoncé de grandes pièces de bois dans le sol pour les canaux, et déjà on commence de vastes constructions. Je suis chargée de veiller au repas et aux distractions des ouvriers le dimanche. C'est une tâche que j'accomplis avec joie, car ils sont si reconnaissants quand je m'occupe d'eux! Leur amusement favori est de former des rondes avec les femmes et les jeunes filles des environs. D'abord j'ai été très-surprise de cette danse nationale, et je ne pouvais comprendre comment ces hommes et ces femmes pouvaient tourner ainsi jusqu'au soir, en se donnant la main, sans prononcer un mot. A présent cela ne m'étonne plus. Ces plaisirs si simples sont d'accord avec des mœurs et des caractères d'une simplicité primitive.

Mais, ma chère amie, je suis horriblement fatiguée, et il ne me serait pas possible de relire cette énorme lettre.

Voilà le temps qui se gâte. Adieu l'été ! Où serons-nous cet hiver? Je ne sais et ne veux pas m'en informer. Je ne sais même pas ce que je veux. Quelle influence la vie champêtre exerce sur nos natures féminines! Si à présent quelqu'un me demandait si je veux retourner à la ville, je répondrais : Je ne sais, je ne sais... Adieu... J'ai peur d'en dire plus.

VII

Décidément, ma chère amie, nous resterons ici jusqu'aux premières neiges. Je n'en suis nullement attristée, parce que je n'ai jamais passé un hiver à la campagne, et qu'il doit y avoir ici à cette époque de l'année un calme dont je ne me fais pas encore une juste idée.

En comparant tes lettres aux miennes, je suis tentée de croire que tu les abrèges à dessein, ou qu'on trouve au village plus de sujets de correspondance que dans la capitale. J'ai bien des choses à te dire, et mon embarras est seulement de savoir par où je dois commencer.

Ah ! d'abord, nous avons eu une seconde visite de mon poétique cousin et de toute sa famille, y compris sa mère. Cette visite a été précédée d'un épisode singulier que je vais te raconter.

Le lendemain de ma promenade avec Ctaroslasyski arrive un messager qui apportait à mon père une lettre d'Agathécla. Dans cette lettre ma vieille cousine

disait que son fils Cyprien venait d'être tout à coup saisi d'une maladie inconcevable, et se lamentait et demandait qu'on lui envoyât au plus vite Joseph, déclarant qu'elle n'avait d'espoir qu'en lui.

— Elle a perdu l'esprit ! s'écria mon père ; mais voyons le messager.

Cet homme nous raconta qu'en effet Cyprien était tombé malade à la suite d'une course qu'il avait faite on ne sait où ; mais la course devait être longue, car son cheval était très-fatigué. En rentrant il avait dit : — Faites venir le Français qui demeure à Ckorloupski, je ne veux pas voir un autre médecin.

Après ce récit mon père, avec sa bonté accoutumée, voulait partir aussitôt pour la demeure d'Agathécla. Mais je ne sais pourquoi je m'imaginai que cette maladie n'était pas très-dangereuse, et je déterminai mon père à renoncer à son projet. En revanche nous expédiâmes Joseph avec tout ce que nous avions de pharmacie à la maison.

Le jour suivant, en allant voir nos ouvriers près du Dniéper, la première figure que nous apercevons au milieu d'eux est celle de Joseph, qui avait repris son travail habituel.

— Eh quoi ! lui dit mon père, te voilà déjà revenu ?

Joseph secoua la tête et se tourna d'un autre côté. Sur son honnête physionomie il y avait une expression de mécontentement. Mon père s'éloigne, moi je m'approche avec curiosité de notre nouveau médecin, et le questionne sur sa mission.

— Allons donc, ma châtelaine, me dit-il, ne vous faites pas de chagrin à propos de ce bel Adonis, je n'en voudrais pas pour soigner mon chien, ne vous déplaise, et non-seulement...

A ces mots il se tait d'un air de dépit, hausse les épaules et se remet à sa besogne.

Peu satisfaite de ce laconisme, j'engageai mon père à l'interroger de nouveau; mais il n'en put rien obtenir. Seulement Joseph assura que mon beau cousin était bien portant.

Après dîner arriva Ctaroslavski. Nous passâmes ensemble une agréable soirée. Ctaroslavski nous parla du Caucase, où il a fait plusieurs expéditions avec son régiment. Il est doué d'un remarquable talent d'élocution; de plus il est très-modeste et évite habilement l'occasion de se mettre en scène. Il nous a entretenus ensuite de plusieurs personnes que mon père avait connues et qui l'intéressaient. J'ai appris ce soir-là aussi avec plaisir que mon père avait connu la famille de notre voisin, et notamment ce cruel aïeul dont il était longuement question dans ma dernière lettre. Il faut que j'ajoute que ce grand-père s'était enrichi en dépouillant Ctaroslavski pendant qu'il le tenait sous sa tutelle, et en mourant il lui a légué toute sa fortune.

Cette fois ton ami est resté à souper avec nous, et nous a quittés plus tard que de coutume.

En montant à ma chambre j'ai rencontré Joseph; à mon aspect il a fait un mouvement qui trahissait son embarras. Évidemment il était contrarié de me trou-

ver sur son chemin. — Je voudrais voir le général, m'a-t-il dit.

J'avais sommeil, et je l'ai laissé passer sans le tourmenter par mes questions.

Le lendemain j'ai appris par mon père ce qu'il en était de la maladie de Cyprien et ce qu'on attendait de Joseph. On voulait le décider, à prix d'argent, à se faire près de moi l'interprète des sentiments de mon cousin.

Le pauvre Cyprien souffrait de m'avoir vu passer en tilbury avec Ctaroslavski. En retournant la nuit à sa demeure, Ctaroslavski l'aperçut caché dans des broussailles, dit quelques mots à son groom qui, aussitôt, se mit à courir dans la direction qui lui était indiquée. Mais Cyprien se sauva, tomba dans un marais et n'en sortit qu'au point du jour.

Mon père, qui ordinairement ne rit guère, riait de tout cœur en me rapportant le récit de Joseph, à qui pourtant Cyprien avait fait jurer de garder un secret inviolable sur sa mésaventure.

J'espérais que ce petit accident calmerait un peu son tendre penchant et que nous ne recevrions pas sa visite de longtemps; mais je me trompais. O malheur! voilà qu'au moment où nous sortions de table la grande calèche s'arrête à notre porte, suivie d'une autre voiture, puis de plusieurs autres encore : cela n'en finissait pas. Selon la coutume, on crie, on s'embrasse, on se dit des gentillesses; puis il faut faire préparer le dîner.

Ah! c'est là l'inconvénient de la vie de campagne.

Un voisinage désagréable suffit pour vous faire fuir non-seulement à la ville, mais au bout du monde. Je ne sais si c'était l'effet d'une prévention ou de la sottise de nos visiteurs, mais Antonina et son frère m'ont paru plus insupportables que jamais, et mon père n'était pas dans de meilleures dispositions à leur égard.

— Je viens vous adresser une prière, lui dit Agathécla : j'ai un neveu qui a été officier et qui vient de quitter le service pour s'occuper de la gestion de ses biens, un charmant garçon, grand ami de Cyprien ; il voudrait avoir la permission de chasser quelque temps dans vos bois. Il possède douze cents paysans, ajouta-t-elle en me jetant un regard de côté.

Il va sans dire que mon père répondit qu'il serait charmé de le recevoir. Mais moi, pour la taquiner, je rappelai à mon père que ce droit de chasse dans nos bois avait été accordé à Ctaroslavski, et que c'était à lui par conséquent... C'était curieux de voir l'effet que produisit cette remarque non-seulement sur Agathécla, mais sur tous les membres de sa famille.

— *Mais qu'est-ce donc que ce Ctaroslavski*, s'écria l'un d'eux. — *Mais c'est donc un trouble-fête*, murmura un autre. Cyprien se mordait les lèvres et regardait Antonina, qui, dans son mouvement de dépit, déchira son mouchoir. Mon père me fit un petit signe de menace, puis expliqua que Ctaroslavski se ferait un plaisir de s'adjoindre d'autres chasseurs, et les conduirait même dans ses domaines.

— Et votre indisposition, dis-je à Cyprien, ne vous empêchera-t-elle pas ?...

— Mon fils ne tire pas, repartit d'un ton caustique Agathécla.

— Je ne manie pas le fusil, s'écria Cyprien, mais très-bien le pistolet, je vous assure.

Je ne sais comment aurait fini cet entretien, commencé d'une façon provoquante, si mon père n'y était intervenu. Chacun reprit son masque, mais évidemment chacun, excepté mon père et moi, avait de la colère dans le cœur.

Le soir, pour échapper à un nouvel ennui, je proposai une promenade, et bon gré malgré, il me fallut bien donner le bras à Cyprien. D'abord il ne m'entretint que de choses ordinaires, puis bientôt il en vint au langage fleuri et aux madrigaux, et comme nous nous trouvions un peu à l'écart de notre société, je ne doutai pas qu'il allait prendre un ton plus décisif.

— Comtesse, me dit-il avec un accent solennel (c'était la première fois qu'il ne m'appelait pas sa cousine), comtesse, j'ai tout prévu, et je serais très-affligé de penser que vous vous trompez, si dans mon esprit...

Je le regardai, et j'attendis la continuation de ce discours, dont le début me paraissait assez divertissant.

— Il y a, reprit-il avec une nouvelle animation, il y a des sympathies qui donnent aux facultés esthétiques de l'homme une direction toute nouvelle, et souvent aussi il arrive qu'un homme devienne mauvais à une certaine époque de la vie.

A ces mots il soupira, et je me mis à tousser pour m'empêcher de rire.

— Vous riez, reprit-il lentement. Votre oreille est familiarisée avec les accents du plus profond désespoir. Les sanglots d'un enfant ou le rugissement du tigre ont pour elle le même son; elle est pétrifiée par les flatteries, les compliments, les protestations, et...

— Dites-moi, mon cousin, quel est donc ce parent qui désire venir chasser ici?

— Quelle singulière façon de m'interrompre!

— Je croyais que vous aviez fini...

— Je n'ai rien dit de ce que...

— En ce cas je vous écoute.

— Non, plus tard. Celui dont vous parlez a servi dans la cavalerie; il s'appelle Ardieï, et il est mon ami, quoiqu'il ne me ressemble guère, car il est d'une nature essentiellement matérialiste et tout occupé des accessoires de la vie. Au reste bon garçon et honnête homme. Ah! j'ai besoin d'un ami sur lequel je puisse compter, qui ne me trahisse pas et qui, au besoin, m'aide à me venger.

— Vous venger! et de qui donc?

— De qui? s'écria Cyprien avec une expression hautaine, de celui qui s'abreuve du sang des cœurs, de celui qui compte ses jours par les triomphes qu'il remporte sur des âmes inexpérimentées, sur des âmes qu'il aveugle par ses artifices, de celui qui s'interpose entre le bonheur et moi.

Il n'était pas difficile de deviner à qui s'adressait

ce cri d'animosité du vindicatif poëte, mais j'étais résolue à l'agacer.

— Quel genre de chasse préfère votre parent? lui dis-je avec un grand air d'iudifférence.

— Je ne sais, et en vérité, comtesse, ces sortes d'exercices m'intéressent fort peu.

— Eh bien! moi, au contraire, j'attends l'arrivée de votre ami avec impatience. Par sa présence ici nous aurons d'agréables distractions: d'abord de longues promenades à cheval...

— Et en tilbury, ajouta malignement Cyprien.

— Et en tilbury, répétai-je, comme si je ne comprenais pas son intention, non pas avec le mien, qui est en fort mauvais état, mais avec celui de Ctaroslavski, s'il est assez aimable pour me l'offrir.

— Oh! j'en réponds. Il est si aimable qu'il ne peut faire une exception pour vous.

— Je ne vous comprends pas, mon cousin.

— Je veux dire que votre voisin est si poli qu'il ne peut manquer de faire pour vous ce qu'il fait pour d'autres.

— C'est-à-dire qu'il ne me refusera pas de me prêter sa voiture.

— Ni même de vous accompagner dans de longues promenades.

Je ne pouvais m'expliquer le sourire équivoque avec lequel il prononça ces paroles, ni ce qu'il trouvait d'étrange à ce qu'un homme comme il faut accompagnât une femme dans une promenade. Tout à coup l'idée me vint que l'ingénieux Cyprien voulait

peut-être éveiller ma jalousie à l'égard d'Antonina, et aussitôt je lui répondis que je ne voulais déranger les projets d'aucune personne, et que je n'userais du tilbury de Ctaroslavski que lorsque Antonina préférerait monter à cheval.

— Antonina ! s'écria le poëte, Antonina dans la voiture de Ctaroslavski, quelle idée !

— Mais je suppose, répliquai-je, que ce ne serait pas pour la première fois. Je commençais à me sentir fort choquée du ton de mon cousin.

— Eh quoi ! reprit-il, vous pouvez supposer que ma sœur voudrait se permettre une pareille chose?

Cette fois-ci, à mon grand regret, la patience m'échappa, et je fis sentir sévèrement au beau Cyprien l'impertinence de son langage, en lui disant que ce qu'il me paraissait convenable de faire ne pouvait être inconvenant pour sa sœur.

Il se troubla et s'excusa, et balbutia je ne sais quoi sur mon excursion avec Ctaroslavski, J'avais envie de lui rappeller son accident nocturne ; mais j'eus pitié de lui, et je me contentai de son embarras.

Nous nous arrêtâmes en silence pour attendre les personnes qui nous suivaient et j'allai me mettre à côté de la rose Héléna, tandis que Cyprien rejoignait Antonina, à laquelle sans doute il racontait ce qui venait de se passer entre nous.

Héléna est un type tout différent de celui de sa sœur, un type, ma chère, comme tu n'en verras jamais, parce qu'on n'en peut rencontrer de pareils que dans un village et dans les provinces éloignées

de la capitale. Elle ne pense à rien, elle s'élance avec un cri de joie enfantine vers des bluets, les cueille, les attache à sa robe, les enlace dans ses cheveux, puis court d'un objet à l'autre. Sa mère lui fait venir le *Journal des enfants* avec des dessins enluminés. A la vue d'une vache, d'une chèvre, d'un chien, cette fille de vingt-deux ans se réfugie toute tremblante dans le sein maternel. Elle n'emploie dans son langage que les diminutifs et les expressions puériles. Elle m'a raconté avec enthousiasme que son frère Cyprien lui avait tracé un petit jardin, où il avait mis un petit banc et fait passer un petit ruisseau. D'abord elle n'osait aller seule dans ce petit jardin, puis, peu à peu, elle s'y était hasardée, mais jamais le soir, parce que de là elle voyait le cimetière, et que sa petite maman lui avait dit de prendre garde aux voleurs, qui se conduisent fort mal envers les petites filles. Voilà ce qu'elle m'a narré. Elle a la timidité de la gazelle, mais n'en a pas la légèreté. Si j'avais à intervenir dans les habitudes de mes cousines, je voudrais leur faire faire des robes moins étroites que celles dont elles sont affublées, et plus longues, car elles ont des pieds qui ne sont pas des pieds de femme, et de plus elles portent des bottines grises.

Au lieu de thé, le soir mes cousines ont absorbé une quantité de lait aigre et de concombres au miel (une friandise que tu ne connais pas). Ensuite Antonina, me prenant par la main, m'a priée à voix basse de faire transporter son lit dans ma chambre, disant qu'elle désirait me confier à moi qu'elle aime, à moi

qu'elle adore, les choses les plus intéressantes. J'ai accédé à sa demande. Pendant le reste de la soirée j'ai pris à tâche d'éviter tout *a parte* avec son frère, j'ai montré à Héléna des keepsakes dont il fallait que je lui expliquasse les gravures, tant elle est ignorante.

— Qu'est-ce que la cathédrale de Saint-Pierre? me demandait-elle; qu'est-ce que ce paysage de Suisse? Et dès que j'avais répondu à ses questions, elle s'écriait qu'elle voulait aller voir la cathédrale de Saint-Pierre, puis la Suisse et le reste.

Pendant ce temps Antonina s'entretenait à l'écart avec Cyprien, et dessinait en souriant un profil d'homme. Agathécla racontait à mon père les détails d'un procès dans lequel elle se trouvait engagée, et mon pauvre père paraissait bien ennuyé.

Ainsi se sont écoulées lentement les heures jusqu'au souper. Je me serais réjouie d'arriver à la fin de cette journée, si je n'avais eu encore en perspective l'entretien d'Antonina. Et le souper, ma chère, tu t'imagines peut-être que les soupers de province ressemblent à ceux de Pétersbourg? Non, pas du tout. Ce sont de nouveaux dîners, avec le potage et tout ce qui s'ensuit. Pendant que nous étions chez ma cousine, mon père, qui désire se conformer aux usages du pays, m'avait prié de noter ce qu'on servait à sa table, pour offrir à ses convives un service pareil.

Au moment où chacun de nous allait se retirer dans son appartement, Cyprien est venu me proposer une promenade nocturne comme celle que je t'ai racontée. Mais, *merci, j'en ai assez.*

Il s'est éloigné alors d'un air superbe. J'ai conduit Antonina dans ma chambre, je lui ai demandé la permission de la laisser seule une demi-heure, et je me suis enfermée dans ma chambre pour causer avec toi. Mon Dieu, pourquoi n'as-tu pas l'heureuse idée de venir ici, ne fût-ce que pour une semaine? Je t'en conjure, viens donc. Rien ne t'en empêche.

Je continue mon récit. J'ai à te communiquer les touchants aveux d'Antonina. Garde ma lettre, nous la relirons quelque jour ensemble, et nous en rirons.

Quand je suis rentrée dans ma chambre, Antonina m'a engagée à me coucher, puis, s'enveloppant dans je ne sais quelle espèce d'étoffe grossière, elle est venue s'asseoir à mes pieds.

Il fallait me résigner à l'écouter, et je craignais de m'endormir; mais, tout au contraire, je n'ai pu fermer les yeux.

Elle a commencé ses confidences par cette question : Votre cœur est-il libre?

— Très-libre, ai-je répondu.

— Cela n'est pas possible.

— Pourquoi donc?

— Parce que cela n'est pas possible.

— Mais pourquoi, grand Dieu?

— Parce que je sais...

— Que savez-vous?

— Je sais que vous aimez... et vous aimez un homme indigne de vous, un homme sans moralité, qui se rit de la faiblesse des femmes, qui les regarde avec des yeux de vampire, en un mot, Ctaroslavski.

Un temps viendra où vous le verrez tel qu'il est, et Dieu veuille que cette expérience ne vous coûte pas trop cher!

— Rassurez-vous, Antonina, je suis très-indifférente à l'égard de celui qui vous apparaît comme un monstre. C'est à peine si je le connais.

— En vérité!

— En vérité.

— Vous me trompez, s'écria-t-elle, en me serrant violemment la main. Il a déjà réussi à subjuguer votre esprit, votre volonté, votre cœur.

— Quelle chimère!

— Non. C'est un fait positif, et si vous saviez... Mais laissons là ce Ctaroslavski, j'ai à vous parler de certaines choses qui me touchent de plus près, et qu'il faut que j'éclaircisse, mon ange. Dites-moi sincèrement, un sentiment élevé, généreux, peut-il vous toucher? êtes-vous capable d'apprécier un amour réel?

— Sans aucun doute, ai-je répondu, et alors je me suis préparée à recevoir la déclaration de Cyprien par l'entremise de sa sœur.

— Que ne donnerais-je pas pour être persuadée de la franchise de vos paroles!

— Croyez-moi, Antonina, l'une de mes qualités c'est la franchise, surtout quand les circonstances l'exigent.

— S'il en est ainsi je me sens renaître à l'espoir, et je vous chérirai plus que jamais, a-t-elle ajouté

en me serrant dans ses bras. Ah ! quelle vie nouvelle vous me donnez !

— Voyons donc ce que vous avez à me dire.

— Oh ! c'en est fait, si vous êtes libre, si votre cœur peut rendre justice à un noble sentiment, j'ai tout dit.

— Cependant...

— Non, non, ma cousine, vous savez, vous êtes trop intelligente pour ne pas deviner... vous et moi, nous nous comprenons. Oh ! que je suis heureuse !

— Tout cela peut être fort bien, mais êtes-vous sûre que nous nous comprenions réellement?

— Je l'espère.

— Et moi je ne le crois pas.

— Est-ce possible !

— Je vous l'affirme.

— En ce cas, je vais m'expliquer; mais si vous répondiez à ma franchise par une dissimulation, je vous en préviens, je cesserais de vous aimer. Entre nous il ne doit y avoir ni secret ni réserve. Nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, Nathalie, c'est vrai; mais certaines personnes ont-elles besoin d'avoir vécu longtemps ensemble pour pouvoir se juger?...

— Continuez...

— Sans doute avec votre pénétration d'esprit, vous vous êtes dit : Antonina n'est pas raisonnable, Antonina est folle. Elle a fait de sa vie un songe, une poésie, une fleur qui n'est point de ce monde. Elle est d'une nature trop élevée pour cette terre; il lui

faut une sphère idéale, un Éden. Voilà ce que vous avez pensé de la pauvre Antonina, et vous avez eu raison. Antonina sait que le monde n'appréciera point ses ardentes aspirations, que le monde ne satisfera pas à ses besoins surnaturels. Mais puisqu'il en est ainsi, laissons de côté cette infortunée, et passons à une autre question.

— Oui, ma cousine, passons à une autre question.

— Oui, s'écria Antonina avec un sourire de triomphe qui, en entr'ouvrant ses lèvres, me dévoilait de très-vilaines dents, je ne compte pas encore un grand nombre d'années; mais sans cesse mes jours ont été marqués par de nouvelles épreuves. Dès mon bas âge je compris que les hommes n'apportent dans leurs passions qu'un sentiment grossier; qu'ils ne cherchent point en nous, faibles femmes, les jouissances de l'âme, mais des satisfactions matérielles. A cette pensée la honte me monte au front et tout mon cœur se révolte. Dès ma première jeunesse je me suis demandé : Où trouverai-je l'être exceptionnel auquel j'aspire? où trouverai-je la région enchanteresse, la région des âmes d'élite? J'ai vécu ainsi de longues années dans cette douloureuse agitation, et enfin j'ai découvert ce que j'avais souhaité.

— Quoi, ma cousine, vous avez trouvé cet être sans pareil?

— Oui! m'a-t-elle répondu d'un air mystérieux et imposant.

— Que vous êtes heureuse!

— Heureuse! Je l'ai été, mais peu de temps.

— Pourquoi donc ?

— Parce que le sort lui avait tracé une autre route plus brillante, parce que sa vie devait être saisie par un autre amour, et s'allier à une autre femme... Tel était l'arrêt de la destinée... Je me suis résignee.

— Et vous ne portez pas envie à cette autre femme ?

— Non, mon ange.

— Ah ! je vous avoue à ma honte que je ne suis pas comme vous et que tant de perfections n'entreront pas dans mon esprit.

— Pourquoi pas? Il faut vous y préparer.

— A quoi?

— A la vie idéale, à la poésie des âmes.

— Le puis-je?

— Vous, Nathalie, vous !

A cette exclamation, je vis les yeux de ma sublime cousine s'enflammer, et de ses lèvres s'échappa l'aveu qu'elle désirait faire. Il me sembla qu'elle m'offrait le cœur et la main de Cyprien. En ce moment je me sentais fort embarrassée. Si je refusais sa proposition je pouvais voir aussitôt cette fille privilégiée se transformer en une furie, et je ne sais jusqu'à quel point j'aurais pu rester avec elle sans danger. De plus je tenais à prolonger cet entretien, qui m'amusait et probablement ne se renouvellerait jamais. Je ne lui donnai donc aucune réponse positive, et j'amenai assez habilement l'entretien sur Ctaroslavski.

Mais d'où peut donc venir son antipathie et celle de son frère pour notre voisin? Pourquoi le traite-t-elle

comme un être immoral et sans pitié, comme un monstre qui, comme Cyprien le dit aussi, ne songe qu'à courtiser les femmes et à se rire de leur crédulité ? Ctaroslavski n'aurait-t-il pas eu le tort impardonnable de ne pas reconnaître les éminentes qualités d'Antonina et le génie de son frère ?... Et cette vengeance ? J'oubliais les projets de vengeance que Cyprien doit accomplir à l'aide de son jeune parent. Je désirais obtenir sur tout cela quelques éclaircissements et, pour atteindre mon but, je ne devais pas enlever à Antonina l'espoir de son succès dans la mission qui lui avait donné des élans si poétiques.

Mais au nom de Ctaroslavski toute sa physionomie parut bouleversée ; son galant sourire s'évanouit, ses sourcils se contractèrent et ses lèvres se resserrèrent.

— Croyez-vous, me dit-elle, que chaque fois que ce nom résonne à mon oreille il me fait frissonner ?

— Pourquoi donc ?

— Ah ! pourquoi ! Vous ne connaissez pas Ctaroslavski. Vous n'avez pas encore eu l'occasion de le voir tel qu'il est.

— Et vous, ma cousine ?

— Moi ? qui peut dire qu'il a jamais pénétré dans l'intimité de cet homme !

— Mais, je vous en prie, racontez-moi donc ce que vous savez. Je suis bien curieuse... Si pourtant vous aviez envie de dormir !...

— Moi, dormir ! Quelle idée vous faites-vous de

moi? Est-ce que je m'occupe jamais de mon repos physique?... est-ce que...

J'eus peur de voir encore ma cousine partir pour les régions aériennes, d'où elle a tant de peine à redescendre sur notre pauvre terre, et je l'arrêtai dans son essor pour lui demander s'il y avait longtemps qu'elle connaissait Ctaroslavski.

— Il y a quelques années, me répondit-t-elle, nous étions à Tambof, où nous perdîmes mon père, et comme nous vivions là très-tristement, nous nous retirâmes dans cette propriété qui appartenait à ma mère, et comme ma mère était tout occupée de ses affaires, ce fut Cyprien qui se chargea de notre éducation. A cette époque, Ctaroslavski était dans le Caucase et ne faisait que de bien rares apparitions à la Maison triste, qui doit lui être fort désagréable.

— La connaissez-vous, cette maison?

— Non!... mais d'après la description que l'on m'en a faite, j'imagine...

— Continuez, ma cousine.

— Naturellement, après notre installation ici, nous voulûmes savoir à qui appartenaient les propriétés du voisinage, et l'on nous signala entre autres celle de Ctaroslavski. Un jour son intendant intenta un procès à ma mère pour je ne sais quel lambeau de terrain. Il eût l'audace de la citer devant le tribunal, et nous vîmes entrer chez nous des agents judiciaires avec des liasses de papier. Ma mère se décida à écrire à Ctaroslavski pour lui expliquer en détail toute l'affaire et le prier d'en finir. A la vérité il lui répondit

par une lettre fort polie, et lui offrit de disposer de son orangerie, de ses fleurs et de ses fruits, sans doute parce qu'il ne pouvait les récolter lui-même; mais le procès n'en fut pas moins continué, et ma mère fut condamnée à payer une indemnité. Tel fut avec lui le commencement désagréable de nos relations.

Tout à coup il arriva; il était en congé. Ma mère, oubliant le passé, le reçut fort gracieusement. Je n'étais alors, pour ainsi dire, qu'un enfant. Je ne me rappelle pas au juste quel âge j'avais. Quant à lui il avait environ vingt ans. Dans cette première visite il se montra fort courtois, comme le sont, du reste, la plupart des jeunes gens. Il resta avec nous plusieurs heures. Le lendemain Cyprien alla lui rendre sa visite, puis y retourna la semaine suivante et l'invita à venir à la maison. Il revint, et comme ma mère lui reprochait gracieusement la rareté de ses apparitions, il répondit qu'il avait peur de se rendre importun. Elle le rassura si bien, et mon frère lui fit tant d'avances, qu'il finit par se rendre chez nous très-fréquemment. Mais ce qui me reste à vous raconter... je ne sais... tout cela m'embarrasse trop... Ce qu'il y a de sûr, c'est que Ctaroslavski est un homme sans cœur.

— Je vous en prie, Antonina, dites-moi tout sans crainte et sans réserve!

En lui adressant cette prière, je l'embrassais pour la décider à ne pas s'arrêter à l'endroit le plus intéressant de son récit. Mais je crois qu'elle avait elle-même assez bonne envie de le continuer.

— Ah! ma chère cousine, reprit-elle en faisant diverses minauderies... cela me rend si confuse... Non, vraiment, je n'ai pas le courage...

— Voyons ! voyons !

— Eh bien, ma mère et Cyprien crurent remarquer que Ctaroslavski avait de l'inclination pour moi.

— Ah ! vraiment !

— Quel temps ! ma chère, quel temps ! je m'en souviens.

A ces mots, Antonina poussa un profond soupir et tourna vers moi un regard langoureux ; puis elle reprit :

— Bientôt les sentiments que je lui avais inspirés s'accrurent de telle sorte qu'il ne s'approchait plus de moi et ne me parlait plus.... Mais, mon Dieu, je ne puis continuer....

— Je vous en prie, Antonina, n'êtes-vous pas mon amie ?

— Oui. O amitié ! trésor suprême, bonheur céleste ! s'écria avec un accent emphatique mon enthousiaste cousine ; puis enfin elle acheva en ces termes sa narration : Vous me forcez à vous révéler mon secret, je cède à vos instances, ne me condamnez pas, mais plaignez-moi, plaignez votre infortunée cousine qui a pu aimer un tel monstre, et qui s'est si cruellement trompée.

Un jour, après souper, Ctaroslavski était assis près de moi. Ma mère, comme une tendre mère, vint se mettre à côté de nous, et afin de l'amener à l'aveu de ses sentiments lui dit :

— Pourquoi donc ne vous faites-vous pas une autre existence? Parmi les jeunes personnes que vous avez eu occasion de connaître, n'en est-il pas une qui vous ait paru digne de vous?

Ctaroslavski lui répondit qu'il avait renoncé à jamais au bonheur conjugal.

— Et pourquoi donc? s'écrièrent à la fois ma mère et Cyprien.

— Parce que celle que j'ai aimée et dont je me suis cru aimé m'en a préféré un autre.

Il faut vous dire, ma chère cousine, que ce jour-là, par malheur, j'avais un peu coqueté avec un jeune arpenteur que ma mère avait fait venir, je ne sais pourquoi.

En entendant la réponse de Ctaroslavski, je sentis mon cœur se serrer, un nuage passa sur mes yeux, je lui pris la main, et la serrant avec force :

— Ne le croyez pas, m'écriai-je; puis je sanglotai et je tombai évanouie.

On me releva, on me mit dans mon lit, on envoya chercher le médecin... et lui... lui !... nous ne l'avons plus revu.

A ces mots Antonina pencha la tête sur son sein, fixant vers moi un regard immobile. Je pouvais à peine m'empêcher de rire.

— Cyprien, reprit-elle après un instant de silence, vous dira les autres atrocités de cet homme; moi, je n'en ai pas la force, et d'ailleurs je ne veux plus m'occuper de son indigne conduite. Le sentiment qu'il

m'avait inspiré s'est transformé en un profond mépris.

— Pauvre innocente Antonina ! m'écriai-je avec un accent de commisération. Je la plaignais hypocritement pour l'amener à me faire quelque autre confidence, mais je ne pus rien en obtenir.

Ainsi, jusqu'à présent, à ma connaissance, voilà les crimes effroyables de Ctaroslavski. Il a eu l'audace de vouloir défendre ses paysans contre les empiétements d'Agathécla; il ne s'est pas rendu à toutes les invitations qu'elle lui adressait, et, qui plus est, il est resté insensible aux souffrances de cœur de la malheureuse Antonina. Je suis bien convaincue que les autres abominations qu'on ne m'a pas encore révélées doivent être du même genre et produiront sur moi la même impression.

Après cette dramatique confidence, Antonina s'est enfin mise au lit et n'a pas tardé à s'endormir d'un profond sommeil. Moi, je pensais en riant à tout ce qu'elle venait de me dire, et tâchais de me rappeller ses impressions pour te les transmettre.

Du lendemain.

Pardonne-moi, ma chère Sophie, si la lettre que je commence aujourd'hui n'est pas aussi gaie que celle d'hier. Je n'ai nulle envie de rire; je suis au contraire dans un état de tristesse que je n'ai pas éprouvé depuis longtemps. Peut-être que la nuit que j'ai passée sans dormir m'a agacé les nerfs, et peut-être que toutes

les niaiseries que je vois, que j'entends, que je fais, m'ont occasionné cet ennui, ce spleen, cette hypocondrie, enfin cette situation morbide, quel que soit le nom que tu veuilles lui donner.

Il faut que cela finisse; il faut que je retourne à Pétersbourg. A la campagne on ne vit que de chimères; en réalité on ne vit pas, et j'abandonne à Cyprien, à Antonina, les fleurs, les soupirs, les rêves et les contemplations.

J'ai un grand regret, d'ailleurs, c'est celui d'avoir trop loué Ctaroslavski. Je ne puis me pardonner une si longue et si profonde erreur. Voilà ce qui résulte de la solitude, de l'ennui et du penchant de notre pauvre nature féminine à chercher toujours quelque événement exceptionnel dans les choses les plus ordinaires. Je ne pensais guère, en achevant hier ma narration, que j'aurais aujourd'hui à y joindre plusieurs pages d'un caractère tout différent, et j'ai eu envie de déchirer ce que je venais de t'écrire; mais j'ai réfléchi que toutes ces pages pourraient t'intéresser précisément par leurs contrastes, et je continue, sois-en sûre, avec un grand calme.

Toute la maison était encore plongée dans le sommeil lorsque je suis descendue au jardin. Le soleil avait une apparence sombre... Le prosaïque mois de septembre approche. Déjà la fraîcheur des bois, la verdure des champs ont disparu, et l'air même a perdu son arome. Enfin la nature entière nous annonçait la fin de l'été.

Dans les allées du jardin j'ai rencontré Joseph.

— Eh bien, lui ai-je demandé, que fait le Dniéper?

— *Ma foi! mademoiselle, m'a-t-il répondu, le vieux, à ce qu'il paraît, se moque du savant.* Alors il m'a si bien démontré l'absurdité de notre entreprise, l'ignorance de l'ingénieur et l'excès de crédulité de mon père, que j'en ai été effrayée. Ce qui me faisait le plus de peine, c'était de penser que mon père pouvait se laisser abuser par un charlatan.

La cloche m'a avertie qu'on servait le thé. Je suis rentrée dans la salle à manger, où tout le monde était déjà réuni, à l'exception d'Antonina, qu'une migraine retenait au lit.

J'ai passé plus d'une heure devant le samovar [1]. Quel ennui! Ensuite Hélène est venue me dire à l'oreille: Cher ange, ne pourrais-je aujourd'hui faire une promenade avec votre jument? Comment refuser? Mais ma pauvre Lady Milvord! J'ai donc accordé mon autorisation, et mes jeunes cousines ont manifesté une telle joie que je ne pouvais m'empêcher d'en rire.

Mais voici bien une autre affaire. Les femmes de chambre ont toutes été sommées de comparaître, et l'on a bouleversé toute ma garde-robe pour y prendre des amazones; puis les couturières se sont mises à l'œuvre pour adapter ces amazones à la taille des nouvelles écuyères. Enfin, après deux mortelles heures, le travail était achevé et la société s'est rassemblée sur le perron, devant lequel on avait amené Lady Milvord, qui paraissait de très-mauvaise humeur, comme si

1. Bouilloire à thé.

elle devinait la tâche à laquelle on allait la condamner. Alors nouvel embarras : il s'agit de décider qui montera la première. Hélène réclame ce privilége, sa petite sœur le sollicite, et des cris, et des plaintes, et des contestations. J'en ai encore la tête fatiguée.

Hélène l'emporte, et monte si maladroitement qu'elle fait tourner la sangle. Un domestique la saisit par la taille, l'enlève comme un enfant et la met sur la croupe de Lady Milvord. Mais ne voilà-t-il pas que la folle bête s'impatiente, s'irrite, se cabre; Cyprien, qui tenait les rênes, a peur et les lâche au hasard. Hélène pousse des cris d'épouvante et tombe. On s'empresse autour d'elle, domestiques, ouvriers, et plusieurs paysans qui se trouvaient près de là. Joseph la prend dans ses bras et la porte sur un lit. Elle affirme qu'elle ne s'est fait aucun mal; cependant sa mère exige qu'on lui fasse des frictions avec du vin. Mon père ensuite m'a reproché d'avoir consenti à cette tentative d'équitation; mais pouvais-je m'y opposer, quand tout le monde me le demandait?

Le soir, dans une promenade au jardin, Cyprien m'a de nouveau parlé de Ctaroslavski, et alors j'ai appris que notre voisin n'est point un être exceptionnel, mais tout simplement semblable aux autres hommes. Il aime une petite bourgeoise qui depuis longtemps demeure avec sa mère, près de la Maison triste. Ardieï, le cousin de Cyprien, aime cette même jeune fille. Il a voulu l'enlever; mais Ctaroslavski l'a prévenu et lui a dérobé sa dulcinée en la faisant partir pour Moscou. Voilà d'où vient ce projet de ven-

geance que le poëte m'avait annoncé en termes mystérieux. Ardieï, furieux contre Ctaroslavski, n'a demandé à venir chasser dans nos domaines que pour avoir l'occasion de le rencontrer et de le provoquer en duel. N'est-ce pas là une jolie histoire? Ce qui me révolte, ce qui imprime à mes yeux une tache indélébile sur le caractère de Ctaroslavski, c'est de penser qu'il m'a conduite dans sa maison, fréquentée par sa beauté inconnue, et dans la chambre dont elle a peut-être fait son boudoir. Eh bien, eh bien, monsieur, tout est fini, et si quelque bon génie pouvait vous révéler les sentiments que j'éprouve, vous vous hâteriez de barrer les sentiers qui rejoignent notre demeure à la vôtre, et jamais vous n'essayeriez de franchir le seuil de notre porte.

Mais quelle folie que tout cela, et que m'importe?... En vérité j'en ris, et je voudrais que tu fusses là pour voir comme je me moque de ton ingénuité et de la mienne... Ah! il est gentil, ton ami. Un modèle d'homme comme il faut. Et des gens pareils ont des légendes traditionnelles pour poétiser leur destinée. Sur ma foi, c'est par trop plaisant. J'en ris. Adieu. Je suis fatiguée.

VIII

Quinze jours plus tard.

Je parie, ma chère Sophie, que tu ne devines pas la prière que mon père me charge de t'adresser. Je voudrais bien te faire chercher un peu et t'impatienter; mais non, je vais te le dire. Dès que tu auras reçu cette lettre, sois assez bonne pour ordonner à notre concierge de tout préparer dans la maison pour notre prochaine arrivée. Au 1er octobre nous serons à Pétersbourg.

Je devrais terminer là ma lettre; mais je vois d'ici ta riante figure se crisper, et je devine les reproches que tu m'adresserais. Ta curiosité veut être satisfaite, et peut-être que tu attribues notre nouvelle résolution à des raisons qui n'existent pas... peut-être à ce que j'ai appris de Ctaroslavski, à ma jalousie, à mon désespoir. Non, ma chère, rassure-toi, j'ai la tête et le cœur parfaitement calmes; seulement il me reste de ma maladie un peu de faiblesse... Tu ne sais pas que j'ai été malade par suite d'un refroidssement; au lit pendant dix jours, avec la fièvre, et on était très-inquiet, et mon père a été pour moi d'une bonté, d'une tendresse sans pareilles.

Le septième jour enfin il n'y avait plus de danger. Mon père m'a dit que depuis le moment où j'étais

tombée malade, Ctaroslavski était venu lui-même et avait envoyé plusieurs fois par jour demander de mes nouvelles. Ce témoignage d'intérêt m'a irritée. Pourquoi? C'est une sottise de ma part; car en agissant ainsi notre voisin n'a fait que remplir un devoir de politesse. Mais soit par l'agacement de mes nerfs, soit par l'effet de mon état de faiblesse, en entendant prononcer le nom de Ctaroslasvski j'ai pâli. Mon père s'est tu et a changé d'entretien.

Agathécla et ses enfants sont encore ici. Leur cousin arrive demain.

Ce matin pour la première fois on m'a permis de sortir. Quel bonheur de respirer l'air libre, après être resté près de quinze jours enfermée. Mais dans ces quinze jours quel changement! Les champs dépouillés de verdure; les arbres privés de leur feuillage. Comme tout est sombre et triste! Il est temps de retourner au logis, c'est-à-dire à Pétersbourg.

Dans cette première sortie mon père a voulu être mon compagnon. Mes cousines sont restées à la maison. Lorsque nous avons été dans le jardin il m'a dit:

— Te sens-tu en état de résoudre avec moi une question assez importante?

Ces paroles m'ont effrayée. Cependant j'ai bien réprimé mon trouble, et je lui ai répondu que j'étais prête à l'entendre.

— Je m'aperçois, a-t-il ajouté, que la vie champêtre t'ennuie... surtout depuis quelque temps. Et il a prononcé ces derniers mots avec un accent qui m'a fait tressaillir.

— Comment, depuis quelque temps? ai-je répliqué d'un ton qui n'était pas très-ferme.

— C'est une idée qui m'est venue... peut-être que je me suis trompé... Mais il me semble que tu as froid?

— Non, pas du tout.

— Rentrons à la maison. Une autre fois nous reprendrons notre entretien.

— Non, non, tout de suite, je vous en prie.

— Mais à présent je n'ai guère autre chose à te dire que ce que je viens de te dire au sujet de l'impression produite sur toi par la campagne. Moi-même je ne suis pas désireux de rester ici plus longtemps. A mon âge on a des habitudes, et à l'approche des froides journées d'automne involontairement on pense à son club et à ses amis. Enfin, si tu le veux, nous retournerons prochainement à Pétersbourg.

— Mais vos travaux?

— Dans une semaine ils seront terminés.

— Eh bien! nous partirons quand vous voudrez.

— Sans regret? dit-il en me regardant fixement, et je me sentis rougir; et pour dissimuler mon embarras je me mis à dire je ne sais quelles folies.

Après m'avoir écouté quelques instants en silence mon père m'a dit que le lendemain nous aurions un entretien sérieux. Que je suis curieuse de savoir ce qu'il appelle un entretien sérieux et à quelle cause il attribue mes subits changements de physionomie, qui ne proviennent certainement que de ma maladie! Le soir Cyprien changeait aussi souvent de figure et

avait évidemment l'esprit très-agité. Mais je n'ai pas voulu y faire attention, et à dix heures je suis rentrée dans ma chambre.

Le lendemain.

Plusieurs nouvelles, ma chère amie, et très-intéressantes. Toute une journée d'événements. D'abord, ma santé se rétablit avec une rapidité merveilleuse, et en même temps je reprends ma sécurité d'esprit... Mais que de choses nouvelles ! Bon Dieu ! quand donc, nous autres femmes, cessons-nous d'être enfants !

Écoute. Ce matin mon père m'a fait demander si je pouvais le recevoir dans ma chambre. Un instant après il est entré, et l'entretien sérieux a commencé.

— Nathalie, m'a-t-il dit en me prenant les deux mains, puis-je te parler d'une chose bien importante sans crainte de jeter en toi un trouble qui nuise à ta santé ?

— Certainement, mon père; je vous écouterai avec plaisir.

— Merci. Je tâcherai de ne pas t'inquiéter. Voici l'affaire. Tu es trop raisonnable pour ne pas considérer la vie non comme une partie de plaisir, mais comme une chose grave, et tu sais que tout ce que je désire, c'est ton bien-être et ton bonheur. Deux partis se sont présentés pour toi. Le premier, c'est ton cousin Cyprien, qui personnellement a formulé sa demande; je l'ai refusé.

— Et le second? murmurai-je en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

— Le second n'est pas difficile à deviner : c'est Ctaroslavski. Pourquoi donc rougis-tu? Jusqu'à présent il ne m'a rien dit, il est vrai, de ses projets; mais à mon âge on doit avoir de l'expérience, et je suis convaincu qu'il t'aime.

— Et moi je le méprise.

— C'est là une parole bien dure. Je crois qu'il te serait difficile de la justifier.

— Mais vous ne savez pas ce que c'est que cet homme !

— Au contraire, je le sais. J'ai connu Ctaroslavski dès son enfance, et voilà pourquoi je puis en parler avec assurance. C'est un homme de cœur, qui a toutes les qualités nécessaires pour rendre une femme heureuse.

— Quoi ! vous l'avez connu dès son enfance?

— Oui. Il y a vingt-cinq ans environ, des circonstances particulières m'amenèrent dans cette province. Ctaroslavski était alors tout jeune, et en de mauvaises mains. On le ruinait, et personne ne s'occupait ni de son avenir ni de son éducation. Le destin nous lia l'un à l'autre, et pendant plusieurs années j'ai pu l'observer de très-près.

— Mon père ! m'écriai-je avec une profonde émotion, vous étiez à cette époque représentant de la noblesse ?

Mon père me regarda d'un air étonné.

— Vous avez soustrait Ctaroslavski à la tutelle de son aïeul, à la maison où régnait une servante, vous l'avez pris sous votre patronage, vous l'avez élevé,

vous lui avez reconstitué sa fortune, enfin vous avez été son bienfaiteur; et pour couronner votre œuvre vous lui avez défendu de parler de votre générosité.

— Et il n'a pas tenu sa parole. Il mérite d'en être puni.

— Ah! vous êtes un homme admirable!

— Grand merci! Mais voulez-vous bien, mademoiselle, vous calmer un peu et me permettre de continuer?

— J'écoute.

— Donc, comme je te le disais, je crois connaître très-bien Ctaroslavski, et je serais curieux de savoir ce qui peut te porter à mépriser le meilleur des hommes.

— Je ne vous le dirai pas.

— Cela n'est pas possible.

— Non, je ne vous le dirai pas... Mais attendez quelques jours, et tout s'expliquera naturellement.

— Attendons, répondit tranquillement mon père en s'avançant vers la porte pour sortir; puis tout à coup il parut réfléchir et revint sur ses pas. Je me levai.

— Ne vous inquiétez pas, me dit-il d'un air sarcastique; ce que j'ai à vous faire entendre ne sera pas long. Je désirerais seulement que Ctaroslavski ne fût pas en droit de considérer nos rapports avec lui comme une mystification.

— Comment donc?

— C'est bien simple. Nous l'avons vu plus fréquemment et plus intimement qu'on ne doit voir une per-

sonne avec qui on doit rompre brusquement toute relation; et par exemple, je vous le demande, que pense-t-on dans le monde des longues promenades d'une jeune fille avec un homme qui n'est pas un vieillard?

— Mais c'est vous-même qui les avez permises.

— C'est vrai. Ma permission était justifiée par l'estime et la confiance que m'inspiraient Ctaroslavski. Mais du moment où vous le méprisiez...

— Ce sentiment ne m'est venu que plus tard.

— Pour une parole déplacée, peut-être, pour une inconvenance!...

— Non, mon père, je dois déclarer au contraire que Ctaroslavski s'est toujours conduit envers moi comme un très-galant homme.

— Alors votre mépris vient de quelques confidences qu'on vous aura faites.

— C'est possible.

— Des propos de Cyprien ou d'Antonina.

— D'un fait certain.

— Cela suffit, et dès ce jour ma porte sera fermée à notre voisin.

— Fermée, dites-vous?

— Certainement, comme elle doit l'être à tout individu qui n'est pas digne d'entrer dans notre intérieur.

— Mais la conduite de Ctaroslavski ne l'empêche pas d'être ce qu'il est réellement.

— C'est-à-dire un homme méprisable.

— A mes yeux, aux yeux des jeunes personnes

qu'il peut rechercher en mariage. Mais aux vôtres...

— Nathalie, tu n'es pas sûre de tes nouvelles dispositions à son égard.

Le changement de ton avec lequel mon père m'adressa ces mots me porta à la franchise. Et pourquoi ne pas lui révéler un fait qui, s'il n'était inventé par Cyprien, pouvait du moins être exagéré?

Je fis asseoir mon père dans un fauteuil, et après lui avoir avoué que Ctaroslavski me plaisait et que, sans m'être encore arrêtée à l'idée de l'épouser, j'aurais bien pu ne pas refuser ses offres, si je n'avais appris...

— Quoi? qu'as-tu appris? s'écria mon père.

— Qu'il en aime une autre.

— La fille d'une veuve qu'il a voulu épouser il y a vingt ans.

— Non, mais la fille de je ne sais quelle femme qu'il a enlevée.

— C'est-à-dire qu'il a envoyée à Moscou?

— Comment! Vous savez cela, et vous approuvez une telle action?

— J'en aurais fait plus, repartit mon père en riant. Mais en voilà assez pour le moment. Des affaires m'appellent dans mon cabinet, des affaires moins graves, il est vrai, que les crimes du méprisable Ctaroslavski, mais il faut que je m'en occupe.

A ces mots mon père est sorti, en me saluant avec une gravité comique.

Voilà tout ce qu'il m'a dit, et cependant je me sens plus légère, et il me semble que mon cœur est délivré

d'un lourd fardeau. Quel bonheur d'être affranchie d'un sentiment de mépris, et c'est bien sûr que je ne dois pas mépriser Ctaroslavski, puisque mon père approuve son action. Aux yeux d'une fille, n'est-ce pas une garantie suffisante? Je crois, ma chère Sophie, qu'en pareil cas tu aurais la même pensée... Mais quelle peut être cette jeune personne, et s'il ne l'aime pas, pourquoi l'a-t-il enlevée? Et cet autre homme qui veut se venger?... Et Cyprien?...

Dans cette perplexité d'esprit, j'ai rejoint notre société.

Pendant le thé, un profond silence. Toute ma chère parenté était inquiète, et semblait attendre je ne sais quel événement. Je me rappelai la demande adressée par Cyprien à mon père, et je résolus de m'amuser à ses dépens. C'est cruel! me diras-tu; mais que faire dans l'ennui d'un village. J'organisais donc, à part moi, une jolie petite série de malices, quand tout à coup nous entendons résonner à la porte une énorme voix de basse-taille, puis nous voyons s'avancer à côté de mon père une espèce de géant d'une quarantaine d'années, vêtu d'une étroite redingote boutonnée militairement jusqu'au menton; des cheveux d'une couleur violette, des moustaches noires comme le charbon, et des joues bleues, ma chère, vraiment bleues.

— Ardieï Atanasitch, mon cousin! s'écrie Agathécla.

— Mon cousin! s'écrie toute la famille.

Mon père me présente le colosse, qui s'incline,

fait trembler le parquet sous ses talons, puis prend une chaise et s'assied.

— Qui est-ce donc? dis-je à voix basse à Antonina.

— C'est le rival de Ctaroslavski, me répondit-elle d'un ton ironique.

La pauvre créature croyait m'évouvoir par ce renseignement. Mais l'aspect d'Ardieï produisait sur moi une tout autre impression que celle qu'elle espérait. Plus je regardais ce personnage étrange, moins il m'était possible de m'imaginer qu'il fût le rival de Ctaroslavski. Cependant il avait envie de s'entretenir avec moi; il me regardait attentivement, et enfin se penchant de mon côté, il m'adressa, d'un ton de voix qui ressemblait à un beuglement, je ne sais quelles remarques bizarres sur le district qu'il venait de traverser, puis sur l'aspect du Dniéper.

Je lui répondais de mon mieux, mais non sans quelque difficulté. Par bonheur Cyprien sortit enfin de sa léthargie, et en se joignant à notre entretien, me rendit un peu de liberté.

— N'est-ce pas qu'il est bien original, notre cousin? me dit à voix basse Antonina d'un air railleur.

— Il me paraît, répondis-je gravement, que c'est un excellent homme.

— Ah! il vous plaît, Nathalie?

— Je ne sais quel sens vous attachez à cette expression. Si pour vous elle n'implique qu'une idée de sympathie, oui, il me plaît.

— Qui l'aurait cru!

— Pourquoi donc?

— Parce que Ardieï est un vrai ours.

— Il n'est pas brillant, je l'avoue, et il ne danse pas, peut-être.

— Au contraire, il danse, il chante, et il cherche à se rendre agréable aux femmes.

— Cela ne m'étonne pas.

— Vous parlez sérieusement?

— Très-sérieusement.

— Et s'il demandait à vous épouser?

— Je le refuserais.

— Pourquoi?

— Parce que je préfère conserver ma liberté.

— Pour cette seule raison?

— Pas pour une autre.

— Mais c'est inimaginable. Je vous écoute, et ne puis croire que vous trouviez Ardieï intéressant.

— Pas intéressant, mais il me semble bon, et il n'est pas laid.

— Pas laid! avec cette taille et ses quarante ans! *Ah! Dieu de Dieu,* c'est inconcevable! s'écria Antonina si haut, qu'elle attira par ses exclamations l'attention de son frère.

— Si tu savais, Cyprien... ajouta-t-elle.

— Quoi donc? demanda le poëte d'un air inquiet.

— *Non, plus tard, plus tard!*

Mais Cyprien, impatient, s'approcha d'elle, et tous deux se retirèrent dans une autre chambre, chuchotèrent quelques minutes et revinrent en riant.

— Cela n'est pas possible! disait Cyprien.

— Mais je t'assure... je t'assure, répondait sa sœur,

En même temps l'un et l'autre avaient les yeux fixés sur moi; mais j'étais résolue à jouer mon rôle jusqu'à la fin. Il faut te dire que j'avais formé un singulier projet, afin de rendre Cyprien jaloux d'Ardieï et d'irriter par là son amour-propre. Ce que j'attendais de cette petite traîtrise, tu le sauras plus tard; quant à la réussite de ma combinaison, je ne pouvais en douter. Déjà l'aimable Cyprien commençait à regarder de travers son cousin, et cherchait à le tourner en dérision.

Il paraît que ce cousin se propose de faire ici un long séjour. Il a fait installer avec soin ses chiens dans un de nos nouveaux bâtiments. Il m'a fallu aller voir cette meute, et ses chevaux, et son équipage de chasse; puis, je l'ai promené dans le jardin; enfin il ne m'a pas quittée pendant près de quatre heures. Cyprien est complétement déçu par mon habile manége. A dîner, je me suis assise entre les deux cousins. Antonina ne cessait de m'observer, et je voyais la colère étinceler dans ses yeux. Cela m'amusait, d'autant plus que mon père a, je crois, compris mes intentions et s'y associe. Il a été d'une politesse extrême pour Ardieï, lui versant à boire, lui offrant à plusieurs reprises les différents mets qui se trouvaient sur la table. Enfin je ne le vis jamais si attentif près de ses autres convives.

Après dîner j'ai pris le bras d'Ardieï, et nous sommes allés nous asseoir sur le balcon. Cyprien s'est placé derrière nous.

— Vous paraissez bien heureuse aujourd'hui, m'a-t-il dit à voix basse.

— Oui, je suis assez gaie.

— Et cette gaieté, nous la devons à Ardieï?

— C'est possible.

— Je ne vous comprends pas, ma cousine.

— Vraiment!

— Il y a parfois dans votre charmante nature de telles contradictions...

— Vous trouvez...

— Aujourd'hui tout le monde a été frappé de votre animation extraordinaire... et quand on songe quel est celui qui produit cette animation!...

— Eh bien?

— Eh bien, on ne peut s'empêcher de penser aux philtres, aux enchantements des âges fabuleux et à ces monstres mythologiques qui poursuivaient les nymphes...

— Et ce monstre, quel est-il?

— Ardieï.

— Et moi, par conséquent, je représente une de ces nymphes. Grand merci de votre comparaison! mais elle n'est pas juste. Votre cousin n'est pas un faune, et je crois qu'il n'a pas besoin de philtres magiques...

— Pour vous plaire? murmura Cyprien avec une expression d'un profond mépris.

— Oui, vous l'avez dit.

— Non, c'est impossible. Ou vous vous moquez de moi, ou mes yeux ne sont faits que pour pénétrer dans le monde des esprits, dans lequel, je crois, mon cousin n'occupera pas une grande place.

— Dans les régions imaginaires, c'est possible; mais sur cette prosaïque terre !....

— Que voulez-vous dire? Achevez.

— Vous savez... Toutes les opinions ne sont pas les mêmes, et votre ami...

— Mon ami !...

— C'est ainsi que vous l'appeliez hier.

— Par dérision.

— Comme il vous plaira. Mais si Ardieï n'est pas doué des facultés poétiques, il n'en a pas moins le droit d'obtenir sa part de bonheur en ce monde.

— C'est-à-dire d'être aimé ?...

— Non pas d'une façon surnaturelle, mais réellement.

— Et par une femme distinguée ?

— Je n'en doute pas.

— Mais c'est impossible !

— Ah ! voilà que vous n'êtes plus d'accord avec vous-même.

— Comment donc?

— Ne m'avez-vous pas parlé de la passion que votre cousin avait inspirée à une très-jolie fille?...

— Bah ! une fille du peuple !

— Peu importe. Si cette fille du peuple a inspiré la même passion à Ctaroslavski, elle ne doit pas être une personne commune, et en préférant Ardieï à Ctaroslavski, vous voyez quelle distinction elle accorde à votre cousin.

— Mais je ne vous ai pas dit que Ctaroslavski fût amoureux de cette fille,

— Puisqu'il l'a enlevée...

— Il a pu l'enlever sans l'aimer, je ne sais pourquoi... par caprice, ou par quelque autre raison.

— Il n'y a pas d'autres raisons. Pour que Ctaroslavski l'ait enlevée, il faut qu'il en soit amoureux.

— Et vous pourriez comparer votre voisin à ce lourdaud ?

— Mais ce lourdaud a été préféré à Ctaroslavski.

— Par vous...

— Je ne dis pas cela... mais...

— Vous l'avouez... C'est bien ! c'est bien ! cela suffit.

A ces mots Cyprien se leva, le visage empourpré, alla rejoindre Antonina, et tous deux s'enfoncèrent dans les allées du jardin.

Pendant ce temps Ardieï ne se doutait guère qu'il avait été l'objet d'un si vif entretien. Il ne remarquait ni la colère de Cyprien ni le rire sardonique d'Antonina. Après m'avoir demandé la permission de fumer, il avait allumé une énorme pipe, puis, s'appuyant contre une des colonnes du péristyle, il s'était tout simplement abandonné à un paisible sommeil. Et c'était là l'homme qui venait à Ckorloupski avec une pensée de vengeance dans le cœur ! Non, cela n'est pas possible.

Comme je me sens encore un peu faible, j'ai quitté Ardieï et ses parents pour rentrer dans ma chambre. A huit heures, tandis que j'étais sur mon canapé, j'ai vu tout à coup s'entr'ouvrir les rideaux de ma fenêtre. Quel est l'audacieux?... Serait-ce par hasard

Cyprien? Il est si osé !... Mais non, c'était Joseph qui désirait me parler.

— Excusez, ma châtelaine, m'a-t-il dit, mais je *viens vous prévenir que dans une heure la lutte commence.*

— *Quelle lutte?*

— La lutte du savant avec le monstre, a-t-il répondu en souriant. Puis il m'a expliqué qu'on allait ouvrir les nouveaux débouchés par lesquels doit couler le Dniéper.

J'ai pris aussitôt une mantille et j'ai été rejoindre mon père, qui m'attendait au salon avec notre société pour assister au résultat de ses grands travaux.

Cyprien a donné le bras à Antonina; moi j'ai pris celui de leur cousin, et nous nous sommes mis en marche, suivis d'une quantité de paysans armés de pelles et de pieux.

Sur les rives du fleuve était réunie une foule d'ouvriers et de curieux. L'ingénieur nous attendait dans un espèce de petite guérite élevée sur ses terrassements.

Le moment décisif approchait, le moment où nous devions voir si cette grande entreprise préparée par un énorme labeur devait échouer ou réussir. Sans comprendre nettement ce qu'on avait voulu faire, il me tardait d'en voir la fin; j'étais inquiète, et il me semblait que mon père était encore plus pâle que de coutume. Joseph avait sur son visage une expression de doute qui ne m'annonçait rien de bon. J'interrogeai plusieurs vieillards qui, comme moi, étaient

dans l'attente. Tous me répondirent par des paroles sentencieuses qui ne me paraissaient guère rassurantes. Qui sait? disaient-ils en secouant la tête, le Seigneur est le maître... A la volonté de Dieu!

Enfin le signal est donné. — A l'œuvre, enfants! s'écrie mon père. Aussitôt tous les bras sont en mouvement. Les barrières s'ouvrent, et les ondes du fleuve entrent dans le nouveau lit qui leur est creusé. En un instant il est aisé de voir que tous les plans que l'on a faits ne sont pas une illusion, que l'œuvre est accomplie.

Un cri de joie retentit de tous côtés. Seul, le bon Joseph paraît douter encore; mais bientôt il est forcé de se rendre à l'évidence.

L'ingénieur triomphe, et mon père est ravi de son succès.

Nous sommes rentrés à la maison, tous enchantés de la scène imposante à laquelle nous venions d'assister. Cyprien lui-même s'était égayé. Ardiej nous a chanté d'une voix un peu rauque, mais avec une bonne humeur parfaite, une très-émouvante romance. Puis j'ai chanté à mon tour, et Cyprien, Hélène et Antonina ont fait un trio fort divertissant par leurs bévues et leurs prétentions.

A minuit on nous a servi le souper, et il était deux heures quand nous nous sommes quittés.

Adieu..... Mais j'oubliais de te dire que Czaroslavski est parti on ne sait pour quel endroit ni pour combien de temps. C'est singulier, n'est-ce pas? Ce départ subit ne va-t-il pas faire faire de méchantes

conjectures à Cyprien et à son gigantesque cousin? S'il s'était éloigné pour échapper à ce duel dont le menace Ardieï!..... Mais non, cela ne se peut..... C'est pourtant singulier.

IX

Voilà huit jours, ma chère Sophie, que je ne t'ai écrit. Notre voisin n'est pas revenu. Nous avons passé notre temps comme d'habitude, des promenades dans le jour et des soirées assez gaies. Décidément le Dniéper se conduit fort bien, et mon père est très-satisfait de son entreprise. L'ingénieur continue à travailler et à crier si haut qu'on entend sa voix jusque dans notre maison. Joseph est un peu déconcerté. Ce bon Joseph, je l'aime beaucoup, mais je ne peux pourtant m'empêcher de me réjouir que ses prévisions ne se soient pas réalisées. Ardieï part dès le matin pour la chasse et ne revient que le soir, rapportant à chacune de ses tournées quelques malheureux lièvres affreusement mutilés..... Mais, étourdie que je suis! j'oubliais de te dire que nous partons décidément le 1er octobre. Que je suis heureuse! Pourtant je regrette de quitter cette demeure. Dans ces derniers temps j'y ai beaucoup ri, et pourvu que je rie, n'importe par quelle raison, je suis contente.

Hier nous avons tous été à pied visiter le couvent dont je t'ai parlé, le couvent construit à l'endroit même où le jeune débauché polonais fut arrêté par

l'ermite. Il y a là une vieille chapelle, cinq cellules, un petit jardin transformé en cimetière, rien de plus.

Le supérieur, un vieillard d'un aspect très-vénérable, nous a reçus fort poliment, puis nous a montré les vêtements sacerdotaux, les gothiques images offerts au monastère par les aïeux de Ctaroslavski, et de très-beaux calices qui lui ont été donnés par le propriétaire actuel de la Maison triste. Il parle dans les meilleurs termes de Ctaroslavski, et Cyprien et Antonina n'ont pu l'entendre sans faire la grimace. Après avoir prié dans le cimetière et nous être inclinés devant les saintes images, nous avons repris le chemin de notre demeure à travers de sombres forêts de sapins. Le lieu où s'élève cet édifice solitaire est très-triste et très-sauvage.

Nous avons passé le reste de la soirée à parler des vieilles légendes. Agathécla a dit qu'elle croyait que la nuit du 28 septembre.....

— Mais c'est demain! s'est écrié mon père.

A ces mots j'ai été saisie d'un sentiment d'effroi..... Oui, c'est vraiment demain, ma chère amie.....Si le phénomène traditionnel allait avoir lieu?... Mais Ctaroslavski est absent... tant mieux!...

J'en reviens à ce que disait Agathécla.

Elle nous a raconté qu'une fois son intendant, traversant ces bois dans cette même nuit du 28 septembre, fut surpris par un orage près du monastère, et lui et son cocher entendirent très-distinctement le son des cloches lointaines, les aboiements des chiens; et le

ciel, qui était tout noir, fut subitement éclairé par une lueur inconcevable. Ils furent tous deux si épouvantés de cet événement qu'ils faillirent en mourir.

— Mais, dis-je à mon père, n'y a-t-il donc personne dans le village qui puisse nous donner à ce sujet quelques renseignements positifs?

Mon père envoya aussitôt chercher plusieurs habitants de Ckorloupski.

Le premier qu'on interrogea était sourd; le second déclara qu'il dormait habituellement d'un profond sommeil. Mais un troisième et un quatrième confirmèrent le récit d'Agathécla, et de plus affirmèrent que le phénomène du 28 septembre était un fait si avéré, que le soir de ce jour-là tous les habitants des environs s'enfermaient dans leur demeure et que les hurlements des chiens arrivaient à leurs oreilles, mais les empêchaient d'entendre les éclats de rire du Polonais et les vibrations lointaines des cloches.

— Et aucun de vous, demanda mon père, n'a-t-il distingué à la fois ces différents bruits?

— Certainement, répondit un des vieillards. Notre maréchal les a distingués l'automne dernier. Il sortait de l'auberge vers minuit. Tout à coup voilà que l'éclair luit, la foudre gronde. Il fait le signe de la croix : Nouveau coup de tonnerre, nouveau signe de croix. Puis la grêle tombe à gros grains comme des œufs..... Alors il a très-bien entendu le son des cloches.

— Et où est ce maréchal?

— Il est mort à Noël.

Ainsi finit notre enquête. Si elle ne nous a pas démontré d'une façon irrécusable la réalité du fait que désirions éclaircir, du moins elle ne l'a pas démenti.

Après tous ces récits, j'avoue humblement que je ne me suis pas sentie très-rassurée en traversant ma chambre obscure, et que pour rien au monde je n'aurais osé descendre seule au jardin,

Mais nous partons, comme je te l'ai dit, le 1er octobre avec Agathécla, chez laquelle nous devons passer la nuit. Ensuite mon père compte s'arrêter deux jours dans un de ses domaines qui est à dix lieues de là, puis nous nous remettons en route. Quelle joie de t'embrasser, ma chère amie! J'espère que tu viendras à notre rencontre. Vois-tu : je compte que nous arriverons à Ijor vers trois heures de l'après-midi. En prenant le chemin de fer à une heure, tu peux être là presque en même temps que nous. Que je serais heureuse! Adieu. Il faut que je me hâte d'envoyer ma lettre à la poste.

X

Sophie, chère ange, un peu de pitié pour moi. Mais non, je te connais, tu vas te moquer de moi. Je suis sûre que tu vas dire que je suis étourdie, sans caractère, folle peut-être..... Mon Dieu! pourquoi donc t'ai-je confié toutes mes pensées? pourquoi me suis-je soumise à ton jugement? Quand je songe que na-

guère je riais de la sentimentale Antonina et de son ridicule roman d'amour! Maintenant ne vais-je pas te paraître tout aussi déraisonnable?... C'est affreux! mais le sort en est jeté. Écoute :

Ce matin du 28 septembre est enfin apparu. Un beau ciel, un soleil chaud. Cyprien a commencé la journée par renouveler sa demande à mon père, qui me l'a renvoyé. J'ai remercié mon cousin de l'honneur qu'il voulait bien me faire, et j'ai tâché d'adoucir mon refus en lui disant que je n'avais d'autre dessein que de rester libre.

Agathécla a froncé le sourcil. Antonina a fait une piteuse mine. Tous sont persuadés que la vraie cause de mon refus, c'est un penchant secret pour Ctaroslavski, ou peut-être pour Ardieï, qui, selon sa coutume, est parti dès le matin pour la chasse.

Je me suis retirée dans ma chambre afin de faire quelques-uns de mes préparatifs de voyage, et j'étais occupée à ranger divers objets dans un coffre quand soudain Ctaroslavski est entré, et après m'avoir saluée, m'a demandé s'il pouvait m'aider.

— Qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu, monsieur Ctaroslavski! lui ai-je dit avec une certaine ironie.

— Oui, j'ai quitté la Maison triste.

— Et pourquoi?

— A cause de votre nouvel hôte.

— Ardieï?

— Lui-même, comtesse.

Cette réponse m'a confondue.

— Mais il est encore ici, monsieur Ctaroslavski.

— Je le sais.

— Et vous venez, pourtant.

— Je devais être ici cette nuit.

— Pour rencontrer Ardieï?

— Non, pour assister à la mémorable apparition.

— A laquelle vous croyez?

— Assurément. Et si ce que j'espère ne se réalise pas, j'ai fait vœu de ne plus entrer à la Maison triste, quoique ce serait pour moi un grand regret de la quitter. Mais mieux vaut le changement de lieu que la vie solitaire.

— Qu'y a-t-il de commun entre l'apparition nocturne et cette idée de vie solitaire?

— Ne vous rappelez-vous plus l'engagement que vous avez pris dans notre excursion à la Maison triste? Ne vous rappelez-vous pas le titre que vous devez m'accorder le 28 septembre, si la vieille tradition que je vous ai racontée n'est pas une fiction? Voulez-vous renoncer à cette promesse? A l'instant même commence ma vie nomade.

— Vous oubliez Ardieï.

— Je lui écrirai une lettre d'excuses.

— Comment! une lettre d'excuses! Fi donc, monsieur Ctaroslasvki; il en serait si orgueilleux!

— De ma lettre?...

— De vos excuses.

— Mais puisque je ne pourrais lui servir de garçon d'honneur à son mariage!

— De garçon d'honneur à Ardieï?

— Certainement.

— Vous! vous! monsieur Ctaroslavski!

— Moi, comtesse. Qu'y a-t-il donc en cela de si surprenant?

— Remplir cette fonction près de votre ennemi!

— Mais il n'est pas question de Cyprien.

— C'est la même chose. Il est question de son ami, d'un homme qui est animé d'un sentiment de haine et de vengeance à votre égard.

— Je ne puis le croire, car il y a quelques jours Ardieï m'a écrit pour solliciter mon intervention dans une affaire de laquelle dépend, dit-il, son bonheur, et cette affaire, j'ai eu le plaisir de la conclure.

— Est-ce un secret?

— Pas du tout. J'ai obtenu d'une belle jeune fille le consentement à son mariage avec Ardieï.

— Une fille de la bourgeoisie?

— Vous la connaissez?

— J'ai entendu parler du vif intérêt que vous a inspiré cette jeune personne et de son voyage mystérieux à Moscou.

— Je vois que vous êtes bien informée, et que c'est pour moi une raison de plus de me réjouir des efforts que j'ai faits pour réussir dans cette négociation.

— Mais quel droit, repris-je avec un sourire caustique, quel droit avez-vous de vous immiscer dans cette affaire?

— C'est bien simple. Je vous ai parlé d'une gouvernante qui vivait chez mon grand-père, et qui avait pris la direction de sa maison. C'était la mère de la

jeune fille dont nous venons de parler. L'intention de mon aïeul était probablement de leur faire une fortune. Sa mort subite l'a empêché de réaliser ses intentions. J'ai seul hérité de tous ses biens, et ce que je fais à présent n'est qu'un faible dédommagement...

Ah! chère amie! à ces mots toute une révolution s'opérait en moi!

Ctaroslavski a souri et a sur-le-champ pris un autre sujet d'entretien. Quelle estime j'ai pour lui, si déjà il ne faut pas donner à ce que j'appelle de l'estime un autre nom!

En retrouvant Cyprien dans la salle à manger, Ctaroslavski lui a tendu la main comme de coutume, et il semblait que cette main brûlât les doigts du poëte, tant il parut embarrassé et confus. Quant à Antonina, la malheureuse Antonina, elle éprouvait sous le regard de notre voisin toutes sortes d'impressions. Tantôt son visage devenait blanc comme neige, et tantôt écarlate. Il était évident du reste qu'elle cherchait en elle-même un moyen de nous agacer, lui et moi, et ce moyen, elle crut enfin l'avoir trouvé.

— Quand donc, monsieur Ctaroslavski, dit-elle, nous inviterez-vous à aller voir votre habitation? Nathalie m'en a fait une telle description, que je regrette de n'avoir pas encore...

— Est-ce que la comtesse a été à la Maison triste? s'écria Cyprien en jetant de mon côté un regard scrutateur. Ne pas nous engager aussi, ajouta-t-il en se retournant vers Ctaroslavski, c'est mal, en vérité.

— Vous m'avez vous-même privé du plaisir de vous recevoir, répliqua tranquillement Ctaroslavski.

— Comment donc?

— Parce que vous vous êtes souvent promené autour de ma demeure sans jamais y entrer. Si je ne me trompe, le jour même où la comtesse m'a honoré de sa visite, mon groom vous a rencontré près de ma demeure, et m'a un peu effrayé en me racontant que vous...

— Oui, oui, en effet, répondit à la hâte Cyprien. Je me rappelle que ce jour-là, je ne sais comment, j'avais pris un mauvais chemin, et peu s'en est fallu que je ne tombasse dans un étang.

— Mais vous avez rôdé bien d'autres fois autour de ma retraite, monsieur Cyprien.

Le poëte rougit jusqu'aux oreilles et ne sut que répondre.

Laissons là notre pauvre amoureux et sa tendre sœur... C'est la nuit, ma chère Sophie, qui a été intéressante... et le dénoûment!... et le dénoûment!... Mais, je t'en prie, modère l'essor de ton imagination et n'essaye pas de rien deviner avant d'en venir à la fin de ma lettre. Peut-être qu'alors tu seras plus équitable envers moi.

Au coucher du soleil, Ardieï est revenu de sa chasse journalière. J'ai été très-frappée de l'émotion qu'il a ressentie à l'aspect de notre voisin. Ses paupières se sont dilatées tout à coup d'une façon extraordinaire, puis il s'est avancé rapidement vers Ctaroslavski, lui a adressé je ne sais quelles excuses que

je n'ai pas bien entendues, ensuite l'a remercié et l'a embrassé trois fois.

En voilà assez sur Ardieï. Il faut que j'en vienne à te raconter notre intéressante nuit.

Après dîner nous avons été nous asseoir sur le balcon. Le soleil avait disparu, le ciel se couvrait de nuages, l'air était très-rafraîchi.

— Il va tomber de la pluie, dit Antonina : quel dommage! j'aurais aimé à aller cette nuit dans la forêt.

— Vous ne voudriez pas entreprendre une telle promenade, même sans pluie, répliqua Ardieï.

— Eh bien, je l'entreprendrai. Je le parie.

— A vos ordres, répondit Ardieï en lui tendant la main.

— Et nous irons avec elle, n'est-ce pas, maman? s'écrièrent les jeunes sœurs.

Agathécla ne répondit ni oui ni non.

Jusqu'à la nuit le temps nous parut assez long; mais à l'approche de l'heure solennelle, nous commençâmes à nous regarder l'un l'autre avec un certain émoi. Mon père lui-même tirait fréquemment sa montre et semblait compter les minutes.

A onze heures Ardieï s'approcha d'Antonina et lui rappela le pari qu'elle avait fait.

— Non... dit-elle, je ne voudrais pas aller dans le bois... mais dans les allées.

— Pas même dans le jardin, s'écria Agathécla, je ne puis autoriser une telle promenade, à cette heure, et aujourd'hui!

Mes jeunes cousines pourtant adressèrent tant de supplications à leur mère, qu'elle finit par leur permettre de sortir sous la tutelle d'Ardieï et de Cyprien.

Puis elle se retira dans sa chambre, disant qu'elle avait mal aux dents. Mon père se retira aussi en promettant de revenir à minuit. Je restai seule avec Ctaroslavski.

— Est-ce que vous vous attendez vraiment, lui demandai-je, à voir des choses extraordinaires? est-ce que vous croyez vraiment à ces légendes?

Je t'avoue que je lui faisais ces questions dans l'espoir qu'il dissiperait mes propres appréhensions.

— Dieu me garde, me répondit-il très-gravement, d'avoir à cet égard le moindre doute.

— Pourquoi donc?

— Ne m'avez-vous pas promis de m'épouser si nous voyons les phénomènes annoncés par la tradition?

— Et vous tenez à cette promesse?

— Tout mon avenir en dépend.

— Assez... J'ai encore un quart d'heure de liberté. Parlons d'autre chose.

— Comme il vous plaira.

— Vous comptez passer l'hiver à Pétersbourg?

— Pourquoi pas à Paris?

— Ah! est-ce que vous songeriez à faire un voyage en pays étranger?

— Mais il me semble que c'était votre désir.

— La réalisation de mes désirs ne dépend pas uniquement de moi.

— Comtesse, je les accepte.

— Monsieur Ctaroslavski, vous êtes incorrigible.

— Rappelez-vous votre promesse...

— Toujours ma promesse !

— Voudriez-vous la révoquer ?

— C'est inutile... encore cinq minutes, monsieur Ctaroslavski, cinq minutes seulement, et, par le fait elle sera anéantie.

— Moins de cinq minutes ; regardez mon chronomètre ; il n'y a plus qu'une minute et demie.

— Tant mieux !

— Oui, non pour vous peut-être, mais pour moi, a répondu Ctaroslavski avec un sourire que je ne puis oublier.

— Vous voulez me tromper, lui ai-je dit, vous voulez m'effrayer. Je suis sûre que cette nuit il n'y aura pas le moindre événement.

— Eh bien, comtesse, s'est-il écrié en me prenant par la main et en me conduisant à l'extrémité du balcon, écoutez. En ce moment, en effet, tout à coup j'ai entendu un bruit indéfinissable.

— C'est le vent, ai-je dit en essayant de me rassurer ; c'est le vent, rien de plus.

Ctaroslavski, pour toute réponse, me montra les bois. Pas un arbre n'était agité, pas une feuille ne tremblait. Pourtant le bruit que je venais d'entendre grossissait de plus en plus. Au même instant la pendule sonna douze coups... Et alors, Sophie... non, je ne puis te peindre mon effroi et mon saisissement mortel... alors retentissent les aboiements des chiens,

puis des hurlements, puis des éclats de rire, et les vibrations de plusieurs cloches... C'en était trop ; je ne pouvais résister à mon épouvante. Je me rappelle que quelqu'un prononça mon nom, et il me sembla qu'une autre voix se joignit à celle qui avait frappé mon oreille.

La pauvre Antonina ! elle aussi s'évanouit, mais non pour la même cause que moi... et lorsque je repris connaissance, je n'étais plus sur le balcon ni dans le salon, seule avec Ctaroslavski, mais au milieu d'un cercle de témoins.

— Votre promesse ! Rappelez-vous votre promesse, me dit Ctaroslavski.

— Mais n'est-ce pas un rêve, une illusion? m'écriai-je.

— Non, me répondit mon père, et tu dois accomplir l'engagement que tu as pris envers mon vieil ami.

— En ce cas, dis-je d'un ton solennel, monsieur Ctaroslavski, voici ma main ; mais comme la tradition rapporte que ce vacarme nocturne doit cesser si un mariage unit deux familles autrefois divisées, j'espère que désormais nous n'entendrons plus ces bruits terribles.

— Sois tranquille, ma chère enfant, repartit mon père, mais seulement fais promettre à ton mari de ne pas chercher à changer le cours du Dniéper ; car, il faut te l'avouer, ce vacarme incompréhensible qui t'a épouvantée provenait de la rupture de notre digue. Ces chiens qui aboyaient, c'était la meute d'Ardieï ; ces cloches, c'étaient celles des villages qui sonnaient

le tocsin ; ces éclats de rire, c'étaient ceux de Joseph, qui se raillait des travaux de l'ingénieur.

Quelle découverte, ma chère Sophie, et que je serais honteuse si je n'aimais Ctaroslavski comme je l'aime à présent !... Pauvre Antonina !

FIN DE LA NUIT DU 28 SEPTEMBRE.

NOV 1 0 1937